



Atlante 1

automne 2014

Le tremblement de terre de Lisbonne de
1755

Le tremblement de terre de Lisbonne de 1755

Perceptions d'un événement

Coordination

Olinda Kleiman

Philippe Rousseau

André Belo

« Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, où sont donc les autres ? »

Voltaire, *Candide*, livre VI

Avant-propos	5
 Olinda Kleiman	
Le désastre de Lisbonne, un <i>teras</i> . En guise d'introduction	7
 Philippe Rousseau	
« Quand s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous porte... »	
Sur quelques représentations mythiques et usages poétiques du tremblement de terre	81
 André Belo	
La nouvelle du tremblement de terre : de Lisbonne à Genève et retour	111
 Marc Parmentier	
Voltaire et l'optimisme leibnizien	137
 Robert Horville	
Quelques variations stylistiques sur un même événement	167
 José Subtil	
Le tremblement de terre politique (1755-1759) « <i>Le Portugal accablé et ébranlé</i> »	184
 Bernard Vincent	
Le séisme de 1755 à Cadix	221
 Marie-Noëlle Ciccica	
1755 <i>O Grande Terramoto de Lisboa</i> de Filomena Oliveira et Miguel Real (2006) : un drame historique d'hier et d'aujourd'hui	234

Annexes

<i>Premières lettres du Nonce apostolique de Lisbonne au lendemain du tremblement de terre</i> (extraits traduits par Anne Robin)	262
<i>Jugement sur la cause véritable du tremblement de terre qui frappa la Cour de Lisbonne le premier novembre 1755</i> par le Père Gabriel Malagrida (extraits traduits par Olinda Kleiman et Sara Gonçalves)	284
<i>Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal</i> par le Chevalier d'Oliveira (extraits)	295
<i>Lettre que Gil Vicente adressa depuis Santarém au roi D. João, troisième du nom, alors que Son Altesse Royale se trouvait à Palmela, à propos du tremblement de terre qui advint le vingt-six janvier 1531</i> (traduite par Olinda Kleiman)	308
Emmanuel Kant, <i>Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière</i> (traduit par Élise Lanoë)	313
Emmanuel Kant, <i>Considérations additionnelles sur les tremblements de terre ressentis depuis quelque temps</i> (traduit par Élise Lanoë)	324
Bibliographie	334

Avant-propos

Le livre que nous présentons au public a sa première origine dans les débats de deux journées d'études tenues à l'Université Lille 3 les 24 et 25 novembre 2005, dans les locaux du Centre José Saramago, Centre de Langue Portugaise de Camões, I. P et de l'Université Lille 3, pour commémorer le deux cent cinquantième anniversaire de la catastrophe qui ruina Lisbonne dans la matinée du 1^{er} novembre 1755. Mais il n'offre pas le simple registre des exposés et interventions de ces rencontres séminales. La réflexion et la discussion, engagée par les chercheurs de trois laboratoires CECILLE et STL, Lille 3, ERIMIT, Rennes 2 se sont poursuivies au fil des années, dans le cadre des activités du Centre José Saramago. Elles se sont enrichies de contributions nouvelles, stimulées par les échos que le souvenir du désastre a éveillés après les séismes sous-marins et les terribles raz-de-marée du 26 décembre 2004, dans l'océan Indien, et du 11 mars 2011 au Japon. Tel qu'il est, nous espérons que cet ensemble d'études, auquel sont annexés des documents difficilement accessibles en français, apportera un éclairage intéressant sur les chemins contrastés par lesquels le cataclysme a imprimé sa marque dans la conscience des élites européennes et suscité, au Portugal même, une manière nouvelle de répondre aux exigences de l'action gouvernementale. La destruction spectaculaire de cette capitale prestigieuse par la combinaison des trois formes paradigmatiques du bouleversement cosmique ébranlement de la terre, déferlement de la mer, conflagration a sans doute frappé les esprits par son ampleur et sa brutalité, mais sa notoriété tient aussi à ce que les réactions qu'elle a provoquées ont, par une conséquence paradoxale et inattendue, liquidé, au moins en Europe, la

domination institutionnelle de l'explication religieuse des catastrophes naturelles.

À l'heure où *Atlante* voit le jour, nous avons souhaité que cet ouvrage constitue le premier volume de la nouvelle revue dédiée aux études romanes à l'Université Lille 3. Nous adressons ici nos remerciements à nos collègues hispanistes et italianistes pour leur adhésion à ce projet, pour leur contribution active et leur soutien aux études portugaises en France. Et c'est au nom de ce même soutien, fondamental, qu'ils ont bien voulu nous apporter, sous des formes différentes, que nous exprimons notre plus vive gratitude aux contributeurs de ce numéro, à son comité scientifique, aux évaluateurs, aux collègues qui nous ont généreusement offert les photographies qui illustrent le texte – Isabel Drumond Braga, Marie-Noëlle Ciccica, Marc Dujardin –, aux institutions qui nous ont cédé le droit à l'image – NISSE, University of California, Berkeley, Museu Nacional do Azulejo de Lisbonne et Maria Antónia Pinto de Matos, sa directrice –, à Godeleine Logez, enfin, relectrice fidèle, généreuse et attentive de nos travaux.



Jan Kamemický (Litomysl, Bohême, 1755), *Lisbonne, 1755*
 (Bibliothèque du Musée National de Prague / Národní muzeum v Praze
 Image mise à disposition par NISEE, University of California, Berkeley)

Le désastre de Lisbonne, un *teras*.

En guise d'introduction

Olinda Kleiman

Université Lille 3, Laboratoire CECILLE

Genèse d'une figure emblématique du désastre

Dans un entretien accordé à Alexis Lacroix, dans le *Figaro* du 31 décembre 2004¹, quelques jours après le *tsunami* qui a si cruellement frappé l'Asie du Sud-Est au lendemain de Noël – ce qui, au fond, n'est pas sans présenter quelque analogie avec le désastre de la Toussaint 1755 –, Michel Serres livre une réflexion sur l'événement en s'appuyant, pour partie, sur le « célèbre tremblement de terre de Lisbonne ». Tout se passe comme si le rapprochement s'imposait de lui-même entre ces deux cataclysmes, à deux siècles et demi de distance, comme s'il n'en était pas d'autre à l'aune duquel établir la comparaison. Par son caractère spontané, la démarche adoptée par le philosophe et historien des sciences est signifiante pour le sujet qui nous occupe. Elle s'offre à nous comme un objet de méditation et de questionnement sur la manière dont – et les raisons qui ont fait que – le séisme de 1755 s'est constitué en paradigme de LA catastrophe, dont la validité peut être éprouvée aujourd'hui encore, ainsi qu'il ressort de l'étude de Marie-Noëlle Ciccio qui clôt cet ouvrage en l'ouvrant sur le présent. L'année

¹ Michel SERRES, « La Mondialisation de la solidarité », *Le Figaro*, 18788, 31 décembre 2004, p. 9, rubrique « Débats et opinions ».

1755 et son tremblement de terre sont devenus un point de repère historique dans la conscience collective non seulement lusitane mais aussi, au moins, européenne. La question se pose pourtant du pourquoi de cette surprenante notoriété d'un événement simplement à la hauteur d'autres événements tragiques, voire moins meurtrier. Comme Grégory Quenet le faisait observer à juste titre lors de l'une des journées d'étude qui ont alimenté les débats au Centre José Saramago, 1666, année du « grand incendie de Londres qui détruisit treize mille deux cents maisons, n'est pas devenu une date fondatrice de la conscience européenne »². Le désastre de Lisbonne si ; et c'est l'évidence massive de ce fait qui nous a interrogés et a suscité les réflexions dont se nourrissent ces pages.

L'étude présentée par Philippe Rousseau, s'appuyant sur les commentaires de Sénèque au sixième traité de ses *Questions naturelles*, explore la construction de représentations "mythiques" qui ne sont pas sans lien avec les réactions spécifiques, « pour une grande part, universelles et de tous les temps »³, provoquées par les tremblements de terre. Ces réactions en effet n'ont pas d'équivalent, même à l'occasion de fléaux plus destructeurs encore. Sénèque décrit les racines enfouies de cette peur panique si particulière que produisent les séismes et en rapporte la cause à l'ébranlement soudain d'une stabilité qui fonde le rapport au monde des êtres humains, notant l'épouvante dont ceux-là sont saisis lorsque la terre-refuge, l'assise du monde, se dérobe, se fend, dévoilant ses gouffres, et engloutit des nations et des contrées entières :

² Cf. aussi Grégory QUENET, *Les Tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles, la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, p. 305, 312. Voir également Luís Alberto Mendes VICTOR, « Os grandes terramotos », in Rui MACHETE, éd., *1755, O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 87-122.

³ Emanuela GUIDOBONI et Jean-Paul POIRIER, éd., *Quand la terre tremblait*, Paris, Odile Jacob, 2004, p. 8.

Mais vers quel refuge, vers quel secours tournons-nous nos regards, si c'est le globe lui-même qui menace ruine ; si s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous protège, qui nous porte... ?⁴

Cette phénoménologie de l'attitude humaine devant les tremblements de terre a gardé sa valeur au fil des siècles et l'on en trouverait des échos dans nombre des écrits suscités par le désastre de Lisbonne. Citons en complément ces observations d'Augusto Placanica, à propos du tremblement de terre de Calabre de 1783 :

La peur du tremblement de terre ne tire pas son origine, comme celle des autres désastres, d'analogies conservées dans la mémoire historique, mais de la perte personnelle de la relation avec la terre, dont la stabilité est, depuis la plus tendre enfance, le pivot de l'expérience vitale de chacun [...]. Une épidémie de peste, une famine, une guerre, une inondation entrent dans le domaine du possible ; pas un tremblement de terre⁵.

On s'accorde, semble-t-il, à attribuer au tremblement de terre un statut à part au sein des phénomènes cataclysmiques, ce qui expliquerait que le tremblement de terre de Lisbonne a pu être perçu comme une rupture, un moment fondateur, effet que n'ont pas produit d'autres désastres majeurs. Si l'on compare cependant le comparable, un tremblement de terre avec un autre tremblement de terre, la question demeure posée du cheminement qui a conduit à

⁴ *Questions naturelles*, VI, 1, 4-7 (voir Philippe Rousseau dans ce volume).

⁵ Augusto PLACANICA, *Il filosofo e la catastrofe. Un terremoto del Settecento*, Turin, Einaudi, 1985, p. 119, in E. GUIDOBONI et J.-P. POIRIER, éd., *op. cit.*, p. 7 ; cf. aussi Alexander VON HUMBOLDT : « Dès l'enfance nous étions habitués au contraste de l'immobilité de la terre avec la mobilité de l'eau ; tous les témoignages des sens avaient fortifié notre sécurité... Un moment détruit l'expérience de toute une vie... Quand la terre tremble, où fuir ? », *ibid.*

l'inscription du séisme de 1755 dans les mémoires, en tant que paradigme du mal, selon Susan Neiman⁶. Ni la magnitude exceptionnelle – neuf sur l'échelle de Richter, en admettant que cette valeur soit exacte⁷ –, ni les dégâts que les nombreux textes et images soulignent *ad libitum*, ni le nombre des victimes, quand bien même l'Histoire retiendrait l'in vraisemblable estimation de cent mille morts lancée dans le moment même, sous le choc de ce spectacle de chaos, ne suffisent à expliquer le statut exceptionnel accordé à la catastrophe. Aussi loin que remonte la mémoire de l'humanité, la terre n'a cessé de trembler. De l'Antiquité à nos jours, il s'est trouvé des hommes pour se porter témoins des terribles ravages causés aux villes comme aux campagnes. Philippe Rousseau le rappelle à propos du séisme qui a dévasté la ville de Pompéi et sa région, et que Sénèque évoque dans son traité. Plus près de nous dans le temps, et pour ne rien dire de l'effroyable drame du 11 mars 2011, pour lequel nous manque encore le recul de l'Histoire, le tremblement de terre qui a dévasté la plaine de Kanto, au Japon, en 1923, a eu des conséquences humaines bien plus tragiques. Selon toute vraisemblance, le rapport serait même de un à dix : cent trente mille morts pour le japonais, alors que l'estimation la plus crédible avance le chiffre de treize mille pour le portugais⁸. L'écart est donc considérable, et pourtant ce

⁶ Susan Neiman met le tremblement de terre de Lisbonne au point de départ de l'étude qu'elle consacre aux réactions contre le mal et en fait le moment inaugural d'une époque qui trouvera son apogée dans l'holocauste. S. NEIMAN, *Evil in Modern Thought: An Alternative History of Philosophy*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

⁷ Les avis sur la question ne sont pas arrêtés et il n'est pas certain que l'état de la science à cette époque eût permis de mesure précise. Cf. José-Augusto FRANÇA, *Une ville des Lumières, la Lisbonne de Pombal*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1988, p. 59 ; Helena Carvalho BUESCU, « Sobreviver à catástrofe : sem tecto, entre ruínas », in H. C. BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 21 ; António RIBEIRO, « O sismo de 1-1-1755 : significado geodinâmico », *ibid.*, p. 81 sq. ; Carlos Sousa OLIVEIRA, « Descrição do terramoto de 1755, sua extensão, causas e efeitos. O sismo. O tsunami. O incêndio », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 42 sq. ; Luís Alberto Mendes VICTOR, art. cit., p. 88 sq. ; Cf. aussi Grégory QUENET, *op. cit.*, p. 307.

⁸ Les données de l'époque ne sont pas fiables. Produites sous le choc, elles sont contradictoires et présentent des variations extrêmement importantes. Les chiffres avancés vont de six mille à plus de cent mille. Selon les calculs des spécialistes, il faudrait plutôt les fixer aux alentours de

désastre plus récent n'a pas supplanté dans notre mémoire culturelle celui qui l'a précédé, au siècle des Lumières. Au Portugal même, la catastrophe de 1755, sentie comme "unique" ne l'est pas, loin s'en faut. La région de Lisbonne est soumise au péril sismique. Il existe de nombreux recensements de secousses telluriques, mais d'aucuns disent que le dieu "ébranleur du sol" aime à s'y manifester avec une fureur extrême sensiblement tous les deux cents ans⁹. 1344 et 1531 constituent, avec 1755, des années de référence. Des rapprochements ont été établis entre le séisme de 1531 et celui de 1755¹⁰, en raison peut-être de leur commune violence et du raz-de-marée qui s'en est suivi, compte tenu aussi, peut-on penser, des réactions irrationnelles que le premier a également provoquées. Ne sont-ce pas celles-ci qui lui valent de n'être pas tombé dans l'oubli, grâce à un document d'une rare valeur, une lettre du poète dramaturge Gil Vicente au roi D. João III ? Nous y reviendrons. Quelles sont donc les raisons pour lesquelles, aux yeux du monde, comme à ceux des Portugais, l'ébranlement de la terre en 1755 s'est chargé de cette valeur symbolique qui traverse les âges et le rend indétrônable, assure sa préséance y compris sur les grandes guerres ? Pourquoi, autrement dit, est-il "unique" parmi l'"unique" ? L'explication n'en saurait résider ni dans les effets physiques la violence destructrice et meurtrière ni dans les éventuelles frayeurs qu'il a pu réveiller, comme d'autres auparavant. Elle est certainement en partie dans le lieu, l'épicentre, au large de la

douze mille à treize mille. Cf. J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 58, 64-65. A. RIBEIRO, art. cit., p. 77 ; Paulo de MEDEIROS, « De escombros e escumalhas », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 250 ; Vítor SERRÃO, « 1755 e as imagens de Lisboa : a Alegoria ao Terramoto de João Glama Stroberle », *ibid.*, p. 197. Voir aussi G. QUENET, *op. cit.*, p. 305, 308, 345 et, dans ce numéro d'*Atlante*, André BELO et José SUBTIL.

⁹ Cf. H. C. BUESCU, art. cit., p. 44-45 ; João José Alves DIAS, « Principais sismos em Portugal, anteriores ao ano de 1755 », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 123-142.

¹⁰ Cf. J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 59 ; Kenneth MAXWELL, « O terramoto de 1755 e a recuperação urbana sob a influência do Marquês de Pombal », in H. C. BUESCU, *op. cit.*, p. 213 (magnitude « probable », 7-9 et *tsunami*) ; A. RIBEIRO (art. cit., p. 85) fait état d'une magnitude moins importante, évaluée à 6,5-7 ; cf. aussi João José Alves DIAS, art. cit., particulièrement p. 134 et 140. Voir aussi G. QUENET, *op. cit.*, p. 312.

grande capitale qu'était encore la Lisbonne d'alors, la troisième grande métropole européenne après Paris et Naples, le troisième grand port européen, après Amsterdam et Londres¹¹. Mais elle est surtout dans les effets différés, plutôt que dans les conséquences immédiates. En dépit des importants dégâts causés à d'autres villes et à d'autres régions, c'est à elle, et à elle seule, que le cataclysme est resté à tout jamais associé¹² : ne parle-t-on pas, à la suite de Voltaire, du « désastre de Lisbonne » ? L'explication est à chercher dans l'époque, le siècle des Lumières et ses combats, et la place que l'événement a occupée dans les affrontements politiques, religieux et intellectuels du temps. L'éclat des écrits qu'il a nourris a certainement contribué à sa notoriété durable.

Jean-Paul Poirier ouvre son ouvrage *Le Tremblement de terre de Lisbonne* en ces termes :

Mentionnez le tremblement de terre de Lisbonne en 1755 et, neuf fois sur dix, votre interlocuteur rétorquera, quasi automatiquement : « Ah oui ! Candide ! ». La réaction est certes à porter au crédit du talent de Voltaire qui, en seulement quelques pages d'un court roman, réussit à inscrire le désastre dans la mémoire collective du monde occidental et à faire traverser les siècles à son souvenir. Mais il est cependant remarquable que, deux cent cinquante ans après le séisme dont on dit à l'époque

¹¹ G. QUENET, *op. cit.*, p. 310.

¹² Voir à ce propos l'article « Tremblements de terre » de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert : « Mais qu'est-il besoin de parler des tremblements de terre anciens ? Une expérience récente ne nous prouve que trop que les matières qui produisent ces événements terribles ne sont point encore épuisées : l'Europe est à peine revenue de la frayeur que lui a causée l'affreuse catastrophe de la capitale du Portugal ». *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, par une société de gens de lettres, (1751-1780), à Neufchâtel, chez Samuel Faulche et compagnie, vol. XVI, p. 582.

qu'il ébranla le monde, il soit seulement associé à un épisode des aventures picaresques de Candide, Cunégonde et Pangloss¹³.

C'est un fait. Tout comme celui de Lisbonne, le nom de Voltaire s'impose d'emblée à l'esprit dès qu'il est question du séisme de 1755, mais pas seulement par référence à Candide et à ses « aventures picaresques ». *Candide*, on le sait, prend position dans la querelle de l'optimisme, dans le débat philosophique, pré-existant au désastre, sur le système leibnizien, durement exposé au péril de l'ironie. Quel meilleur argument que ce champ de ruines, lieu où Lisbonne fut, pour servir la verve féroce de Voltaire, qui s'exprime ici sur le mode ironique, qui se manifeste ailleurs, dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, sur le mode de « la déploration pathétique », pour reprendre les termes de Robert Horville dans son article, où il s'attache à examiner différentes variations sur le même thème ? Le chaos que le séisme a provoqué sur les bords du Tage vient à point nommé. Voltaire, qui ne l'a pas contemplé, ne se fait pas faute d'utiliser l'évocation de ce spectacle d'apocalypse pour mettre à la question les doctrines de l'optimisme, régler ses comptes, par l'ironie du conte ou la véhémence du poème, avec l'esprit des systèmes qui se font trop aisément une raison du mal physique par la considération que le monde est au mieux et miner les théories de la nouvelle cosmologie pour laquelle ce même monde est un tout qui se tient dans les éléments les plus infimes qui le composent. Ses textes sont polémiques, mais les cibles qu'ils visent ne se laissent pas aussi facilement reconnaître qu'on le pense. Marc Parmentier analyse avec précision les différences de fond, et non simplement de forme, qui séparent la critique de l'optimisme dans le *Poème* et dans *Candide*. L'enjeu est important : déterminer avec exactitude quelles sont les formulations de la thèse, ou plutôt des thèses « optimistes » auxquelles s'en prennent les deux écrits, rédigés à trois ans d'intervalle, en distinguant

¹³ Jean-Paul POIRIER, *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 7.

nettement les doctrines trop vite confondues de Pope et de Leibniz ; comprendre la place qui revient à la philosophie de ce dernier dans le poème et le conte, en s'appuyant notamment, pour le second, sur l'évaluation des objections formulées contre le système leibnizien dans les *Éléments de la philosophie de Newton* de 1738 ; et tirer de là des éléments d'interprétation de la structure du conte et de l'itinéraire intellectuel de son héros. Si le poème affirme l'existence du mal, l'espérance sur laquelle il s'achève empêche qu'on y lise une condamnation sans appel de l'optimisme. Le conte fait, lui, selon Marc Parmentier, litière d'une métaphysique, d'une position de la pensée qui ne peut être ni prouvée ni réfutée par l'expérimentation narrative parce qu'elle n'a pas de rapport avec la réalité.

Le réquisitoire dirigé dans le *Poème* contre la dénégarion de la réalité du mal physique suscite à son tour la célèbre riposte de Jean-Jacques Rousseau, sa lettre sur la Providence, en date du 18 août 1756. Le séisme n'a pas seulement ébranlé la terre de Lisbonne : il a définitivement troublé le monde de la pensée. Il est devenu métaphore, « tremblement de terre moral », selon les termes de Mme de Staël¹⁴. « Pourquoi gardons-nous mémoire de cet événement ? Il y eut tant d'autres séismes auparavant et tant d'autres depuis... », s'interroge Patrick Brasart. Et de répondre :

C'est que par la grâce de Voltaire — et de bien d'autres, sans qui on ne le comprendrait qu'imparfaitement — il s'est fait discours, imposant l'évidence d'une révolution de sensibilité, et sapant les fondements d'imposantes constructions philosophiques¹⁵.

Ce « bien d'autres » installe Voltaire à la place qui semble bien lui revenir ; il fait un sort commun aux « autres », masse dans laquelle s'intègrent à coup sûr les

¹⁴ G. QUENET, *op. cit.*, p. 352.

¹⁵ Patrick BRASART, « Le désastre de Lisbonne », *L'Âne, le magazine freudien*, avril-juin 1987, n°30, p. 43-44.

philosophes, Rousseau mais également Kant qui, deux mois à peine après le séisme, se situant à rebours des thèses leibniziennes, livrait une approche scientifique, naturaliste, du séisme, fondant ainsi sa théorie de la causalité. Ces « autres », ce sont aussi ceux, fort nombreux, moins savants, qui ont réagi à chaud au cataclysme vécu de près, ou qui ont souhaité le commenter à distance, prendre part au débat, scientifique, politique ou moral que le désastre a nourri. Mais ce qui est décisif pour la postérité, ce sont à l'évidence les écrits de ces penseurs des Lumières, qui se saisissent de l'événement et y trouvent un puissant prétexte à leurs écrits ou à l'illustration de leurs théories. La pensée s'affronte par tremblement de terre interposé, défendant des positions contraires, à partir du même événement, posant l'existence du mal contre celle du meilleur ou l'équilibre du bien et du mal, la nécessité de la science agissante contre la nature toute-puissante ou le rapport de la nécessité à la nature, la raison contre le fanatisme, Pombal¹⁶ contre Malagrida et les jésuites. À côté du traumatisme physique, d'autres traumatismes métaphysique, politique s'imposent, qui le débordent. Lisbonne est engloutie comme dans une béance de la terre qui « s'entrouvre et chancelle » selon une expression du traité de Sénèque souvent utilisée par les auteurs de l'époque¹⁷, mais c'est une vision du monde qui s'y abîme. Le séisme instaure une rupture, inaugure des temps nouveaux, ordonne *un ficar diferente*, selon le beau titre d'Helena Carvalhão Buescu, un « devenir différent » qui, s'alimentant au traumatisme de l'individu, touche l'ensemble de la communauté. La catastrophe institue un avant et un après, à partir desquels rien ne sera plus pareil, et qui se jouent sur deux

¹⁶ Pour plus de commodité, et bien que Sebastião José de Carvalho e Melo, tout d'abord secrétaire d'État aux Affaires Étrangères et à la Guerre, nommé ensuite secrétaire d'État aux Affaires du Royaume, dès décembre 1755, peu après le séisme, ne soit gratifié du titre de comte d'Oeiras qu'en 1759, et de celui de marquis de Pombal qu'en 1770, j'adopterai, bien avant l'heure, l'appellation de marquis de Pombal sous laquelle le ministre est passé à la postérité.

¹⁷ « Croyez-moi, quand la terre entrouvre ses abîmes » (VOLTAIRE, *Poème*, v. 29) ; « la terre tremble et chancelle » (GOETHE, ci-dessous, note 21).

niveaux : le niveau du subi, de l'ordre de l'insupportable, de l'incompréhensible, de l'ineffable, qu'il faut pourtant verbaliser et maîtriser ; le niveau de l'agi qui, se réglant sur le "plus jamais ça"¹⁸, passe par la prise en main de son destin et exige la compréhension du phénomène, pour éviter que « la peur [ne] dérobe [aux hommes] leur jugement »¹⁹ et triompher de la fêlure.

L'événement perçu : le lieu où Lisbonne fut

Pas vraiment unique, mais bien perçu et donné à connaître comme tel, le désastre de Lisbonne fournit une prise à la tentation de l'écriture et donne lieu à une production de textes qui impressionne par son importance, sinon toujours qualitative du moins quantitative²⁰. Nombreux sont les auteurs qui se sont essayés à son interprétation, à sa représentation, à une description ponctuelle, à caractère informatif, ou qui, tel Goethe²¹, se sont exprimés sur un événement qui les a profondément marqués à un moment de leur vie. Nombreux sont aussi les genres et les formes retenus pour rendre compte d'un prodige sur lequel on

¹⁸ P. de MEDEIROS, art. cit., p. 244 et M. SERRES, art. cit.

¹⁹ Emmanuel KANT, *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière*. Je cite d'après la traduction effectuée par Élise Lanoë à la fin de cet ouvrage.

²⁰ Tous les genres ou presque se sont intéressés au sujet. Cf. sur ce point Isabel Maria Barreira de CAMPOS, *O Grande Terramoto (1755)*, Lisbonne, Parceria, 1998, p. 267 sq.

²¹ « Pourtant, le repos de l'âme enfantine fut ébranlé très profondément, pour la première fois, par une extraordinaire catastrophe mondiale. Le premier novembre 1755 se produisit le tremblement de terre de Lisbonne, qui répandit une affreuse épouvante dans le monde, déjà accoutumé à la paix et au repos. Une grande et magnifique capitale, à la fois commerçante et maritime, est frappée inopinément de la plus effroyable calamité. La terre tremble et chancelle, la mer s'enfle, les vaisseaux se heurtent, les maisons s'écroulent, et sur elles, les églises et les tours ; le palais royal est en partie englouti par la mer ; la terre entr'ouverte semble vomir des flammes, car partout la fumée et l'incendie se déclarent dans les ruines. Soixante mille humains, un instant auparavant tranquilles et sans soucis, s'abîment ensemble, et il faut appeler le plus heureux celui auquel n'est plus permise aucune conscience de son malheur [...]. L'enfant, qui était contraint d'entendre répéter tout cela, en était fortement troublé. Dieu, le créateur et le conservateur du ciel et de la terre, que le premier article du *Credo* lui représentait comme si sage et si miséricordieux, ne s'était nullement conduit comme un père, en confondant dans la même perte le juste et l'injuste ». Johann Wolfgang von GOETHE, *Souvenirs de ma vie. Poésie et vérité*, traduction de Pierre DU COLOMBIER, Paris, Aubier Montaigne, 1941, p. 25-26.

n'hésite pas à revenir à plusieurs reprises, comme c'est le cas de Voltaire ou de Kant. Il n'est pas question d'en dresser ici un inventaire, d'autant plus qu'il n'existe pas, à ma connaissance, d'étude d'ensemble sur le sujet. Plus modestement s'agira-t-il de présenter une vue d'ensemble de l'écriture du désastre dont les articles qui constituent cet ouvrage fournissent une idée assez précise. Robert Horville illustre bien cette variété générique et ce polymorphisme dans son analyse de quatre textes en langue française, sans doute parmi les plus représentatifs et les plus puissants de cette production foisonnante où se côtoient, entre autres, information journalistique, épître, sermon, oraison en vers, élégie, ode, poème héroïque, poème narratif, drame, essai philosophique, essai érudit à caractère scientifique. Ces catégories ne sont du reste pas étanches mais débordent sur le champ voisin, s'alimentent les unes les autres, pour construire, « au-delà de la diversité des récits, un récit commun, socialement partagé ». André Belo, à qui j'emprunte cette formule, s'emploie à le démontrer et nous éclaire sur le processus complexe de la communication des nouvelles au sein des réseaux des publics lettrés, dont le milieu scientifique commence à tirer également parti, comme le montrent les modes de diffusion choisis par Kant :

L'information sur le séisme passe de support en support, parcourant différents espaces sociaux et arrivant à différents destinataires, envoyée par lettre de Lisbonne, lue ensuite devant une audience collective, puis de nouveau retranscrite dans de nouvelles lettres, avant d'être éventuellement imprimée dans une gazette qui pourra fournir l'occasion de nouvelles lectures en assemblée²².

²² Voir André Belo dans ce volume.

Le tremblement de terre fait couler beaucoup d'encre, et les textes ainsi produits font à leur tour couler beaucoup d'encre. Une figure mythique émerge.

Au point de départ de ce processus, on trouve une correspondance abondante. La lettre est, avec le sermon, le genre le plus immédiatement inspiré par le cataclysme. Ceux qui ont vécu l'événement au plus près s'en font les témoins par la voie la plus simple, l'épistolaire, essentiellement, même si pas seulement, pour servir un but immédiat : informer parents, amis, supérieurs sur l'événement et ses conséquences pour eux-mêmes et pour la ville de Lisbonne. La capitale portugaise est alors un grand port européen dont l'activité commerciale est très soutenue, une ville cosmopolite qui accueille une importante communauté étrangère anglaise, française, allemande, néerlandaise. C'est cette communauté, surtout, qui établit cette liaison avec l'Europe. Elle le fait à deux titres : à titre privé, pour rassurer les proches, raconter le malheur vécu souffrances physiques, traumatismes moraux, pertes matérielles, le bonheur d'être vivant ; à titre professionnel, correspondants des sociétés commerciales ou des gazettes d'une part, diplomates de l'autre, rendent compte de la situation, font des rapports plus ou moins circonstanciés. C'est par le biais de ces lettres que l'Europe a tout d'abord connaissance de la nouvelle, principalement à travers les circuits diplomatique le plus important, sans doute, compte tenu des moyens dont il dispose, savant tirant parti du premier et journalistique. Trois exemples paraissent particulièrement pertinents et révélateurs quant à la circulation de l'information et aux modes de construction du récit sur le récit, qu'évoque André Belo. Deux d'entre eux font l'objet d'une étude détaillée dans cet ouvrage. Il s'agit, d'une part, des dépêches que François de Baschi, comte de Saint-Estève, ambassadeur de France à Lisbonne, fait parvenir à Versailles dès le 4 novembre et dont l'ensemble constitue l'hypotexte à partir duquel Voltaire élabore ses premiers écrits relatifs au tremblement de terre. Parmi ceux-ci, figurent les lettres que Voltaire adresse au négociant et

banquier Jean-Robert Tronchin, profitant de l'aubaine qui lui est offerte pour affûter sa plume et à l'encontre du comte, qui se plaint de l'état de ses meubles sauvés des ruines, et à l'encontre de l'optimisme. Il s'agit, d'autre part, de la lettre bien connue de Miguel Tibério Pedegache Brandão Ivo au *Journal étranger*, dont il est le correspondant à Lisbonne. Cette lettre, datée du 11 novembre 1755, est rédigée en français. Français²³ par son père, un négociant de Bayonne installé à Lisbonne, Portugais par sa mère, Miguel Tibério Pedegache appartient à l'« Arcádia Lusitana », académie littéraire créée quelques mois après la catastrophe. C'est un homme de lettres qui s'intéresse de près aux sciences. Son texte, dont Robert Horville examine les procédés d'écriture, se révèle intéressant à bien des égards. Il est d'abord informatif et, à ce titre, tenu pour l'un des plus objectifs et des plus précis sur la catastrophe. On y observe le souci de rendre compte du désastre dans son entier, en retraçant les différentes étapes, avec une grande minutie, depuis les premières secousses jusqu'à ses dernières conséquences, mais en soulignant d'abord les circonstances surprenantes, comme pour situer le drame, inattendu, dans un réel impossible à nier. Alliant esprit scientifique dans le raisonnement, le goût du détail, le vocabulaire technique et talent littéraire, l'auteur s'efforce parce qu'obligation lui en est faite, précise-t-il, mais il faut voir là l'un des artifices de l'écriture du désastre de « représenter cette catastrophe » dont il souligne d'emblée qu'elle n'est pas représentable, dans un propos introductif qui tient plus du littéraire que du journalistique :

²³ J.-P. POIRIER, *Le Tremblement de terre...*, *op. cit.*, 2005, p. 18 et J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 58 ; d'origine suisse, selon d'autres sources, cf. Fernanda Gil COSTA, « Discurso literário e discurso científico : paradoxos e reflexões a propósito dos relatos sobre o terramoto de Lisboa de 1755 », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 310.

Quelqu'affreux que puisse être ce tableau, il n'approchera jamais de la vérité. Mais, comme il faut vous en faire un détail, je vais tâcher de vous représenter cette catastrophe²⁴.

À y regarder de près, on peut se demander dans quelle mesure cette relation, la première publiée en France et l'un des premiers récits d'un témoin oculaire, ne constitue pas la matrice à partir de laquelle se sont élaborés beaucoup d'autres textes littéraires consacrés au tremblement de terre. Dans ce document, qui, sous sa forme épistolaire, est destiné à être une notice de journal, mais dont on voit bien qu'il dépasse largement le cadre de l'information factuelle, on trouve en effet déjà un ensemble de schèmes interprétatifs de l'événement qui traversent toute cette production paradigmatique de l'écriture du désastre :

- 1- L'auteur, au cœur d'un événement qui dépasse l'imagination, s'adresse à un destinataire éloigné qui n'a qu'une connaissance très relative des faits. Il prend son interlocuteur à témoin et l'invite à imaginer l'inimaginable « Imaginez-vous... » , en lui mettant le tableau sous les yeux. Les écrivains ultérieurs, qu'il s'agisse de faire œuvre de mémoire ou d'exploiter les virtualités esthétiques et philosophiques de la catastrophe, procéderont de même avec leur lecteur potentiel.
- 2- L'auteur, spectateur de la catastrophe qu'il met en scène et donne à voir, n'est pas que cela. Il est pris dans l'événement, auquel il participe à son corps défendant.
- 3- Ce qu'il décrit est un prodige, un *teras*, qui échappe à l'entendement humain. Ce prodige fait intervenir des forces cosmiques contre lesquelles l'homme est impuissant et dont il est la victime innocente, « environné[e]

²⁴ La lettre a été intégralement reproduite par J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 21-24. Toutes les citations renvoient à ce texte.

du trépas », exposée au péril de la mort : « Imaginez-vous les quatre éléments ligüés contre nous et se disputant entre eux notre ruine ».

- 4- Il n'est pas de mots pour dire ce prodige, d'où une prétérition au point de départ du récit : « Je n'ai point de couleurs assez fortes pour vous peindre le désastre ». Toute tentative de représentation est vaine car le désastre n'a pas de mesure.
- 5- L'étendue du désastre est immense et son pouvoir abyssal. La catastrophe englobe tout et tous. Elle est insatiable et vorace. Elle ne trouve à s'exprimer que dans une rhétorique de l'excès : « le désastre dont presque tout le Portugal et la plupart de ses habitants ont été victimes ».
- 6- Elle est imprévisible, surgie de nulle part, de manière inattendue et instantanée. Elle crée une rupture brutale dans un quotidien paisible et harmonieux : « [...] le temps [étant] calme et le ciel très serein, vers les 9 heures 45 minutes du matin, la terre trembla ».
- 7- Elle est sournoise et acharnée : « Mais enfin, après vingt minutes, tout se calma. [...] Mais notre malheur n'était pas encore à son comble. À peine commençait-on à respirer que le feu parut dans différents quartiers de la Ville. Le vent, qui était violent, l'excitait et ne permettait aucune espérance. [...] On aurait peut-être pu apporter quelque remède au feu, si la mer n'eût menacé de submerger la ville ».
- 8- Elle est paralysante : « Personne ne songeait à arrêter les progrès de la flamme. On ne songeait qu'à sauver sa vie car les tremblements de terre se succédaient toujours, faibles à la vérité, mais trop forts pour des gens environnés du trépas qui se présentait à leurs yeux sous mille formes différentes ».
- 9- Elle est apocalyptique : « Je vous écris au milieu de la campagne car il n'y a pas de maison habitable. Lisbonne est perdue ».

10-L'auteur est, dans le cas des relations de témoins oculaires, un survivant, un rescapé. C'est également le cas du narrateur dans le texte de fiction. Et c'est depuis cette posture qu'est assumé le récit : « Voilà, Monsieur, le danger dont j'ai sauvé ma personne ».

Le troisième document est une lettre que Monseigneur Filippo Acciaiuoli, nonce apostolique à Lisbonne de 1754 à 1760, adresse à son frère, établi à Rome. En guise d'en-tête de sa missive, le nonce consigne ces mots : « *Dalla desolata terra dove fu venerdì scorso Lisbona, 4 Novembre 1755* » « depuis la terre désolée où Lisbonne fut jusqu'à vendredi dernier »²⁵. Le prélat ajoute ainsi un degré à la dramatisation du discours, par la réactualisation de la célèbre expression virgilienne « *campus ubi Troja fuit* ». La formule, où Lisbonne se substitue à Troie, fera fortune, de gazette en gazette, de lettre en lettre, et participera de la construction collective du discours sur le tremblement de terre, perçu comme un phénomène exceptionnel qui ne s'est pas attaqué à n'importe quelle ville mais a rayé de la carte du monde l'« opulente » Lisbonne, « *that City which is now no more !* », écrit un marchand anglais²⁶. Le lien s'établit, entre la puissance et néanmoins la petitesse du génie humain créateur dont la capitale portugaise est le reflet et le pouvoir écrasant du tremblement de terre qui réduit tout à néant en quelques minutes. « *Urbes ætas condidit, hora dissolvit* ». Les notions d'espace et de temps sont bousculées. Les récits s'articulent autour des topiques développés

²⁵ Cette lettre, rédigée en italien, est considérée comme le premier écrit décrivant le séisme. La correspondance du nonce, conservée aux archives du Vatican, a fait l'objet d'une publication, accompagnée d'une présentation par Monseigneur Arnaldo Pinto CARDOSO, « O Terramoto de Lisboa (1755), documentos do arquivo do Vaticano », *Revista de História das Ideias*, n° XVIII, Lisbonne, Instituto da Biblioteca Nacional e do Livro, 1996, p. 441-510, puis d'une traduction en langue portugaise, par le même auteur, parue dans *O Terrível Terramoto da cidade que foi Lisboa: correspondência do Núncio Filippo Acciaiuoli : arquivos secretos do Vaticano*, Lisbonne, Alethéia, 2005. Nous proposons en fin de volume une traduction en français d'une partie de cette correspondance, effectuée par Anne Robin.

²⁶ Cité par K. David JACKSON, « As narrativas do desastre: a estrutura do relato e o terramoto de 1755 », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 158.

par les Anciens. « Transformée en ruines, en l'espace d'un quart d'heure », selon le témoignage d'un consul britannique²⁷, Lisbonne détruite devient le symbole paradigmatique de l'habitation incertaine, suscitant des questionnements aux accents sénéquiens :

Nous demandons : que nous faut-il penser de ces effroyables sursauts et commotions de notre bien-aimée mère la terre qui était jusqu'ici notre ferme demeure – en somme, que devons-nous penser de ces tremblements de terre ?²⁸

Ce désarroi de l'homme devant la terre qui lui échappe, un marchand anglais résidant à Lisbonne, et donc témoin de faits qu'il relate en tant que rescapé, le traduit en une métaphore maritime, éclairante quant aux modèles de l'écriture du désastre sismique souvent associé au naufrage²⁹ :

Il me semblait que la surface de la terre ressemblait aux vagues de la mer. Elle se soulevait et s'abaissait de manière si surprenante qu'il était impossible de tenir debout ; les maisons de part et d'autre étaient secouées comme des bateaux dans la tempête, avant que leurs étages supérieurs ne fussent projetés dans la rue, soulevant un tel nuage de poussière que l'air en était obscurci, et je ne savais plus ni où ni comment fuir³⁰.

Écrits, pour la plupart, sur le vif, dans l'emportement de l'émotion, ces courriers-témoignages suivent une logique similaire, présentent une structure

²⁷ Voir K. MAXWELL, art. cit., p. 215.

²⁸ « Pergunta-se : que se deverá pensar destes pavorosos estremecimentos e comoções da nossa amada terra mãe que, antes, era a nossa firme morada – em suma destes tremores de terra ? ». Cité par I. M. Barreira de CAMPOS, *op. cit.*, p. 68.

²⁹ Voir K. D. JACKSON, art. cit., p. 140.

³⁰ « *I found the surface of the earth to resemble the waves of the sea, moving up and down in such a surprising manner as rendered it impossible to stand upright; the houses on each side reeling to and fro like ships in a gale of wind, 'till some of their higher stories being thrown into the street, raised such a cloud of dust, as in a manner darkened the air; so that I knew not whither to fly, nor how to escape* ».

proche, reproduisent des schémas semblables. Ils traduisent d'abord une réaction personnelle à l'événement, dont ils soulignent les circonstances et décrivent le déroulement et les effets : lieux, date, heure, surprise et impossibilité d'interpréter la première secousse, énumération des secousses successives, indication de leur durée, effets physiques et dégâts matériels, écroulement des maisons, ville en flammes, nuage de poussière et de cendres, raz-de-marée, réactions humaines, physiques et émotionnelles, accumulation des cadavres, blessures, comportements de panique, pleurs, hurlements, fuite, foules aux portes de la ville, expression du bonheur d'être en vie, dommages matériels personnels. Bref, ainsi construite et reconstruite à travers ces récits, l'image qui s'offre de Lisbonne est celle d'un tas de ruines et de décombres, une vision de fin du monde, dont se nourriront les textes littéraires, qui surgiront dans un second temps. C'est elle qui s'offre au regard de Candide : « Voici le dernier jour du monde ! s'écriait Candide »³¹. Le tremblement de terre a ouvert une béance. Lisbonne fut. « Lisbonne est perdue et l'on ne pourra jamais la rebâtir dans l'endroit où elle était autrefois », écrit Pedegache en mode de conclusion à sa lettre du *Journal étranger*³².

Il n'était pas inintéressant de ce point de vue de comparer ces relations du désastre et de ses effets sur les consciences avec le rapport d'un savant sur les manifestations de la même secousse tellurique en un autre lieu, Cadix. Dans cette ville aussi la violence du séisme et du raz-de-marée qui le suivit suscitèrent une floraison d'écrits en tout genre, prose ou vers, lettres ou sermons, accordant une large place au pathétique ou à la prédication, et largement répandus dans toute l'Europe. Un texte néanmoins se distingue dans cet ensemble, une lettre du consul de France à Cadix dans laquelle figure la relation de l'événement par

³¹ VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre V, édition établie par Frédéric DELOFFRE avec la collaboration de Jacqueline HELLEGOUARCH et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979 (Romans et contes), p. 156.

³² J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 24.

l'astronome français Louis Godin. Bernard Vincent, qui en reproduit le texte dans son étude, en souligne la singularité : une observation « clinique » de l'événement, enregistrant, sans spéculation, les éléments pertinents pour l'étude du phénomène physique, accompagnée de notations précises sur les facteurs de risque dépendant du comportement humain. Cette attention lucide portée sur les effets de l'action des hommes et des décisions prises par les autorités dans une telle catastrophe naturelle se retrouvera, dans une certaine mesure, dans la politique mise en œuvre par l'homme d'État qui dirigea le Portugal dans les années qui suivirent le désastre.

Car Lisbonne, en dépit des prévisions alarmistes de Pedegache, sera reconstruite. Ce sera le défi du marquis de Pombal.

Un fait mérite d'être souligné. C'est aux étrangers que l'on doit la majeure partie des descriptions immédiates du tremblement de terre et des commentaires que celles-ci ont suscités. Si cependant ces derniers viennent d'un ailleurs plus serein, élaborés à distance de l'événement, dans le confort de la terre stable, ce n'est pas le cas des premières. Le regard porté sur le moment, qui est parvenu jusqu'à nous, est bien celui d'étrangers, mais d'étrangers qui se sont trouvés au cœur de la tourmente, comme les gens du lieu. S'agissant plus particulièrement du séisme vécu en terres lusitaniennes, on voit se dessiner deux attitudes opposées parmi les témoins directs de la catastrophe. Celle des étrangers et celle des Portugais. Cette différence ne s'explique pas par le seul traumatisme physique, vécu aussi bien par la communauté étrangère que par la communauté nationale, mais implique probablement un traumatisme politique, lié à un fort sentiment patriotique chez les Portugais ; ajoutons qu'il ne faut sans doute pas négliger l'effet des directives de Pombal soucieux d'occulter le traumatisme. Les Portugais ne ressentent pas le besoin de s'exprimer³³, ou ne le peuvent pas, au

³³ Il est bien question ici de descriptions des faits et non pas d'écrits à intention didactique.

moment des faits, sur un événement qu'ils ne connaissent que trop et qui les a touchés de plein fouet en tant qu'individus, dans leur chair et dans leurs biens personnels, et en tant que peuple, dans leur dignité nationale et la conscience des trésors perdus. Que l'information sur l'actualité locale n'ait pas été jugée indispensable³⁴ ou que le traumatisme de Lisbonne ait eu sur eux l'effet paralysant que l'on peut soupçonner, ou les deux à la fois, le fait est que le tremblement de terre les inspire peu dans un premier temps. Lorsque c'est le cas, autre divergence intéressante, l'approche se fait assez peu sur le mode pathétique, davantage cultivé par les étrangers. Un clivage semble ainsi se faire jour dans cette production ; celui-ci est notable y compris dans les écrits qui relèvent de l'écriture fictionnelle. Soit que les Portugais oblitèrent délibérément un souvenir douloureux, soit que l'indicible traumatisme constitue un obstacle à sa propre mise en mots, soit encore, tout simplement, que les conditions matérielles ne sont pas réunies pour l'écriture, peu d'œuvres traitent des désastreux effets physiques ; peu donnent dans le tragique ; elles préfèrent se mouler dans le parénétiq ou retenir l'image positive d'une Lisbonne reconstruite, phénix nouvellement né de ses cendres, à quoi elles sont au demeurant fortement conviées par la dynamique de progrès et de modernité qu'incarne le marquis de Pombal, l'homme de l'action politique.

À sa façon, l'étude de la *Gazeta de Lisboa* vient confirmer cette analyse. André Belo, qui s'intéresse aux modes de diffusion de l'information à cette période,

³⁴ Teodoro de Almeida dira plus tard, « alors que plus de quarante-cinq années se sont écoulées » et qu'il se prépare à écrire pour la mémoire : « Il n'était pas non plus nécessaire jusqu'à présent d'anticiper ; la relation écrite était inutile pour bon nombre de ceux qui avaient vu l'événement ou qui en avaient entendu parler par ceux qui l'avaient vécu. Mais aujourd'hui que les témoins oculaires commencent à manquer et que moi-même, vu mon grand âge, je ne vais pas tarder à quitter cette vie, je me suis décidé à en faire la publication ». « *Nem até agora era necessária a sua antecipação ; porque a muitos que tinham visto os sucessos, ou os tinham ouvido aos que os presenciaram, seria inútil a relação escrita. Agora porém, que já as testemunhas oculares vão faltando, e que até eu mesmo pela minha longa idade estou próximo a sair desta vida, me determinei a publicá-la* ». Cité par Estela J. VIEIRA, « Escrever depois de uma catástrofe : o terramoto de 1755 e a literatura portuguesa », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 275.

examine de près les nouvelles du séisme transmises par le périodique portugais. Le premier communiqué paraît le 6 novembre, quelques jours après le tremblement de terre. Charles Ralph Boxer l'évoque comme « a masterpiece of understatement »³⁵, un chef-d'œuvre de litote. De fait, le caractère laconique de l'information est frappant, comme l'est la place qui lui est réservée, en dernière page. L'hebdomadaire ne consacre que quelques lignes à cet événement majeur. André Belo en fait la remarque : l'article ne saurait être plus vague. On n'y trouve aucune précision quant aux circonstances, au déroulement, aux ravages causés, au nombre de victimes. À peine s'en tient-on, le 6 novembre, à une formule rhétorique très générale selon laquelle « le 1^{er} du mois courant demeurera mémorable pour les siècles à venir », et fait-on mention, le 13 novembre, de la destruction de « nombreux édifices ». On trouve en revanche, dans le premier article, la nouvelle de la découverte, entre les décombres, des coffres du trésor de la couronne et de « ceux de la plupart des particuliers ». En un sens, non seulement l'information étonnamment brève oblitère le négatif mais, comme Paulo de Medeiros le fait justement remarquer, elle se voudrait presque positive³⁶. André Belo a proposé ailleurs³⁷ une explication de cette sobriété de l'information : en tant que journal local, *A Gazeta* n'entend pas fournir des détails sur ce qui est connu de ses lecteurs, proches de l'événement ; mais on perçoit aussi une forme de mainmise politique sur l'information et de contrôle social. Cette explication est d'autant plus convaincante que le journal se montre plus disert sur les effets ressentis hors les murs de Lisbonne, et spécialement hors des frontières du pays, en Espagne et en Allemagne. Il n'en est pas moins surprenant, quand on connaît le patrimoine monumental de la Lisbonne de l'époque, que « le naufrage architectural de l'ancienne capitale de

³⁵ *Ibid.*, p. 272.

³⁶ Art. cit., p. 246.

³⁷ « *A Gazeta de Lisboa e o terramoto de 1755 : a margem do não-escrito* », *Análise social*, vol. XXXIV (151-152), 2000, p. 619-637.

l'empire maritime »³⁸ puisse se trouver réduit à une formule globalisante, tendant à l'insignifiance³⁹. D'autres interprétations sont avancées par la critique, également pertinentes. D'un côté, le traumatisme a imposé de lui-même le silence et trouvé dans l'oblitération une certaine forme de protection, phénomène bien connu et général lors de grandes catastrophes inattendues ; de l'autre, et c'est aussi un aspect déjà évoqué, la commotion ne connaît pas de mots pour dire sa démesure. La démarcation pointée plus haut et souvent soulignée entre « les productions étrangères qui assument un discours catastrophique » et « les portugaises qui l'évitent »⁴⁰ semble ainsi trouver une confirmation jusques et y compris dans le texte journalistique. Par ailleurs, le silence criant de la gazette a certainement pour principale cause la destruction de ses installations par le séisme, empêchant, de la sorte, un fonctionnement normal.

Contrairement au périodique portugais, les gazettes étrangères consacrent à l'événement des colonnes entières, des mois durant⁴¹. Un seul exemple suffira à marquer le contraste relevé, celui de la *Gazette de France* qui, évoquant en particulier, dans son édition du 22 novembre, une lettre où le nonce du Portugal reprend sous une autre forme sa propre formule « Dalla terra dove Lisbona fu »⁴², évoque du même coup brutalement cette mort de Lisbonne que *A Gazeta* et le

³⁸ K. D. JACKSON, art. cit., p. 140.

³⁹ Les textes aussi bien que les études donnent à voir un royaume dévasté, la destruction du cœur commercial, politique et cérémoniel de la ville. Cf. en particulier J.-A. FRANÇA, *op. cit.*, p. 66 sq. ; et Vítor SERRÃO qui mentionne notamment cinquante-quatre couvents, trente-trois palais, dont ceux des Bragança, des Cadaval, des Marialva, des Aveiro, le palais royal, l'opéra de Lisbonne, dix-sept mille des vingt-cinq mille maisons existantes, art. cit., p. 197.

⁴⁰ P. de MEDEIROS, art. cit., p. 253. Cf. aussi « *o discurso de catástrofe, gerado fora de Portugal, e o discurso de reconstrução, característico dos textos portugueses* » « le discours catastrophique, produit à l'extérieur du Portugal, et le discours de reconstruction, caractéristique des textes portugais » , p. 254, et la vision positive du cataclysme, p. 260-261. Voir également excès et sensationnalisme vs silence : E. J. VIEIRA, art. cit.

⁴¹ J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 47 sq. ; E. J. VIEIRA, art. cit., p. 272.

⁴² « Du lieu où existait ci-devant Lisbonne », J.-P. POIRIER, *ibid.*, p. 51.

pouvoir politique sont attentifs à ne pas signaler. Circulant de lettre en lettre, à travers l'Europe, la formule virgilienne n'est pas loin de signifier un effacement que, à quelques exceptions près⁴³, les Portugais se refusent à voir, et sur lequel s'élabore, *intra-muros* mais aussi à distance, une intelligibilité du monde et de l'humain.

« Le mal est sur la terre »⁴⁴

Figure paradigmatique de la catastrophe, et phénomène culturel d'une portée considérable, au-delà même de ses tragiques conséquences physiques, le tremblement de terre de Lisbonne constitue un motif puissant pour la création artistique dans les différents domaines qu'elle investit : pictural, théâtral, philosophique, scientifique, littéraire. Il pose, de manière particulièrement pertinente, le problème de la représentation du désastre et, singulièrement, du rapport de l'écriture au désastre. Je m'intéresserai ici essentiellement à ce dernier aspect, à la construction d'un discours littéraire sur la catastrophe, à ses conséquences esthétiques et éthiques, et, parallèlement, à la construction de la signification du phénomène à travers l'élaboration de ces mêmes discours.

Dans ce domaine cependant, comme dans celui du témoignage et de l'information, la production portugaise ne compte pas d'œuvres « mémorables », à la hauteur de l'événement, « mémorable », lui, « pour les siècles à venir », comme le pronostique la *Gazeta*. Agustina Bessa Luís, auteur de *Sebastião José*, un ouvrage, comme son titre l'indique, consacré au marquis de Pombal et non pas au tremblement de terre qui a donné à l'homme d'État sa carrure politique,

⁴³ Comme celle du père Malagrida qui reprend le *topos* de Troie disparue. Il en sera question plus avant.

⁴⁴ VOLTAIRE, *Poème sur le désastre de Lisbonne*, ou examen de cet axiome : « Tout est bien », v. 126. *Mélanges*, édition établie par J. VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1961, p. 306.

signale elle-même ce fait⁴⁵. On en a par ailleurs une confirmation éclatante dans une pièce récente de Filomena Oliveira et Miguel Real dont Marie-Noëlle Ciccia propose, dans ce volume, une analyse aussi minutieuse qu'originale, en interrogeant en particulier la question du théâtre comme « le lieu de la réflexion sur l'histoire ». En dépit du titre, *1755. O Grande Terramoto de Lisboa*, qui, contrairement à celui d'Agustina Bessa Luís, ne manque pas de créer une attente déjouée dans le cours du spectacle, les auteurs ne s'arrêtent pas au phénomène physique en tant que tel. Plus que la catastrophe et ses ravages visibles, ce sont les temps, certes cataclysmiques, qui sont revisités, en 2006, à deux siècles et demi de distance du séisme. Gageons que la date de la représentation ne doit rien au hasard, peu de temps après les importantes commémorations de l'événement, dans la capitale portugaise qui en a connu les effets et les méfaits. Ces aspects, dépassés, ont été l'objet des études scientifiques, nombreuses, présentées dans les colloques, permettant ainsi à l'histoire, « reconstitution du passé par les vivants », d'accomplir son ouvrage ; les créateurs que sont Filomena Oliveira et Miguel Real préfèrent, pour leur part, concentrer leur attention sur ce qui, selon eux, n'a rien perdu de son actualité : les idiosyncrasies lusitanes, « comme toujours » soumises au « pouvoir de l'État [qui] s'instaure comme le mécanisme central de la réforme des mentalités ». Les temps historiques du tremblement de terre, pombalins, éminemment politiques, s'offrent comme un terrain fécond, un point d'ancrage naturel pour une réflexion possible sur un autre temps de crise, le temps présent, celui-ci se rattachant à celui-là par une sorte de ligne politique déjà visible alors et qui ne se serait jamais démentie. Le tremblement de terre, « fait historique doté d'une valeur symbolique, voire mythique », devient l'un de ces repères historiques majeurs à l'aune desquels évaluer les choses du présent. On assiste alors à une interprétation de l'histoire

⁴⁵ Cf. P. de MEDEIROS, art. cit., p. 249, 252.

et des personnages qui l'ont faite par un effet de miroir avec l'actualité du pays, dans une tentative d'y voir une possibilité de sursaut national. Et, en l'occurrence, le constat est définitif : rien n'a changé. Voilà dessinée la ligne du destin tragique qui frappe inévitablement la communauté portugaise, jusque dans son appartenance à la communauté européenne : « Comme toujours au Portugal, à l'inverse de la plupart des pays européens... ». La conclusion s'impose : « Nous sommes ainsi parce que nous l'avons toujours été ». 1755 en est la preuve. Et le séisme dans tout cela ?

La littérature portugaise canonique fait, pour ainsi dire, l'impasse sur le tremblement de terre, au moment de l'événement comme par la suite. Les œuvres majeures viennent d'ailleurs. C'est à travers elles, à travers le dialogue qui s'instaure entre elles, à ce propos, que le désastre de Lisbonne suscite un séisme de la pensée et s'impose comme « mémorable pour les siècles à venir ». Les écrivains n'ont visiblement pas manqué qui se sont livrés à une représentation littéraire du tremblement de terre. L'auteur anonyme de *L'Ulissipéade* proclame dès 1756 : « Un poème sur le désastre de Lisbonne est déjà un sujet usé et sur lequel se sont exercées plusieurs plumes savantes »⁴⁶. Tous n'y ont pas manifesté un égal talent. On peut citer, à titre d'exemple, une tragédie facétieuse parue sous le nom de « Maître André, perruquier » à Paris, « qui se figura l'avoir écrite ». La pièce, considérée comme « un classique de drôlerie » a connu un franc succès et a occupé « un temps les esprits oisifs ». Il s'agit vraisemblablement d'une plaisanterie de l'avocat Jean-Henri Marchand, sans doute en rapport avec le *Poème sur le désastre de Lisbonne*. L'auteur adresse en effet son épître dédicatoire « à Monsieur l'illustre et célèbre Poète Monsieur de Voltaire », qui, aux dires de certains, se serait empressé de renvoyer l'auteur à

⁴⁶ *L'Ulissipéade, poème ou les calamités de Lisbonne, accompagné d'un discours sur la cause naturelle de cet effrayant phénomène, par un spectateur de ce désastre*, s.l., s.a. Cité par Sophie LE MÉNAHÈZE, « O terramoto de 1 de Novembro de 1755 nas letras francesas : entre tentação e recusa do patético », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 407.

ses perruques : « Maître André, faites des perruques, faites des perruques, faites des perruques, faites des perruques », et ainsi de suite au long de quatre pages⁴⁷.

En langue portugaise ou en langue étrangère, ces textes se distinguent d'abord par une grande diversité générique avec, cependant, une prédilection pour les genres poétiques. Cette variété n'occulte pourtant pas une communauté d'écritures, repérable tout au moins dans les écrits proprement littéraires. Les œuvres suivent, avec quelques variantes, des schémas identiques. Elles se coulent dans le cours des événements tels que ceux-ci sont relatés dans les récits des témoins. Dans l'ensemble, elles exploitent une rhétorique de la catastrophe qui, alliée à une esthétique du sublime et à une topique de l'ineffable, montre une prédilection pour le registre pathétique et les genres nobles, ode, épopée, poème héroïque⁴⁸, propres à dire l'au-delà de tout discours, l'exceptionnel, le démesuré du tremblement de terre. Le récit, dont les modes d'élaboration cristallisent cette forme d'interrogation essentielle « Quand moi aussi je chancelle », plante soudainement au cœur de la tempête le narrateur surpris dans la sérénité du quotidien ; il en fait à la fois le spectateur malgré lui d'un drame qui se donne ainsi à voir et l'innocente victime des éléments brusquement déchaînés, tragiquement imprévisibles et indomptables. Suivent le déroulement des faits, l'énumération, souvent chaotique, des dégâts matériels, en un enchaînement fatidique destiné à rendre compte de la passivité contrainte du sujet dépassé par les événements, ballotté par une nature hostile et puissante qui impose ses lois. Puis vient le spectacle de la tragédie humaine : comportements de panique, fuite folle et mortifère, mouvements de foule en direction du fleuve,

⁴⁷ *Le tremblement de terre de Lisbonne, tragédie en cinq actes, par Maître André, M^e Perruquier*, À Lisbonne, de l'Imprimerie du Public, 1755 (le lieu d'édition, Lisbonne, est une imposture destinée à renforcer le caractère burlesque). Le texte, écrit en 1755, fut un succès populaire ; il donna lieu à plusieurs rééditions, à Amsterdam et à Paris. La pièce semble n'avoir été jouée que tardivement. Voir Anne-Sophie BARROVECCHIO, *Voltairemanie : l'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004, p. 33-37.

⁴⁸ Sans toutefois s'interdire le comique, voire le parodique, comme on vient de le voir.

souffrance physique, détresse morale, entassements pêle-mêle de cadavres, ou, pire peut-être, corps invisibles sous les décombres, « enterrés sous leurs maisons », lieux de sécurité soudainement transformés en lieux de tous les périls, autant de signes de la fragilité humaine, de l'habitation incertaine, de la trahison de la terre, de l'imminence de la mort, inscrite dans le destin de l'homme et à laquelle on a par bonheur échappé. L'ensemble se veut théâtral, convie à la contemplation du grand, à l'expérience du sublime : c'est bien le spectacle de *Olisipone*, la ville aux origines mythiques, la ville brillant de tous ses ors, réduite à rien, en un rien de temps – le temps d'une journée tragique –, qui s'offre au regard, sidéré, de tous.

Ces images, cueillies au fonds commun d'une tradition fort ancienne, comme le montre l'étude de Philippe Rousseau, circulent d'un texte à l'autre. Elles usent et abusent du pathétique et du spectaculaire. Elles se forgent dans le registre de la destruction, de la voracité de la terre qui engloutit ou vomit, de l'acharnement de la nature, de la détresse impuissante – incompréhension, pertes de repères, postures d'effroi, bras levés au ciel, paralysie, ce que Matos Sequeira désigne comme « cette quasi-folie du suprême effroi »⁴⁹. Elles se modèlent aussi sur l'idée de rupture – parents séparés, mères tenant leur enfant mort dans leurs bras, famille défaite mais aussi rupture du temps et des liens sociaux, en une confusion saisissante et généralisée des êtres et des choses, réunis dans un même destin tragique. Une recherche plastique de l'excès caractérise fondamentalement cette écriture de la catastrophe qui mobilise les procédés rhétoriques du pathétique comme esthétique de la commotion, à quoi concourent, parmi d'autres artifices : posture du narrateur-spectateur, prise à témoin, présent narratif, hypotypose, prétérition, apostrophe, hyperbole, exclamation, effets de déstructuration et de fragmentation, énumération

⁴⁹ « *Essa quase loucura do pavor supremo* ». Matos SEQUEIRA, *Depois do terramoto : subsídios para a história dos bairros ocidentais de Lisboa*, Lisbonne, Academia das Ciências, 1967 p. 24.

tragique, chaotique ou hétéroclite, asyndète ou au contraire polysyndète. Les auteurs n'en finissent pas d'exploiter les procédés baroques de la surcharge, du visuel, du théâtral, des jeux d'ombre et de lumière, de l'ostentation, en même temps qu'une topique de l'instabilité, de l'imprévisibilité, de la chute, des ruines, de l'horreur, de la mort, du chaos, de l'apocalypse, du jugement dernier.

Le vocable « chaos » est, selon Sophie Le Ménahèze⁵⁰, le terme récurrent le plus fréquemment attesté de cette littérature. Et c'est en effet à une mise en scène non seulement de l'agonique mais du chaos total que celle-ci se livre. Au « Caiu Lisboa sobre Lisboa » « Lisbonne s'est effondrée sur Lisbonne » , de Francisco de Pina e Mello⁵¹, fait écho, dans un autre registre, le « Tout se plaint, tout gémit » de Voltaire⁵². Les auteurs font leur profit de la puissance esthétique de l'événement extrême. Mais, loin de s'en contenter, ils s'empressent tout aussi bien de tirer d'autres avantages du spectacle qu'ils construisent, et qu'ils donnent à voir, parfois même *littéralement*, sur la scène théâtrale des « ruines tragiques » de Lisbonne. Le dessein esthétique des œuvres sert des stratégies, dont la ligne de partage se situe entre le scientifique et le philosophique d'une part, et le politique de l'autre, même si cette division sommaire appelle quelques nuances, puisque l'une et l'autre intègrent, à leur façon, une dimension éthique, contaminée par la superstition. J'y reviendrai. Une autre ligne de partage se dessine assez nettement : la stratégie scientifique et philosophique est étrangère, la stratégie politique est nationale. La première est celle des « plumes savantes » qu'évoque l'auteur de *L'Ulissipéade*, qui questionnent les faits et les effets pour en trouver les causes : celle de Voltaire, tout d'abord, qui lance le débat philosophico-scientifique, sur fond de polémique, celle de Rousseau, celle encore de Kant, dont les écrits sont cependant d'une autre teneur. La seconde

⁵⁰ S. LE MENAHEZE, art. cit., p. 407.

⁵¹ Francisco de Pina e MELLO, *Juízo sobre o terremoto*, Coimbra, António Simões Ferreira, 1756, p. 5.

⁵² VOLTAIRE, *Poème...*, op. cit., v. 209.

est celle qui oppose les jésuites et leur appareil inquisitorial à l'homme aux commandes, Sebastião José de Carvalho e Melo, comte d'Oeiras, futur marquis de Pombal, ministre de D. José. En dépit de leurs divergences, ces deux lignes générales présentent des points communs. L'instrumentalisation du cataclysme est l'un d'entre eux. Il s'agit d'exhiber le malheur à son comble, pour entrer de plain-pied dans la discussion qui agite l'Europe, pour renforcer le pouvoir spirituel ou politique à l'intérieur des frontières lusitaniennes, avec d'inévitables répercussions externes, étant donné les adversaires en présence. Cette instrumentalisation se déploie stratégiquement à partir d'une de ces questions très emblématiques, liées aux circonstances tragiques et aux situations d'incompréhension que celles-ci génèrent : Pourquoi Lisbonne ? Se saisissant de ce signe des temps pour livrer ses questionnements sur le monde, le pire et le meilleur, Voltaire la formule en ces termes, connus de tous :

Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices,
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ? (v. 21-22).

Ce faisant, l'écrivain-philosophe donne le la. Ainsi énoncée, la question ne pose pas que le problème du hasard⁵³. Elle pose aussi celui de la justice divine. Les écrits sont nombreux qui se situent dans ce registre, là encore développé selon deux modes différents : un mode que l'on peut qualifier de mineur tant il est vrai qu'il n'a pas produit de grandes œuvres, celui du parénétiq ue ; un mode que l'on peut dire majeur, par lequel le tremblement de terre est devenu un phénomène planétaire, celui du sublime, dans son expression littéraire et philosophique, qui trouve chez Voltaire son paradigme le plus achevé. Le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, tout d'abord, *Candide*, ensuite, marquent à la fois l'apogée de la production littéraire sur le tremblement de terre et le temps fort du débat philosophique qui s'ensuit. Forçant le trait dans le pathétique, pour ce

⁵³ Voir à ce propos, ci-après, les articles de Robert Horville et de Marc Parmentier.

qui est du premier, dans la raillerie pour ce qui est du second, Voltaire expose aux yeux du monde la tragédie humaine. Il la met en scène dès les mois qui suivent le cataclysme, à travers « la vision dantesque des corps » « que la terre dévore » (v. 9), l'évocation des êtres « enterrés sous leurs toits » (v. 11), recevant une sépulture avant même de recevoir la mort, les postures poignantes des enfants « sur le sein maternel écrasés et sanglants » (v. 20), créant ainsi les conditions de l'émotion, de la compassion et de l'indignation, pour questionner les systèmes de pensée des « philosophes trompés » (v. 4), mettre à bas les certitudes de l'optimisme leibnizien. La visée est claire, comme l'est aussi la démarche adoptée : le tremblement de terre sert la démonstration de l'impossible conciliation entre deux propositions essentielles, et nécessairement contradictoires, contenues dans la *Théodicée*, celle de la « suprême sagesse jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle » d'un Dieu qui « n'a pu manquer de choisir le meilleur », et celle de l'existence du mal et de la souffrance que le tremblement de terre porte au jour de manière éclatante :

Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ! (v. 131-135).

La calamité se présente comme un défi à la raison et donc au principe de « raison suffisante » sur lequel repose l'optimisme métaphysique. Voltaire ne se fait pas faute d'en jouer. Répondant à la conception du Tout, à la fois comme une chaîne de causes et d'effets et comme une chaîne logique de raisons, par un enchaînement d'une autre nature, une série de questions dont l'articulation se fait autour de deux interrogations essentielles : « Quoi, l'univers entier, sans ce gouffre infernal, / Sans engloutir Lisbonne eût-il été plus mal ? » (v. 43-44) et « De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ? » (v. 128), le philosophe interroge la cosmologie leibnizienne à la lumière de l'actualité. Après « examen » des faits,

selon une proposition qui ressort du sous-titre du poème, *ou examen de cet axiome* : « *tout est bien* »⁵⁴, il pose clairement l'irrecevabilité d'un système de pensée capable d'admettre que la cruelle réalité, qui l'a d'emblée ému, contribue de quelque manière au bonheur global et à la cohésion du Tout. Cette idée, il l'énonce très vite, dans la lettre indignée qu'il adresse à Tronchin en date du 24 novembre, trois semaines à peine après le séisme :

On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroyables dans *le meilleur des mondes possibles*.

La démonstration de l'impossible compréhension prendra deux formes, pour une réponse en deux temps : celle, quasi immédiate du *Poème*, sur le mode pathétique de la compassion et de l'incompréhension indignée, où les philosophes « tranquilles spectateurs » (v. 24) sont conviés à contempler les « cent mille infortunés que la terre dévore » (v. 9) ; celle, un peu plus tardive⁵⁴, du conte philosophique, *Candide*, incisive, ironique, où, jouant des sentences de Pangloss, pour qui « les malheurs particuliers font le bien général »⁵⁵, l'enchaînement chaotique des séries « figure un monde où le mal l'emporte sur le bien »⁵⁶ sans qu'aucun autre enseignement soit dispensé⁵⁷. Le tremblement de terre et les ruines de Lisbonne constitueront une des étapes de l'illustration du « système »⁵⁸ de Pangloss, « le plus profond métaphysicien d'Allemagne »⁵⁹. Voltaire exploite

⁵⁴ Imprimé en décembre 1758 à Genève (éd. CRAMER), *Candide* est ensuite envoyé à Paris et à Amsterdam dès le mois qui suit.

⁵⁵ Chap. IV, *op. cit.*, p. 154.

⁵⁶ VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, introduction et notes par Sylviane LÉONI, Paris, Livre de Poche, 2009, p. 13.

⁵⁷ Cf. la réaction de Mme de Staël, dans *De la littérature* : « de tels écrits sont nuisibles dans une république, où l'on a besoin d'estimer ses pareils, de croire au bien qu'on peut faire et de s'animer aux sacrifices de tous les jours par la religion de l'espérance ». Cité par S. LÉONI, *op. cit.*, p. 29.

⁵⁸ VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre XIX, édition établie par Frédéric DELOFFRE, *op. cit.*, p. 196.

⁵⁹ *Ibid.*, chap. XXVII, p. 225.

donc les mêmes artifices mais de manière burlesque, cette fois, en donnant la parole à Pangloss, le « métaphysico-théologo-cosmolo-nigolo[ue] »⁶⁰ disciple de Wolf, pour qui tout discours n'est que cela. C'est donc en nigaud pontifiant que, au cœur même du cataclysme, le savant précepteur de Candide montre comment « tout se tient » : il procède à l'examen de la suite des faits qui ont conduit à la destruction de la ville, il considère les causes et les effets, il construit une justification syllogistique, en coordonnant des séries étrangères les unes aux autres, il aboutit à la conclusion absurde que « tout ceci est ce qu'il y a de mieux »⁶¹. Un temps leibnizien mais "guéri" de la théodicée par le tremblement de terre de Lisbonne⁶², Voltaire s'applique à ridiculiser, par l'exemple concret, à détruire par l'ironie mordante, le système de l'optimisme, que finalement Candide définit en ces termes au chapitre XIX : « Hélas ! [...] c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal »⁶³.

Dans la querelle qui l'oppose à Leibniz, Voltaire trouve, comme on sait, un adversaire en Jean-Jacques Rousseau. Prenant part aux débats de l'époque, celui-ci adresse à l'auteur, dès la réception du *Poème*, sa lettre sur la Providence⁶⁴, une longue lettre polémique dans laquelle il « inverse le raisonnement » (Robert Horville) et se déclare choqué par le pessimisme affligeant qui anime la logique voltairienne :

Vous reprochez à Pope et à Leibniz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous amplifiez tellement le

⁶⁰ *Ibid.*, chap. I, p. 146.

⁶¹ *Ibid.*, chap. V, p. 157.

⁶² Theodor W. ADORNO, *Dialectique Négative*, traduit de l'allemand par le groupe de traduction du Collège de philosophie, Paris, Payot, 1978, p. 283.

⁶³ Chap. XIX, *op. cit.*, p. 193.

⁶⁴ Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire, le 18 Août 1756, in Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, dir., Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969, tome IV, p. 1057-1075. Sauf indication contraire toutes les citations renvoient à la « Lettre », dans cette édition.

tableau de nos misères que vous en aggravez le sentiment : au lieu des consolations que j'espérois, vous ne faites que m'affliger. On diroit que vous craignez que je ne voye pas assez combien je suis malheureux ; et vous croiriez, ce semble, me tranquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal. [...] Le poëme de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience, le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous établissez et ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse du sentiment ou de la raison⁶⁵.

Il affirme donc son adhésion aux thèses optimistes de Pope et de Leibniz, dont il soutient la validité du principe du plan d'ensemble, tout en nuancant le « Tout est bien » en « Le tout est bien, ou Tout est bien pour le tout » :

« Homme, prends patience », me disent Pope et Leibnitz. « Tes maux sont un effet nécessaire de ta nature, et de la constitution de cet univers. L'Être éternel et bienfaisant qui te gouverne eût voulu t'en garantir. De toutes les économies possibles, il a choisi celle qui réunissoit le moins de mal et le plus de bien, ou (pour dire la même chose encore plus cruellement, s'il le faut) s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne pouvoit mieux faire ». Que me dit maintenant votre poëme ? « Souffre à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait créé, sans doute il est tout-puissant ; il pouvoit prévenir tous les maux : n'espère donc jamais qu'ils finissent ;

⁶⁵ *Ibid.*, p. 1060.

car on ne sçauroit voir pourquoi tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir »⁶⁶.

À la compassion de Voltaire, révolté contre le malheur qui frappe arbitrairement des milliers de victimes, il oppose une vision toute tournée vers sa propre souffrance, en se situant moins au plan des idées qu'à celui, personnel, d'une solitude qui éprouve quelque difficulté à se dégager d'elle-même. « Vos derniers Poèmes, Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude ». Ainsi commence sa lettre, qui se clôt dans ce même registre : « Non : j'ai trop souffert en cette vie pour n'en pas attendre une autre ». Il proclame sa foi en « une Providence bienfaisante » qui écarte la possibilité même de l'existence du mal. Mais si mal il y a, la responsabilité ne saurait en être attribuée ni à « l'auteur des choses »⁶⁷ ni à la nature, mais aux hommes, entre les mains desquels « tout dégénère » :

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu ; et, quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie ; et alors la question n'est point, pourquoi l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe ? De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage⁶⁸.

⁶⁶ *Ibid.*

⁶⁷ J.-J. ROUSSEAU, *Émile ou de l'éducation*, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 245.

⁶⁸ « Lettre... », p. 1061.

Il faut donc comprendre que les Lisboètes sont seuls responsables de leur malheur : ils ont défié la nature par leur goût insensé du progrès, ils ont porté atteinte à la morale par leur attachement aux richesses matérielles :

Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avoit point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages, et que si les habitants de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut être nul. Tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieux de là, tout aussi gais que s'il n'étoit rien arrivé ; mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des mazures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ?⁶⁹

Faisant du tremblement de terre un objet incident de la discussion « sans quitter votre sujet de Lisbonne », Jean-Jacques Rousseau pose ainsi le problème de la liberté de l'homme et des concentrations urbaines interprétées aussi en termes de faute morale liée au progrès et à une décadence moderne. Mais dans sa double volonté de soutenir la thèse du « Tout est bien pour le tout » et de blesser son interlocuteur, qui fait de la littérature alors que lui-même se comporte en philosophe spéculatif, ce qui demeure sans doute le plus surprenant, c'est l'argument mis en avant, qui n'est pas bien éloigné des absurdités débitées par Pangloss :

J'ai appris dans *Zadig*, et la nature me confirme de jour en jour, qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel et qu'elle

⁶⁹ *Ibid.*

peut passer quelquefois pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs, sans doute, ont évité de plus grands malheurs ; et, malgré ce qu'une pareille description a de touchant, et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, selon le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre⁷⁰.

Deux visions du monde s'affirment dans cette controverse exemplaire entre deux penseurs des Lumières que le tremblement de terre oppose dans leur manière de faire de la cosmologie, selon les usages d'un temps où la Providence se trouve mise en débat et où l'homme commence à s'affranchir de l'idée de Dieu pour penser son rapport au monde et à la création.

En brandissant l'image du chaos de Lisbonne, c'est aussi à la thèse du châtement divin que Voltaire s'en prend. L'idée même d'un dieu cruel, qui frapperait à l'aveugle et d'un même coup le vice et l'innocence, lui est insupportable. Appuyant, une fois encore, sa démonstration sur un exemple concret particulièrement choisi pour frapper les esprits, il recrée par la fiction et à travers les yeux de ses témoins oculaires, Candide et Pangloss, l'atmosphère de la « ville des Lumières », plongée dans les ténèbres de la superstition et du fanatisme religieux. Pour une meilleure efficacité, les deux « héros », féroce tenant de l'optimisme pour l'un, naïf impénitent pour l'autre, seront eux-mêmes pris aux rets d'une absurde démonstration de foi qui est surtout démonstration de cécité et de sauvagerie, culminant dans l'horreur de l'autodafé purificateur. La scène est inventée de toutes pièces ; elle n'est pas pour autant exempte de vérité.

Deux attitudes essentielles caractérisent la réponse portugaise au tremblement de terre, vue ici dans sa traduction littéraire : l'exploitation, superstitieuse et

⁷⁰ *Ibid.*, p. 1062.

outrancière, de cette idée d'un dieu vengeur mais finalement bon, qui se serait appliqué à sauver Lisbonne d'une disgrâce plus grande encore, et c'est la vision apocalyptique ; à l'opposé, le silence sur les maux de Lisbonne, *a fortiori* sur leur origine, et la focalisation sur la mise en ordre du chaos, sur la reconstruction d'une ville nouvelle, née du savoir du temps, et c'est la vision progressiste et rationaliste. Dans une certaine mesure, cette polarité cristallise la tension entre le religieux et le politique, ce dernier se montrant désormais préoccupé de s'affranchir et de se situer sur le terrain du laïc. Un pouvoir s'oppose à un autre pouvoir : les jésuites d'un côté, Pombal de l'autre. C'est une véritable guerre des images que se livrent les deux adversaires, dont Pombal sort vainqueur et renforcé.

Si le pathétique n'inspire pas vraiment les écrits des Portugais, assez peu désireux de se complaire au spectacle de leur malheur, la veine apocalyptique, en revanche, trouve dans le séisme un terrain propice et dans le sermon une voie royale pour inculquer son discours édifiant et convier à la méditation et à la réflexion morale. Le filon n'est pas que portugais. C'est sur le thème de la terrifiante catastrophe de Lisbonne que glosent bon nombre de prédicateurs, partout en Europe et jusque dans les églises de contrées aussi lointaines que la Nouvelle-Angleterre. Un motif, dans le système de représentation mis à l'œuvre par le discours parénétique, mais que l'on trouve aussi dans les récits de témoignage et chez Voltaire, participe tout spécialement de cette importante dimension apocalyptique. L'union des quatre éléments déchaînés contre Lisbonne offre la vision d'une nature dérégulée. Elle instaure, parallèlement, la pensée mythique comme support primordial d'interprétation. La réflexion de Philippe Rousseau nous fournit, ici encore, l'un des cadres d'approche de la catastrophe. Le tremblement de la terre, le raz-de-marée, l'ouragan, le feu, sont au cœur de cette pensée. Ces phénomènes se rattachent au monde des forces chthoniennes et renvoient à la querelle des dieux, dont ils sont les instruments

vengeurs. Ils sont aussi le lieu symbolique de la manifestation de la divinité, d'une épiphanie, que l'on peut observer par exemple dans l'apparition de Dionysos au troisième épisode des *Bacchantes*⁷¹. Schèmes anciens de la représentation de la catastrophe, au plan physique, matériel, et modèles bibliques, au plan symbolique, s'entremêlent pour attiser les peurs archaïques que le tremblement de terre déchaîne, dans une visée édifiante. Au modèle de réflexion élaboré par Platon, rapportant l'engloutissement tragique de l'Atlantide dans le *Timée* et le *Critias*, qui renferme déjà l'idée du dieu punitif châtiant les Atlantes décadents, mais que d'autres genres exploitent pour signifier la tragédie dans son incommensurable dimension et dans son mystère abyssal⁷², se substituent volontiers, dans l'art oratoire sacré, les modèles bibliques, plus aptes à servir l'eschatologie chrétienne. Sans dédaigner les procédés mis en œuvre ailleurs, mais mobilisant surtout cette vision, pluriséculaire, du Dieu justicier et bon, châtiant la perversité des hommes pour les mettre sur le droit chemin, la rhétorique parénétique élabore une explication morale du désastre. Elle ravive d'autres catastrophes, bien présentes aux esprits chrétiens, depuis toujours appelés à méditer sur l'intervention divine déversant sur le monde un déluge punitif mais purificateur, paradigme même du cataclysme. Elle lie la cause de la catastrophe présente aux actions, nécessairement mauvaises, des hommes. Elle pose, par le procédé de l'analogie, le principe de la culpabilité des habitants de Lisbonne, exhortés à se repentir et à changer leurs mœurs. Lisbonne est ainsi conviée à se regarder au miroir de ces autres villes⁷³, lieux de vice et de

⁷¹ « Dionysos se fait entendre dans le palais », vers 573 à 603. EURIPIDE, *Les Bacchantes*, traduction et notes de Jean et Mayotte BOLLACK, Paris, Éditions de Minuit, 2005, p. 36-37.

⁷² « [le] tremblement de terre qui se fait sentir depuis trois mois, duquel on ne trouve rien d'approchant dans l'histoire, à moins qu'on regarde comme véritable l'histoire de la fameuse île Atlantide dont parle Platon, qui fut totalement engloutie par un tremblement de terre et par une inondation en un jour et une nuit. *Journal Historique, février 1756*, in M. I. Barreira de CAMPOS, *op. cit.*, p. 418.

⁷³ Sur cet aspect symbolique, se reporter à l'article de Raul ANTELO, « Maximam, et nullam », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 172 *sq.*, et S. LE MÉNAHÈZE, art. cit., p. 399.

dépravation, que sont Sodome et Gomorrhe⁷⁴, aux mœurs dissolues, l'opulente Babylone, aux ors corrupteurs, Ninive, aussi, sauvée *in extremis*, par un Dieu clément attentif à la contrition, qui, par là-même, constitue une note d'espérance au milieu de cette pensée essentiellement apocalyptique. Ce que l'on offre à la méditation, après ce funeste jour de la Toussaint de 1755, c'est un spectacle désolant de chaos, annonciateur de fin du monde. C'est le sentiment qu'exprime Candide : « Voici le dernier jour du monde ! »

Nourri d'un christianisme ambiant, ce discours catastrophique participe parfois d'une tentative sincère de compréhension, s'inscrivant dans le cadre du débat théologique et de la dialectique téléologique qui traversent le siècle, et prend des résonances eschatologiques. Les fidèles s'interrogent et les prédicateurs s'emploient à les y aider sur le sens du cataclysme qui s'est soudainement abattu sur la ville, un jour de Toussaint, à l'heure de la messe, alors que la population était concentrée dans les églises et que les cierges étaient allumés, aggravant ainsi considérablement l'hécatombe, ce qui soulève le problème du dessein impénétrable de Dieu. Mais ce discours est surtout imprégné de fanatisme religieux, ferveur réelle ou manipulation. D'où la féroce image voltairienne, de Lisbonne, grandiose capitale d'un empire, dramatiquement perdue, se consumant au brasier naturel de la catastrophe tout autant qu'aux bûchers liés aux autodafés, allumés pour sauver son âme. On ne peut s'empêcher de penser aussi aux réactions motivées par cet autre terrible séisme, survenu deux siècles plus tôt, et au document, plus réaliste et non moins implacable, que celui-ci a inspiré. Il s'agit de la lettre, déjà mentionnée, que Gil

⁷⁴ Cf. aussi le récit épistolaire d'un témoin oculaire : « *Passai pelas ruínas principais da cidade e são, de facto, terríveis de observar : creio que uma destruição tão completa dificilmente terá atingido algum lugar sobre a Terra, desde a destruição de Sodoma e de Gomorra* ». « J'ai traversé les principales ruines de la ville et elles sont en effet terribles à contempler : je crois qu'on trouvera difficilement destruction aussi totale ayant frappé quelque lieu sur la terre depuis la destruction de Sodome et de Gomorrhe », cité dans H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 49.

Vicente, poète dramaturge à la cour du très catholique roi D. João III, « adressa depuis Santarém au roi D. João, troisième du nom, alors que Son Altesse se trouvait à Palmela, à propos du tremblement de terre qui advint le vingt-six janvier 1531 »⁷⁵. Il y dénonce sans ménagement la cécité fanatique, notamment des moines de Santarém, « davantage habités par l'ignorance que par la grâce de l'Esprit Saint ». Il y rend compte au roi de la manière dont, se saisissant de l'événement, ces religieux, selon lui irresponsables, ont brandi, « en chaire [et] dans leurs conversations », le double « épouvantail » de « l'ire de Dieu » s'abattant sur le peuple et de l'annonce d'un second séisme, « bien plus grand encore », « déjà en chemin », qui « serait sur eux jeudi, une heure après midi », suivi d'un raz-de-marée un mois plus tard : « la mer se déchaînerait le vingt-cinq du mois de février ». Il y fait mention de la réaction de terreur mais aussi de superstition des fidèles qui courent au devant du tremblement de terre prophétisé : « Les gens les crurent, de telle sorte qu'ils partirent aussitôt l'accueillir dans les champs d'oliviers alentour où ils l'attendent toujours »⁷⁶. Il y dit aussi son inquiétude pour les chrétiens-nouveaux⁷⁷, ainsi livrés à la vindicte populaire :

Car, au premier prêche, les chrétiens-nouveaux disparurent,
morts de peur, craignant les autres gens, et j'accomplis cette

⁷⁵ « Carta que Gil Vicente mandou de Santarém a el-rei Dom João, o terceiro do nome, estando Sua Alteza em Palmela, sobre o tremor de terra, que foi a vinte e seis de Janeiro de 1531 », in *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente*, reproduction en fac-similé de l'édition de 1562, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1928, livre 5, des « œuvres mineures ». La traduction est mienne. Voir le texte dans son intégralité en fin de volume.

⁷⁶ La lettre a visiblement été rédigée un peu plus tard ; Gil Vicente mentionne, en conclusion, l'effet bénéfique que son discours a eu sur les prédicateurs « dès le samedi suivant ». Le séisme prophétisé n'était donc pas advenu.

⁷⁷ 1492 : les rois catholiques forcent à la conversion les juifs d'Espagne, sous peine d'expulsion. 1495 : le roi D. Manuel I^{er} monte sur le trône. L'un de ses premiers actes politiques forts, pour plaire à la voisine Espagne, est le décret du 24 décembre 1496 contraignant les communautés juive et musulmane à se convertir au catholicisme ou à quitter le pays. Les chrétiens-nouveaux sont la nouvelle communauté constituée par ces convertis de force.

démarche et dès le samedi suivant tous les prédicateurs se rangèrent à mon avis.

Cette « démarche » fait allusion à l'intervention du poète auprès de ces religieux qu'il dit avoir réunis pour tenter de les ramener à la raison. Et Gil Vicente retrace, à l'attention du monarque qu'il sert, les grandes lignes de son discours, qui se veut lui aussi édifiant, mais pas sur le même mode. Son propos, dont on voit cependant qu'il considère bien le phénomène comme « procédant de la nature », du « cours naturel », s'articule « en deux propositions ». La première rappelle aux religieux que « Dieu est le maître de deux mondes » distincts et contraires, nécessaires à la reconnaissance des « perfections de la gloire du siècle premier » : « un monde premier », de « repos permanent », et un « monde second dans lequel nous vivons, [que] le savoir suprême édifia à l'opposé, c'est-à-dire tout entier sans repos, sans fermeté certaine, sans plaisir assuré, sans félicité durable, tout de brièveté, tout de faiblesse, tout de fausseté, timoré, ennuyeux, las, imparfait ». La seconde est une réponse aux « devins » et aux « sorciers », nécessairement « plus menteurs que prophètes », que leur hardiesse conduit à braver la « toute-puissance du Père » en cherchant à pénétrer « le secret de l'éternelle sagesse », « car le tremblement de terre, nul ne sait ce qu'il est, et encore moins quand il sera et ce que sera sa puissance ». Rappelant que « le dernier prophète a déjà été crucifié » et qu'« il n'est pas prévu qu'il y en ait d'autres », il les exhorte à la prudence dans leurs déclarations publiques car, leur dit-il, « prédication ne saurait être imprécation ».

Ce texte, qui n'est pas directement lié à notre objet, puisqu'il ne concerne pas « le grand tremblement de terre de Lisbonne », est néanmoins précieux. Il l'est d'autant plus que nous avons là un document rare, qui nous informe de première main, à la fois sur la phénoménologie des comportements lusitaniens et donc humains face au séisme, et sur les manipulations dont celui-ci fait l'objet, avant 1755. Il contient en germe la réflexion future, pour ce qui est du

débat théologique et des usages qui en sont faits. Une observation de Gil Vicente m'intéresse tout spécialement, mais je voudrais au préalable souligner la très grande fermeté du ton, l'extrême rigueur de l'analyse des événements, le courage de la dénonciation d'une imposture fondée sur la superstition, ce en dépit du fait que le dramaturge a pleine connaissance d'un risque qui n'est pas tout à fait minime, puisqu'il met ses interlocuteurs au défi de le brûler sur le bûcher s'il n'est pas dans le vrai. Les temps ne sont pas encore tout à fait inquisitoriaux, mais ils s'y préparent : D. João III ouvrira les portes à l'inquisition cinq années plus tard, en 1536.

Revenons à présent à ce passage qui retient plus particulièrement mon attention :

Les villes et les cités des royaumes de Portugal, principalement Lisbonne, si elles recèlent de nombreux péchés, recèlent aussi une infinité d'aumônes et de pèlerinages, une multitude de messes, et d'oraisons, et de processions, de jeûnes, de disciplines et des œuvres pieuses en abondance, publiques et privées ; et s'il est entre leurs murs quelques personnes qui sont encore étrangères à notre foi et que nous tolérons, il nous faut imaginer que nous le faisons assurément avec tant de zèle que Dieu s'en réjouit grandement ; et il apparaît aux yeux des serviteurs de Dieu et de ses prédicateurs qu'il n'est vertu plus juste que d'encourager ces gens et de les confesser et de les exhorter, plutôt que de les stigmatiser et de les pourchasser, pour contenter l'opinion égarée du vulgaire.

Sans les nommer dans son adresse aux religieux, Gil Vicente a évidemment en tête les chrétiens-nouveaux, qu'il identifie en revanche dans la conclusion de sa lettre. Ce passage donne clairement à entendre que non seulement le discours proféré du haut des chaires mais tout aussi bien les pratiques auxquelles les

frères religieux se laissaient aller désignaient des coupables et les livraient à la folie de la populace, aveuglée par une superstition bien entretenue.

C'est aussi à pointer des coupables que s'appliquent bon nombre des écrits catastrophiques à caractère religieux, en 1755, au moyen des mêmes procédés d'activation de la superstition. Deux camps se signalent ; l'un, incarné par un Portugais exilé, Francisco Xavier de Oliveira, connu sous le pseudonyme de chevalier d'Oliveira, est celui des réformistes⁷⁸ ; l'autre, incarné par la figure du père Gabriel Malagrida, est celui des jésuites. L'un et l'autre s'inscrivent en faux contre les explications naturalistes du cataclysme et leur opposent la thèse du châtiment divin, qu'ils attribuent cependant à des causes différentes : les premiers en voient les raisons dans l'intolérance et la brutalité de l'inquisition, les seconds au contraire dans sa trop grande clémence. Les uns et les autres font du tremblement de terre l'outil d'un affrontement, entre eux mais également avec le pouvoir royal.

Diplomate et écrivain à la plume polémique et à la vie turbulente et probablement quelque peu désabusée, qui, bien avant Candide, déclare s'être « retiré à la campagne » pour y « donner [son] temps à la culture d'un petit jardin »⁷⁹, le chevalier d'Oliveira est converti au protestantisme. Ses œuvres sont frappées d'interdiction par la censure inquisitoriale dès le début des années quarante. En 1756, il publie, en français puis en anglais, le *Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal*, « adressé à mes compatriotes et en particulier à Sa Majesté Très-Fidèle Joseph I Roi de Portugal par le chevalier d'Oliveira »⁸⁰. Ce texte, qui se présente donc sous la forme d'une lettre adressée

⁷⁸ Sur la réaction protestante au séisme, on pourra se reporter notamment à J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 182 *sq.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 190.

⁸⁰ Francisco Xavier de OLIVEIRA, *Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal*, Londres, J. Haberkorn, 1762. Ce discours, polémique, appelait une suite. Elle parut

au roi, est bien animé par la conviction religieuse. Il répond à la « nécessité » de « déclarer [au roi] la source de l'erreur de [ses] peuples en fait de religion », et « de faire tous les efforts possibles pour venir à bout de les en retirer »⁸¹. Dans la ligne des sermons protestants⁸², il interprète « la chute de Lisbonne »⁸³ comme le fait du « courroux » et des « jugements » de « l'Éternel », « pitoyable, miséricordieux, tardif à la colère [...] mais [...] en même temps le Dieu fort, le Dieu des vengeances », « qui a fait entendre sa voix » en réponse à l'idolâtrie catholique, à la superstition papiste et au maintien de l'inquisition, « le scandale, non seulement de toute religion, mais encore de la nature humaine », selon les termes du théologien John Wesley⁸⁴. Il demande, en conséquence, l'abolition de l'inquisition et de son appareil. Commenant par mettre en cause, dans un style extrêmement incisif, des choix politiques en matière de religion :

Oui, SIRE, la manière dont on s'adresse à Dieu en Portugal, est précisément celle qu'il déteste le plus. C'est une manière superstitieuse & idolâtre, pour laquelle il a sévèrement châtié de tout tems, tous ceux qui l'ont employée, en violant les Commandemens les plus clairs, & les plus précis de sa Sainte Loi. [...] Malheureusement encore, les Portugais sont ceux qui se sont le plus distingués dans cette transgression : car à force de dévotions absurdes, de sacrifices horribles, & de prières vaines,

l'année suivante sous le titre *Suite du discours pathétique*. Nous proposons des extraits de ce texte en fin de volume.

⁸¹ F. X. de OLIVEIRA, *op.cit.*, p. 27.

⁸² Leur argument est simple. Si Dieu s'en est pris aux Portugais et aux Espagnols c'est qu'il y a une raison : les deux pays ont en commun d'être les deux principaux sièges de l'inquisition. Le Portugal est par ailleurs le berceau de la Compagnie de Jésus. Cf. J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 193.

⁸³ La formule doit être rendue au vicaire anglican Thomas Alcock auquel on doit cette question admirable dans un de ses sermons : « Si la superstition papiste et la cruauté ont causé la chute de Lisbonne, comment se fait-il que Rome soit encore debout ? », cité dans J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 183.

⁸⁴ John WESLEY, *Serious thoughts?*, cité dans J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 185.

& indignes d'être exaucées, il se sont plongés dans la superstition la plus honteuse, & dans l'Idolatrie la plus grossière⁸⁵, il s'en prend violemment à la « race maudite de Dieu et abhorrée de tout le genre humain, [les] inquisiteurs de Portugal »⁸⁶, qui se tiennent « toujours en embuscade [épiant] sans cesse le troupeau des désolés », [...] leur dress[ant] des embûches dans un lieu caché, c'est-à-dire dans [leur] Tribunal comme des Lions dans leur fort »⁸⁷ et dénonce avec force les méthodes du « redoutable Tribunal de l'Inquisition » qu'il désigne impitoyablement comme étant la cause de l'infortune des Lisboètes écrasés par le tremblement de terre :

SIRE, la seconde vérité que je prendrai la liberté de vous dire, & qui selon le sentiment de tous les Chrêtiens, & de tous les honnêtes gens, a été la seconde cause de la désolation du Portugal, & particulièrement de la Ville de Lisbonne, est d'une si grande importance qu'elle ne peut qu'exciter par elle-même l'attention de V. M. C'est l'horrible et cruelle persécution exercée depuis long-tems en Portugal, sur une grande partie de vos propres Sujets, par d'autres de vos Sujets qui les emprisonnent, qui les déshonorent, qui confisquent leurs biens, & qui détruisent leurs familles : qui font fustiger les uns, qui flétrissent les autres d'une ignominie inéfaçable, qui en exilent plusieurs, & qui, en un mot, ôtent la vie à un grand nombre, après les avoir fait passer par des tortures, des tourmens, & des supplices, dont l'idée seule bouleverse et révolte l'humanité !⁸⁸

Et le chevalier d'Oliveira d'implorer instamment le roi d'accepter de voir dans la destruction, par le séisme, du tribunal du Saint-Office, le signe qu'il était

⁸⁵ F. X. de OLIVEIRA, *op.cit.*, p 13.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 38.

⁸⁷ *Ibid.*, p 44.

⁸⁸ *Ibid.*, p 31.

indubitablement « aux yeux de Dieu, un Office-Diabolique et digne d'être englouti dans les abîmes »⁸⁹ :

Vous pouvez de ce seul mot, *tel est mon bon plaisir*, faire recevoir la véritable Loi de votre Dieu, dans toute l'étendue de vos Domaines. Jusqu'ici, l'autorité & la puissance de l'Inquisition y ont mis obstacle, & l'audace de ses Ministres les auroit portés peut-être jusqu'à résister & à s'opposer à vos volontés. Ce n'est plus la même chose aujourd'hui. Dieu lui-même a abîmé l'Inquisition, & il a dispersé & confondu tous ses Ministres. Vous n'avez donc qu'à dire *je le veux, je l'ordonne*, que ce Tribunal ne soit plus rétabli, & que personne n'ait la hardiesse de le relever de ses cendres⁹⁰.

Le chevalier d'Oliveira n'a pas gain de cause, ou du moins pas dans l'immédiat. Son livre est saisi et lui-même brûlé en effigie par décision dudit tribunal, le 21 septembre 1761, lors de l'un de ces autodafés qu'il dénonce avec énergie. Il continuera d'affûter sa plume contre « le règne de l'antéchrist » et son exécution virtuelle nous vaudra, dès l'année suivante, un opusculé, *Le Chevalier d'Oliveira brûlé en effigie comme hérétique*, dans lequel il brave l'ennemi.

Être brûlé sur une accusation d'hérésie, c'est le sort que partage avec lui le père Gabriel Malagrida à la suite de ce même autodafé du 21 septembre, à cette différence près que ce n'est pas en effigie. Gabriel Malagrida, un jésuite de renom, confesseur du roi D. João V puis de son fils le roi D. José I^{er}, dont l'estime, semble-t-il, lui était acquise, est aussi sans aucun doute la figure emblématique du fanatisme religieux. Il n'est pas douteux non plus qu'il représente bien le point de vue de l'ordre auquel il appartient. La Compagnie

⁸⁹ *Ibid.*, p 49.

⁹⁰ *Ibid.*, p 57.

s'applique à acérer l'argumentation des théologiens contre les thèses naturalistes et lutte ainsi contre une forme de rationalisation qui lui nuit dans le contexte d'affrontement des pouvoirs caractéristique de cette période. Il est vrai que l'on peut se demander jusqu'à quel point ses harangues délirantes et son extrême agressivité font de lui un bon porte-parole de la Société de Jésus. Ce point de vue est celui de Sebastião José de Carvalho e Melo qui tire de cette analyse le moyen de se débarrasser une fois pour toutes et à peu de frais d'un encombrant adversaire. Le cheminement se dessine très clairement et le séisme vient, là aussi, à point nommé.

Peu de temps après la catastrophe, le père Gabriel Malagrida avait en effet publié à Lisbonne, en 1756, un libelle intitulé *Juízo da verdadeira causa do terremoto que padeceu a corte de Lisboa, no primeiro de novembro de 1755 – Jugement sur la cause véritable du tremblement de terre qui frappa la cour de Lisbonne le premier novembre 1755*⁹¹, en guise de riposte, semble-t-il, à une brochure que le ministre de D. José, soucieux de briser les élans de religiosité superstitieuse et démobilisatrice, faisait circuler, rappelant les causes physiques du cataclysme. Dans son opuscule, proche du sermon, Malagrida pose le principe du mal moral contre le mal naturel mais il le fait en réfutant les thèses de ceux qu'il désigne comme « les athées », qu'il assimile par ailleurs aux « politiques » :

Et que ceux qui, poussés par des motivations politiques, affirment que de telles calamités procèdent de causes naturelles ne prétendent pas que cet Orateur sacré, brûlant du zèle de l'amour Divin, ne fait que se livrer à une invective contre le

⁹¹ Gabriel MALAGRIDA, *Juízo da verdadeira causa do terremoto que padeceu a corte de Lisboa, no primeiro de novembro de 1755*, Lisbonne, Officina de Manoel Soares, 1756. Cf. Manuel Cadafaz de MATOS, *O Juízo da verdadeira causa do terremoto... e o sacrifício simbólico do P^{re} Gabriel Malagrida*, Lisbonne, Távola Redonda, s.a. Cet ouvrage contient le texte de l'édition *princeps* de l'opuscule de Malagrida. Pour éviter toute ambiguïté, les références accompagnant les citations seront indiquées selon la double pagination (celle de l'édition *princeps* / celle de l'ouvrage de Manuel Cadafaz de Matos). Nous proposons, en fin de volume, quelques extraits traduits par nos soins.

péché, source de toutes les calamités qui s'abattent sur les hommes, et que l'on ne doit pas se fier à ces esprits ardents qui ne cherchent qu'à terroriser ces mêmes hommes et à accroître leur détresse en brandissant la menace de l'ire Divine dégainée ; car il est certain que s'il m'était permis de dire ce que je pense de ces politiciens, je les taxerais d'Athées⁹².

Le conflit, ouvert avant le tremblement de terre, se radicalise. Le ministre est désormais l'ennemi juré, l'homme à abattre. La réciproque est tout aussi vraie. Le futur marquis de Pombal n'ignore pas de quelle aura le « saint missionnaire » bénéficie auprès de la noblesse. Il connaît aussi son influence⁹³ sur une population fragilisée par le traumatisme, encline à le suivre dans ses promesses visionnaires, sébastianistes,⁹⁴ portée aux manifestations mystiques excessives, dont l'ampleur est mesurable à la réaction au tremblement de terre des élites de l'université de Coimbra, marchant en procession, « pieds nus, corde autour du cou, couronne d'épines sur la tête, empreints de modestie et de gravité »⁹⁵. Les deux hommes se livrent une lutte sans merci, dont le séisme est l'instrument. Tirant parti de son pouvoir sur les âmes, le jésuite défie le politique, sape ses stratégies de sauvetage des hommes, dicte une voie aux consciences des

⁹² « *Nem digam os que politicamente afirmam que procedem de causas naturais que este Orador sagrado abrasado no zelo do amor Divino faz só uma invectiva contra o pecado, como origem de todas as calamidades que padecem os homens, e que se não deve comprovar com estes espíritos ardentes, que só pretendem aterrar os mesmos homens e aumentar a sua aflição com ameaças da ira Divina desembainhada ; porque é certo, se me não fosse censurado dizer o que sinto destes políticos, chamar-lhe[s-ia] Ateus* », *ibid.*, p. 7/49.

⁹³ Voir José Hermano SARAIVA, *História de Portugal*, Lisbonne, Europa-América, 1998, p. 262 *sq.* ; Rui TAVARES, *O Pequeno Livro do grande terramoto*, Lisbonne, Tinta-da-China, 2005, p. 139 *sq.*

⁹⁴ Cf. Mary del PRIORE, *O Mal sobre a terra, uma história do terremoto de Lisboa*, Rio de Janeiro, Topbooks, 2003, p. 232.

⁹⁵ « *Em Coimbra, até o reitor da universidade saiu em procissão, junto com os demais professores, todos descalços, com cordas ao pescoço e coroas de espinho à cabeça, cheios de modéstia e gravidade* », *ibid.*, p. 233.

Lisboètes, dans le plus grand mépris des directives données par le ministre et le roi qui le soutient. Voici comment il vilipende Lisbonne et ses habitants :

Sache donc, ô Lisbonne, que les uniques destructeurs de tant de maisons et de Palais, les dévastateurs de tant de Temples et de Couvents, les homicides de tant de [tes] habitants, les incendies dévorateurs de tant de trésors, [ce qui te tient] encore si inquiète, si éloignée de [ta] fermeté naturelle, ce ne sont pas des Comètes, ce ne sont pas des Étoiles, ce ne sont pas des vapeurs ou des exhalaisons, ce ne sont pas des Phénomènes, ce ne sont pas des contingences ou des causes naturelles ; ce ne sont ni plus ni moins que nos intolérables péchés⁹⁶.

Il les exhorte au repentir, à la mortification du corps, à l'abstinence, leur donne à voir les images apocalyptiques, terrifiantes, terribles de sens, de la Bible, dont Lisbonne, champ de ruines qu'il parcourt en brandissant un crucifix, est une manifestation de plus, annoncée donc. Telle Jérusalem, la ville bénie, pourtant punie, Lisbonne est accablée en dépit de sa splendeur :

Ce trop lourd fardeau fut pour nous cet *Onus Ægypti* qu'évoque le Prophète Isaïe au chapitre quatre-vingt-dix [sic], lequel fit en ce temps-là d'un Royaume, le plus opulent du Monde, un effroyable amas de misères ; de même fit-il, aujourd'hui, d'une Cour, Reine des Cours de l'Europe, l'affreux cadavre que nous contemplons : *Iniquitates nostræ supergressæ sunt caput nostrum, & sicut onus grave gravatæ sunt super nos.* § *Quis erit, ô misérable*

⁹⁶ « Sabe pois, oh Lisboa, que os únicos destruidores de tantas casas e Palácios, os assoladores de tantos Templos e Conventos, homicidas de tantos teus [texte : seus] habitantes, os incêndios devoradores de tantos tesouros, os que a [texte : as] trazem ainda tão inquieta, e fora da tua [texte : sua] natural firmeza, não são Cometas, não são Estrelas, não são vapores ou exalações, não são Fenómenos, não são contingências ou causas naturais; mas são unicamente os nossos intoleráveis pecados ». G. MALAGRIDA, *op. cit.*, p. 3-4/45-46.

Cour, *ille ferreus, qui non moveatur*, à la vue d'une aussi terrifiante désolation ? *Campus ubi Troya fuit : oh utinam*, que ne sont-ce au moins des champs ! On aurait moins de peine à imaginer une manière de restaurer ! Mais je ne vois rien de plus que de déplorables amoncellements de ruines dont la vue ne laisserait pas de faire couler des fleuves de larmes à Jérémie, et de rapporter à ce pitoyable gâchis les lamentations qu'autrefois il poussa sur sa Jérusalem bien-aimée : *Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium*⁹⁷.

Ce n'est pas par hasard que Malagrida donne à « contempler », au lendemain du tremblement de terre, « l'affreux cadavre » d'une cour brillante peu de temps auparavant. Même s'il ne s'en prend pas directement au roi, il n'en met pas moins en cause la cour, dans ce qu'il considère être sa déchéance ; c'est une campagne contre Pombal qu'il mène, sans ignorer pour autant que le pouvoir politique qui s'attaque aux jésuites est sous la houlette de ce roi, qui apporte un soutien inconditionnel à son ministre. Son sermon, véritable provocation, est aussi une manière de brandir aux yeux des plus puissants l'exemple de Jérusalem et de son temple réputé inattaquable. Mais cette image de la chute de Jérusalem ne se borne pas à ces aspects matériels. Comme le fait observer Raul Antelo⁹⁸, Malagrida, comme d'autres prédicateurs, exploite aussi le lieu commun de la

⁹⁷ « *Esta demasiada carga foi para nós aquela Onus Ægypti, que aponta o Profeta Isaías no cap. 90, o qual assim como então fez de um Reino, o mais opulento do Mundo, um assombro de misérias, assim no presente, fez de uma Corte, Rainha das da Europa, o horroroso cadáver que contemplamos : Iniquitates nostræ supergressæ sunt caput nostrum, et sicut onus grave gravatæ sunt super nos. § Quis erit, oh consternada Corte ille ferreus, qui non moveatur, à vista de tão horrenda desolação ? Campus ubi Troya fuit : oh utinam, que fossem ao menos campos ! Que seria menos dificultoso escogitar algum modo de restauração ! Porém eu não vejo mais que a montes inconsoláveis [de] ruínas, a vista dos quais não podia deixar de lançar rios de lágrimas um Jeremias, e fazer como próprias deste lastimoso estrago as lamentações que já fez sobre a sua amada Jerusalém : Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium* », in *op. cit.*, p. 4/46.

⁹⁸ *Art. cit.*, p. 172.

corruption de Babylone pour souligner la déchéance morale et généralisée de la ville :

Omnes portæ ejus destructæ, Sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidæ : leurs cellules détruites, les Épouses du Seigneur quittent leurs Couvents, transformant une si pieuse, une si catholique Cité en une Babylone d'une lamentable confusion ; & *ipsa oppressa amaritudine*⁹⁹.

Ce discours fanatique, culpabilisant, paralysant, appelant à la contemplation, au jeûne, aux processions, apparaît insupportable au rationaliste marquis de Pombal, car il attise l'hystérie collective et ruine ses plans d'action. D'abord exilé à Setúbal, Malagrida, accusé de complicité dans la tentative de régicide, vraie ou "fabriquée", avortée en tout cas, du 3 septembre 1758, est arrêté. Il moisit en prison pendant trois ans avant d'être confié — ironie du sort — à l'inquisition que, à l'instar du chevalier d'Oliveira, il désigne lui aussi dans ses sinistres sermons comme l'une des causes de l'existence du mal qui « abîme » Lisbonne, mais pour son excès de tolérance, son laxisme. Jugé par un tribunal d'exception présidé par Paulo de Carvalho e Mendonça, Grand Inquisiteur¹⁰⁰ et frère du marquis, il est condamné non pour "parricide", chef d'accusation sur lequel Rome aurait à se prononcer, mais pour hérésie, en tant que « faux prophète et faux dévôt »¹⁰¹. Il est brûlé sur la place du Rossio le 21 septembre 1761. Son exécution, dans une mise en scène destinée à frapper les esprits, est effectivement un spectacle réussi, qu'avait en quelque sorte préfiguré le *Candide* de Voltaire. L'Europe s'émeut de l'horreur et s'intéresse de près au procès, aussitôt traduit. Voltaire s'indigne, et

⁹⁹ « *Omnes portæ ejus destructæ, Sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidæ : quebradas as suas clausuras saem dos seus Conventos as Esposas do Senhor, fazendo de uma Cidade tão pia, e tão católica, uma Babilónia de inconsolável confusão ; et ipsa oppressa amaritudine* », in *op. cit.*, p. 5/47.

¹⁰⁰ Cf. José Hermano SARAIVA, *op. cit.*, p. 262 et, dans ce volume, José SUBTIL.

¹⁰¹ J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 127.

aiguise une fois encore le trait sarcastique pour commenter l'arrêt du tribunal de l'inquisition, dans une lettre qu'il adresse au duc de Richelieu le 27 novembre :

Malagrida n'avait que 74 ans. Il ne commit point tout à fait le péché d'Onan, mais Dieu lui donnait la grâce de l'érection ; et c'est la première fois qu'on a fait brûler un homme pour avoir eu ce talent. On l'a accusé de parricide, et son procès porte qu'il a cru qu'Anne, mère de Marie, était née impollue, et qu'il prétendait que Marie avait reçu plus d'une visite de Gabriel. Tout cela fait pitié et fait horreur. L'inquisition a trouvé le secret d'inspirer de la compassion pour les jésuites. J'aimerais mieux être nègre que portugais. Eh misérables, si Malagrida a trempé dans l'assassinat du roi, pourquoi n'avez-vous pas osé l'interroger, le confronter, le juger, le condamner ? Si vous êtes assez lâches, assez imbéciles, pour n'oser juger un parricide, pourquoi vous déshonorez-vous en le faisant condamner par l'inquisition pour des fariboles ?¹⁰²

L'ouvrage de Malagrida, qui avait d'abord reçu *l'imprimatur* du tribunal du Saint-Office, alors même que les inquisiteurs s'étaient déterminés en faveur des thèses naturalistes et non de la thèse du châtiment divin, ce qui reviendrait à s'immiscer dans les desseins du Créateur, est censuré une première fois par la *Real Mesa Censória* et fait l'objet d'une nouvelle interdiction en 1772. Après un nouveau procès, peu banal, du livre cette fois jugé « infâme, diabolique,

¹⁰² VOLTAIRE, Lettre à Louis-François-Armand Du Plessis, duc de Richelieu, in *Correspondance*, Théodore BESTERMAN, éd., Paris, Gallimard, La Pléiade, 1980, tome VI (1760-1762), n° 6940, p. 701.

téméraire et hérétique »¹⁰³, l'opuscule est brûlé à la suite d'un autodafé, comme son auteur l'avait été onze années auparavant.

Entre-temps, le même attentat contre le roi D. José permet à Sebastião José de Carvalho e Melo de faire place nette. D'une part, il mène, avec le soutien du monarque, une attaque frontale contre les jésuites, qu'il implique dans la conjuration : un décret royal du 3 septembre 1759 les expulse de « tout le monde portugais », sonnait le glas de la Compagnie de Jésus, dans un contexte international où l'on n'attendait que cela. D'autre part, le procès et l'exécution des grandes familles accusées du complot le débarrassent de quelques membres influents d'une noblesse qui lui est hostile en même temps qu'ils calment les ardeurs de quelques éventuels opposants. Le champ est libre. Le désormais comte d'Oeiras se prépare un avenir lumineux, édifié sur le relèvement des ruines de Lisbonne.

Faire du neuf avec du vieux : désastres et opportunités

Au-delà des ondes de choc physiques et métaphysiques, c'est aussi à un séisme politique que l'on assiste. Le tremblement de terre est un événement de rupture qui ouvre une ère nouvelle, un moteur puissant qui impulse des évolutions politiques et sociales décisives, bouleverse littéralement « les pratiques politiques et administratives marquant le calendrier de la centralisation du pouvoir au Portugal, à la fin de l'Ancien Régime ». José Subtil le rappelle, qui consacre son étude à une analyse approfondie de cette question : trois événements majeurs guident le processus politique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, « le tremblement de terre (1755), l'attentat régicide manqué (1758) et l'expulsion des jésuites (1759) », les deux derniers résultant d'une situation

¹⁰³ « *Este infame, malicioso, temerário e herético papel* », rapport de Joaquim de Santana à l'intention de la Real Mesa Censória, cité dans R. TAVARES, *op. cit.*, p. 137.

créée par le premier, dont on soulignera, avec André Belo, le caractère hautement subversif. Il n'est pas inintéressant, à cet égard, que l'on puisse pointer comme l'une des manifestations du séisme, la mise au jour de la fragilité de la couronne, et du monarque qui l'incarne, soudainement placé sur un pied d'égalité avec ses sujets les plus humbles, comme eux exposé au péril, bousculé dans sa royale dignité, ramené à la misère de son humaine condition, pire encore, exhibé aux yeux du monde dans cette attitude, maintes fois soulignée, de faiblesse et de terreur paralysantes qui, en un sens, l'oppose à la grandeur de son ministre¹⁰⁴. Le tremblement de terre ne s'attaque pas qu'aux petits. Il frappe au plus haut niveau de l'État, au cœur même du royaume, détruisant ses précieux trésors architecturaux, démantelant ses instances de décision, balayant le Palais Royal et, avec lui, l'ensemble des édifices, instruments du pouvoir, concentrés au même endroit. Au plan matériel, il complique la tâche à tous les niveaux, multiplie les obstacles, paralyse la communication et l'information, l'appareil administratif et judiciaire – destruction des locaux et des machines, immeubles inaccessibles, voirie obstruée, dispersion physique, dans la ville ou dans les alentours, des ministres, des magistrats, des officiers du roi. Au plan social, il intensifie les tensions déjà existantes, et nivelle par le bas, privant les dignitaires du royaume des marques distinctives de leur charge et donc de leur état. Au plan politique, il substitue le désordre à l'ordre, insinue le chaos au cœur même de l'autorité suprême, aiguïsant les ambitions, avivant les conflits larvés, attisant les haines, créant les conditions de la conspiration et du régicide. Au plan symbolique, enfin, il étale, de manière insupportablement visible, non seulement la vulnérabilité mais aussi la déchéance du royaume, une déchéance dont les symboles frappants sont l'entêtement du roi à vivre dans ses « baraques royales » d'Ajuda quinze années durant, pour n'être pas capable d'affronter le péril, et la

¹⁰⁴ Ce point est souligné dans de nombreux textes et études. Voir, par exemple, K. MAXWELL, *op. cit.*, p. 220.

violation d'une intimité royale, auparavant réservée aux Grands du royaume, désormais exposée au regard de tous ceux à qui il prend l'envie de traverser la chambre du roi. Malagrida, parmi d'autres, ne manque pas d'en jouer, pour en tirer avantage. La misère physique prend des résonances morales et politiques, l'espace de l'ordre initial ayant laissé la place à un « espace politique désarticulé ». Le désordre s'insinue en toutes choses, les repères sont sens dessus dessous, le haut rejoint le bas, l'ordre social est altéré, la mort côtoie la vie, les deux sexes se mêlent, dans une fuite de la population propice à tous les débordements : « Les soldats, les religieuses, les moines, s'y [dans les montagnes] réfugièrent aussi, et passèrent les deux premières nuits pêle-mêle. Ce fut une source de scènes scandaleuses et même de crimes », écrit le baron de Cormatin¹⁰⁵.

Le risque est donc grand que le désastre soit essentiellement, voire exclusivement, perçu à travers l'immense désordre qu'il génère et que celui-ci offre l'occasion de fomenter d'autres désordres. Le danger existe aussi que, par son caractère effroyable, l'événement produise surtout des effets paralysants, que le pessimisme devant l'immensité du désastre et le sentiment de l'infiniment grand contre lequel l'homme ne peut lutter l'emportent, que la résignation face à la fatalité de la volonté divine et du châtement mérité conduisent à baisser les bras. Pour Sebastião José de Carvalho e Melo, dont l'histoire semble avoir retenu qu'il était le seul capable d'affronter la crise¹⁰⁶, il est urgent de réagir, d'agir, de contraindre à l'action. La stratégie est pragmatique et autoritaire : il est impératif d'apporter une réponse à la hauteur de la catastrophe. Tirer le peuple de sa

¹⁰⁵ Pierre DEZOTEUX, baron de Cormatin, *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, Paris, Buisson, 1798, p. 128.

¹⁰⁶ Voir par exemple J.-A. FRANÇA, qui présente la reconstruction de Lisbonne comme placée « sous l'orientation d'une pensée politique dans une certaine mesure "éclairée", s'appuyant sur un pouvoir fort ou dictatorial exercé au nom d'un roi inexistant, simplement symbolique ». « A reconstrução de Lisboa política, economia, administração, estética e técnica », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 307.

stupeur, enterrer les morts, s'occuper des vivants, rétablir l'ordre sont les nécessités immédiates, précisément résumées dans ce mot d'ordre que, avec quelques variantes et en la réduisant souvent à ses deux premiers termes, l'on prête à l'homme d'État : « Enterrer les morts, s'occuper des vivants, fermer les ports ».

Cette réponse, qui est donc d'abord matérielle, ouvre un immense chantier, à la mesure des dégâts. Il s'agit de faire face, de la manière la plus concrète, aux problèmes créés par le séisme : répliquer à la destruction par la construction est une manière d'annuler les effets du désastre, de « réparer les pertes », en vue d'un retour à la normalité qui s'impose comme une urgence. Un vaste programme est ainsi élaboré par le ministre qui, à en croire divers témoignages, s'active sur les ruines, signe ordonnance sur ordonnance dès le premier novembre, si bien que le baron de Cormatin peut dire, quarante années plus tard, exagérant à peine, semble-t-il : « en moins de huit jours, deux cent trente ordonnances sortirent de sa tête féconde »¹⁰⁷. Garantir les conditions minimales de fonctionnement de la ville constitue une priorité absolue, d'où une attention particulière accordée aux questions de santé publique « nettoyage » des cadavres, jetés à la mer pour éviter la peste, soins aux malades et aux blessés, approvisionnement de la population, de circulation déblaiement des rues, accès aux lieux d'habitation et aux bâtiments administratifs, de cohésion sociale et de sécurité des personnes et des biens attribution de logements provisoires aux habitants, lutte contre la désertion, la mendicité, l'oisiveté, la spéculation

¹⁰⁷ P. DEZOTEUX, baron de Cormatin, *op. cit.*, p. 125. Voir à ce sujet António Correia MINEIRO, « A propósito das medidas de remediação e da opção política de reedificar a cidade de Lisboa sobre os seus escombros, após o sismo de 1 de Novembro de 1755 : reflexões », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 189-217 et notamment p. 190 : « Ce qui paraît devoir être souligné, dans les deux cent trente-trois ordonnances, c'est le fait que vingt-trois d'entre elles ont été émises dans les trois jours qui ont suivi le séisme, quarante-sept dans la première semaine, une centaine dans le premier mois ». Pour une vision précise de la question des dispositions prises par Pombal, se reporter à cet article. Je cite ici d'après cette étude.

immobilière, le vol, la criminalité , mais aussi aux questions religieuses, de manière à canaliser les ferveurs et à éviter les débordements fanatiques accès aux églises, rétablissement de « l'exercice des offices divins dans le peu d'églises encore debout ou dans des accommodations temporaires décentes », rassemblement des « religieuses qui erraient dispersées », « célébration d'actes religieux [...] pour calmer l'ire divine et rendre grâce au Seigneur pour tant de bienfaits ». Parmi l'importante série de mesures, on peut signaler comme emblématiques, car révélatrices des méthodes autoritaires et expéditives, celle de l'édification à travers la ville de quatre-vingts gibets destinés aux voleurs ou criminels pris sur le fait, jugés sur l'instant, pendus sur-le-champ¹⁰⁸, celle aussi qui donne corps, comme le souligne José Subtil, à « une nouvelle forme de “police” » aux pouvoirs exceptionnels, placée directement sous le contrôle du secrétaire d'État du Royaume, court-circuitant donc les « tribunaux et les magistratures traditionnels ». L'une et l'autre montrent « le ministre de fer » selon la formule de Rui Barbosa un siècle plus tard¹⁰⁹ à l'œuvre au cœur du danger, impulsant une dynamique d'action et de reconstruction sur la scène du désastre, imprimant un mouvement accéléré de réformes destinées à balayer les « retards ataviques »¹¹⁰ imputés au modèle jésuite dominant, et à poser, entouré de proches, dont ses propres frères, opportunément placés à des postes élevés, les jalons d'un nouvel ordre régalien.

Tout comme l'image du futur marquis de Pombal, ce nouvel ordre se construit à la faveur du tremblement de terre, sur le fond symbolique de l'édification

¹⁰⁸ Voir notamment A. Correia MINEIRO, art. cit., p. 193 : un ensemble de neuf mesures visaient à décourager le vol et la criminalité par une très grande rigueur. Un décret du 4 novembre prévoyait que toute personne prise en flagrant délit de vol soit immédiatement jugée et la sentence immédiatement exécutée ; un avis affiché le 6 novembre ordonnait que « les gibets destinés à l'exécution des voleurs soient aussi hauts que possible et que les corps des condamnés y restent jusqu'à ce que le temps les consume ».

¹⁰⁹ Cité par R. ANTELO, art. cit., p. 178.

¹¹⁰ H. C. BUESCU, *op. cit.*, p. 25.

d'une cité nouvelle, sur les ruines d'un ordre ancien. C'est ce que l'on peut lire en filigrane dans ce titre *Diário dos sucessos de Lisboa desde o Terremoto até o extermínio dos jesuítas – Journal des événements de Lisbonne depuis le tremblement de terre jusqu'à l'extermination des jésuites*, par lequel son auteur, António Pereira de Figueiredo, semble signifier que « tout a commencé avec le tremblement de terre et s'est achevé avec l'expulsion des jésuites ». Rui Tavares, à qui j'emprunte cette remarque, en propose par ailleurs une interprétation, une « traduction », selon ses termes : « bien que Pombal fût déjà l'un des trois ministres du roi, le “pombalisme” vit le jour immédiatement après le tremblement de terre et finit de naître avec l'expulsion des jésuites »¹¹¹.

Comme Rui Tavares le fait également observer, António Pereira de Figueiredo est un ancien oratorien rallié au pombalisme, alors même que le ministre s'en était pris aussi à cette congrégation religieuse, par ailleurs rivale des jésuites notamment dans le domaine de l'éducation. Il a donc « choisi son camp ». S'il convient d'agir, il convient aussi de le faire savoir. Une élite éclairée, en grande partie formée à l'étranger, sert la déjà puissante machine pombaline, dans sa lutte pour contrôler les secteurs séditieux, de la noblesse ou des communautés religieuses, comme aussi, et cela va de pair, dans sa mise en place de la centralisation absolutiste. Une campagne de propagande est ainsi menée tambour battant, y compris hors les murs, digne des stratégies de communication des temps modernes. António Pereira de Figueiredo en est l'une des chevilles ouvrières en tant que théoricien du réganisme. Cette propagande prend des formes diverses, dans le cadre qui en dicte les lignes, celles du soutien à Pombal et à sa politique réformiste. Elle va du silence sur les dégâts occasionnés par le sinistre aux libelles antijésuites expédiés partout en Europe et passe par la glorification des “héros”, le roi et son ministre, émergeant en

¹¹¹ R. TAVARES, *op. cit.*, p. 93.

quelque sorte du cataclysme et par conséquent d'une grandeur sans égal. Cet ouvrage n'est pas unique, mais il est exemplaire, en tant que « vision pombaline de la naissance du pombalismo »¹¹². Le cadre politique de cet opuscule de soixante-sept pages, rédigé en latin, à la fin des années cinquante ou au début de la décennie suivante est déjà, ainsi que Rui Tavares le précise, celui d'un pombalismo affirmé. Parmi les choses surprenantes, à la lecture du livre, Rui Tavares souligne le laconisme concernant l'événement lui-même, dont les désastreuses conséquences se résument à trois phrases d'une extraordinaire concision. Le texte, selon le chercheur, obéit à la « discipline du discours du pouvoir »¹¹³ et se consacre surtout à faire le panégyrique de deux êtres d'exception, en quelque sorte élus pour donner une nouvelle vie, une nouvelle dignité, à un royaume ruiné qui peut renaître de ses cendres :

Un seul parmi tant d'invincibles monarques, D. José, unique en sa grandeur, fut choisi afin qu'il sublimât la patrie déjà ruinée, qu'il rebâtît à neuf la capitale du royaume, usant en toutes choses de la singulière industrie et du conseil avisé du comte d'Oeiras, ministre qui ne connut pas d'égal dans les temps passés, tant pour ce qui est de l'amour de la patrie que de la loyauté à son roi¹¹⁴.

Ce double thème, de la renaissance du royaume, et de la grandeur d'un pays et de ses dirigeants, capables de vaincre l'épreuve prodigieuse, on le retrouve de manière récurrente dans les textes, y compris littéraires, qui optent pour une vision constructive, dans la ligne du pragmatisme de Pombal, et préfèrent focaliser leur attention sur la reconstruction de la capitale ou sur les questions relatives au pouvoir qui lui sont directement liées. Je me bornerai ici à évoquer

¹¹² *Ibid.*, p. 92.

¹¹³ *Ibid.*, p. 95.

¹¹⁴ António Pereira de FIGUEIREDO, *Diário dos sucessos de Lisboa desde o Terremoto até o extermínio dos jesuítas*, cité par R. TAVARES, *op. cit.*, p. 96.

trois poèmes particulièrement éclairants sur cette démarche de valorisation entreprise peu après l'événement mais dont on voit qu'elle se prolonge après la disgrâce du marquis de Pombal, renvoyé à la solitude de son domaine par la reine D. Maria I lors de son accession au trône, en 1777. *Lisboa reedificada*, *Lisboa restaurada*, *Lisboa destruída* – *Lisbonne réédifiée*, *Lisbonne restaurée*, *Lisbonne détruite* – ont été publiés respectivement en 1780, 1784 et 1803. Contrairement à ce que l'analogie des titres pourrait laisser penser, ils ont été écrits par des auteurs différents, Miguel Maurício Ramalho, Vicente Carlos de Oliveira, Teodoro de Almeida¹¹⁵. Il n'est pas sans intérêt d'observer que ceux-ci renouent avec le genre épique, car les poèmes renvoient non seulement – et c'est visible par le titre – à *Lisboa edificada* – *Lisbonne édifiée* –, de Gabriel Pereira de Castro, qui célèbre la fondation de Lisbonne par Ulysse¹¹⁶, mais aussi aux *Lusiades* et au chant de glorification nationale. Tous, y compris le troisième, et en dépit de son titre, passant sous silence le chaos, chantent la ville nouvelle et les grands hommes qui l'ont fait renaître de ses cendres, exploitant la topique très présente de la métamorphose de Lisbonne, *Fénix renascida* – *Phénix renaissant*¹¹⁷. Plutôt que de se complaire au pathétique, démoralisant, paralysant, on magnifie le tremblement de terre, un bonheur pour le pays, une opportunité unique de se défaire des vieilleries du passé qui l'encombrent et de se refaire à neuf en mettant un pied dans l'avenir. C'est la vision de Pombal, comme on sait fin politique, qui ne néglige pas sa stratégie de communication, et de ceux qui se rangent à ses côtés. Voici, à titre d'exemple, un passage des *Memórias das principais providências que se deram no terramoto que padeceu a corte de Lisboa no ano de 1755*, attribué à Amador Patrício de Lisboa :

¹¹⁵ Cf. E. J. VIEIRA, art. cit., p. 273.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 274.

¹¹⁷ Voir notamment Vítor Aguiar e SILVA, « Lisboa destruída e Lisboa rediviva : o mito da Fénix », in H. C. BUESCU, éd., *op. cit.*, p. 285-289.

Je crois que ce ne serait pas faire preuve de flagornerie que de dire que, dans le malheur qui s'est abattu sur nous, nous avons eu l'heur que Votre Majesté pût bénéficier de ce très vaste théâtre qui lui permît de stupéfier le monde par son inimitable grandeur¹¹⁸.

Il ne manque guère que de rendre grâces à Dieu pour tant de bienfaits. Ce sera fait, par exemple dans ce vers de *Lisboa reedificada* « Le Ciel châtie plus qui plus il aime »¹¹⁹, variante adaptée à la ferveur religieuse de l'aphorisme « qui aime bien châtie bien ». La posture est résolument étonnamment optimiste. Comme on sait, Pangloss n'est pas mort après l'autodafé :

Tous les événements sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles : car enfin, si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière pour l'amour de mademoiselle Cunégonde, si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédrats confits et des pistaches. (chapitre XXX).

En attendant, Candide n'en est pas sorti indemne ; il y aura au moins perdu sa candeur : « Cela est bien, mais il faut cultiver notre jardin ».

¹¹⁸ « *Eu creio que não seria expressão ditada pela lisonja dizer-se que fomos em nosso mal venturosos, porque, da calamidade que sentimos, tirámos o bem de ter Vossa Majestade um amplíssimo teatro em que pudesse assombrar ao mundo com a sua inimitável grandeza* », cité par J. H. SARAIVA, *op. cit.*, p. 256.

¹¹⁹ « *A quem o Ceo mais ama, mais castiga* », cité par E. J. VIEIRA, *art. cit.*, p. 274.

« Et cependant nous voyons que d'innombrables méchants meurent en paix »¹²⁰

En leibnizien qu'il est encore mais qu'il « n'est déjà plus »¹²¹, Kant publie, en 1755, avant le tremblement de terre, son *Histoire générale de la nature et théorie du ciel* dont il souligne la dette à l'égard des *Philosophiae naturalis principia mathematica*¹²² auxquels il reviendra dans la *Critique de la raison pure*. C'est donc en disciple de Newton, conscient de ce qui lui apparaît comme la "révolution" imposée à la démarche "connaissante" par la science moderne née avec le siècle précédent, mais tout aussi bien en héritier d'une tradition philosophique qui a mis la question de la finalité dans la nature au centre de ses discussions, qu'il trouve matière à élaborer son propre mode de saisie du « système du monde ». Au-delà d'une pensée qui se manifeste déjà dans sa complexité et qu'il ne m'appartient pas d'étudier ici, c'est précisément cette question qui retient mon attention dans ce contexte particulier, comme étant l'une de celles qui se posent à Kant dans cette toute première phase de sa carrière, et qui continuera de constituer une préoccupation essentielle de sa pensée philosophique. Écartant l'opposition fondamentale alors en débat, entre les thèses selon lesquelles il y a ou il n'y a pas de finalité dans la nature, renvoyant dos à dos défenseurs de la Providence et matérialistes athées, il décide de faire table rase des théories qui ne conduiront jamais qu'à l'impasse, émet une nouvelle hypothèse épistémologique, et postule la possibilité de la complémentarité du mécanisme et de la téléologie. Sa thèse, dans l'esprit leibnizien, et déjà difficile à soutenir, pose

¹²⁰ *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755*, traduction de J.-P. POIRIER, d'après le texte de « Kants Werke », Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1968, *Cahiers philosophiques*, n°78, mars 1999, Paris, Centre National de Documentation Pédagogique, p. 111. Nos citations renvoient à cette traduction.

¹²¹ Colas DUFLO, *La Finalité dans la nature. De Descartes à Kant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 89.

¹²² Cf. sur ce point François MARTY, *La Naissance de la métaphysique chez Kant : une étude sur la notion kantienne d'analogie*, Paris, Beauchesne, 1980, p. 26.

« l'affirmation forte de la physique mécaniste »¹²³ et celle, tout aussi forte, de la preuve de Dieu par la finalité dans la nature :

[...] et il y a un Dieu précisément parce que la nature, même dans le chaos, ne peut pas procéder autrement que de façon régulière et ordonnée¹²⁴.

Kant fait ainsi une nouvelle proposition de sens fondée sur l'idée que le bon fonctionnement mécanique, attestant l'ordre naturel et les principes généraux qui le régissent, est la preuve *a posteriori* de l'existence d'un « suprême auteur du monde » et donc aussi du bien-fondé de la pensée téléologique¹²⁵. On est en droit de se demander dans quelle mesure les théories ne sont pas, sinon en place, du moins suffisamment bien préparées pour pouvoir constituer une avancée importante, lorsque surgit le tremblement de terre, au moment opportun, pourrait-on dire, une fois encore.

Survenue cette même année, la catastrophe de Lisbonne se présente au jeune Kant, alors âgé de trente et un ans et au début de sa carrière, comme un laboratoire naturel où mettre à l'épreuve, par le « système de l'expérience », une pensée qui cherche à se constituer en système scientifique, mathématiquement structuré, en vue d'une intelligibilité du possible, d'un réel empirique, phénoménal : une aubaine pour le chercheur. En l'espace de quelques mois à peine, Kant produit, à distance de l'événement, considéré depuis Königsberg, trois écrits en relation avec le tremblement de terre. Ces écrits prennent la forme de deux articles, parus dans un hebdomadaire local, respectivement en janvier

Von den Ursachen der Erderschütterungen bei Gelegenheit des Unglücks, welches die westliche Länder von Europa gegen das Ende des vorigen Jahres betroffen hat (Sur les

¹²³ Voir à ce sujet C. DUFLO, *op. cit.*, p. 86.

¹²⁴ Immanuel KANT, *Histoire générale de la nature*, I, 228, traduction de François MARTY, in *Œuvres philosophiques*, Ferdinand ALQUIÉ, dir., Paris, Gallimard, La Pléiade, vol. I, « Des premiers écrits à la *Critique de la raison pure* », 1980, p. 45.

¹²⁵ Colas Duflo, *op. cit.*, p. 88.

causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière) , et en avril *Fortgesetzte Betrachtung der seit einiger Zeit wahrgenommenen Erderschütterungen* (Considérations additionnelles sur les tremblements de terre ressentis depuis quelque temps) , et d'un opuscule, *Geschichte und Naturbeschreibung der merkwürdigsten Vorfälle des Erdbebens, welches an dem Ende des 1755ten Jahres einen grossen Theil der Erde erschüttert hat* (Histoire et description physique des événements les plus curieux du séisme qui ébranla une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755). Plus volumineux, cet écrit, le deuxième dans l'ordre de production et de parution, a fait l'objet d'une publication séparée, dans cette même ville, en mars. Ces documents, sont, selon toute apparence, encore peu connus en France¹²⁶. Leur intérêt est pourtant indubitable à la fois pour l'éclairage qu'ils projettent sur le Kant pré-critique, sur l'évolution d'une pensée, sur l'apprentissage d'une attitude scientifique, sur l'élaboration d'un modèle épistémologique et, au-delà des études kantienne, sur les effets qui ont pu en résulter en termes d'approches nouvelles de l'organisation du savoir. Le statut même de ces textes, si l'on se place du point de vue de leur mode de communication, n'est pas non plus dénué d'intérêt : le chercheur ne s'adresse plus exclusivement au monde savant mais ouvre l'accès de ses conclusions à un public élargi, cherche à toucher l'opinion, lettrée sans doute, par presse interposée. Dans cet esprit, Kant se garde bien de prendre la posture du témoin oculaire de la catastrophe, couramment adoptée par les auteurs, comme nous l'avons vu, et évite de donner dans le *pathos* par la tentation de l'immensément grand, de l'immensément tragique. Il brise au contraire cette logique pour se consacrer à l'étude, à la faveur du détachement informé que permet ce « récit commun, socialement

¹²⁶ Seul l'opuscule, *Histoire et description des plus remarquables événements...* a été traduit en français, par J.-P. POIRIER. Cf. note 120. Il nous a donc semblé opportun de proposer une traduction des deux articles. Celle-ci figure en fin de volume, sous la plume d'Élise Lanoë.

partagé » par le biais des nouvelles, dont parle André Belo, même s'il est permis de se demander s'il ne s'est pas, ici ou là, laissé prendre aux rets de sa fascination : « L'histoire », dit-il, soulignant les proportions de l'événement, à l'échelle de la planète, « n'offre pas d'exemple d'ébranlement de toutes les eaux et d'une grande partie de la terre qui ait été ressenti sur une aussi vaste étendue et en même temps dans l'espace de quelques minutes »¹²⁷. Ce faisant, il attribue au phénomène un caractère exceptionnel qui ne paraît pas, *a priori*, le plus indiqué pour servir le propos qu'il s'est fixé, celui de dégager des lois générales d'interprétation des phénomènes naturels, en tant que « grands événements qui affectent le destin collectif des hommes »¹²⁸. Une observation semble s'imposer d'emblée : Kant ne mentionne pas Lisbonne dans ses titres mais la cite dans le corps du texte, comme les autres villes ou régions ; faut-il en déduire qu'il n'entend pas se laisser enfermer dans le cas particulier mais agit comme s'il s'inscrivait dans les discussions qui occupent le milieu scientifique, depuis plus d'une décennie, sur les phénomènes telluriques qui se manifestent à travers l'Europe ?

Il prend dans le même temps, à l'égard du débat physico-théologique, une position qui s'inscrit dans la tradition de celle de Sénèque et réfute, sans abandonner, pour l'heure, la philosophie leibnizienne, les interprétations inspirées par la superstition, fille, selon lui, des théories finalistes et d'un providentialisme anthropocentrique :

Il reste que, en de semblables circonstances, la plupart des hommes manifestent une opinion tout à fait différente. Comme la peur leur dérobe le jugement, ils se figurent que ces situations

¹²⁷ *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755, op. cit., p. 91.*

¹²⁸ *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière.*

de calamité généralisée sont d'une nature tout à fait distincte de celles qui justifient que l'on se prémunisse contre elles, et croient pouvoir adoucir la rigueur du destin, par une aveugle soumission, s'en remettant à la grâce et à la disgrâce de la divine Providence¹²⁹.

Appelant à « l'amour de l'humanité », il condamne la superbe de l'homme qui croit être « dans sa totalité, [...] le digne objet de la sagesse divine et de ses institutions »¹³⁰ et prétend entrer dans le Conseil de Dieu :

Le spectacle d'autant de détresses causées à nos concitoyens "terrestres" par la récente catastrophe doit inciter à l'amour de l'humanité et nous faire prendre part à l'infortune qui a frappé ces hommes avec une telle rigueur. Mais ce serait une grave erreur de toujours regarder de semblables fatalités comme une punition qui serait infligée aux cités dévastées, en raison de leurs crimes, et de considérer comme l'objet de la vengeance de Dieu ces infortunés sur lesquels s'exercerait la colère de sa justice. Cette sorte d'opinion est d'une condamnable impertinence, qui suppose de sonder les desseins des décrets divins et de les interpréter d'après son jugement personnel¹³¹.

La thèse du châtement divin

n'est pas autre chose qu'une indiscretion peccamineuse, qui se mêle de vouloir découvrir les intentions des desseins divins et de

¹²⁹ *Ibid.*

¹³⁰ « Nous en sommes une partie et nous voulons être le tout. On ne considère pas les règles de la perfection de la nature dans son ensemble, et l'on croit que tout devrait être purement et simplement en relation de convenance avec nous », in *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755*, *op. cit.*, p. 110.

¹³¹ *Ibid.*

les interpréter selon son propre bon vouloir. L'homme est à ce point victime de son orgueil qu'il se considère la fin unique des actions divines, et juge que ces dernières n'ont d'autre visée que celle de se soucier de lui en établissant des normes et un gouvernement du monde conforme à ses intérêts¹³².

Contre le rationalisme dogmatique, depuis longtemps en débat, et à la suite de Bacon, Descartes et Spinoza, il propose, pour l'homme, un mode de connaissance du réel moins refermé sur sa propre substance – reproche fondamental déjà formulé par les prédécesseurs –, plus préoccupé du “comment” de l'ordre du monde que de son “en vue de quoi”¹³³. Rejetant à son tour la validité du *telos* dans la recherche de la connaissance, et écartant par là-même Dieu du champ du savoir, puisque, comme d'autres avant lui l'ont déjà démontré, la question des causes finales et la question de Dieu sont intimement liées, il met en place un nouveau modèle, épistémologique et non ontologique, redevable à une tradition philosophique mais aussi à la physique newtonienne, fondé sur l'étude des causes mécaniques du phénomène et à partir duquel fonder une philosophie de la connaissance dont relèvera l'idée d'un ordre de la nature. L'interrogation se déplace de ce qui est explicable ou pas vers ce qui peut ou pas devenir objet d'explication, intelligible, saisi par l'expérience, mesurable par la raison, comme il ressortira de la première *Critique*.

Kant examine la question en observateur neutre, voire en géographe – qu'il est aussi –, et propose une explication “naturelle”, objective, des séismes. Dans le même esprit que Sénèque, il se place à rebours de l'attitude commune et des formes dominantes de pensée, qui imposent une lecture théologique de ces phénomènes naturels. Son argumentation prend assise sur la théorie la plus communément admise à cette époque, celle formulée d'abord par Aristote, dans

¹³² *Ibid.*

¹³³ C. DUFLO, *op. cit.*

ses *Météorologiques*¹³⁴, selon laquelle les tremblements de terre seraient produits par l'action violente, dans les cavités profondes de l'écorce terrestre, des vents générés par l'exhalaison sèche – une théorie dont on retrouve les échos dans l'explication “rationnelle” opposée par Sénèque dans le sixième traité des *Questions naturelles*, aux angoisses et aux interprétations mythiques ou religieuses dont il esquisse la phénoménologie (voir Philippe Rousseau) :

Les tremblements de terre nous révèlent que, vers la surface, la terre est creusée de cavernes, et que, sous nos pieds, des galeries de mines secrètes courent de toutes parts en de multiples dédales. Ceci sera sans aucun doute établi par les progrès dans l'histoire des tremblements de terre. [...] Les cavités contiennent toutes un feu ardent, ou du moins une matière combustible qui n'a besoin que d'une légère stimulation pour faire rage avec furie alentour et ébranler ou même fendre le sol au-dessus¹³⁵.

« Les progrès dans l'histoire des tremblements de terre » n'ont pas exactement confirmé les thèses de Kant. Cependant, ses méthodes empiriques, ses collectes d'informations, ses analyses – de durées, de données temporelles et spatiales, d'événements survenus simultanément en des lieux distants –, ses postulats de corrélations existant entre des phénomènes éloignés, sa théorie du mouvement des eaux et de la faille embryonnaire qui s'est propagée à partir de l'épicentre au large des côtes portugaises, sa démonstration que les tremblements de terre obéissent à des lois générales dont les principes sont connus¹³⁶, se sont bien constitués en première tentative d'explication d'un séisme selon des règles de causalité naturelle et non pas surnaturelle comme les temps le voulaient encore.

¹³⁴ II, 7 et 8, 365 b 21-369 a 11.

¹³⁵ « Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755 », traduction de J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 86-87.

¹³⁶ Cf. R. ANTELO, art. cit., p. 181.

Le philosophe-géographe se fait ainsi le précurseur de la sismologie moderne. Mais c'est aussi et surtout à une autre modernité, celle plus générale de la pensée, qu'il ouvre la voie. En laissant bien établi que tout dans la nature n'est pas fait pour être au service de l'homme et qu'il n'y a pas de Dieu punitif « ébranleur des sols », il fait une place à la compassion et à la solidarité, car la souffrance innocente existe ; il inaugure aussi les temps nouveaux de la conscience du risque et de la responsabilité de l'homme qui augmente ses maux par des choix inconsidérés :

La tragédie de Lisbonne semble ainsi avoir été aggravée par la localisation de la ville, édifiée sur les rives du Tage ; et c'est pourquoi aucune ville située dans une région ayant connu plusieurs fois des tremblements de terre dont la direction peut être déduite grâce à l'expérience, ne devrait être édifiée dans une direction parallèle à celle qu'empruntent les séismes¹³⁷.

Kant, visiblement, n'a pas été insensible à l'argument de Rousseau dans sa réponse féroce au *Poème* de Voltaire. Il ne se contente cependant pas de stigmatiser des comportements corrompus par la civilisation mais fait valoir la nécessité pour l'homme d'une véritable connaissance de la nature qui lui permette de se conformer aux exigences de cette dernière et donc de mieux se protéger contre ses imprévisibles excès. Et, sur ce point, son analyse rejoint celle, très pragmatique, du marquis de Pombal, qui fait procéder à la reconstruction de Lisbonne selon des procédés techniques tout à fait nouveaux,

¹³⁷ *Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière. Cf. également « Je suis aussi d'avis que le désastre de Lisbonne, aussi bien que de la plupart des cités de la côté occidentale de l'Europe, est dû à la situation de cette ville par rapport à la région concernée de l'océan ; car toute la puissance de celui-ci, encore renforcée dans l'embouchure du Tage par l'étroitesse de la baie, a dû extraordinairement secouer le sol », in « Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755 », traduction de J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 95.*

adaptés aux séismes. D'une certaine manière, la célèbre *gaiola* pombaline¹³⁸ constitue un exemple notable de ce triomphe d'une science technique que le tremblement de terre ne fonde sans doute pas mais qu'il met à coup sûr à l'ordre du jour.

Pour en revenir à notre question de départ, qu'est-ce qui justifie qu'un tremblement de terre, un événement naturel, ait pu à ce point devenir un événement historique ? Probablement la conjonction de trois ingrédients : un « événement monstre »¹³⁹, un lieu – la très catholique Lisbonne, capitale d'un empire, encore rutilante de ses ors –, et surtout un moment – un tournant marqué par la synthèse newtonienne, par un débat philosophique suffisamment mûri, nourri, au fil des ans, des idées qui sont dans l'air, par la nouvelle forme de publicité aussi, assurée par les gazettes, permettant une conscience européenne du désastre en même temps que la contribution au débat scientifique et physico-théologique que le “scandale” du tremblement de terre active fortement. Car, comme le fait observer Gilles Deleuze, « Après le tremblement de terre de Lisbonne, comment est-il possible de maintenir la moindre croyance en une rationalité d'origine divine ? »¹⁴⁰. C'est la question que tout le monde agite, à commencer par Kant et Voltaire. Et pourtant... Dans le même ouvrage où il se pose en défenseur de la cause naturelle des phénomènes de la nature, et s'oppose aux superstitieux qui font intervenir Dieu, Kant... fait intervenir Dieu :

Quels que soient les dommages occasionnés aux hommes à cause des tremblements de terre, cela peut facilement être compensé, avec usure, d'un autre côté. Nous savons que les sources

¹³⁸ Outre les travaux de J.-A. FRANÇA, déjà cités, voir aussi Vítor Cóias e SILVA, « Sistemas construtivos usados na reconstrução. A “gaiola” pombalina. Estudos recentes », in R. MACHETE, éd., *op. cit.*, p. 329-374.

¹³⁹ Sur ce concept cf. G. QUENET, *op. cit.*, chapitre 9.

¹⁴⁰ Gilles DELEUZE, *Cours sur Leibniz, université Paris 8*, 1987, cité par J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 188.

thermales, qui ont peut-être, au cours des temps, servi à l'amélioration de la santé d'une partie considérable de l'humanité, tiennent leurs propriétés minérales et leur chaleur de cette cause même par laquelle adviennent les embrasements internes qui mettent la terre en branle. [...] Les raisons que j'ai données ne sont certes pas de la sorte qui emporte la plus grande conviction et procure la certitude. Mais, même des conjectures valent la peine d'être acceptées lorsqu'elles ont pour conséquence d'inciter les hommes à la gratitude envers l'Être suprême qui, même lorsqu'il châtie, mérite révérence et amour¹⁴¹.

Une attitude qui rejoint les stratégies mises en œuvre par les "chargés de communication" de Pombal. Même chez les élites intellectuelles, philosophes et hommes de science, le tournant que l'on a voulu voir n'est pas aussi radical qu'on a bien voulu le dire. Les hésitations sont partout manifestes. Elles le sont chez Kant, comme on voit ; elles le sont chez d'Alembert dont l'article « Optimisme », de l'*Encyclopédie*, est en contradiction avec, par exemple, l'article « Manichéisme » ; elles le sont chez Voltaire pour qui l'idée même de l'existence du mal est peu compatible avec celle d'un « grand horloger » mais pour qui il est tout aussi impossible que « cette horloge existe et n'ait point d'horloger ». Devant l'impasse, et le péril de l'athéisme, il fera volte-face, et reprendra les arguments qu'il avait utilisés, sur un mode inversé¹⁴². Les philosophes des Lumières sont, pour la plupart, fondamentalement déistes. Comme Rousseau le dit dans sa lettre à Voltaire, ces questions qui les habitent se rapportent toutes à l'existence de

¹⁴¹ E. KANT, « Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755 », traduction de J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 107-108.

¹⁴² Cf. l'article « Athée, athéisme » du *Dictionnaire philosophique*, sous la direction de Christiane MERVAUD, *The complete Works of Voltaire*, Voltaire Foundation, Taylor Institution Oxford, 1994, vol. XXXV, t. 1, p. 375-392.

Dieu. La question de Dieu demeure, tout à fait centrale, et l'expérience d'un autre séisme, trente ans plus tard, plus meurtrier peut-être que le « désastre de Lisbonne », ne changera pas véritablement la donne¹⁴³. On peut toutefois risquer l'hypothèse que si la rupture totale ne s'est pas produite, les esprits, eux, ont bel et bien été ébranlés. « Whatever is, is right »¹⁴⁴ ne peut plus se dire ni se penser de la même manière : les esprits éclairés se préoccupent moins, désormais, d'interpréter que d'observer, de prévoir, de contrôler ; non seulement ils se posent des questions mais se posent aussi des questions sur les questions qu'ils se posent. C'est en cela, peut-être, que le désastre de Lisbonne, que Voltaire expose dans son *Poème* non sous la forme d'une doctrine ou d'une représentation extérieure mais d'une vraie souffrance individuelle refusant aux penseurs, « au chaud chez les princes », la possibilité de nier son existence, constitue une rupture fondatrice d'un nouvel ordre du monde :

Vous recherchez en paix les causes des orages :
 Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
 Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
 Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes,
 Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.
 Partout environnés des cruautés du sort,
 Des fureurs des méchants, des piégés de la mort,
 De tous les éléments éprouvant les atteintes,
 Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes. (v. 26-34)

¹⁴³ Le 2 mai 1783, tremblement de terre en Calabre et en Sicile. E. GUIDOBONI, *op. cit.*, p. 190.

¹⁴⁴ « One truth is clear, whatever is, is right », Alexander POPE, *An Essay on Man*, éd. Michèle PINSON, Œuvres et Valsery, Ressouvenances, 1995, p. 44.



Le grand panorama de Lisbonne : Lisbonne avant le tremblement de terre de 1755 (c. 1700).

Lisbonne, Museu Nacional do Azulejo
(Direção-Geral do Património Cultural/ADF Carlos Monteiro)

**« Quand s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous porte... »
 Sur quelques représentations mythiques et usages poétiques
 du tremblement de terre**

Philippe Rousseau
 Université Lille 3, UMR Savoirs, Textes, Langage

Pour Olinda Kleiman et Leonor Moura
 Directrices du Centre José Saramago

« Voici le dernier jour du monde ! » s'écriait
 Candide.

Dans un ouvrage qui concerne l'effroyable tremblement de terre de Lisbonne et les désastres qui s'ensuivirent, la perception qu'on en eut et l'impression qu'ils produisirent sur les consciences au Portugal et en Europe, il n'est pas inutile de revenir brièvement sur la plus ancienne description d'un séisme attestée dans la littérature occidentale – une description qui a la particularité d'être citée allusivement dans un traité de philosophie naturelle dont le propos affiché était de prémunir les hommes contre la peur, justifiée, de ces événements redoutables, et de les mettre en garde contre les comportements irrationnels que l'épouvante pouvait leur inspirer. Ce traité était bien connu des esprits cultivés du XVIII^e siècle, comme l'était le XX^e chant de l'*Illiade*, auquel ce traité fait une

allusion significative, intégrant la dimension mythique. Les explications physiques, rationnelles, qui avaient cours n'étaient plus nécessairement les mêmes qu'au I^{er} siècle de notre ère, mais les conduites rapportées par certains des témoins directs ou indirects de l'événement s'inscrivent assez bien, comme le rappelle l'article liminaire d'Olinda Kleiman, dans le tableau que brosse Sénèque des effets de ces catastrophes sur l'esprit et le comportement de ceux qui y sont exposés. Le déclenchement des forces telluriques fut encore perçu en 1755 comme un bouleversement cosmique, voire eschatologique¹⁴⁵, et attribué à l'action providentielle de la divinité, comme l'est, dans le poème homérique, celui que provoque Poséidon au matin d'une bataille dont l'issue anticipe, figurativement, la fin d'un âge du monde.

Au commencement du traité qu'il consacre aux tremblements de terre¹⁴⁶, Sénèque évoque un événement d'actualité – le séisme qui ravagea le 5 février 63 (selon le texte, contesté, des manuscrits) la ville de Pompéi et toute une partie de la Campanie. Après avoir décrit brièvement les dégâts causés aux différentes villes, le philosophe note l'effet terrible que la catastrophe produisit sur ceux qui en furent les témoins et annonce le vrai propos de son enquête : trouver un réconfort pour les esprits troublés et un remède à leur épouvante. Il ajoute :

¹⁴⁵ On songe évidemment à la description que Voltaire propose du séisme et de ses effets dans le cinquième chapitre de *Candide* : « À peine ont-ils mis le pied dans la ville en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas ; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements, et les fondements se dispersent ; trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines. Le matelot disait en sifflant et en jurant : "Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène ?" disait Pangloss. Voici le dernier jour du monde !" s'écriait Candide ». VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre V, édition établie par Frédéric DELOFFRE avec la collaboration de Jacqueline HELLEGOUARCH et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979, (Romans et contes), p. 155-156.

¹⁴⁶ SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, traité VI.

Car, si le monde lui-même est ébranlé et si ce qu'il y a de plus solide chancelle, qu'est-ce qu'on pourra regarder comme assez sûr ? Si la seule partie de l'univers qui soit immobile et fixe, celle vers laquelle toutes choses tendent et où elles ont leur point d'appui, se met aussi à ondoyer, si la terre perd cette stabilité qui la caractérise, où nos frayeurs se calmeront-elles ? ... Quand une maison craque et annonce sa chute, tout le monde est affolé ; chacun se précipite au dehors, abandonnant son foyer et mettant sa confiance dans le domaine public. Mais vers quel refuge, vers quel secours tournons-nous nos regards, si c'est le globe lui-même qui menace ruine ; si s'entrouvre et chancelle cette terre qui nous protège, qui nous porte, où l'homme a bâti ses villes et qui, au dire de quelques-uns, est le fondement du monde ? ... Le fléau dont nous nous occupons est de tous celui qui a la plus grande extension ; on ne peut s'y dérober ; il est insatiable et frappe tout un peuple. Il ne détruit pas seulement des maisons, des familles, des villes isolées ; ce sont des nations et des contrées entières qu'il engloutit, tantôt en les accablant sous des ruines, tantôt en les enfouissant dans un gouffre profond. Il ne laisse même pas de traces qui attestent que ce qui n'est plus a du moins été. Sur les villes les plus fameuses, le sol s'étend sans aucun vestige de son ancien aspect. (*Questions naturelles* [Q. N.], VI, 1, 4-7).

À cette peur si compréhensible, apparemment, si justifiée, Sénèque propose une consolation paradoxale, et qu'il reconnait telle¹⁴⁷, soulignant qu'il n'y a pas de précaution qui puisse protéger les hommes de ce fléau, aussi imprévisible

¹⁴⁷ SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, traité VI, 2, 1.

dans le temps que dans l'espace, et contre lequel il n'existe ni refuge ni abri. Il est en particulier une idée fausse qu'il leur faut combattre : que ces catastrophes puissent avoir d'autres causes que le jeu des forces naturelles – en d'autres termes, qu'elles soient l'effet d'une intervention des dieux :

On fera bien aussi de se mettre d'avance dans l'esprit que les dieux ne sont pour rien dans ces accidents et que les convulsions du ciel et de la terre ne sont pas les effets de leur colère. Ces phénomènes ont leurs causes propres ; ils ne sont pas furieux au commandement. (*Q. N.*, VI, 3, 1).

Cette recommandation ne signifie sans doute pas que Sénèque prend ses distances par rapport aux théories stoïciennes qui attribuaient aux séismes la valeur de signes annonciateurs d'autres événements dans l'enchevêtrement des causes qui constituent le destin, et sur lesquelles Cicéron et Pline l'Ancien nous ont conservé quelques indications rapides¹⁴⁸. Elle exclut seulement que ces signes puissent être l'expression de la volonté providentielle et arbitraire de dieux personnels, nommément identifiés ou non, selon l'interprétation qui en

¹⁴⁸ CICÉRON, *Traité de la divination*, I, 18, 35 (discours de Quintus, frère de Cicéron ; voir, pour une position différente de Quintus lui-même, dans le même traité, I, 50, 112). PLINIE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, II, LXXXVI, 200 : « D'ailleurs le fléau n'est pas simple et ne représente pas seulement un danger en lui-même, mais un péril égal ou plus grand par ce qu'il présage. Jamais la ville de Rome n'a tremblé sans que ce tremblement annonçât quelque événement imminent » (traduction de Jean BEAUJEU).

était communément donnée dans l'Antiquité¹⁴⁹, et qui n'est malheureusement pas tombée en désuétude avec la fin du paganisme¹⁵⁰.

C'est à l'exposé des théories rationnelles concernant les causes des séismes qu'est consacré l'essentiel du sixième traité des *Questions naturelles*. Bien qu'il ait derrière lui une longue tradition d'explications "physiques" de ces catastrophes si fréquentes dans le bassin de la Méditerranée¹⁵¹ qui impressionnaient si fort l'imagination des hommes et nourrissaient dans leurs esprits ce qu'il appelle la *religio*, c'est-à-dire la superstition¹⁵², Sénèque continue d'assigner à ses traités de philosophie naturelle la fonction première de dissiper l'illusion, génératrice d'angoisse mais aussi de fausses espérances, que ces événements terrifiants par leurs conséquences obéissent à des desseins surnaturels et sont provoqués par les dieux comme un moyen d'avertir ou de châtier les mortels. Débarrassés de ces fantasmes et éclairés sur les causes mécaniques qui produisent ces divers ébranlements de la terre, toujours localisés et rigoureusement imprévisibles, les humains ne seront pas moins exposés à en subir les effets destructeurs. Mais ils

¹⁴⁹ L'*Enquête* d'Hérodote fait cinq fois mention de séismes. La première (IV, 28, 3) est une information sur les croyances des Scythes ; trois sont présentées, avec des nuances, comme des signes surnaturels (V, 85, 2 et 86, 4, dans les récits contradictoires d'un échec des Athéniens à Égine, VI, 98, où Hérodote évoque le séisme de Délos, événement exceptionnel à la mesure de circonstances exceptionnelles, et VIII, 64, au matin de la bataille de Salamine) ; la dernière, VII, 129, relate la création mythique de la vallée de Tempè par Poséidon, dieu des tremblements de terre. Thucydide et Xénophon rapportent l'un et l'autre des exemples de réactions superstitieuses d'hommes politiques ou de généraux, spartiates notamment, devant ce qui était perçu comme des manifestations du divin.

¹⁵⁰ On se contentera de mentionner ici les déclarations et cérémonies pénitentielles et expiatoires qui suivirent les tremblements de terre de 1531 et 1755, et les réactions que ces bigoterie superstitieuses suscitèrent de la part des Portugais éclairés (voir l'article liminaire d'Olinda KLEIMAN, ci-dessus).

¹⁵¹ Voir Wilhelm CAPELLE, art. « Erdbebenforschung », *Paulys Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft, Neue Bearbeitung begonnen von Georg Wissowa*, supplementband. IV, 1924, col. 344 s. (avec citation d'Alfred PHILIPPSON, *Das Mittelmeergebiet. Seine geographische und kulturelle Eigenart*, 2^e éd., Leipzig, Teubner, 1907, p. 28).

¹⁵² Le lecteur de Sénèque, au début du XXI^e siècle, est mieux informé, même dans une région aussi tranquille que le Nord-Pas de Calais, des terribles ravages des tremblements de terre, et moins enclin que ne l'étaient les critiques du XIX^e siècle à dénoncer les hyperboles de l'écrivain romain. Voir les remarques pertinentes de W. CAPELLE, *op. cit.*, col. 359, appuyées sur le témoignage des voyageurs et des géographes.

se trouveront ramenés au cas général de la peur que leur cause la mort, une peur contre laquelle il n'y a de remède que dans le courage et la sagesse qui apprennent à tenir cette mort pour inévitable et à la mépriser en s'apprenant à mépriser la vie¹⁵³.

Si Sénèque éprouve le besoin d'y insister, c'est évidemment que cette approche rationnelle des phénomènes sismiques n'allait pas de soi, même au I^{er} siècle ap. J.C., plus de six siècles après les premières explications physiques, conjecturales assurément, des Milésiens. Les tremblements de terre offraient encore matière à l'activité des devins et des théologiens. Même de bons esprits, initiés aux spéculations des écoles philosophiques, ménageaient encore une place dans leur réflexion à l'idée que les séismes avaient parfois valeur de signes prémonitoires, et qu'ils ne s'expliquaient donc pas seulement par leurs causes mécaniques, ou, à tout le moins, que la peur qu'ils inspiraient se justifiait par les désastres qu'ils annonçaient si souvent. Sénèque ne s'arrête pas dans ce traité sur l'usage que la mantique, à laquelle les stoïciens reconnaissaient une forme de vérité et d'utilité, tirait des tremblements de terre et de leurs différents types, à la différence de ce qu'il fait dans le deuxième traité des *Questions naturelles* pour la foudre, l'éclair et le tonnerre. Son propos est différent. C'est que le phénomène auquel il s'intéresse est d'une tout autre ampleur que le plus terrifiant et le plus destructeur des orages. Il le dit déjà dans le long passage de l'introduction cité plus haut pour expliquer l'épouvante que cet ébranlement du monde produit dans l'âme de ceux qui s'y trouvent exposés. Il le redit dans les pages qui concluent le traité avec une force et sous une forme qui révèlent son intention.

La vie de l'homme est une chose insignifiante ; immense est le mépris de cette vie. Qui a su en faire fi verra sans se troubler la mer en fureur, même si tous les vents l'ont soulevée, même si,

¹⁵³ SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, VI, 32, 4.

par une perturbation de l'univers, le flux tourne contre le continent l'Océan tout entier. Sans se troubler il observera la face laide et farouche du ciel fulminant, quand bien même ce ciel se fracasserait et mêlerait ses feux pour la destruction de toutes choses et pour la sienne d'abord. Sans se troubler, il verra la charpente du sol se rompre au-dessous de lui et s'entrouvrir, quand bien même les royaumes infernaux se découvriraient à ses yeux. Il restera intrépide au bord du gouffre ; peut-être même sautera-t-il dans l'abîme où il devra tomber. Que m'importe la grandeur des forces qui me font périr ? Le trépas lui-même n'est pas une grande affaire. (*Q. N.*, VI, 32, 4).

Le tremblement de terre offre à la conscience humaine l'expérience et la représentation non du simple déchaînement ordinaire des forces de la nature, mais d'une catastrophe cosmique. Cette situation exceptionnelle, même si elle n'est pas exactement rare, est l'épreuve ultime, pour l'homme qui s'y est préparé, de la victoire sur la peur de la mort qui caractérise le sage. Pour en rendre compte, Sénèque recourt à des images qu'il emprunte au répertoire des mythes eschatologiques : le raz-de-marée cataclysmique, l'embrasement universel et la dislocation de la terre.

Ces trois types de bouleversement cosmique sont attestés dans les traditions poétiques grecques et latines, sous des formes plus ou moins allusives. On a noté par exemple que les expressions utilisées pour décrire l'intrépidité du sage face à la conflagration céleste pouvaient faire écho à des vers d'Horace¹⁵⁴ et que l'image de la béance ouverte dans les profondeurs infernales de la terre rappelait sans

¹⁵⁴ HORACE, *Odes*, III, 3, 7-8 : « Que le monde se rompe et s'écroule, ses débris le (l'homme juste et ferme dans sa résolution, c'est-à-dire le sage) frapperont sans l'effrayer », (traduction de F. VILLENEUVE).

doute une comparaison de Virgile¹⁵⁵. À juste titre sans doute. Mais le choix de ces trois catastrophes “naturelles” et leur groupement dans ce passage sont chargés de sens et confirment un thème essentiel du traité – celui-là même sans doute qui valut à Sénèque les critiques que nous évoquions plus haut –, un thème aussi qui n’est pas sans rapport avec les réflexions sur l’effet que la nouvelle du tremblement de terre de Lisbonne produisit au XVIII^e siècle.

Un mot d’abord sur le groupement. Les trois cataclysmes forment un système qui affecte l’univers dans sa totalité et mobilise les quatre éléments – l’air (les vents) et l’eau pour le premier, le feu pour le second, la terre pour le troisième, chacun d’entre eux étant associé à la région cosmique où il tend à se concentrer. On les trouve associés, sous une forme assez proche de celle-là, dans le *Traité du monde* attribué à Aristote, mais dans le contexte d’une argumentation sensiblement différente de celle de Sénèque et des plus intéressantes pour nous¹⁵⁶. Le passage qui nous concerne se trouve dans le cinquième chapitre. L’auteur du traité, après avoir décrit dans les chapitres précédents les parties constitutives du monde, avec des développements météorologiques et géographiques qui manifestent peut-être l’influence du stoïcien Posidonius, argumente en faveur de la thèse aristotélicienne de l’éternité du monde. Il y

¹⁵⁵ VIRGILE, *Énéide*, VIII, 243 ss. : (Hercule ouvre la montagne qui couvre la demeure de Cacus, révélant les profondeurs de l’antre du monstre) « C’était comme si la terre se fendant violemment dans toute sa profondeur découvrait les séjours infernaux et révélait le royaume blafard, haï des dieux ».

¹⁵⁶ Ce petit traité qui nous a été transmis parmi les œuvres conservées d’Aristote a suscité beaucoup de controverses parmi les philologues. La thèse de l’authenticité de l’attribution a été plusieurs fois défendue au XIX^e siècle, et a connu un regain de faveur lorsque G. Reale a proposé en 1974 d’y reconnaître un traité de jeunesse d’Aristote (cette thèse est reprise avec de nouveaux arguments dans la deuxième édition de l’ouvrage de Reale, en collaboration avec Abraham P. Bos, parue à Milan en 1995). L’hypothèse a été combattue par Paul MORAUX dans l’étude qu’il a consacrée au *De mundo* dans son ouvrage monumental, *Der Aristotelismus bei den Griechen*, II, Berlin-New York, De Gruyter, 1984, p. 5-82, où il propose, avec prudence, d’y voir un traité d’inspiration aristotélicienne postérieur à Posidonius, dont on perçoit en plusieurs points l’influence, et présentant des affinités notables avec des écrits néopythagoriciens, ainsi qu’avec plusieurs traités de Philon d’Alexandrie. On pourrait songer à le dater de la période qui s’étend entre le milieu du I^{er} siècle avant J.-C. et le milieu du I^{er} siècle après.

soutient en particulier que la terre, prise dans son ensemble, se conserve dans le devenir en dépit des destructions qui l'affectent de diverses manières¹⁵⁷. Les catastrophes mentionnées sont au nombre de trois : les tremblements de terre, les crues diluviennes et les conflagrations, les mêmes donc que celles de Sénèque. On ne peut manquer de s'interroger sur les raisons qui ont voulu qu'elles fussent évoquées à ce moment de l'argument. C'est sans doute, disons-le tout de suite, que les trois types de cataclysmes faisaient partie de l'arsenal des preuves avancées à l'appui de la thèse de la non-éternité de la terre et du monde, par une extrapolation de la partie au tout dont les élèves d'Aristote, sinon leur maître, avaient souligné très tôt le caractère fallacieux¹⁵⁸. D'où le ton résolument optimiste de l'argumentation subséquente, éloigné de celui de Sénèque¹⁵⁹. Dans le mouvement d'échange incessant entre les contraires qui assure la vie du Tout, la terre doit pour une part son "salut" à ces événements catastrophiques, en vertu d'une économie divine dont les deux derniers chapitres du traité exposent la doctrine. Mais la syntaxe même de la phrase et le tour du raisonnement

¹⁵⁷ *De mundo*, 5, 397 a 24-36 : « La terre, couverte de plantes de toutes espèces [...] produisant en quantité innombrable formes et phénomènes, préserve malgré tout sa nature indemne de tout vieillissement, en dépit des séismes qui l'ébranlent, des déluges qui la submergent et des conflagrations qui l'embrasent par endroits. Toutes ces choses, semble-t-il, se produisent pour son bien et assurent sa conservation pour l'éternité. Car, quand un tremblement de terre la secoue, les souffles qui avaient pénétré en elle s'échappent à l'extérieur par le conduit des failles ; quand elle est purifiée par les averses, la crue emporte tout ce qu'il y avait de malsain » (ma traduction).

¹⁵⁸ P. MORAUX, *op. cit.*, p. 33, cite avec raison la polémique de Théophraste contre les partisans de la thèse de la destruction du monde conservée dans le traité *De l'éternité du monde*, ch. 23-27, de Philon d'Alexandrie. La référence à Aristote, *Météorologiques* I, 14, est elle aussi pertinente en ce qui concerne la thèse générale selon laquelle l'univers est sujet au changement mais non à naître et à disparaître (352 b 16 ss). La mention, dans le même chapitre (351 b 13 ss), des destructions qui affectent périodiquement le genre humain ne relève pas de la même problématique, et les exemples de désastres mentionnés (guerres, épidémies, famines) ne nous intéressent pas directement ici.

¹⁵⁹ SÉNÈQUE, *Questions Naturelles*, VI, 2, 1 : « Que fais-je ? J'avais promis de te rassurer contre des périls qui sont rares, et voici que je dénonce partout des sujets de crainte ! [...] le genre humain doit s'appliquer cette parole adressée à des guerriers pris soudain entre l'ennemi et l'incendie et frappés de stupeur : "Les vaincus n'ont pas d'autre salut que de ne pas espérer de salut" ». (VIRGILE, *Énéide*, II, 354).

montrent clairement que l’auteur reste conscient du caractère à la fois polémique et paradoxal de son argument : la concessive (“en dépit de...”) et l’insistance sur le bien de la terre. Ces exemples ont été choisis parce qu’ils appartenaient à un ensemble de phénomènes auxquels la tradition philosophique, à la suite des poètes, attribuait une dimension eschatologique, différente selon les écoles.

Cette dimension, c’est dans l’histoire des âges successifs de l’humanité que les philosophies platonicienne et aristotélicienne la font intervenir. L’une et l’autre, la seconde vraisemblablement sous l’influence de la première mais en s’en distinguant fortement, cherchent dans les destructions qui affectent périodiquement, et partiellement, le genre humain l’origine des cycles qui scandent l’histoire des civilisations, rythmant et structurant les jeux du savoir, de la mémoire et de l’oubli, et déterminant les statuts réciproques du mythe et de la philosophie. C’est ainsi qu’Aristote explique, dans le premier livre des *Météorologiques*¹⁶⁰ l’incapacité des hommes à conserver le souvenir et donc à observer et comprendre les processus naturels de longue durée qui affectent les différentes régions de la terre. Des peuples entiers sont anéantis par diverses sortes de calamités – guerres, pestes, famines, entre autres –, avant d’avoir pu se mettre dans la mémoire le cours entier des changements physiques qui se produisent dans les lieux où ils habitent. Le témoignage des Anciens¹⁶¹ permet de penser que le premier livre du dialogue perdu d’Aristote *Sur la philosophie* comportait un exposé de sa théorie des cycles de l’histoire de la civilisation et des destructions catastrophiques (mais jamais totales) qui contraignent à intervalles réguliers les hommes à réinventer leur culture, à partir des vestiges de celle du cycle précédent¹⁶². Le texte de Philopon qui nous informe sur cet écrit perdu

¹⁶⁰ ARISTOTE, *Météorologiques*, I, 14, 351 b 8-27.

¹⁶¹ *Fragment* 8 Ross = 463 Gigon.

¹⁶² Voir, sur les problèmes d’interprétation que pose le texte de Philopon (*Commentaire sur l’Introduction à l’arithmétique de Nicomaque de Gérasa*, I, 1), André-Jean FESTUGIÈRE, *La révélation d’Hermès Trismégiste*, II, *Le dieu cosmique*, Paris, Librairie Lecoffre, J. Gabalda et Cie, 1949,

d'Aristote (qu'il ne citait peut-être pas lui-même de première main) énumère un certain nombre de causes de destruction du genre humains (pestes, famines, tremblements de terre, guerres, maladies de toutes espèces et, surtout, les déluges, sur lesquels il s'attarde particulièrement, en prenant l'exemple du mythe de Deucalion, comme le fait Platon). On notera qu'il ne mentionne pas les conflagrations.

On retrouve en revanche les trois types de cataclysmes énumérés par Sénèque dans la théorie platonicienne des cycles de l'histoire humaine exposée dans le préambule du *Timée*¹⁶³. Une grande partie du genre humain est détruite périodiquement par des catastrophes cosmiques dont les mythes nous ont conservé le souvenir estompé. Les agents principaux de ces destructions sont tour à tour le feu et l'eau, et la cause en est un dérèglement périodique de la mécanique céleste¹⁶⁴. Le déluge de Deucalion, l'embrasement du monde par Phaéton offrent deux images de ces désastres, mais il y en a eu d'autres, de types divers, dont le souvenir s'est perdu en Grèce tandis qu'il se perpétuait dans d'autres parties du monde habité. Les deux premiers cataclysmes évoqués par Sénèque répondent assurément aux figures paradigmatiques du déluge et de l'incendie, mais que dire du troisième ? Ne s'est-il ajouté aux deux autres que pour donner plus de force dramatique ou de noblesse, du fait de cette

p. 587-591 ; Konrad GAISER, *Platons ungeschriebene Lehre*, 2^e éd., Stuttgart, E. Klett Verlag, 1968, p. 235-244 et 457-458 ; surtout Jean BOLLACK, « L'interprétation du mythe », in *La Grèce de personne*, Paris, Seuil, 1997, notamment les pages 151-159 (étude d'abord publiée en allemand sous le titre « Mythische Deutung und Deutung des Mythos », in Manfred FUHRMANN, éd., *Terror und Spiel. Probleme der Mythenrezeption*, Munich, Wilhelm Fink, 1971, p. 67-119).

¹⁶³ PLATON, *Timée*, 22 c ss.

¹⁶⁴ Il n'est pas impossible que le texte de Sénèque contienne un écho de la théorie platonicienne de la *parallaxe* cosmique (*Timée*, 22 d 1) dans l'expression utilisée pour désigner la cause du raz-de-marée : *aliqua perturbatione mundi*, « par une perturbation de l'univers », mais cet écho est lointain. Dans le *Timée* la déviation du cours des astres est invoquée pour expliquer le mythe de Phaéton, les destructions dues au feu, tandis que le « déluge » est rapporté à l'action divine, « quand les dieux purifient la terre par les eaux et la submergent », ce qui, compte tenu de la nature des discours tenus dans le *Timée* et le *Critias*, n'implique pas nécessairement une véritable différence dans l'explication des deux types de catastrophes.

association, aux tremblements de terre auxquels est consacré le traité ? La remarque que nous faisons plus haut sur le système des éléments impliqués dans ce tableau des catastrophes cosmiques rend cette explication improbable. La présence des séismes dans la liste des causes de destruction conservée par Philopon, aussi bien que le témoignage du *De mundo* prouve que cette association est ancienne. Mais le texte même de Platon suggère que le tremblement de terre avait sa place parmi les grands cataclysmes physiques dans lesquels disparaissent les civilisations. La théorie résumée brièvement ci-dessus sert en effet d'introduction au récit, reporté d'un commun accord par les interlocuteurs du *Timée*, de la guerre défensive et victorieuse menée par Athènes, en un cycle antérieur de l'histoire du genre humain, contre l'invasion des rois de l'Atlantide. Le *Critias*, qui devait présenter la narration de cet événement paradigmatique, est resté inachevé, mais son narrateur en esquisse le sommaire dans le préambule du *Timée*, et apporte à cette occasion une information importante. Après avoir rapporté la victoire d'Athènes sur les envahisseurs et la libération de la Grèce de la servitude qui la menaçait, il ajoute : « Mais, dans le temps qui suivit, il y eut des tremblements de terre et des raz-de-marée effroyables. Dans l'espace d'un seul jour et d'une nuit terribles, toute votre armée [sc. l'armée d'Athènes] fut engloutie d'un seul coup sous la terre, et de même l'île Atlantide s'abîma dans la mer et disparut »¹⁶⁵. Bien que les Anciens n'aient pas manqué d'observer la conjonction fréquente des séismes et des raz-de-marée¹⁶⁶, il faut observer que la distinction est clairement marquée entre les deux formes de disparition. L'armée d'Athènes, terrestre, disparaît dans les profondeurs du sol, sous le seul effet du séisme¹⁶⁷, tandis que l'île des princes

¹⁶⁵ PLATON, *Timée*, 25 c-d. Mais voir aussi *Critias*, 108 e.

¹⁶⁶ ARISTOTE, *Météorologiques*, II, 8, 368 a 33 – b 12.

¹⁶⁷ SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, VI, 1, 7 : « Le fléau dont nous nous occupons est de tous celui qui a la plus grande extension [...]. Il ne détruit pas seulement des maisons, des familles, des villes isolées ; ce sont des nations et des contrées entières qu'il engloutit, tantôt en les accablant

de la mer est engloutie par les flots, dans ce que le *Timée* se représente sans doute comme un déluge ou un raz-de-marée, peut-être produit lui-même par le tremblement de terre. On note en effet que le *Critias*¹⁶⁸ n'attribue la cause de la disparition de l'Atlantide qu'aux séismes, dont on peut penser qu'ils constituaient l'aspect essentiel du cataclysme cosmique par lequel s'achevait cette époque du genre humain.

Ce détour par l'examen rapide du groupement des trois catastrophes cosmiques dans la tradition philosophique permet d'éclairer un autre aspect de l'image du tremblement de terre dans la parénèse de Sénèque. Celui-ci décrit avec sympathie l'expérience vécue, le contenu de la conscience des hommes exposés aux ravages d'un séisme. Or quel est l'élément nodal de cette expérience ? Le sentiment que la terre, et le monde dont celle-ci forme l'assise stable, se disloquent. Cette analyse des représentations, Sénèque ne l'applique qu'aux séismes dans le sixième traité des *Questions naturelles*, mais il aurait pu la formuler d'une manière semblable à propos des deux autres cataclysmes qu'il a rapprochés de celui-là. Le rôle "eschatologique" que les "destructions" paradigmatiques jouent dans l'histoire des civilisations, marquant chaque fois la fin d'un âge du monde ou de l'humanité, permet à Sénèque d'interpréter l'expérience que les hommes font de ce phénomène catastrophique comme l'expérience d'une fin du monde. On observera que le stoïcien ne cherche pas à consoler le destinataire de sa parénèse en lui montrant objectivement que le tremblement de terre, si destructeur qu'il puisse être, est toujours un événement localisé. Ces considérations que l'on dirait scientifiques servent, dans le traité,

sous des ruines, tantôt en les enfouissant dans un gouffre profond. Il ne laisse même pas de traces qui attestent que ce qui n'est plus a du moins été » (trad. OLTRAMARE).

¹⁶⁸ PLATON, *Critias*, 108 e. « Cette île, nous l'avons déjà dit, était alors plus grande que la Lybie et l'Asie réunies. Aujourd'hui qu'elle a été submergée par les tremblements de terre ». L'inachèvement du *Critias* recommande néanmoins la prudence dans la comparaison entre les deux dialogues.

un autre propos. L'exhortation ne vise pas à minimiser la gravité objective de la menace à laquelle doit faire face l'homme pris dans un tremblement de terre, mais à lui faire perdre l'idée que la mort serait plus effrayante quand la charpente du monde est ébranlée et menace ruine que dans les mille circonstances triviales de la vie quotidienne. L'argumentation du philosophe est plus forte si l'épreuve à laquelle il prépare son disciple, déluge, conflagration ou dislocation de l'univers, n'est pas limitée dans sa portée mais est présentée de la manière dont elle est vécue par le commun des hommes, c'est-à-dire comme une situation de fin du monde.

On ajoutera, prudemment, un complément à cette explication. Le traité de Sénèque est l'œuvre d'un stoïcien, si libre que celui-ci puisse être dans sa réflexion. Ses positions théoriques à l'égard de la question de l'éternité du monde ne sont pas les mêmes que celles de l'auteur du *Traité du monde*. Il n'est donc pas interdit de penser que le "vécu" des victimes du cataclysme puisse s'articuler avec les théories des physiciens du Portique concernant les grands cycles de l'univers, notamment la doctrine de l'embrasement final du cosmos¹⁶⁹. L'épouvante qui saisit les hommes à l'épreuve du séisme, de la conflagration ou du déluge ne se réduit pas à la peur de la mort. Elle a une dimension mythique qui la lie indirectement, comme par une sorte de prémonition, à l'incendie par lequel s'achèvera la période cosmique à laquelle nous appartenons et que le philosophe stoïcien évoque en recourant à la langue et à l'imagination des poètes. À l'échelle locale la catastrophe est perçue comme une "fin du monde" ce qu'elle est en un sens.

¹⁶⁹ On consultera sur ce point les fragments des stoïciens anciens réunis par Hans VON ARNIM dans *Stoicorum Veterum Fragmenta*, I, p. 27-33 ; II, p. 181ss et 183-191.

On est frappé assurément par la ressemblance entre les expressions dont se sert Sénèque et celles de Virgile dans le passage de *l'Énéide* cité ci-dessus¹⁷⁰. Il n'y a aucun doute que le philosophe cite ici le poète, consciemment. Mais cette citation n'est pas une simple coquetterie de lettré, une allusion un peu forcée, faite en passant, à un épisode de *l'Énéide* sans véritable rapport avec l'argument de la sixième *Quaestio*. Derrière Virgile, il faut apercevoir Homère. L'évocation des formules du poète latin renvoie discrètement au modèle grec dont *l'Énéide* s'est inspirée en le transformant sensiblement¹⁷¹, la description du tremblement de terre provoqué par Poséidon dans le XX^e chant de *l'Iliade*. Deux indices pointent dans ce sens : d'une part, chez Sénèque comme chez Homère, l'évocation de la béance ouverte dans l'épaisseur de la terre et de l'exposition du monde des morts n'est pas introduite dans une comparaison, comme chez Virgile, même si elle n'est pas présentée comme un fait mais comme une crainte d'Hadès dans *l'Iliade* et une pure hypothèse de la pensée, un cas limite, dans la 6^e *Question naturelle* ; d'autre part, la succession des deux catastrophes extrêmes

¹⁷⁰ Voir *supra*, note 155. Voici le texte du passage (*Énéide* VIII, 241-246) « *At specus et Caci detecta apparuit ingens / regia et umbrosæ penitus patuere cavernæ, / non secus ac si qua penitus vi terra dehiscens / infernas reseret sedes et regna recludat / pallida, dis invisæ, superque immane barathrum / cernatur, trepidant immisso lumine Manes* ». À la différence du chapitre XXII, § 4 du même traité (citation formelle d'*Énéide* VIII, 525) les indices de la citation, dans notre passage de Sénèque (XXXII, § 3 = S), sont précis, bien que la référence à Virgile (= V) ne soit pas explicite : reprises verbales (*dehiscens solum* S ~ *terra dehiscens* V, *inferorum regna* S ~ *infernas ... sedes et regna* V, *retegantur* S ~ *detecta* V), échos phoniques plus subtils (*regna retegantur* S ~ *reseret sedes et regna recludat* V, avec reprise simplifiée par le prosateur des jeux en *re-* et *se-* du poète), allusion à la métaphorique de la terre comme bâtiment (*ruptis compagibus* S ~ *detecta ... regia* V).

¹⁷¹ MACROBE, *Saturnales*, 5, 16, 12-14, souligne la transformation et réduit l'importance de l'emprunt. Voir, dans le même sens, le commentaire de *l'Énéide* par P. T. EDEN, *A Commentary on Virgil. Aeneid VIII*, Leyde, Brill, 1975, p. 88. Il est vrai que l'exploit d'Hercule est différent de l'action de Poséidon : il ne constitue pas exactement un tremblement de terre et l'évocation du royaume des morts n'est introduite par Virgile que comme une comparaison. On observera néanmoins, sur le premier point, que la chute de l'énorme rocher qui couvrait l'antre du brigand produit des effets assez semblables à ceux d'un tremblement de terre (béance ouverte dans le sol, d'une part, mais aussi ébranlement des rives et perturbation du cours du Tibre, cf. vers 240), et que cette commotion est accompagnée, et même précédée, de la mention d'un bruit retentissant de l'éther qui pourrait rappeler le coup de tonnerre de Zeus dans le passage correspondant de *l'Iliade* (XX, 56).

que sont le déchaînement des puissances de l'orage dans le ciel et l'ébranlement de la charpente de la terre rappelle chez Sénèque, beaucoup plus clairement que chez Virgile, les deux actions conjointes, mais présentées dans cet ordre par Homère, de Zeus et de Poséidon au début de la quatrième et dernière bataille de l'*Illiade*¹⁷².

C'est à l'examen de ce dernier passage, *Illiade* XX, 54-66, sans doute la plus ancienne évocation d'un tremblement de terre dans la poésie grecque, que je souhaite m'intéresser maintenant. Il éclaire les aspects mythiques et eschatologiques des représentations du cataclysme dans la conscience naïve, telle que la restitue l'approche phénoménologique de Sénèque.

De bonne heure, au matin du jour qui suit la grande défaite des Achéens et la mort de Patrocle, après une assemblée de l'armée au cours de laquelle Achille, renonçant à sa colère, se réconcilie avec Agamemnon¹⁷³, Achéens et Troyens s'arment pour la bataille¹⁷⁴. Le souverain des dieux, Zeus, convoque alors solennellement sur l'Olympe l'assemblée plénière du monde divin¹⁷⁵ et, sur une question de son frère, Poséidon¹⁷⁶, ordonne aux dieux de descendre sur le champ de bataille pour y prêter main forte au camp avec lequel chacun d'eux se sent le plus d'affinité¹⁷⁷. Deux troupes divines se forment et rejoignent, l'une les Achéens, l'autre l'armée troyenne. Leur arrivée déclenche aussitôt parmi les hommes la mêlée que la peur des Troyens devant Achille rendait impossible, tandis qu'"éclate" entre les dieux un violent conflit, annoncé par un coup de

¹⁷² L'ensemble d'épisodes auquel appartient la description du tremblement de terre provoqué par Poséidon, la bataille des dieux, a tenu une place particulière dans les débats de la "Question homérique", et pose des problèmes critiques et herméneutiques difficiles qu'il n'est pas possible de traiter systématiquement dans le cadre de cette étude.

¹⁷³ HOMÈRE, *Illiade*, XIX, 40-275.

¹⁷⁴ *Ibid.*, XX, 1-3, préparés par la description de l'armement d'Achille, XIX, 352-424.

¹⁷⁵ *Ibid.*, XX, 4-12.

¹⁷⁶ *Ibid.*, XX, 13-18.

¹⁷⁷ *Ibid.*, XX, 20-30. Zeus révoque ainsi l'interdiction, signifiée aux dieux l'avant-veille (chant VIII, vers 5-27), de prêter main forte à l'une ou l'autre armée.

tonnerre de Zeus, un tremblement de terre provoqué par Poséidon, et le cri d'angoisse du dieu des morts, dans les profondeurs des enfers¹⁷⁸. Les divinités s'affrontent par paires¹⁷⁹. Mais le combat tourne court avant de s'être véritablement engagé. Apollon, sans doute, pousse en effet Énée contre Achille mais, sur une proposition de Poséidon, qui semble ainsi désobéir aux injonctions de son frère, les deux troupes divines vont s'établir chacune en un lieu symbolique de la plaine de Troie, tandis que la bataille fait rage entre mortels¹⁸⁰. La charge d'Achille, arrêtée un moment par Énée, puis par Hector, met en fuite les Troyens, que le Narrateur rejoint au moment où ils franchissent le gué du Scamandre (21, 1 ss.). C'est à ce point que l'enchaînement des actions amène le combat des divinités, suspendu depuis le début du XX^e chant. La brutalité du massacre auquel se livre Achille dans les eaux mêmes du fleuve et l'arrogance de ses déclarations suscitent l'indignation et la colère du fleuve divin, allié des Troyens¹⁸¹. Sa crue soudaine, jointe à celle de son affluent, le Simoïs, arrête le héros et menace de l'engloutir¹⁸². Cette intervention, efficace, tombe sous le coup des menaces formulées par Poséidon au moment où il invitait ses compagnons à se tenir à l'écart de la mêlée¹⁸³. Héra déchaîne alors contre le débordement des eaux le feu d'Héphaïstos, qui contraint son adversaire à renoncer à protéger Troie¹⁸⁴. Les paires de dieux antagonistes s'affrontent enfin à grand fracas – mais sans se faire grand mal –, pour le plus grand amusement de Zeus, laissant la victoire aux protecteurs des Achéens¹⁸⁵. Après quoi, la plus grande partie des dieux regagne l'Olympe et la bataille reprend entre les hommes. L'essentiel de l'armée troyenne réussit à trouver refuge derrière les remparts de la ville, dont

¹⁷⁸ *Ibid.*, XX, 47-66.

¹⁷⁹ *Ibid.*, XX, 67-74.

¹⁸⁰ *Ibid.*, XX, 112-155.

¹⁸¹ Il a pris position au côté des dieux du parti troyen, face à Héphaïstos (*ibid.*, XX, 73-74).

¹⁸² *Ibid.*, XXI, 234-327.

¹⁸³ *Ibid.*, XX, 136-143.

¹⁸⁴ *Ibid.*, XXI, 328-384.

¹⁸⁵ *Ibid.*, XXI, 385-513.

Apollon a su écarter un temps Achille. Il ne reste qu'Hector devant les portes. La place est ainsi dégagée pour le duel tragique des deux héros et la mort du défenseur de Troie.

La critique a souvent jugé sévèrement cette suite d'épisodes, mais c'est surtout au traitement du thème de la bataille des dieux qu'elle s'en est prise, avec des arguments qui ont varié selon les époques et les théories. La liste des opinions serait longue et la discussion fastidieuse dans le cadre de ce travail. Je me contenterai donc de mentionner trois points qui ont fait plus particulièrement difficulté et dont l'étude peut être éclairante pour nous. Le premier concerne la "motivation" des épisodes qui se rattachent à ce thème dans les deux chants ; le deuxième, l'espèce de désinvolture¹⁸⁶ avec laquelle le poète suspend le combat des dieux presque aussitôt après en avoir annoncé emphatiquement l'engagement ; le troisième enfin, l'aspect esthétiquement "dérisoire", la manière burlesque, dont se déroule le combat proprement dit, lorsqu'il éclate enfin, surtout lorsqu'on le compare avec la grandeur tragique des combats que se livrent les mortels¹⁸⁷.

Je passerai brièvement sur ce troisième point, si important qu'il soit, me bornant à deux remarques.

¹⁸⁶ Paul MAZON, *Introduction à l'Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 1943, p. 215.

¹⁸⁷ Voir le jugement célèbre de Karl LEHRS, *De Aristarchi studiis homericis*, 2^e éd., Leipzig, B. G. Teubner, 1865, p. 407 sq., cité par Carl HENTZE, *Anhang zu : Homers Ilias. Schulausgabe von K. F. Ameis*, VII. Heft, Leipzig, B. G. Teubner, 1883, p. 95 : « *Die Intention, die Götter gesamt gegen einander zum Kampf zu führen, hat etwas Großartiges [...] Aber [...] in der Ausführung [...] ist nichts von einer Großheit der Götter ; Rohes und Unschönes wiederholt haben wir hier für Empfindung und Phantasie und eine merkliche Armut der Erfindung für Handeln und für Reden. [...] Und was wird denn aus diesem unter Dröhnen des Himmels und der Erde angekündigten Kampf? Ein Kampf wird es gar nicht: das Ganze verläuft als ein Schattenspiel an der Wand* ».

1- Il est vrai, comme le suggère P. Mazon¹⁸⁸, que l'élément comique que l'on observe dans la bataille "divine" accuse, par contraste avec l'horreur tragique de la mêlée où périssent les mortels, la distance infinie qui sépare la condition humaine de la vie insouciant et libre des dieux. Ces derniers le disent eux-mêmes : Poséidon¹⁸⁹, et plus nettement encore Apollon¹⁹⁰. Mais il peut y avoir une autre raison à cette frivolité choquante, liée au développement même de l'intrigue. Zeus regarde en riant un combat dont il a déjà fixé l'issue. Les dieux, qu'ils le veuillent ou non, n'ont plus d'autre choix que d'inscrire leurs actes dans le plan qu'il leur a tracé. C'est ce qu'ils font, comme dans une pantomime.

2- Le ballet auquel ils se livrent : Athéna contre Arès, puis Aphrodite, Apollon et Poséidon, Artémis et Héra, Hermès et Lètô : n'est pas seulement un divertissement pour Zeus et l'auditoire du rhapsode. Il propose aussi une interprétation distanciée des événements qui se déroulent dans la plaine de Troie. Doublement : d'une part parce qu'il offre, en figures en quelque sorte, une projection anticipée de ce que sera l'issue de la guerre, une issue dont le destin : c'est-à-dire la tradition poétique : a fixé l'événement au-delà des limites de la diégèse de l'*Iliade*, mais qui se décide en vérité dans la bataille en cours et le duel proche où vont s'affronter Achille et Hector¹⁹¹ ; d'autre part parce que la légèreté de ce combat où s'affrontent les dieux à propos d'un conflit qui ne concerne que les humains forme un contraste avec le sérieux des combats que les dieux ont dû livrer pour asseoir leur pouvoir ou le conserver contre des

¹⁸⁸ P. MAZON, *op. cit.*, p. 219. Voir aussi Karl REINHARDT, *Die Ilias und ihr Dichter*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1961, p. 447 et Oliver TAPLIN, *Homeric Soundings. The Shaping of the Iliad*, Oxford, Clarendon Press, Oxford University Press, 1992, p. 229 sq.

¹⁸⁹ HOMÈRE, *Iliade*, XX, 136 s.

¹⁹⁰ *Ibid.*, XXI, 462 ss.

¹⁹¹ Pour cette interprétation de la construction de l'*Iliade*, je me permets de renvoyer le lecteur à mon article sur « L'intrigue de Zeus », *Europe*, n° 865, mai 2001 (numéro spécial sur Homère), p. 120-158.

adversaires qui le leur disputaient, Titans ou Géants¹⁹². Si grave qu'elle ait pu être, la menace de crise que le conflit des hommes avait fait peser un moment sur le monde des dieux ne remet pas en cause le règne de Zeus ni la domination des Olympiens. Un âge de l'humanité est près de s'achever, mais cette catastrophe n'affecte que le genre humain, les héros, dont la race est vouée à disparaître avec Troie.

J'en viens au deuxième point, à l'épisode qui introduit le récit de la dernière bataille de l'*Illiade*. Il commence par une assemblée des dieux dont l'aède souligne la solennité, à dessein sans doute. On sait depuis les travaux de M. Parry et de A. B. Lord¹⁹³, mais aussi depuis ceux de W. Arend¹⁹⁴, que nous avons affaire ici à un thème, ou à une scène typique (je ne discuterai pas ici de la différence épistémologiquement importante entre ces deux notions), et que l'interprétation suppose à la fois que l'on identifie la série (ou le paradigme) à laquelle appartient cette scène en analysant les traits récurrents, et que l'on relève les variations notables qui la distinguent des autres instances du même thème. Scène d'assemblée, scène d'assemblée divine. Elle fournit d'une part un corrélat olympien à l'assemblée qui vient tout juste de se tenir dans le camp des Achéens (19, 40-276) et elle s'inscrit d'autre part dans la série des scènes d'assemblées divines qui se sont succédé depuis la fin du premier chant. L'assemblée des mortels a assisté à la réconciliation d'Achille avec Agamemnon et les autres chefs achéens, et pris la décision d'engager sans délai la bataille.

¹⁹² K. REINHARDT, *op. cit.*, p. 446 ; P. ROUSSEAU, « L'intrigue de Zeus », art. cit., p. 149 *sqq.* En contraignant la divinité potentiellement redoutable qu'est Thétis à épouser le mortel Pélée dans des noces auxquelles ils assistaient et dont Achille est le fruit, les dieux ont transféré dans le monde des mortels la menace "eschatologique" que les destinées avaient attachée au mariage de la fille de Nérée (voir sur ce mythe Laura SLATKINE, *The Power of Thetis. Allusion and Interpretation in the Iliad*, Berkeley & Oxford, University of California Press, 1991).

¹⁹³ Voir notamment, d'Albert B. LORD, *The Singer of Tales*, (1^e éd., Cambridge Mass., Harvard University Press, 1960), 2^e éd. préparée par Stephen MITCHELL et Gregory NAGY, Cambridge Mass., Harvard University Press, 2000, p. 99 *sq.*

¹⁹⁴ Walter AREND, *Die typischen Szenen bei Homer*, Berlin, Weidmann, 1933 (Problemata 7), p. 64-78.

L'assemblée des dieux montre elle aussi que la crise ouverte au premier chant par la double faute d'Agamemnon (contre le dieu Apollon d'abord, puis contre Achille, son plus grand guerrier) et la promesse de Zeus à Thétis a trouvé sa résolution. Elle fait ainsi pendant, sans que l'aède ait besoin de le préciser, à une autre assemblée au cours de laquelle, au matin de la première grande défaite achéenne, Zeus avait interdit aux dieux de prendre part à la bataille et de résister à sa volonté de donner la victoire à Hector et à ses Troyens (situation paradoxale, sinon scandaleuse, qui trouvait son expression symbolique dans la migration du dieu souverain, garant de l'ordre universel, de l'Olympe à l'Ida)¹⁹⁵. Rétablissement du "droit", de l'ordre bouleversé un temps par la crise qu'a provoquée le soutien apporté par Zeus aux Troyens ? Réconciliation ? C'est Thémis, protectrice de l'ordre et du droit, qui convoque les dieux à l'assemblée, sur l'Olympe, où Zeus annonce qu'il demeurera pendant la bataille décisive qui va s'engager. Et l'aède a bien soin de préciser que le plus puissant des dieux qui avaient tenté d'entraver la mise en œuvre du plan de Zeus, au paroxysme de la crise, celui auquel Zeus avait dû intimer au XV^e chant l'ordre de quitter le champ de bataille, Poséidon, est là lui aussi. C'est d'ailleurs pour répondre à sa question que Zeus dévoile la raison qui l'a incité à réunir sur l'Olympe une assemblée aussi considérable, indice, avant même que les armées en viennent aux mains, de l'ampleur cosmique de la bataille à venir, où sont mobilisées toutes les puissances divines (et non les seuls Olympiens). L'arrivée des dieux sur le champ de bataille doit empêcher un développement de l'action où l'on verrait

¹⁹⁵ HOMÈRE, *Iliade*, VIII, 2-40. L'annonce par Zeus qu'il entend rester sur l'Olympe tandis que le reste des dieux descendra dans la mêlée oppose clairement son attitude à l'égard de la bataille qui est sur le point de s'engager à celle qu'il avait adoptée lors des deux précédentes. L'absence de référence explicite, dans l'assemblée divine du chant XX, à l'interdiction formulée dans celle du chant VIII, a souvent été utilisée comme un argument dans les débats entre Analystes et Unitariens. On notera en passant, outre les arguments de forme et de sens que l'on peut sans peine opposer à cette critique que la nature orale du texte épique invite les aèdes à accorder plus d'importance à l'exposé des motivations immédiates de leurs épisodes qu'aux renvois rétrospectifs et aux raisons structurelles qui en commandent en profondeur l'introduction.

les Troyens, terrifiés par le retour d'Achille, fuir sans combattre et trouver ainsi refuge à l'abri de leurs remparts immortels, comme ils l'ont fait pendant les dix années qui ont précédé la crise (et le début de l'*Illiade*) ou Achille pénétrer dans la ville et la mettre à sac, alors que ce n'est pas à lui que le destin (ou la tradition épique à laquelle se rattache l'*Illiade*) a réservé d'être le vainqueur de Troie. Il importe à Zeus en effet que les morts soient nombreux dans cette guerre où s'abîme l'âge des héros.

On s'est ému que cette arrivée bruyante des deux cohortes divines et les signes impressionnants qui l'accompagnent ne soient pas suivis d'effets à la mesure de ce que cette ouverture en fanfare laissait attendre. Il n'est pas utile de revenir sur les considérations de style et de registre développées plus haut. Mais plutôt que critiquer cette rupture surprenante en se référant à des canons esthétiques dont la pertinence, dans le cas de l'épopée homérique, est problématique, il faut s'interroger sur la signification de la construction poétique qui nous est proposée. La *Théomachie*, prise dans son ensemble, encadre, en anneau, toute la partie de la bataille qui se déroule dans la plaine, à distance des remparts de Troie : dans l'étendue qui sépare le camp achéen des gués du Scamandre d'abord¹⁹⁶, puis au passage du fleuve¹⁹⁷, dont Achille doit affronter la colère¹⁹⁸. Après le combat des dieux, lorsque les Olympiens ont regagné les sièges divins qu'ils avaient quittés sur l'ordre de Zeus pour descendre sur le champ de bataille, Apollon seul reste parmi les mortels pour protéger les remparts de Troie et empêcher qu'Achille ne pénètre dans la ville et ne la mette à sac. La disposition des deux épisodes de l'affrontement des dieux à l'ouverture et au tournant décisif de la bataille que se livrent les hommes remplit une double fonction. D'une part elle souligne l'inscription du drame humain à l'intérieur du

¹⁹⁶ *Ibid.*, XX, 156-503.

¹⁹⁷ *Ibid.*, XXI, 1-210.

¹⁹⁸ *Ibid.*, XXI, 211-327.

plan divin qui en définit les enjeux et en dicte le déroulement, et d'autre part elle met en évidence l'écart, la dénivellation, qui sépare le monde des dieux du monde des hommes. La guerre que se livrent Troyens et Achéens sous les murs de Troie a été, comme on sait, décidée par les dieux — ou plus précisément, selon une tradition à laquelle l'*Iliade* fait écho, par Zeus et Thémis — pour mettre un terme à un âge du monde en faisant disparaître la race des "héros". Mais cet événement n'affecte pas directement le monde divin dans son existence et son organisation ; il touche les hommes. L'affrontement annoncé à grand bruit, puis suspendu, avant de se jouer sur un mode ironique et distancié, traduit dans l'organisation du récit cette implication paradoxale du monde divin dans un conflit dont les acteurs et les enjeux sont infiniment éloignés de sa nature, sans pour autant lui être indifférents.

L'examen de la construction narrative fournit ainsi quelques éléments pour esquisser une réponse à la première des observations critiques, celle qui porte sur l'insuffisante motivation de la *Théomachie*. Les lecteurs d'Homère, au XXI^e siècle, sont sans doute moins compétents que les aèdes et leurs auditoires de la Grèce archaïque pour déchiffrer les allusions, souvent ténues, du récit. En dépit des travaux qui ont éclairé le fonctionnement des traditions orales du type de celle à laquelle nous devons l'*Iliade*, notre connaissance des codes et des savoirs de référence, aussi bien que des critères d'évaluation de la qualité des performances est encore grossière. Les rhapsodes avaient-ils vraiment besoin d'insister sur le changement d'attitude de Zeus à l'égard de la participation des dieux aux combats des hommes quand ils soulignaient la participation de Poséidon à l'assemblée et lui confiaient le soin d'interroger son frère sur la raison de cette convocation extraordinaire ? N'y avait-il pas déjà dans le choix de Thémis pour porter l'invitation de Zeus un indice perceptible de la signification que revêtait l'événement au regard des enjeux de la guerre et de la logique du jeu divin ? Le motif avancé par Zeus pour ordonner aux autres dieux de s'engager

dans la mêlée n'est d'ailleurs pas aussi futile qu'on l'a dit. Il demande lui aussi d'être interprété. Les dieux sont requis de descendre dans la plaine, on s'en souvient, pour empêcher qu'Achille ne prenne Troie en dépit des arrêts du destin¹⁹⁹. La réponse de Zeus à son frère souligne à la fois le statut quasi surnaturel d'Achille après la mort de Patrocle – un état qui le place au-delà de la vie et fait de lui désormais l'instrument du plan divin pour lequel il a été conçu – et la manière dont les exploits du héros s'inscrivent dans l'économie qui préside au déroulement de la guerre²⁰⁰. Il ne lui est pas réservé par le destin ni par les traditions poétiques concernant la guerre de Troie de détruire la ville de Priam, mais, du point de vue de l'*Illiade*, sa victoire sur Hector est à la fois l'événement déterminant et l'équivalent symbolique de la victoire finale des Achéens sur les Troyens, tout comme l'imminence de sa mort doit être comprise comme une anticipation métonymique de la fin de l'âge des héros.

C'est précisément cette dimension "cosmique", ou eschatologique, de la dernière bataille de l'*Illiade* que traduisent les instructions de Zeus et la participation des dieux à la bataille, et que soulignent en particulier les manifestations divines qui précèdent l'engagement de la mêlée.

Les deux "spécialistes" de la guerre, Athéna et Arès encouragent de leurs cris les deux camps à engager le combat (Chant XX, 47-53).

Ainsi les dieux bienheureux, avec leurs appels, heurtent les deux partis ensemble, en même temps qu'ils font entre eux éclater un cruel conflit. Le Père des dieux et des hommes terriblement

¹⁹⁹ *Ibid.*, XX, 30.

²⁰⁰ On retiendra, entre autres indices de l'état surnaturel d'Achille, qu'il n'est pas parti au combat après s'être nourri comme les autres mortels, mais à jeun, et qu'Athéna lui a instillé dans la poitrine, pour qu'il ne succombe pas à la faim, nectar et ambrosie, aliments d'immortalité (XIX, 340-356). Les déclarations de Zeus à Poséidon ont aussi, comme d'autres de ses discours, une portée narratologique sur laquelle je n'insiste pas ici : la concentration du récit sur le seul personnage d'Achille du côté des Achéens, et la relation de l'*Illiade* avec l'ensemble des récits concernant la guerre de Troie.

tonne du haut des airs. En dessous, Poséidon émeut la terre infinie et les hautes cimes des monts. Bases et sommets, l'Ida aux mille sources est tout ébranlé, et la cité des Troyens, et la flotte des Achéens. Et, sous la terre, le seigneur des morts, Aïdôneus, soudain prend peur. De peur, il saute de son trône et crie : Poséidon, l'ébranleur du sol, ne va-t-il pas faire éclater la terre dans les airs et ouvrir aux yeux des mortels et des Immortels l'effroyable demeure de la corruption, dont les dieux mêmes ont horreur ? tant est fort le fracas qui s'élève des dieux entrant en conflit. (Chant XX, 54-66, trad. Paul Mazon).

Pour entendre pleinement cette description impressionnante, il faut être attentif à la manière dont s'articulent les actions des trois divinités impliquées dans ce tableau : Zeus, Poséidon, Aïdôneus (ou Hadès). Leur conjonction à ce moment du poème n'est pas fortuite. Si l'on se place au point de vue de la disposition respective des "régions" concernées, fortement soulignée dans ces vers, ce sont les trois grands étages du monde qui sont mobilisés, le tout de l'univers conçu dans sa verticalité²⁰¹ : le "haut", ciel ou Olympe, d'abord ; puis, en dessous, la terre, avec ses montagnes ; et enfin, tout en bas, dans les profondeurs de la terre, le royaume des morts. L'univers tout entier, en un mot l'espace où vivent les mortels et les immortels, entre ciel et terre, en haut, et le lieu où Aïdôneus garde l'horreur de la mort hors de la vue des vivants, en bas l'univers entier donc se trouve ainsi impliqué dans l'ultime bataille de l'*Iliade*.

Mais cette association des trois grands dieux est mentionnée dans un autre passage du poème, au chant XV, par Poséidon, qui s'indigne alors que Zeus ose, par l'intermédiaire d'Iris, lui enjoindre de quitter le champ de bataille et d'abandonner les Achéens à leur sort.

²⁰¹ Le contraste est frappant avec la description des déplacements d'Athéna et Arès dans les vers qui précèdent : la plaine entière, dans son horizontalité.

Nous étions trois frères, fils de Kronos, nés de Rhéa : Zeus, moi-même, et le troisième Hadès qui règne sur les morts. L'univers fut divisé en trois et chacun de nous eut sa part. J'obtins au tirage des sorts d'habiter à jamais la mer grise, Hadès, l'obscurité brumeuse, et Zeus le ciel immense, dans l'éther et les nuages. Mais la terre et le haut Olympe sont encore notre propriété commune à tous. (Chant XV, 187-193, trad. Paul Mazon).

Sans pouvoir entrer ici dans une discussion approfondie des relations entre les deux épisodes, je me contenterai de noter deux points. Le premier, c'est que les domaines des trois dieux, selon les termes mêmes de *l'Iliade*, couvrent l'ensemble du monde sur lequel s'étend la domination de Zeus. Le deuxième, c'est que l'évocation de cette répartition des provinces du cosmos entre les trois frères renvoie aux conflits et aux guerres, sérieuses celles-là, qui ont scandé l'histoire des dieux, l'histoire de l'avènement de l'ordre de Zeus, c'est-à-dire à une *Théogonie* d'un type semblable à celle que nous connaissons sous le nom d'Hésiode²⁰². Le passage du chant XX retient les trois dieux mais, semblant donner raison à la protestation de Poséidon dans le chant XV, concentre leurs interventions convergentes autour de la terre, où se situent les enjeux de leur action.

L'étroite corrélation qui s'établit, à la faveur du séisme, entre l'action de Poséidon sur terre et la réaction du roi des enfers prend pleinement sa valeur dans un motif qui évoque allusivement les dimensions eschatologiques des combats au cours desquels les héros sont voués à disparaître dans le royaume des morts. Comme si le tremblement de terre provoqué par Poséidon, associé au coup de tonnerre de Zeus, devenait une métaphore de cette guerre et de ses effets.

²⁰² C'est un point sur lequel K. Reinhardt attire justement l'attention.

Du phénomène sismique lui-même, l'*Illiade* décrit deux traits : l'ébranlement du sol et de tout ce qu'il porte (la base et les sommets des montagnes, de l'Ida en l'occurrence, la ville et les vaisseaux), et sous la violence des secousses, la menace de voir la terre se fendre et des gouffres s'ouvrir dans le sol. Des traits que l'on retrouve dans la description que fait Sénèque du cataclysme tel qu'il est perçu et vécu par les humains.

Une comparaison rapide avec la *Théogonie* d'Hésiode permet de préciser les allusions implicites du tableau, et d'éclairer les différences significatives. Dans ses combats d'abord. Celui des Olympiens contre les Titans : sous l'élan des puissances divines affrontées, la mer, la terre et le ciel sont ébranlés, l'Olympe tremble sur ses fondations et la secousse pénètre jusqu'au fond du Tartare²⁰³. Celui, ensuite, de Zeus et de Typhée²⁰⁴ : coup de tonnerre sec et puissant de Zeus, ébranlement de l'Olympe sous les pas du souverain des dieux, tremblement d'Hadès et des Titans au fond du Tartare²⁰⁵. Dans un cas comme dans l'autre, le récit se concentre, du côté des Olympiens, sur l'action de Zeus. On ne trouve donc pas dans le poème hésiodique la répartition des tâches et la collaboration entre différents dieux qu'on lit dans le chant XX de l'*Illiade*. Une des raisons de cette différence tient sans doute au fait que l'ordre de Zeus, défini par la répartition des domaines de compétence entre divinités, n'est pas encore institué au moment où le futur roi de l'Olympe livre bataille aux anciens dieux. Cette répartition, qui accompagne l'accession de Zeus à la royauté, n'intervient dans la *Théogonie* qu'après la défaite de Typhée²⁰⁶. C'est elle, sous une forme un peu différente, qu'évoque le passage du chant XV de l'*Illiade* sur la répartition

²⁰³ HÉSIODE, *Théogonie*, 678-682.

²⁰⁴ Voir sur ce point l'article essentiel de Fabienne BLAISE, « L'épisode de Typhée dans la *Théogonie* d'Hésiode (v. 820-885) : la stabilisation du monde », *Revue des Études Grecques*, 105, 1992/2, p. 349-370.

²⁰⁵ *Ibid.*, 839 *sqq.*, 849 *sqq.*

²⁰⁶ *Ibid.*, 881-885.

des provinces du monde entre les trois fils de Cronos. Les batailles de l'*Illiade*, et notamment la dernière, ont bien en commun avec celles de la *Théogonie* de signaler et causer un changement d'âge du monde, et de génération humaine ou divine, mais celles de la *Théogonie* engagent l'ordre des immortels tandis que celles de l'*Illiade* n'entraînent qu'un changement de génération parmi les humains. Tout, à Troie, se joue à l'intérieur de l'ordre institué par Zeus, un ordre qui n'est pas modifié, même si la dimension eschatologique (au niveau humain) des événements racontés dans l'*Illiade* est signalée par la violence de l'ébranlement causé par le coup de tonnerre de Zeus, le tremblement de terre provoqué par Poséidon et le cri du dieu des morts.

On trouverait dans l'*Illiade* d'autres allusions aux grands cataclysmes que les traditions mythiques ou poétiques anciennes associaient au thème de la fin du monde (ou de différents âges du monde)²⁰⁷. Le déluge et l'ekpyrôse (l'incendie cosmique) y affleurent, en touches allusives, à l'intérieur même de la Théomachie, dans les deux épisodes liés de la crue du Xanthos²⁰⁸ et du combat du feu contre l'eau²⁰⁹. Ce sont, nous l'avons vu plus haut, les deux types de catastrophes naturelles qu'évoque Platon dans le *Timée*. L'un et l'autre sont à mettre en relation avec deux aspects déterminants de la disparition de la "génération" des héros dans la guerre suscitée par le rapt d'Hélène : le sac et l'incendie de la ville du côté de Troie, et la mort des vainqueurs au cours (ou à l'arrivée) de la traversée du retour pour les Achéens. On ajoutera assurément aux allusions à ce dernier thème la description anticipée du gigantesque cataclysme débordement des fleuves et raz-de-marée pour lequel Apollon et Poséidon,

²⁰⁷ On consultera maintenant sur ce point l'étude précise et documentée de Danièle AUBRIOT, « Entre Héphaïstos et Poséidon : cataclysmes homériques », in Éric FOULON, éd., *Connaissances et représentations des volcans dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 13-37.

²⁰⁸ HOMÈRE, *Illiade*, XXI, 233-327.

²⁰⁹ *Ibid.*, XXI, 328-384.

après la prise de la ville et le départ des vainqueurs, conjoignent leurs efforts et effacent jusqu'aux traces du fossé et du rempart qui devaient protéger, si mal, les navires des Achéens. C'est dans cette célèbre prolepse²¹⁰, on le sait, que les héros sont désignés, dans un vers qui évoque la mort de leur "génération", de leur âge du monde²¹¹, par une expression qui énonce la raison probable de leur destruction programmée, *hèmitheoi andres*, "demi-dieux".

Une remarque pour conclure. La conjonction des actions des trois dieux entre lesquels s'était effectué le partage fondateur de l'ordre divin signale, nous l'avons rappelé plus haut, la dimension cosmique de la bataille qui s'engage, avec la participation des dieux. Les bruits se mêlent, le hurlement d'Hadès répondant au fracas du tonnerre de Zeus et au grondement du tremblement de terre provoqué par Poséidon. Mais la peur qui fait bondir et crier le dieu des morts indique que cette conjonction n'est pas l'expression d'une collaboration entre les trois divinités ; elle est le signe que cette guerre porte en elle la menace, aussitôt conjurée, ou plutôt transposée sur un autre plan, celui de l'existence des mortels, d'un bouleversement de l'ordonnance cosmique. La crise ouverte par les dieux ne met pas en péril la stabilité de leur monde, mais conduit à son terme un âge de l'humanité. D'où l'évocation, brève, mais d'autant plus saisissante qu'elle est unique dans *l'Iliade*, de l'horreur des maisons pourrissantes de ce royaume des morts où vont disparaître les héros. Cette vision terrifiante condense sous une forme extrême les angoisses et la peur de la mort que suscite dans l'âme des hommes l'expérience du tremblement de terre. Mais là où reculent les dieux, le sage, lui, regarde sans crainte « la charpente de la terre se rompre et s'ouvrir, dussent les royaumes infernaux apparaître à ses yeux »²¹².

²¹⁰ *Ibid.*, XII, 3-33.

²¹¹ *Ibid.*, XII, 23.

²¹² Sénèque, *Questions naturelles*, VI, 32, 4.



Les ruines de l'église du Carmo, Lisbonne
(Photo Isabel Drumond Braga)

La nouvelle du tremblement de terre : de Lisbonne à Genève et retour²¹³

André Belo

Université Rennes 2, Équipe d'Accueil ERIMIT

Dans toute société, les nouvelles sont une première forme de réaction sociale à un événement, une première manière de lui donner du sens. Aux premiers récits d'information s'ajoutent, plus tard, d'autres récits plus complets, ainsi que des commentaires et des interprétations, caractérisés par un plus grand recul face aux premiers échos de ce qui s'est produit. En ce sens, les nouvelles peuvent être considérées comme un fragment du discours social plus long et approfondi qui, avec le temps, sera construit sur un événement donné. Comme ce discours plus long, les nouvelles dépendent, à chaque moment historique, de conceptions idéologiques, de manières de voir la société et le monde. En même temps, aussi bien les nouvelles que le discours social multiforme qui s'ensuit dépendent des caractéristiques techniques, matérielles auxquelles sont associées des formes de contrôle social et politique, d'un système de communication des messages. De son côté, ce système de communication dépend d'un troisième type de

²¹³ Ce texte est une version corrigée et pour partie développée de « A notícia do terramoto no sistema de informação de Antigo Regime », in Maria Fernanda ROLLO, Ana Isabel BUESCU et Pedro CARDIM, éd., *História e ciência da catástrofe. 250º aniversário do terramoto de 1755*, Lisbonne, edições Colibri, 2007, p. 55-67.

circonstances : la position sociale et géographique des personnes engagées dans l'émission et la réception des messages.

Je me propose d'étudier, dans ces pages, la circulation de l'information sur les effets du tremblement de terre de 1755, en suivant deux parcours différents : partant de la première réaction connue de Voltaire à la nouvelle du séisme, j'essaie d'en accompagner le cheminement, de Lisbonne à Genève ; dans un second temps, j'essaie de montrer de quelle manière la gazette lisboète de 1755, au-delà d'un laconisme de surface, peut se révéler une source intéressante pour comprendre la réaction au séisme dans la ville portugaise. Dans les deux cas, il s'agit de lire les toutes premières réactions au tremblement de terre de Lisbonne à partir d'une réflexion sur les moyens de diffusion de l'information à cette époque.

Quelques définitions de “nouvelle”

Commençons par quelques remarques introductives sur la sémantique des mots associés, à l'époque, à l'information. La définition du terme “nouvelle” (*notícia* dans le portugais d'aujourd'hui) comme un récit destiné à faire connaître un événement qui venait de se produire était connue au XVIII^e siècle; ce n'était cependant pas le seul sens recouvert par le mot. En consultant le plus important dictionnaire portugais imprimé de l'époque, le *Vocabulário Portuguez e Latino...* du Père Raphaël Bluteau, nous pouvons constater que l'entrée correspondant au mot *notícia* renvoie aux connaissances acquises par des érudits, savants ou gens de lettres. Pour Bluteau, *notícia* est synonyme de « connaissance, ou chose qui vient à la connaissance »²¹⁴. Il établit ensuite des distinctions entre différents

²¹⁴ « *Conhecimento, ou cousa que vem ao conhecimento* ». Rafael BLUTEAU, *Vocabulário Portuguez, e Latino...*, « letra N », vol. V, Lisbonne, Ofic. Pascoal da Silva, 1716. Sur cette étymologie, et en incluant une mise en contexte du rapport entre nouvelles, érudition et histoire à l'époque, voir

types de *notícias* : certaines (comme celles de la science) sont solides et évidentes, d'autres (comme celles ayant trait à la foi) sont en même temps solides et obscures, d'autres enfin sont douteuses et obscures, se situant du côté de l'opinion et de la conjecture. Mais aucune des définitions de *notícia* n'est mise en relation avec les nouvelles des événements du temps présent. Ce dernier sens est plutôt véhiculé par le mot *nova*. Pour Bluteau, *nova* désigne « tout événement nouveau dont on rend compte et dont on assure la divulgation ». Cependant, ces *novas* sont également associées aux rumeurs : des “nouvelles” vagues qui courent sans fondement, sans auteur certain ». Il s'agit, selon une formule de Cicéron, de « *rumores adespoti* », de « nouvelles sans maître »²¹⁵.

L'association entre les nouvelles du temps présent et les rumeurs n'est pas un hasard. Elle est l'indice d'une méfiance du discours savant à l'égard de l'information d'actualité et des premiers échos des événements, souvent transmis oralement et considérés, de ce fait, comme peu crédibles. Cette méfiance au niveau des catégories réfléchies – méfiance qui n'était nullement incompatible, dans la pratique de l'échange d'information, avec un engouement pour toutes sortes de nouvelles en circulation, y compris les rumeurs²¹⁶ – se cristallise, en quelque sorte, dans les distinctions entre les différents types de nouvelles *novas* du temps présent et *notícias* indépendantes de l'actualité – qu'établit le dictionnaire de Bluteau.

également T. R. MIRANDA, « Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora: notícias de história », in L. M. ALGRANTI et A. P. MEGIANI, éd., *O império por escrito. Formas de transmissão da cultura letrada no mundo ibérico, séculos XVI-XIX*, São Paulo, Alameda, 2009, p. 187-199.

²¹⁵ « *Qualquer sucesso novo, que se participa, & se divulga* » ; « *Novas vagas, que correm sem fundamento, sem Autor certo* » ; « *novas sem dono* ». *Ibid.*

²¹⁶ Cette idée est l'une des conclusions principales de ma thèse, qui traite de l'information périodique au Portugal entre 1715 et 1760 : *Nouvelles d'Ancien Régime. La Gazeta de Lisboa et les nouvelles à la main au Portugal (1715-1760)*, thèse de doctorat présentée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2005.

Une autre constellation sémantique dans laquelle nous pouvons insérer les “nouvelles” est celle de la nature. Le cinquième point du questionnaire envoyé par le gouvernement de Lisbonne dans les semaines qui ont suivi le tremblement de terre, pour connaître les effets du séisme dans les différentes paroisses du territoire portugais, en fournit un exemple significatif : on y demandait aux curés « quelle nouveauté a-t-on observée [le 1^{er} novembre 1755] dans la mer, les fontaines et les fleuves ? »²¹⁷. Le terme « nouveauté » renvoie ici aux changements observables dans la nature qui auraient précédé ou accompagné le grand séisme. En tant que manifestations extraordinaires, ces nouveautés représentaient une rupture dans l’ordre naturel, caractérisé par la succession cyclique, répétitive, des saisons, des cycles, des marées. Cette idée d’un ordre naturel en proie au désordre introduit par les “nouveau-tés” est bien sûr transposable dans l’ordre politique et social. Dans une société qui se concevait comme fondée sur la tradition et dont la légitimité politique dépendait de la référence à un ordre – un ordre où les plans social, naturel et surnaturel n’étaient pas dissociés –, ces “nouveau-tés” dans l’ordre naturel étaient regardées avec méfiance parce qu’elles pouvaient être l’indice de “nouveau-tés” dans l’ordre social²¹⁸. Il me semble que c’est à travers cette relation entre le naturel et le social ou le politique que nous pouvons commencer à imaginer la prodigieuse dimension subversive du séisme de 1755 en tant que “nouveau-té” pour son époque, avec ses énormes répercussions sur le plan politique au Portugal, et le débat de dimension européenne auquel il a donné lieu sur la nature, le monde et la morale.

²¹⁷ « *Que novidade se viu no Mar, nas Fontes e nos Rios ?* ». Cf. Francisco Luiz Pereira de SOUSA, *O terremoto do 1.º de Novembro de 1755 em Portugal e um estudo demográfico*, vol. I (distritos de Faro, Beja e Évora), Lisbonne, Tip. Comércio, 1919, p. 6-7.

²¹⁸ Il faut ajouter que dans le dictionnaire de Bluteau nous trouvons également une entrée pour le mot « nouveautés » (*novidades*). Elle nous montre que la curiosité envers le nouveau pouvait avoir une connotation positive, associée à la fécondité de la terre et à ses bons fruits : le pain, l’huile, le vin. La même comparaison entre les *novidades* et les fruits cycliques de la terre était présente dans des lettres échangées à l’intérieur de réseaux portugais de nouvelles manuscrites pendant les années 1740. Cf. *Nouvelles d’Ancien Régime...*, op. cit., p. 251-252.

La sémantique des mots et les catégories mentales associées aux nouvelles, que nous avons explorées ici d'une manière très abrégée, doivent ensuite être insérées dans une "physique" ou, si l'on préfère, dans une "économie" de la communication des nouvelles. Celle-ci était caractérisée, à l'époque du tremblement de terre, par la coexistence et la circulation parallèle de trois types de médias : la transmission orale, le manuscrit et l'imprimé. À chacun de ces vecteurs correspondaient des caractéristiques différentes, que les acteurs sociaux identifiaient au moment de l'émission et de la réception des nouvelles, et qu'ils utilisaient selon leurs nécessités et en fonction des contextes de communication²¹⁹. Essayons donc d'étudier cette pluralité médiatique dans des cas spécifiques, en prenant comme point de départ l'un des auteurs qui ont rendu célèbre le tremblement de terre de Lisbonne, Voltaire.

La circulation de la nouvelle du séisme à Genève

Le premier texte de Voltaire sur les effets du séisme est une lettre du 24 novembre 1755 adressée au banquier Jean-Robert Tronchin, son correspondant à Lyon. Dans cette lettre, envoyée de la maison des « Délices », dans les environs de Genève, où il s'était installé quelques mois auparavant, Voltaire rapporte immédiatement la destruction de Lisbonne à la critique de la théodicée de l'optimiste qu'il développera plus tard dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* (1756) et dans *Candide* (1759) :

²¹⁹ Sur ce rapport entre les différents vecteurs des nouvelles au XVIII^e siècle, il existe désormais une riche bibliographie pour le cas portugais, construite autour des fonds de nouvelles manuscrites de la Bibliothèque Publique d'Évora. L'édition critique de ces fonds est en cours par des équipes de chercheurs de l'Université Nouvelle de Lisbonne et de l'Université d'Évora, avec trois volumes déjà publiés. Voir, dans le dernier volume paru, l'importante mise au point sur la circulation croisée des nouvelles proposée par João Luís LISBOA : « Chegou paquete e pelas cartas se sabe (manuscritos cruzados) », in J. L. LISBOA, T. R. MIRANDA et F. OLIVAL, eds., *Gazetas Manuscritas da Biblioteca Pública de Évora*, vol. 3, 1735-1737, Lisbonne, éd. Colibri, 2011, p. 15-51.

Voilà monsieur une phisique bien cruelle. On sera bien embarrassé à deviner comment les lois du mouvement opèrent des désastres si effroiables dans le meilleur des mondes possibles. Cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmillière, et la moitié périssant sans doute dans des angoisses inexprimables au milieu des débris dont on ne peut les tirer : des familles ruinées aux bouts de l'Europe, la fortune de cent commerçants de votre patrie abimée dans les ruines de Lisbonne. Quel triste jeu de hasard que le jeu de la vie humaine ! que diront les prédicateurs, surtout si le palais de l'inquisition est demeuré debout ? Je me flatte qu'au moins les révérends pères inquisiteurs auront été écrasés comme les autres. Cela devrait apprendre aux hommes à ne point persécuter les hommes, car tandis que quelques sacrez coquins brûlent quelques fanatiques la terre engloutit les uns et les autres²²⁰.

La nouvelle que Voltaire commente à l'intention de son correspondant lyonnais lui était vraisemblablement parvenue la veille. D'après ce qu'on peut inférer d'une lettre de Jean-Louis Du Pan, un magistrat, membre du Conseil de Genève, à Suzanne Freudenreich, c'est le 23 novembre que le premier récit sur les effets du tremblement de terre à Lisbonne est parvenu à Genève et dans le cercle des relations de Voltaire, auquel Du Pan appartenait. La source des informations que Du Pan transmet à Freudenreich était l'ambassadeur de France à Lisbonne, De Baschi, qui, de son côté, avait envoyé à Versailles la nouvelle du séisme, dans une lettre datée du 4 novembre, à Lisbonne. La dépêche de l'ambassadeur donnait les premières informations sur le nombre de victimes, le

²²⁰ « D. 6597. Voltaire to Jean-Robert Tronchin », dans VOLTAIRE, *Les Œuvres complètes de Voltaire*, vol. XVI, *Correspondance*, Th. BESTERMAN, éd., Oxford, Voltaire Foundation, 1971, p. 401. L'orthographe de l'original a été maintenue.

sort du roi et de la famille royale, la durée du séisme, la mort de l'ambassadeur d'Espagne et la déflagration des incendies qui ont ravagé la ville par la suite. La lettre est arrivée à la cour du roi de France en deux semaines et, cinq jours après, ce sont les échos de ce récit qui parviennent à Genève et entrent dans le cercle savant fréquenté par Jean-Louis Du Pan et par Voltaire.

Voici ce que Du Pan écrit le 23 novembre :

Nous avons eu aujourd'hui la plus terrible des nouvelles. Le 1 de ce mois la ville de Lisbonne a été renversée, pr les huit neuvièmes, par un tremblement de terre, le 4 Mr de Baschi fit partir un courrier extr. pr Versailles où il est arrivé en 14 jours. Le Roy de Port. habitoit encor dans les champs avec sa famille, logez dans des carosses. Le tremblement commença à 9 heures du matin et dura cinq ou six minutes, l'ambassadeur d'Espagne fut écrasé en sortant de sa maison. On croit qu'il y a péri cent mille âmes; pour comble de malheur la ville étoit tout en feu, on ne sait s'il y est ouvert un Volcan, ou si le feu des cheminées à causé l'incendie; on ne parle point du port. Ce tremblement de terre s'est fait sentir le même jour en plusieurs villes d'Espagne, et jusqu'à Bourdeaux ; à Cadix les eaux du port ont inondé une partie de la ville, quelques maisons ont été renversées, il y a péri environ 200 personnes. C'est ce même jour qu'on a senti quelques secousses à Amsterdam et à Milan...²²¹.

La dépêche de De Baschi avait été l'une des premières à être envoyées de Lisbonne après le séisme. Les autres témoignages les plus proches de l'événement, tous d'origine diplomatique, datent du 3 et du 4 novembre 1755²²².

²²¹ « D. 6596. Jean-Louis du Pan to Suzanne Catherine Freudenreich », *ibid.*

²²² De Baschi avait écrit une première lettre au comte de Jouy, ministre des Affaires Étrangères français, datée du 3 novembre 1755, en profitant du départ du courrier du secrétaire de

Ce n'est pas un hasard si ces premières lettres, qui voyagent rapidement de Lisbonne à Madrid et de Madrid à Paris, ont leur origine dans le milieu diplomatique. Dans le grand désarroi qui a suivi le séisme, seuls les ambassadeurs et leur personnel disposaient des moyens pour expédier des courriers extraordinaires. Une fois arrivé à une destination diplomatique centrale, comme Madrid ou Paris, le récit des diplomates sur la catastrophe qui, dans ce cas particulier, n'est pas couvert par le secret des cabinets, déborde de son cadre initial et devient public. Il est retranscrit dans des lettres, de manière plus ou moins fidèle à l'original, et continue aussitôt son voyage épistolaire pour aller nourrir, en de multiples directions, les correspondances régulières entre particuliers. Connue le 18 novembre à Versailles, l'information atteint rapidement le cercle des relations de Voltaire à Genève, le 23. Diffusée d'abord par lettre, ce n'est que quelques jours plus tard, en raison du délai imposé par le travail typographique et l'intervention de la censure, qu'elle commence à circuler sous la forme imprimée. Parmi les gazettes francophones, la première à donner la nouvelle est la *Gazette de France*, publiée à Paris le 22 novembre²²³. Il faudra attendre le 28 novembre pour que l'information soit relayée par la *Gazette d'Amsterdam*, ville où la nouvelle était pourtant connue dès le 26, et par celles d'Utrecht et de Cologne, le 29 pour celle de Berne.

l'ambassade d'Espagne, qui devait informer la cour de Madrid du décès de son ambassadeur. Herman Joseph Braancamp, ministre résident à Lisbonne du roi de Prusse, a également envoyé une première dépêche le 3 novembre. Les récits du nonce papal, Mgr. Acciaiuoli, du 4 novembre, et de l'envoyé extraordinaire du roi d'Angleterre, Abraham Castres, du 6 novembre, figurent aussi parmi les premiers témoignages du séisme. Je m'appuie ici sur les éléments fournis par Jean-Paul POIRIER, *Le tremblement de terre de Lisbonne de 1755*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 38 et *sqq.* Quelques-uns de ces témoignages seraient, bien des semaines plus tard, publiés en tant que documents authentiques dans les gazettes européennes. C'est le cas du récit de l'envoyé anglais, publié dans la *Gazette de Cologne* du 26 décembre. Cf. Anne SAADA et Jean SGARD, « Tremblements dans la presse », in Theodore E. D. BRAUN et John B. RADNER, éd., *The Lisbon Earthquake of 1755 : representations and reactions*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 214.

²²³ Cf. A. SAADA et J. SGARD, *ibid.*, p. 211. Toutes mes références au traitement informatif du tremblement de terre de Lisbonne dans les gazettes européennes se fondent ici sur cette étude.

Ce que ces exemples nous montrent n'est pas propre à la nouvelle du séisme de Lisbonne, mais relève d'une "loi générale" de la circulation de l'information à distance : au moment de la retransmission de l'information et en raison de ses caractéristiques propres, la lettre, plus rapide à composer, tout de suite prête à être expédiée, et mieux adaptée à la communication de personne à personne, va plus vite que l'imprimé. Échappant à la médiation typographique et politique, le texte manuscrit qui, faut-il le rappeler, est presque toujours la base du texte imprimé, possède un potentiel de circulation presque immédiate. Il s'agit là d'une de ses "plus-values" dans le marché de la circulation des nouvelles.

Un raisonnement par indices

Considérons maintenant une deuxième caractéristique du récit d'information. Jean-Louis Du Pan ajoute un commentaire important à la fin de sa lettre du 23 novembre. Il procède à une évaluation des dimensions du séisme à Lisbonne à partir d'un certain nombre d'éléments inférés de la lettre de l'ambassadeur : « Il faut que le désordre ait été terrible, puisque le Ministre de France n'a écrit que le 4, et qu'il donne si peu de détails »²²⁴. Pour Du Pan, le temps écoulé jusqu'à ce que la lettre ait été écrite, ainsi que le type d'information transmise – considérée peu abondante – sont des indices clairs d'une très grande destruction. Il s'agit là d'un mode de raisonnement indiciaire qui est présent dans l'ensemble de la lettre : Du Pan construit son interprétation à partir de ce qu'il sait et remplit les espaces en blanc de l'information qu'il ignore, selon une évaluation rationnelle des indices disponibles.

Le caractère indiciaire de la collecte d'information, que l'on trouve également dans le discours produit par les gazettes européennes sur le séisme, est une

²²⁴ « D. 6596. Jean-Louis Du Pan to Suzanne Catherine Freudenreich », *op. cit.*, p. 401.

caractéristique commune de la perception des événements à distance à cette époque. Cette perception est en effet marquée par plusieurs opacités : la première est celle créée par l'éloignement géographique, qui s'articule avec un éloignement temporel. La distance géographique par rapport aux événements fait que les nouvelles arrivent avec un décalage chronologique important. Pour cette raison, la retransmission de l'information doit inclure une référence à la source d'origine, à la date d'envoi et au nombre de jours que la nouvelle a mis à arriver.

Une des conséquences de ce décalage dans la perception est que l'information sur un événement ne s'épuise jamais dans ses premiers échos ; elle doit être confirmée et développée dans les semaines et les mois suivants. Les premières nouvelles, données sur le vif, sont souvent perçues comme déformant et exagérant les proportions de l'événement. Avec le temps, donc, les premiers récits seront corrigés. Un exemple en est l'estimation du nombre de victimes à Lisbonne : dans les premiers récits qui circulent à Genève, celui-ci est évalué à cent mille ; mais les estimations se font bien plus prudentes dès les témoignages qui arrivent à la mi-décembre. C'est à cette correction que procèdera Voltaire dans *Candide*, où il est fait référence non plus aux cent mille victimes évoquées dans ses premiers textes sur le séisme – les lettres de la fin novembre et le *Poème sur le désastre de Lisbonne* –, mais à environ trente mille, un chiffre qui par la suite sera encore revu à la baisse.

À côté de la distance géographique et temporelle, il y a un troisième facteur d'opacité des premiers récits d'information. Les premiers échos sur un grand événement comme le tremblement de terre arrivent de source indirecte aux relayeurs de l'information que nous considérons ici. Des observateurs comme Du Pan et Voltaire ne sont pas de vrais observateurs. Même si l'événement a été vécu directement par les diplomates qui sont à l'origine de l'information, les récits qui circulent à Genève se basent sur un récit original qui demeure

invisible. Les récits produits dans les échanges épistolaires et, tout de suite après, dans les gazettes, sont ainsi des récits construits sur un récit, des nouvelles construites sur des nouvelles. Dans ces conditions, le récit d'information travaille presque toujours à partir d'indices et c'est ce travail interprétatif qui permet la construction d'une première interprétation sur le séisme. Devant l'opacité, les correspondants multiplient les sources d'information et les comparent entre elles. Le récit d'information est construit de manière critique et, en un sens, collectivement. À partir d'un nombre réduit de sources, souvent indirectes, les récits d'information suivent les canaux préalablement établis entre correspondants. À chaque nouvel envoi d'information, à chaque nouvelle lettre ou témoignage, la connaissance de l'information précédente est supposée. Au-delà de la diversité des récits, un récit commun, socialement partagé, se construit.

Mais c'est précisément le développement de ce récit commun que le tremblement de terre de Lisbonne, par sa violence même, met en question. La production d'un discours indirect sur l'événement est perturbée par le trouble que la catastrophe a provoqué dans les voies de circulation habituelles de l'information. Après les premiers témoignages cités, ce qui fait défaut est le courrier régulier en provenance de Lisbonne. Dans les premières semaines de décembre, et faute d'information directe, les gazettes européennes s'attardent sur cette interruption²²⁵ et produisent, comme le fait également Du Pan dans la lettre citée ci-dessus, des nouvelles sur l'absence de nouvelles. Elles se réfèrent à l'interruption des voies normales de circulation des nouvelles, notent le manque de la poste ordinaire ainsi que de la gazette portugaise. Or, le courrier ordinaire, par contraste avec celui, extraordinaire, de la diplomatie et des cabinets, était justement le véhicule des lettres qui nourrissaient régulièrement les réseaux de

²²⁵ Cf. A. SAADA et J. SGARD, art. cit., p. 213 et *sqq.*

correspondance européens et aussi les périodiques. C'est par le biais de ces lettres qu'on pouvait espérer avoir des renseignements, de première main et plus détaillés, sur les dégâts produits par le séisme. Comme l'écrivait la *Gazette de Berne* du 17 décembre,

Tout ce qu'on sait du lamentable événement de Lisbonne ne roule jusqu'ici que sur ce qu'on en a appris par le courrier extraordinaire de l'ambassadeur du Roi près de S. M. T. F. lequel en apporta, le 18 du mois dernier, les 1^{ères} nouvelles à Versailles. Il en est aussi venu quelques avis par la voie de Madrid, d'où l'on y avait expédié quelques exprès qui par rapport à la difficulté de trouver des chevaux dans les stations ordinaires en Portugal, ont été obligés de faire une partie de leur route à pied. Mais on peut dire que, tant ici qu'en Espagne, on n'est informé que du simple fait de la catastrophe ; et qu'on manque du côté des particularités qui s'y rapportent, attendu que les courriers ordinaires restent jusqu'à présent en arrière²²⁶.

« On n'est informé que du simple fait de la catastrophe » : la lamentation sur l'absence de détails, produite plus d'un mois après l'événement, renvoie de nouveau à un raisonnement par indices face à l'opacité créée par la distance et par la violence de la destruction. Elle devrait également mettre l'historien en garde devant le caractère apocryphe de certains témoignages sur le séisme donnés comme authentiques et produits "sur le vif"²²⁷.

²²⁶ *Ibid.*, p. 216.

²²⁷ C'est le cas d'une série de lettres qui ont été publiées comme authentiques en 1779, dans un périodique allemand, le *Hannoversches Magazin*. Dans son ouvrage sur les effets du tremblement de terre de Lisbonne sur le protestantisme allemand, Ulrich Löffler suggère, avec des arguments plausibles de critique interne du document, le caractère fictionnel de ces lettres dont les premières se présentent comme ayant été écrites de Lisbonne *le jour même* du séisme. Cf. Ulrich LÖFFLER, *Lissabons Fall-Europas Schrecken. Die Deutung des Erdbebens von Lissabon im deutschsprachigen Protestantismus des 18. Jahrhunderts*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1999,

En réalité, au moment même où la *Gazette de Berne* se plaignait de l'absence de « particularités » et de la réduction de l'information au « simple fait de la catastrophe », le rétablissement des circuits habituels, avec l'arrivée des premières lettres de correspondants établis à Lisbonne, était en train de se produire. Toujours en raison de la perturbation du réseau postal, ces lettres sont arrivées à destination avec un retard considérable – environ un mois – par rapport à la date d'envoi et aux délais habituels du courrier en provenance de Lisbonne. Ainsi, le 15 décembre 1755, Jean-Louis Du Pan écrit à un de ses correspondants de la famille Freudenreich pour lui raconter de nouveaux détails sur le tremblement de terre. La source sur laquelle Du Pan s'appuie est maintenant Étienne de Beaumont, un commerçant genevois à Lisbonne qui avait écrit le 11 novembre une lettre sur ce dont il avait été témoin. Plus riche en détails que le récit de l'ambassadeur français, la lettre de Beaumont a été lue à haute voix au Conseil de Genève dont Du Pan était membre. Tout en permettant de confirmer quelques-unes des informations qui avaient déjà circulé à Genève à la fin de novembre, le témoignage de Beaumont donne des informations plus spécifiques sur les immeubles détruits, sur les origines des incendies, sur les raisons qui pourraient expliquer le grand nombre de victimes. Le récit de Beaumont, repris par Du Pan, se réfère également aux répliques et aux effets ravageurs des incendies pendant les jours qui ont suivi le grand séisme et raconte comment le commerçant a échoué dans une tentative pour retourner en ville et chez lui, accompagné de soldats, dans le but de sauver ses biens. Selon

p. 145-146. Voir aussi, et dans le même sens, Manuela Gouveia DELILLE, « Uma encenação epistolar sobre o terramoto de Lisboa : a "Sammlung authentischer Briefe" de 1779 », in Ana Cristina ARAÚJO *et al.*, *O Terramoto de 1755 : impactos históricos*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007, p. 333-342. En m'appuyant sur Hans-Jürgen Lüsebrink, j'ai utilisé moi-même des citations de ces lettres dans un article récent (« A notícia do terramoto no sistema de informação do Antigo Regime », cité *supra*, note 213) sans me rendre compte de leur caractère vraisemblablement apocryphe. Cela n'en fait évidemment pas moins un document de premier intérêt sur la mémoire du séisme. Je remercie Anne Saada de m'avoir indiqué le texte de Löffler et de m'avoir ainsi permis de faire cette correction.

l'estimation de Beaumont, le nombre de victimes s'élèverait à vingt-cinq mille et les pertes matérielles à trente millions de cruzados. En conclusion de sa lettre, Du Pan ajoute encore cinq petits paragraphes d'information additionnelle, obtenue par d'autres voies, sur le séisme à Lisbonne et sur ses effets dans d'autres villes. Un ajout de dernière minute nous montre que Du Pan avait reçu des nouvelles de Freudenreich sur Lisbonne juste avant l'envoi de sa propre lettre et nous donne un bon exemple du travail collectif d'accumulation d'information dans les réseaux de correspondance :

Je viens de recevoir votre lettre, mon cher ami, par laquelle je vois que vous avez eu des nouvelles de Lisbonne plus tôt que nous. Vous pourrez les comparer avec celles que je vous écris²²⁸.

La lettre de Jean-Louis Du Pan et ses détails sur la transmission du témoignage de Beaumont nous permettent de retrouver la différence dans le rythme de circulation de la nouvelle, selon le média qui la transmet. D'abord, nous pouvons constater une nouvelle fois la capacité du manuscrit à devancer l'imprimé : avant d'arriver éventuellement au support imprimé d'une gazette, le récit de Beaumont circule par lettre. Et, avant d'arriver à la lettre, il est diffusé par une lecture orale devant le Conseil de Genève. Ce sont vraisemblablement les notes prises pendant cette lecture à haute voix qui ont servi de base à la lettre de Du Pan. L'information sur le séisme passe de support en support, parcourant différents espaces sociaux et arrivant à différents destinataires – envoyée par lettre de Lisbonne, lue ensuite devant un auditoire collectif, puis de nouveau retranscrite dans de nouvelles lettres, avant d'être éventuellement imprimée dans une gazette qui pourra donner lieu à de nouvelles lectures en assemblée²²⁹.

²²⁸ « D. 6609 », dans *Les Œuvres complètes de Voltaire, op. cit.*, p. 413.

²²⁹ Un autre exemple de lecture à haute voix d'un récit du séisme : celle qui a été faite à l'Académie des Sciences de Paris, le 20 décembre, d'une lettre datée du 18 novembre. Cf. J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 25.

À Lisbonne : une non-nouvelle imprimée

Revenons maintenant au lieu de départ de la nouvelle. Dans un article précédent, j'ai analysé le traitement de l'information sur le tremblement de terre de 1755 dans la *Gazeta de Lisboa*²³⁰. Dans les livraisons publiées après la catastrophe, en particulier les numéros 45 et 46, datés respectivement du 6 et du 13 novembre 1755, le périodique n'a consacré que deux courts paragraphes aux effets de la catastrophe à Lisbonne. De plus, il l'a fait d'une manière très générale, avec de brèves références aux opérations de fouille des ruines :

De Lisbonne, le 6 novembre. Le premier jour du mois courant demeurera mémorable dans les siècles à venir, à cause des tremblements de terre et des incendies qui ont ruiné une grande partie de cette ville ; mais par bonheur on a trouvé dans les ruines les coffres du trésor royal et ceux de la plupart des particuliers²³¹.

De Lisbonne, le 13 novembre. Parmi les horribles effets du tremblement de terre qui a affecté cette ville le premier jour du mois courant, on compte la ruine de la grande tour appelée do Tombo, où étaient conservées les Archives du Royaume que l'on s'emploie à mettre en ordre ; et de nombreux édifices ont subi le même sort²³².

²³⁰ « A *Gazeta de Lisboa* e o terramoto de 1755: a margem do não escrito », *Análise Social*, vol. XXXIV (151-152), 2000, p. 619-637.

²³¹ « Lisboa, 6 de Novembro. O dia primeiro do corrente ficará memorável a todos os séculos pelos terremotos, e incêndios que arruinaram uma grande parte desta Cidade, mas tem havido a felicidade de se acharem na ruína os cofres da fazenda Real e da maior parte dos particulares ». (*Gazeta de Lisboa* [GL], 6-11-1755, n° 45). Je me base ici sur les exemplaires de la collection principale de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne, sous la cote J. 2510 M.

²³² « Lisboa, 13 de Novembro. Entre os horrorosos efeitos do terremoto, que se sentiu nesta Cidade no primeiro do corrente, experimentou ruína a grande torre chamada do Tombo, em que se guardava o Arquivo Real do Reino, e se anda arrumando ; e muitos Edifícios tiveram a mesma infelicidade ». (GL, 13-11-1755, n° 46).

Nous pouvons d’abord affirmer que ces courts récits ne constituent nullement des nouvelles. Au-delà des références, par ailleurs vagues, au sort des coffres et des archives, le périodique ne nous fournit aucun fait de première main ni aucun renseignement spécifique sur la catastrophe. Les lettres citées dans la première partie de cette étude nous en informent beaucoup mieux. Je pense pourtant, à rebours de la lecture anachronique que ces paragraphes ont suscitée chez plusieurs auteurs, que cette “pauvreté” informative de la gazette doit d’abord être analysée à la lumière du rôle informatif qu’avaient les différents médias du temps. Le paradoxe d’un périodique lisboète incapable de produire de l’information sur un événement qui a eu lieu sous ses yeux et que toute l’Europe a voulu suivre et commenter, se comprend un peu mieux si l’on prend en considération le statut de l’information imprimée à cette époque et les contraintes particulières, surtout au niveau local, qui pesaient sur elle. Ces dernières étaient à la fois typographiques et politiques.

Pour des raisons techniques d’abord, la gazette portugaise n’avait pas vocation à produire une information locale abondante, et il faut ajouter qu’en cela elle ne différait pas de la généralité des gazettes européennes. Avec une périodicité courte, hebdomadaire ou bihebdomadaire, les gazettes du XVIII^e siècle étaient incapables de reproduire les dernières nouvelles locales à grande vitesse. Les délais fixes et rigides de l’impression allouaient peu d’espace typographique à l’information locale et privilégiaient l’information internationale. Celle-ci, arrivée avec un décalage temporel, souffrait moins de la perte d’actualité et offrait, de ce fait, une plus grande marge de manœuvre typographique aux rédactions des gazettes.

Le deuxième type de contraintes, qui venaient s’ajouter aux contraintes techniques, était d’ordre politique. Censurées, en régime de monopole, les gazettes, en particulier dans l’espace destiné aux nouvelles de la cour, ne devaient pas faire de référence directe à des événements “subversifs”. J’entends

par là tout événement qui, par sa simple évocation, pourrait représenter un énoncé d'un "désordre" social et politique : des conflits diplomatiques ou sociaux, des meurtres, des violences, des accidents de la nature qui, comme le tremblement de terre, détruisent physiquement jusqu'aux lieux mêmes du pouvoir. Cette idée nous renvoie à la définition, esquissée au début de cet article, de la "nouvelle" perçue comme un danger potentiel.

Pour employer une expression empruntée à la psychologie sociale, on peut donc dire que l'« amplification sociale du risque » ne passait pas, à l'époque, par les pages imprimées des périodiques. Un des rôles d'une publication comme la gazette était, au contraire, d'empêcher et de réprimer cette « amplification sociale ». Dans les deux petits articles cités de la gazette portugaise, le caractère subversif ayant des effets « horribles », provoquant « malheur » et « ruine » du tremblement de terre de Lisbonne est rapidement évoqué, mais compensé en quelque sorte, par des mots qui suggèrent le retour à l'ordre ou, en tout cas, la récupération des trésors qu'on aurait pu penser perdus. Car l'« amplification sociale » des effets du tremblement de terre se faisait par d'autres voies. Elle se faisait notamment par l'oralité, par l'énorme quantité d'information incluant des prophéties et des rumeurs apocalyptiques prévoyant la destruction définitive de la ville dans un futur proche²³³ transmise oralement, dans les jours, semaines et mois qui ont suivi le séisme, par les milliers de survivants, tous témoins directs de la catastrophe.

Mais la question que nous devons nous poser ensuite est de savoir si, dans un exemple comme celui du tremblement de terre de Lisbonne, le périodique imprimé parvient à accomplir cette mission de réduire ou de contenir la peur de

²³³ Une série de prophéties se sont répandues à Lisbonne dans les mois qui ont suivi le tremblement de terre, en particulier celle qui prévoyait la destruction de la ville pour le 1^{er} novembre 1756, un an après la catastrophe. Le 29 octobre de cette année-là, un ordre du roi interdit même à la population de sortir de la ville, pendant les trois jours suivants. Cf. Thomas Downing KENDRICK, *The Lisbon Earthquake*, Londres, Methuen & Co, 1956, p. 74-75.

la catastrophe et de sa possible répétition. Événement débordant, omniprésent, ses effets sont visibles partout, y compris dans les pages apparemment laconiques de la gazette. En effet, lorsqu'on lit dans les entrelignes et même dans les lignes, on constate la présence certes indirecte mais bien constante du séisme. À la manière d'un refoulement impossible à contenir, la catastrophe, que le périodique avait pratiquement chassée de ses nouvelles locales, y opère un retour de trois manières au moins.

D'abord, le tremblement de terre est présent, à la fin de l'année 1755 et au long de l'année 1756, dans les nombreuses nouvelles qui arrivent de l'extérieur à la gazette, que ce soit en provenance des différentes régions et villes portugaises affectées (plusieurs villes et localités de l'Algarve, ainsi que les terres de Castelo de Vide, Guimarães, Alenquer, Mafra, Ericeira), des villes andalouses également touchées (Cordoue, Cadix, Séville), des villes et entrepôts du Nord de l'Afrique (Meknès, Salé, Mazagan), des principales villes d'Europe Centrale et d'Europe du Nord, enfin, des Açores, de Madère, des Antilles et de la Nouvelle-Angleterre. Ce dispositif, soulignons-le, n'est pas fondamentalement différent de celui des gazettes européennes. Les périodiques du Nord de l'Europe et aussi leurs nombreux lecteurs qui, comme Voltaire ou Du Pan, disposaient de leurs propres réseaux d'information ont construit leur version des faits à distance, en enregistrant d'abord les petites secousses qui se sont produites dans les villes les plus proches de leur lieu d'édition ; puis, en fonction de leur réseau de correspondance, leur information s'est élargie mais sans que l'on connaisse, au préalable, l'ampleur du séisme dans les différentes régions où il s'est fait sentir ni la violence particulière de la destruction de Lisbonne. Ce n'est que dans un second temps que celle-ci a été comprise, de manière brutale, certes, mais, comme l'on a vu, marquée par une forte opacité initiale. La perception du tremblement de terre apparaît ainsi comme une prise de conscience progressive, parmi la myriade de secousses, petites ou grandes, provoquées par le séisme. Du

point de vue de Lisbonne, cette opacité initiale est aggravée par la force de la destruction et le trouble provoqué dans les réseaux habituels de communication. La nécessité de réunir de l'information sur les effets du séisme autour et en dehors de la ville ne se fait pas moins sentir²³⁴.

Deuxièmement, le séisme est présent d'une manière indirecte, dans la section de petites annonces commerciales qui était publiée régulièrement à la toute fin de chaque livraison du périodique, normalement en italique, juste après les nouvelles de la cour. Dans les deux numéros du 6 et du 13 novembre 1755, deux brochures sont annoncées dans un but évident de protection des fidèles dans l'après-séisme. L'une d'entre elles, qui aurait été apportée de Rome en 1732 par un grand dignitaire ecclésiastique, le cardinal da Cunha, aurait des propriétés de protection contre « tremblements de terre, foudre et tempêtes »; l'autre contenait des prières qui auraient été prononcées par le pape Benoît XIII et qui seraient efficaces pour protéger de la mort subite. Bien antérieures à la catastrophe, ces brochures redeviennent d'actualité face aux nouvelles circonstances, et sont donc mises en vente et annoncées dans la gazette. Ce faisant, le périodique nous renvoie indirectement, mais d'une manière très concrète, aux conséquences plus profondes de la catastrophe et, plus précisément, à ce « risque social » vécu et partagé que les brefs articles cités plus haut essayaient, en quelque sorte, d'éviter.

Enfin, il y a un troisième niveau de présence indirecte du tremblement de terre dans les pages de la gazette portugaise, et il s'agit du plus important de tous. Une lecture plus attentive des numéros des 6 et 13 novembre révèle en effet un ensemble d'incohérences chronologiques frappantes restées inaperçues des

²³⁴ Voir, par exemple, le témoignage de Miguel Tibério PEDEGACHE envoyé de Lisbonne au *Journal étranger* et daté du 11 novembre, qui inclut, comme la *Gazeta de Lisboa*, des références aux conséquences du séisme dans différentes localités du Portugal (cité par J.-P. POIRIER, *op. cit.*, p. 23).

historiens qui ont utilisé cette source. Commençons par celle qui est le plus évidente : dans le numéro du 6 novembre, la brochure destinée à protéger des « tremblements de terre, [de] la foudre et [des] tempêtes » est annoncée comme « ayant déjà fait preuve » de son efficacité dans le séisme du premier novembre. Voici ce que dit l'annonce :

On a imprimé une brochure contre les tremblements de terre, la foudre et les tempêtes que le Très Éminent Cardinal da Cunha a apportée de Rome l'an mille sept cent trente-deux. C'est un bouclier de mots sacrés avec lequel tous se protégeaient en Italie, en l'affichant aux fenêtres et aux portes. Et il est si efficace que, dans un couvent de la place de Chaves que le tremblement de terre du premier novembre a ruiné, la cellule d'un religieux qui l'avait placé à sa fenêtre en est sortie indemne. On publiera cette brochure lundi prochain²³⁵.

À Chaves, donc, un lieu fortifié, un moine aurait affiché à sa fenêtre la brochure dont la parution est annoncée aux lecteurs de la gazette, et sa cellule aurait ainsi été épargnée par le séisme, contrairement au reste du couvent. Le problème de vraisemblance que la lecture de cette annonce pose est que Chaves se situe dans l'extrême Nord du Portugal, à plus de quatre cent soixante kilomètres de Lisbonne. Le même périodique qui n'a presque pas produit d'information sur les effets de la catastrophe dans la ville même de son édition aurait ainsi fait preuve d'une rapidité de réaction assez remarquable par rapport aux effets lointains du séisme. Car il aurait fallu une extraordinaire rapidité pour

²³⁵ « *Sahiu impresso hum papel contra os terremotos, ou tremores de terra, raios e tempestades, que o Eminentissimo Cardeal da Cunha trouxe de Roma no anno de mil sete centos trinta e dous, em que todos na Italia se perveniam em pôr este escudo das sagradas palavras nas suas janelas, e portas, e com tanto effeito, que arruinando o terremoto do primeiro de Novembro hum Convento de Religiosos na Praça de Chaves, ficou ileza a cella de hum Religioso que o tinha na sua janella. Cuijo papel se publicará segunda feira* ». (GL, 6-11-1755, n° 45).

qu'une telle anecdote arrive à Lisbonne à temps pour être publiée dans la gazette, le 6 novembre. En vérité, et vu les très strictes contraintes de temps préalables à la publication du périodique – il fallait compter deux jours pour le contrôle censorial et pour le travail d'impression²³⁶ –, cela supposerait que le texte arrive à Lisbonne en trois jours et donc qu'une moyenne de plus de cent cinquante kilomètres par jour eût été parcourue. N'importe quel calcul élémentaire sur la vitesse maximale nécessaire pour parcourir, à l'époque, une telle distance en si peu de temps, rend cette hypothèse invraisemblable (à supposer même, ce qui paraît peu plausible, qu'il y ait eu urgence à publier une telle histoire dans la gazette). Des contre-exemples abondent dans le même sens : il a fallu six jours pour que la nouvelle du tremblement de terre arrive à Braga, à trois cent soixante kilomètres de la cour²³⁷.

Cela nous oblige à considérer une autre possibilité, bien plus probable : cette incohérence chronologique est l'indice d'une discordance entre la date affichée par le périodique – le 6 novembre – et sa date de publication réelle. L'édition de la gazette datée du 6 novembre 1755 est un "faux". Celle-ci a certainement été publiée plusieurs semaines après cette date. Elle a néanmoins été datée de manière à apparaître au lecteur comme la suite immédiate du numéro précédant la catastrophe.

Dans la gazette datée du 13 novembre 1755, on remarque des incohérences similaires : la date affichée dans l'en-tête du périodique est incompatible avec celle des récits sur les effets des séismes en Andalousie. Le récit du séisme à Cordoue est daté du 10 décembre, alors que ceux de Cadix et de Séville portent, respectivement, les dates des 7 et 8 novembre. Si une erreur de composition

²³⁶ Selon l'information parue dans un journal manuscrit de 1732, le *Diário das Novidades que sucedem em Lisboa...*, le texte original de la gazette était révisé deux jours avant la parution. Cf. A. BELO, *Nouvelles d'Ancien Régime...*, op. cit., p. 81-86.

²³⁷ Cf. Maria Luísa BRAGA, « A polémica dos terramotos em Portugal », *Cultura, História e Filosofia*, V, 1986, p. 549.

typographique – un lapsus révélateur de la vraie date d'impression ? – peut aider à expliquer la première incohérence, les deux dates suivantes sont, exactement comme l'épisode de Chaves dans l'annonce de la brochure, trop proches de la date d'édition du périodique pour que celle-ci puisse être vraie. Il aurait fallu bien plus de cinq ou six jours pour faire imprimer dans la gazette portugaise des récits envoyés – tout urgents qu'ils aient été – du Sud de l'Espagne. Nous devons en conclure que l'édition du 13 novembre a, comme celle du 6, paru avec un décalage par rapport à la date affichée dans l'en-tête du périodique. Les deux numéros ont été antidatés.

En vérité, la datation apocryphe de ces deux numéros est l'indice signalant la nouvelle la plus importante sur le tremblement de terre, que la gazette a omise : la destruction totale ou partielle de l'atelier typographique du périodique, qui était, au moment du séisme, celui de Pedro Ferreira. Une telle hypothèse gagne en consistance si on y ajoute l'information, que l'on peut lire également dans les petites annonces du périodique, selon laquelle cet atelier avait été transféré, moins d'un an auparavant²³⁸, à la rua Nova dos Ferros, située en face de l'église de la Conceição Nova, juste derrière le côté nord du *Terreiro do Paço*, en plein cœur de la *baixa* lisboète, le quartier le plus affecté par le séisme, et donc soumis au triple ravage des grandes secousses, du raz-de-marée et des incendies.

Les effets de la destruction du centre de la ville sur la fabrication et la distribution de la gazette portugaise, comme d'ailleurs sur toute l'activité des libraires et des imprimeurs, ont dû se faire sentir pendant des semaines, voire des mois. Les différentes collections de la gazette qui sont arrivées jusqu'à nous portent en elles des traces claires de cette désorganisation qui l'a affectée : à l'incohérence des dates signalée plus haut, il faut ajouter des livraisons

²³⁸ Cf. L'espace des petites annonces de la *Gazeta de Lisboa* du 23-1-1755, signalant au lecteur le changement de l'atelier de l'imprimeur de la gazette.

manquantes, pour la fin de l'année 1755, dans les séries conservées. En réalité, aucune série existante ne va, à ma connaissance, au-delà du numéro 48, daté du 27 novembre 1755²³⁹. En outre, dans au moins trois collections importantes, les numéros 47 et 48 – datés du 20 et du 27 novembre dans le fonds principal de la Bibliothèque Nationale de Lisbonne – portent la date du 2 novembre. C'est le cas, toujours à Lisbonne, des collections de la Bibliothèque d'Ajuda et de l'Académie des Sciences ; c'est également le cas de la série conservée au Harry Ransom Center de l'Université du Texas, à Austin²⁴⁰. Des impressions différentes ont été faites pour une même livraison, peut-être à des moments différents. Seule une recherche de bibliographie matérielle détaillée, en croisant ces différentes collections, permettrait d'interpréter plus rigoureusement ces détails significatifs. Il reste que l'hypothèse la plus vraisemblable, étant donné la localisation de l'imprimerie dans la ville, est celle d'une interruption temporaire de la possibilité d'imprimer le périodique, ce qui aura entraîné une discontinuité dans sa publication régulière. À partir du moment où la réimpression du périodique a pu reprendre, un changement du lieu de vente habituel – qui correspond aussi certainement à un changement du lieu d'impression – est annoncé aux lecteurs. En effet, dans le numéro cité du « 6 novembre », juste avant l'avis concernant la publication des deux brochures « protectrices », on lit l'information suivante :

La publication des gazettes se poursuit, selon le rythme habituel ; celles-ci sont en vente sur le parvis São Domingos, chez Bento Soares. On y trouvera également les deux brochures suivantes.

²³⁹ Voir, dans le même sens, la description bibliographique d'Inocêncio Francisco DA SILVA, entrée « Gazeta de Lisboa », in *Diccionario Bibliographico Portuguez*, vol. III, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1859, p. 140.

²⁴⁰ Voir Jane MANASTER, « The "Gazetas de Lisboa": an Archive of Portugal », *Portuguese Studies*, vol. IX, 1993, p. 155.

[de protection contre les tremblements de terre et la mort subite]²⁴¹.

À la fin de l'année 1756, toujours selon les petites annonces de la gazette, l'atelier de Pedro Ferreira avait enfin trouvé un nouvel emplacement, à la *calçada de Arroios*²⁴².

Dans l'annonce qui affirme la continuité de la publication du périodique, le verbe « se poursuivre » n'informe pas les lecteurs que la publication de la gazette n'a pas été interrompue. Cette discontinuité était suffisamment connue du public. Au contraire, l'annonce sert à informer les lecteurs de la reprise de la publication dans sa séquence normale – et, au passage, du nouvel emplacement de vente du périodique –, avec le désir de restaurer symboliquement une continuité brutalement interrompue. Indépendamment d'éventuelles instructions politiques sur le contenu de la gazette qui, dans les circonstances, ont bien sûr pu intervenir, il s'agissait de poursuivre la publication “comme si” les événements du premier novembre 1755 n'avaient pas eu le pouvoir de briser l'ordre du temps tel qu'il se traduisait dans le dispositif interne du périodique. La continuité, l'absence de ruptures dans l'enchaînement temporel était en effet fondamentale tant dans la forme que dans le contenu d'une gazette. Du point de vue formel, le souci de la continuité se traduisait dans le respect strict de l'ordre de succession des numéros, dans la prolongation du texte de livraison en livraison et dans la constitution, à la fin de chaque année, d'un volume annuel de gazettes. Le format continu du livre de l'année se superposait ainsi au format discontinu, en cahiers séparés les uns des autres, de la publication hebdomadaire. Le livre donnait corps à un travail de refoulement de l'actualité immédiate et d'intégration des événements qui avaient lieu dans le présent dans

²⁴¹ « *As Gazetas se continuam pelos seus numeros successivos, as quaes se vendem no Adro de Sam Domingos na logea de Bento Soares, e nesta mesma parte se acharám os dous papeis seguintes* ». (GL, 6-11-1755, n°45).

²⁴² GL, 17-11-1756.

un discours plus long, tourné vers la postérité et vers la préservation de la mémoire. C'est cette contradiction entre le travail de refoulement de l'actualité et l'impact concret de celle-ci que le tremblement de terre vient aggraver brutalement, en donnant, au moins pendant quelque temps, un aspect résolument paradoxal à cette publication périodique.



*Lisbonne avant le tremblement de terre de 1755 (détail),
Igreja da Ordem Terceira de São Francisco, Salvador de Bahia, Brésil.
(Photo Marc Dujardin).*

Voltaire et l'optimisme leibnizien

Marc Parmentier

Université Lille 3, UMR Savoirs, Textes, Langage

Le tremblement de terre de Lisbonne déclenche dans l'œuvre de Voltaire deux répliques majeures. La première est immédiate : le *Poème sur le désastre de Lisbonne* est rédigé dans les semaines qui suivent la nouvelle parvenue à Voltaire fin novembre 1755. La seconde est différée. *Candide*, rédigé en 1758, est publié en janvier 1759. Entre les deux, un point commun, la question de l'optimisme. La question n'est pas nouvelle pour Voltaire. Selon René Pomeau, c'est elle qui l'a déterminé à inventer la forme littéraire du conte philosophique²⁴³. Mais s'agit-il de la même question et du même optimisme dans les deux ouvrages ?

Dans le *Poème*, l'optimisme est associé principalement au nom du poète anglais Alexander Pope. Dans *Candide*, il est associé à celui de Leibniz, mais de manière tellement caricaturale qu'on a du mal à assimiler les sentences du philosophe de Thunder-ten-tronckh aux raisons de celui de Hanovre. L'objectif de cette contribution est de délimiter au plus juste le rôle imparti par Voltaire à la philosophie leibnizienne dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne* et dans

²⁴³ « Dans l'histoire de l'œuvre voltairienne l'invention du conte philosophique paraît liée à la réflexion sur l'optimisme-pessimisme ». VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, éd. René POMEAU, *The Complete Works of Voltaire*, Voltaire Foundation, Taylor Institution Oxford, 1980, p. 19.

Candide. Pour ce faire, il faut commencer par définir la place de l'optimisme dans ses écrits antérieurs.

Voltaire et l'optimisme

Ce sont d'abord, *a contrario*, les vigoureuses critiques adressées au pessimisme de Pascal, publiées en 1732, qui laissent transparaître l'optimisme de Voltaire²⁴⁴. Celui-ci s'exprime également dans le sixième *Discours en vers sur l'homme* rédigé en 1737. Il s'agit dans les deux cas d'un optimisme religieux résultant de la croyance en un ordre du monde. Comme ne manquera pas de lui rappeler ultérieurement Jean-Jacques Rousseau²⁴⁵, l'optimisme est, selon la formule de René Pomeau, une « conséquence nécessaire du déisme »²⁴⁶. Le *Traité de métaphysique* laisse transparaître quant à lui un optimisme dérivant d'une tradition humaniste.

En 1755 Voltaire a donc la réputation bien établie d'être un partisan du monde le plus parfait, au point d'être « accusé » de l'être²⁴⁷. Néanmoins, depuis plusieurs années, son optimisme cohabite avec maintes protestations d'indignation devant le mal moral et physique dont il a fait la triste expérience. L'évidence du mal constitue-t-elle une réfutation de l'optimisme ? C'est ce que

²⁴⁴ Dans ses *Remarques sur Pascal*, ajoutées en 1734 à l'édition des *Lettres Philosophiques*.

²⁴⁵ « Ces questions se rapportent toutes à l'existence de Dieu. [...] Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes ; si on la nie, il ne faut pas discuter sur ses conséquences ». Jean-Jacques ROUSSEAU, lettre du 18 août 1756, in *Œuvres complètes*, éd. Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Paris, Gallimard, 1969, t. IV, p. 1068.

²⁴⁶ René POMEAU, *La Religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1969, p. 288. Voir également (p. 126) : « Un déisme optimiste bien prouvé est un préservatif contre l'humeur noire. Aux angoisses d'un Pascal, aux terreurs des dévots, on oppose la vue rassurante de l'ordre du monde fondé sur la toute puissance de l'Être suprême ».

²⁴⁷ Dans ses *Lettres flamandes ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle*, l'abbé Duhamel cherche à mettre en évidence les contradictions du déisme à travers celle du principe selon lequel le monde serait le plus parfait, attribué à Pope et à son « élève », Voltaire. Par exemple celui-ci se contredit en critiquant Pascal, lequel « ne pouvait pas être autrement qu'il n'était » et « contribuait à la perfection de l'univers ». *Lettres flamandes ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle*, Lille, chez Danel, 1753, p. 20.

pourraient faire croire les lettres qu'il fera parvenir à la duchesse de Saxe Gotha, lorsque celle-ci s'obstinera à croire au « tout est bien » au moment où ses États seront ravagés par la guerre de sept ans. Mais Voltaire se convainc-t-il lui-même ? Entre l'évidence du mal et l'optimisme, y a-t-il contradiction ? D'un point de vue philosophique, non. L'optimisme philosophique n'exclut pas l'existence du mal. Voltaire le sait bien. Il faut donc parler d'une cohabitation entre deux évidences qui, ne trouvant pas leur dialectique, le plongent dans le malaise et l'inquiétude²⁴⁸.

Pour Voltaire, les termes du débat, dramatisés par la catastrophe de Lisbonne, sont d'abord religieux. C'est pourquoi ce n'est pas à un philosophe mais à un poète qu'il emprunte la formule de l'optimisme, un poète qu'il a rencontré à Londres, Alexander Pope, auteur d'un *Essai sur l'homme* publié en 1733, qui remporte un large succès. Malgré l'admiration que Voltaire lui porte, il faut parler de convergence et non d'influence, puisque Voltaire est parvenu à l'optimisme par ses propres réflexions²⁴⁹ et qu'il subsiste une distance infranchissable entre son déisme anti-chrétien et le catholicisme teinté de déisme de Pope²⁵⁰. Voltaire va jusqu'à suggérer l'influence inverse²⁵¹, mais il anéantit lui-même cette hypothèse en affirmant ailleurs que c'est Lord

²⁴⁸ « Tout serait dit, si Voltaire parvenait à écarter toute inquiétude. Mais il ne réussit pas à boucler complètement la dialectique de l'optimisme. Dans le « Tout est bien » de Leibniz et de Pope, il aperçoit une faille. Il a trop éprouvé la réalité du mal, il en sent trop la pointe lancinante pour accepter qu'on le fasse disparaître au détour d'un raisonnement. Le déisme de Cirey est menacé d'une crise : par là, il est susceptible d'évolution ». R. POMEAU, *op. cit.*, p. 126.

²⁴⁹ Selon R. POMEAU, les *Remarques sur Pascal* « s'accordent avec l'*Essai sur l'homme* de Pope, mais n'en procèdent pas. Voltaire a découvert lui-même ces idées aux lieux où les avait prises le poète anglais, dans les conversations de Bolingbroke, dans Locke et dans Leibniz, dans les propos et le genre de vie des honnêtes gens de France et d'Angleterre ». *Ibid.*, p. 234.

²⁵⁰ *Ibid.*, p. 131.

²⁵¹ Parlant de l'*Essai sur l'homme*, Voltaire déclare : « Ce sont des épîtres morales en vers qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les *Pensées* de Pascal » (à Cideville, 20 septembre 1735). VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. Théodore BESTERMAN, Paris, Gallimard, 1978, t. I, p. 633-634.

Bolingbroke qui a engagé Pope à rédiger son poème²⁵². Il se contredit encore en suggérant, dans les *Lettres philosophiques*, que la substance de l'*Essai sur l'homme* est tirée d'une autre source, les *Characteristics* de Lord Shaftesbury²⁵³. Enfin, dans le même contexte, il associe l'optimisme de Pope à celui de Leibniz²⁵⁴. Mais s'agit-il du même optimisme chez ces deux auteurs ?

Les divergences entre Pope et Leibniz sont flagrantes. Elles résultent en premier lieu de l'opposition entre les formules « tout est bien » et « le meilleur des mondes possibles ». Même si la première ne figure pas littéralement dans l'*Essai sur l'homme*²⁵⁵ (alors que l'idée du meilleur des mondes y est présente²⁵⁶), il reste vrai, comme le suggère la formule, que l'ouvrage de Pope minimise le mal en en faisant l'effet d'une parallaxe humaine, d'un faux point de vue inspiré par l'orgueil, à corriger par la considération de la pluralité des mondes ou des

²⁵² Voir R. POMEAU, *op. cit.*, p. 237. Voltaire a rencontré Lord Bolingbroke, leader du parti tory, au cours de son exil en France. Il l'a retrouvé à Londres en 1732 et a tâché de rester en contact avec lui au début de son séjour en Angleterre. C'est sur son conseil qu'il a lu l'*Essai sur l'entendement humain* de John Locke.

²⁵³ « ... L'*Essai sur l'Homme* de Pope me paraît le plus beau poème didactique, le plus utile, le plus sublime qu'on ait jamais fait dans aucune langue. Il est vrai que le fond s'en trouve tout entier dans les *Caractéristiques* du lord Shaftesbury ; et je ne sais pourquoi M. Pope en fait uniquement honneur à M. de Bolingbroke, sans dire un mot du célèbre Shaftesbury, élève de Locke ». VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, vingt-deuxième lettre, M. Pope et quelques autres poètes fameux, éd. Olivier FERRET et Anthony MCKENNA, Paris, Garnier, 2010, p. 234. L'ouvrage de SHAFTESBURY, *Characteristics of Men, Manners, Opinions, Times*, est paru en 1711.

²⁵⁴ « Comme tout ce qui tient à la métaphysique a été pensé de tous les temps et chez tous les peuples qui cultivent leur esprit, ce système tient beaucoup de celui de Leibnitz, qui prétend que de tous les mondes possibles Dieu a dû choisir le meilleur, et que, dans ce meilleur, il fallait bien que les irrégularités de notre globe et les sottises de ses habitants tinsent leur place ». *Lettres philosophiques*, 1733, vingt-deuxième lettre, éd. cit.

²⁵⁵ La formule finale de la première épître, parfois traduite par « tout est bien », est en réalité : « One truth is clear, whatever is, is right ». Alexander POPE, *An Essay on Man*, éd. Michèle PINSON, Œuvres et Valsery, Ressouvenances, 1995, p. 44.

²⁵⁶ « *Of Systems possible, if 'tis confest / That Wisdom infinite must be form the best, / Where all must full or not coherent be, / And all that rises, rise in due degree* ». *Ibid.*, p. 30. Or chacun de ces systèmes doit être le meilleur : « *And if each system in gradation roll, / Alike essential to th' amazing whole; / The least confusion but in one, not all / That system only, but the Whole must fall* ». *Ibid.*, p. 42.

systèmes²⁵⁷. Aux yeux d'esprits supérieurs, Newton ferait figure de singe²⁵⁸. Ramené au point de vue général, le mal apparent s'avère un bien. De plus, l'égale présence de Dieu dans chacune de ses créatures a un effet de nivellement²⁵⁹. Pour Leibniz, au contraire, le mal n'est nullement apparent mais bien réel²⁶⁰. Le mal moral est, par nature, pire que le mal physique. Celui provoqué par les hommes est donc plus grave que celui provoqué par les catastrophes naturelles²⁶¹. La source du mal moral est le péché originel, entièrement imputable à l'homme qui l'a commis librement. Mais conformément à la formule liturgique de la *felix culpa*, c'est également lui qui fait du monde créé le meilleur des mondes en ce qu'il entraîne la rédemption et la grâce²⁶². Si, comme le fait Pope, minimiser le mal conduit à minimiser la différence entre l'état d'innocence et l'état de péché, on ne saurait le reprocher à la doctrine leibnizienne qui, tout au contraire, place le péché originel en son centre.

²⁵⁷ Ce qui semble une injustice du point de vue de l'homme n'en est pas une du point de vue du tout : « *Respecting Man, whatever wrong we call, / May, must be right, as relative to all* ». *Ibid.*, p. 30. Cf. « *All partial Evil, universal Good* ». *Ibid.*, p. 44.

²⁵⁸ « *Superior beings, when of late they saw / A mortal Man unfold all Nature's law, / Admir'd such wisdom in an earthly shape, / And shew'd a Newton as we shew an Ape* ». *Ibid.*, p. 48.

²⁵⁹ « *To him no high, no low, no great, no small; / He fills, he bounds, connects, and equals all* ». *Ibid.*, p. 44. Ceci s'oppose à la hiérarchie des monades leibniziennes, et en particulier la différence entre les esprits, capables de réflexion, capables d'exprimer Dieu, et les âmes ou monades inférieures qui perçoivent et expriment seulement le monde.

²⁶⁰ « *Leibniz, however, as we have seen, begins from a quite different viewpoint, from that of the real conflict between man's everyday experience of a wicked world and the theological account of God's nature – a conflict which Bayle had emphasized with much persuasive skill* ». William Henry BARBER, *Leibniz in France, from Arnauld to Voltaire, a Study in French Reactions to Leibnizianism, 1670-1760*, Oxford, Clarendon Press, 1955, p. 112.

²⁶¹ C'est pourquoi un empereur romain peut faire plus de mal qu'un tremblement de terre : « Il est encore bon de considérer que le mal moral n'est un si grand mal que parce qu'il est une source de maux physiques, qui se trouve dans une créature des plus puissantes et des plus capables d'en faire. [...] Un seul Caligula, ou Néron, en a fait plus qu'un tremblement de terre ». Gottfried Wilhelm LEIBNIZ, *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, éd. Jacques BRUNSCHWIG, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p. 119.

²⁶² « Il est vrai qu'on peut s'imaginer des mondes possibles, sans péché et sans malheur, et on en pourrait faire comme des romans, des utopies, des sévarambes ; mais ces mêmes mondes seraient d'ailleurs fort inférieurs en bien au nôtre. [...] Nous savons d'ailleurs que souvent un mal cause un bien, auquel on ne serait point arrivé sans ce mal... et ne chante-t-on pas la veille de Pâques dans les églises du rite romain, *O certe necessarium Adæ peccatum, Quod Christi morte deletum est! O Felix culpa, quæ talem ac tantum Meruit habere Redemptorem!* ». *Essais de Théodicée*, éd. cit., p. 109.

Mais l'opposition entre les deux optimismes réside surtout dans l'opposition entre deux démarches. Celle de Pope est une démarche *a posteriori*. Elle vise à rabaisser l'orgueil de l'homme en s'appuyant sur le constat de la faiblesse de ses facultés. C'est en premier lieu cette faiblesse qu'il faut interpréter non comme un mal mais comme un bien²⁶³, dans la mesure où les facultés humaines sont adaptées à la destination que Dieu leur assigne. Sur ce point, l'argumentation de Pope radicalise un argument central dans *l'Essai sur l'entendement humain* de John Locke²⁶⁴. Tout raisonnement prétendant entrer dans les raisons de Dieu est à rejeter en tant que conséquence directe d'un orgueil intellectuel.

C'est le cas en particulier de l'explication que Malebranche apporte au problème du mal, en s'appuyant sur la conviction que Dieu agit toujours par des lois générales et non par des décisions particulières. Pour réfuter cette explication orgueilleuse, Pope invoque précisément l'exemple d'un tremblement de terre²⁶⁵. Or, ici, la parenté entre Malebranche et Leibniz est étroite. L'un et

²⁶³ « *Then say not man's imperfect, Heav'n in fault; / Say rather man's as perfect as he ought; / His knowledge measured to his state and place, / His time a moment, and a point his space* ». *Essay on man*, éd. cit., p. 32. « *Know thy own point: this kind, this due degree / Of blindness, weakness, Heav'n bestows on thee. / Submit: in this or any other sphere* » *Ibid.*, p. 44).

²⁶⁴ « Les facultés qui nous servent à connaître les choses, sont proportionnées à notre état dans ce monde. Dieu, qui par sa sagesse infinie nous a faits tels que nous sommes, avec toutes les choses qui sont autour de nous, a disposé nos sens, nos facultés, et nos organes de telle sorte qu'ils pussent nous servir aux nécessités de cette vie, et à ce que nous avons à faire dans ce monde ». John LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, trad. Pierre COSTE, 5^e édition, éd. Philippe HAMOU, Paris, Livre de Poche, 2009, p. 477-478. Locke imagine que les hommes aient des yeux-microscopes, capables de voir l'infiniment petit. En réalité, ils n'amélioreraient pas notre connaissance mais nous transporterait dans un autre monde (« Si un homme avait la vue mille ou dix mille fois plus subtile qu'il ne l'a par le secours du meilleur microscope, il verrait avec les yeux sans l'aide d'aucun microscope des choses plusieurs millions de fois plus petites que le plus petit objet qu'il puisse discerner présentement, et il serait ainsi en état de découvrir la texture et le mouvement des petites particules dont chaque corps est composé. Mais dans ce cas il serait dans un monde tout différent de celui où se trouve le reste des hommes », éd. cit., p. 479). Cette fiction a manifestement inspiré Pope : « *Why has not Man a microscopic eye? / For this plain reason, Man is not a Fly* ». *An Essay on Man*, éd. cit., p. 40. Dans son *Essai sur la nature du feu*, Voltaire déclare : « nous en saurons toujours assez pour notre usage, et trop peu pour notre curiosité ». VOLTAIRE, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. XVII, p. 76.

²⁶⁵ « *But errs not Nature from this gracious end, / From burning suns when livid deaths descend, / When earthquakes swallow, or when tempests sweep / Towns to one grave, whole nations to the deep? / No 'tis*

l'autre raisonnent *a priori*. Pour Leibniz, par sa capacité à s'élever au principe de raison, l'esprit humain contribue à la gloire de Dieu en comprenant la rationalité du monde qui se manifeste, entre autres, par les lois qui le gouvernent. Voilà pourquoi Leibniz rejette expressément l'attitude de « patience par force » qui résume assez bien la morale formulée dans l'*Essai sur l'homme* ainsi que dans le sixième *Discours en vers sur l'homme*²⁶⁶.

L'opposition entre Leibniz et Pope est également l'opposition entre une thèse religieuse et une thèse philosophique. Même si, dans le cas de Leibniz, la métaphysique conduit à la théologie, il ne faut pas confondre cet ordre des raisons avec l'ordre inverse.

Voltaire et Leibniz

Dans l'ensemble de son œuvre, Voltaire fait de fréquentes références à Leibniz et aux multiples facettes de cet esprit universel²⁶⁷. Sur le plan philosophique, il a pris connaissance des principes de sa philosophie à Londres, à travers la polémique qui a opposé Leibniz à Samuel Clarke (que Voltaire

reply'd) the first Almighty Cause / Acts not by partial but by general laws ». *Essay on man*, éd. cit., p. 36. C'est sans doute à la prévalence des lois générales que songe D'Alembert lorsqu'il cite Malebranche parmi les tenants de l'optimisme dans l'article « Optimisme » de l'*Encyclopédie* : « on appelle ainsi l'opinion des philosophes qui prétendent que ce monde-ci est le meilleur que Dieu pût créer, le meilleur des mondes possibles. Le père Malebranche, & surtout M. Leibnitz, ont fort contribué à accréditer cette opinion ».

²⁶⁶ « Le Chinois argumente : on le force à conclure / Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires ; / Et que, sans fatiguer par de lâches prières / La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer, / On doit subir la loi qu'on ne peut corriger, / Voir la mort d'un œil ferme et d'une âme soumise ». VOLTAIRE, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. XVII, p. 518-519.

²⁶⁷ « C'était peut-être le savant le plus universel de l'Europe : historien infatigable dans ses recherches, jurisconsulte profond, éclairant l'étude du droit par la philosophie, tout étrangère qu'elle paraît à cette étude ; métaphysicien assez délié pour vouloir réconcilier la théologie avec la métaphysique ; poète latin même, et enfin mathématicien assez bon pour disputer au grand Newton l'invention du calcul de l'infini, et pour faire douter quelque temps entre Newton et lui ». VOLTAIRE, *Le Siècle de Louis XIV*, chapitre 34, *Œuvres historiques*, éd. R. POMEAU, Paris, Gallimard, 1957, p. XXX.

considère comme un grand philosophe bien que sa doctrine coïncide avec celle de Newton), donc à travers le point de vue des « monades anglaises » influencées par la querelle de priorité entre Leibniz et Newton au sujet de l'invention du calcul différentiel. Ce n'est pas le point de vue le plus avantageux. Les Anglais réfutent Leibniz en raisonnant, c'est ce qu'a fait Samuel Clarke ; en l'ignorant, c'est ce qu'a fait Locke ; en riant, c'est ce qu'a fait Lord Bolingbroke²⁶⁸, et c'est ce que fera Voltaire.

Ultérieurement, l'engouement d'Émilie du Chatelet pour le leibnizianisme contraint ce dernier à approfondir très sérieusement la métaphysique en général et la métaphysique leibnizienne en particulier. C'est donc dans les *Eléments de la philosophie de Newton*, réponse aux *Institutions physiques de Madame Du Chatelet*, qu'il mène le plus loin la discussion des principes du système. Dans cet ouvrage, il met en place une très ironique réfutation par l'absurde de l'« harmonie préétablie » (qui, dans le système de Leibniz, rend compte de la correspondance entre l'âme et le corps). Tout bien réfléchi, selon les principes leibniziens, Dieu n'avait aucune raison suffisante de faire correspondre l'âme et le corps et aurait pu tout aussi bien les dissocier au lieu de les unir²⁶⁹. Cette objection extravagante

²⁶⁸ Voir W. H. Barber, *op. cit.*, p. 111.

²⁶⁹ « Le quatrième sentiment est celui de l'harmonie préétablie de Leibnits. Dans son hypothèse l'âme n'a aucun commerce avec son corps ; ce sont deux horloges que Dieu a faites, qui ont chacune un ressort, et qui vont un certain temps dans une correspondance parfaite : l'une montre les heures, l'autre sonne. L'horloge qui montre l'heure ne la montre pas parce que l'autre sonne ; mais Dieu a établi leur mouvement de façon que l'aiguille et la sonnerie se rapportent continuellement. Ainsi l'âme de Virgile produisait l'*Énéide*, et sa main écrivait l'*Énéide* sans que cette main obéît en aucune façon à l'intention de l'auteur ; mais Dieu avait réglé de tout temps que l'âme de Virgile ferait des vers, et qu'une main attachée au corps de Virgile les mettrait par écrit. Sans parler de l'extrême embarras qu'on a encore à concilier la liberté avec cette harmonie préétablie, il y a une objection bien forte à faire : c'est que si, selon Leibnitz, rien ne se fait sans une raison suffisante, prise du fond des choses, quelle raison a eue Dieu d'unir ensemble deux êtres incommensurables, deux êtres aussi hétérogènes, aussi infiniment différents que l'âme et le corps, et dont l'un n'influe en rien sur l'autre ? Autant valait placer mon âme dans Saturne que dans mon corps : l'union de l'âme et du corps est ici une chose très superflue ». VOLTAIRE, *Eléments de la philosophie de Newton*, partie I, chap. VI, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. XV, p. 228.

rappelle les expériences de pensées farfelues de Locke à propos de l'identité personnelle dans son *Essai sur l'entendement humain*²⁷⁰, mais aussi les fantaisies philosophiques des contes. Elle porte à faux dans la mesure où, pour Leibniz, les corps ne sont pas à proprement parler des substances mais des composés. L'union de l'âme et du corps n'est ainsi qu'une relation entre-expressive entre des substances. Si l'âme exprime plus distinctement certaines substances (celles qui constituent son corps), elle exprime également, confusément, toutes les autres.

Les autres concepts centraux du système leibnizien semblent à Voltaire plus « extraordinaires »²⁷¹ encore. Voltaire retourne contre Leibniz le principe fondamental de sa philosophie, le principe de raison suffisante, en répétant un argument déjà formulé par Samuel Clarke. Une situation dans laquelle un atome A se déplace vers l'est et un atome B vers l'ouest semble équivalente à la situation symétrique, et la différence entre elles totalement dépourvue de raison²⁷². Une nouvelle fois l'objection porte à faux, ne serait-ce que parce que, pour Leibniz, les atomes n'existent pas, précisément pour une raison proche de celle que formule Voltaire. Des atomes constitueraient en effet des substances toutes identiques et indistingables. Ils seraient donc contraires au « principe des

²⁷⁰ Dans le chapitre 2.27 de l'*Essai sur l'entendement humain*, Locke montre que l'identité de la personne ne repose pas sur l'identité de l'âme mais seulement sur la conscience. Il imagine deux personnes partageant une même âme (éd. cit., p. 527).

²⁷¹ « Mais le reste du système de Leibnits est bien plus extraordinaire », VOLTAIRE, *Éléments de la philosophie de Newton*, partie I, chap. VI, éd. cit., p. 229.

²⁷² « En troisième lieu, pourraient dire les newtoniens, si vous demandez la raison suffisante pourquoi cet atome A est dans un lieu, et cet atome B, entièrement semblable, est dans un autre lieu, la raison en est dans le mouvement qui les pousse, et si vous demandez quelle est la raison de ce mouvement, ou bien vous êtes forcé de dire que ce mouvement est nécessaire, ou vous devez avouer que Dieu l'a commencé ; si vous demandez enfin pourquoi Dieu l'a commencé, quelle autre raison suffisante en pouvez-vous trouver, sinon qu'il fallait que Dieu ordonnât ce mouvement pour exécuter les ouvrages qu'avait projetés sa sagesse ? Mais pourquoi ce mouvement à droite plutôt qu'à gauche, vers l'occident, plutôt que vers l'orient, en ce point de la durée, plutôt qu'en un autre point ? Ne faut-il pas alors recourir à la volonté d'indifférence dans le créateur ? C'est ce qu'on laisse à examiner à tout lecteur impartial », *Ibid.*, partie I, chap. III, p. 211-212.

indiscernables » affirmant que deux substances distinctes doivent se différencier par des déterminations internes (et pas seulement par leur position dans le temps ou l'espace), principe que Voltaire connaît bien et qu'exposera l'ange leibnizien Jesrad dans *Zadig*²⁷³. De surcroît, l'argument de Voltaire n'a de sens que dans un espace absolu, comme celui de Newton, alors que, pour Leibniz, l'espace ne consiste qu'en un ordre entre des phénomènes²⁷⁴. Voltaire reformule son objection sous d'autres formes. La position respective de deux grains de sable est peut être le résultat d'un enchaînement de causes et d'effets, mais elle n'est pas pour autant significative, elle semble dépourvue de raison²⁷⁵. De la même manière, dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, le tremblement de terre apparaîtra non significatif du point de vue de la valeur globale du monde²⁷⁶.

D'un point de vue humain, Voltaire a raison : la présence ou l'absence d'un grain de sable dans l'univers est dénuée de toute signification. Mais d'un point de vue universel, comment prétendre séparer les événements significatifs de ceux qui ne le sont pas ? Le faire serait tomber dans le piège orgueilleux qu'a dénoncé Pope. Les arguments de Voltaire ne remettent donc pas en cause le

²⁷³ « [L'Être suprême] a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout ». VOLTAIRE, *Romans et contes*, édition établie par Frédéric DELOFFRE et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1979, p. 114.

²⁷⁴ C'est en particulier ce qu'il a montré dans ses lettres à Samuel Clarke.

²⁷⁵ « Mais tout l'assemblage de l'univers est-il dans ce cas ? si vous ôtez une propriété au triangle, vous lui ôtez tout ; mais si vous ôtez à l'univers un grain de sable, le reste sera-t-il tout changé ? si de cent millions d'êtres qui se suivent deux à deux, les deux premiers changent entre eux de place, les autres en changent-ils nécessairement ? ». VOLTAIRE, *Éléments de la philosophie de Newton*, partie I, chap. VI, éd. cit., p. 231.

²⁷⁶ « Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal / Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ? » (VOLTAIRE, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. XLV A, p. 337-338). « Les désordres existent cependant et Voltaire refuse de les imputer au hasard, au sens d'un effet sans cause. Il faut alors concevoir que l'ordre de l'Univers laisse place à plusieurs causalités : le mal physique résulte d'une rencontre entre des séries causales indépendantes sans que personne n'en soit responsable ». Éliane MARTIN-HAAG, *Voltaire*, Paris, Vrin, 2002, p. 71.

principe de causalité, mais l'identification entre causes et raisons, la coïncidence entre principe de causalité et principe de raison, l'ordre de grandeur de l'application de ce dernier, la densité du réseau qu'il tisse sur le monde. Des déterminations infiniment petites semblent pouvoir lui échapper, alors que, pour Leibniz, il suffit que la moindre détermination diffère entre deux mondes pour que ceux-ci soient entièrement différents.

Cette question conduit tout droit à celle de la liberté. Samuel Clarke croyait la défendre en considérant que certaines séquences causales peuvent commencer *ex nihilo*. Mais Voltaire refuse cette éventualité et croit à un enchaînement rigoureux des causes et des effets²⁷⁷. On pourrait dire que la contradiction apparente entre déterminisme et liberté le place devant un dilemme analogue à celui de l'optimisme et de l'évidence du mal. Dans les deux cas, Voltaire est tiré à hue et à dia par des évidences opposées.

Le débat sur la version proprement leibnizienne de l'optimisme a été relancé en 1737 par la publication dans le *Journal de Trévoux* d'un compte rendu critique des *Essais de Théodicée* publiés la première fois en 1710, ouvrage sur lequel Voltaire portera un jugement particulièrement radical dans son *Dictionnaire philosophique*²⁷⁸. Il est vraisemblable qu'il n'y a pas consacré assez de soin car il se trompe en en faisant un ouvrage *ad hoc*, alors qu'il est au contraire l'aboutissement d'une réflexion accompagnant la genèse même du système philosophique de Leibniz. Si le terme « théodicée » est forgé tardivement par ce dernier, la problématique qu'il recouvre est, chez lui, très ancienne. L'idée que Dieu choisisse le meilleur des mondes est formulée dans le *Discours de*

²⁷⁷ Il faut cependant distinguer les effets et les causes. Ce n'est pas parce que tout effet a une cause que toute cause doit avoir un effet. *Ibid.*, p. 79.

²⁷⁸ « Ce partage est-il bien ce qu'il y avait de meilleur ? Cela n'est pas trop *bon* pour nous ; et en quoi cela peut-il être bon pour Dieu ? Leibnitz sentait qu'il n'y avait rien à répondre : aussi fit-il de gros livres dans lesquels il ne s'entendait pas ». VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, éd. R. POMEAU, Paris, Gallimard, 1964, article « Bien (tout est) », p. 67-68.

Métaphysique de 1686 destiné à Arnauld²⁷⁹. Le principal grief de Voltaire contre le système leibnizien est qu'il conduit au fatalisme. L'objection n'a rien d'original. C'est celle qui accompagne la présentation de la *Théodicée* dans le *Journal de Trévoux*²⁸⁰ ; c'était déjà celle que soulevait Arnauld en 1686, à la réception du texte de Leibniz²⁸¹. Celui-ci a donc déjà eu l'occasion d'y répondre. Son système préserve la liberté en ce que, même s'ils sont déterminés, les faits dans le meilleur des mondes sont contingents (ne serait-ce que parce que la création du monde est un acte libre de Dieu). Il prend soin de distinguer lui-même son système du fatalisme soit, dans son vocabulaire, du « *fatum mahumetanum* »²⁸².

²⁷⁹ Cette thèse encadre l'ouvrage. On lit dans le premier paragraphe : « D'où il s'ensuit que Dieu possédant la sagesse suprême et infinie agit de la manière la plus parfaite, non seulement au sens métaphysique, mais encore moralement parlant, et qu'on peut exprimer ainsi à notre égard que plus on sera éclairé et informé des ouvrages de Dieu, plus on sera disposé à les trouver excellents et entièrement satisfaisant à tout ce qu'on aurait pu souhaiter », et dans l'avant dernier : « Et si le premier principe de l'existence du monde physique est le décret de lui donner le plus de perfection qu'il se peut, le premier dessein du monde moral ou de la cité de Dieu, qui est la plus noble partie de l'univers, doit être d'y répandre le plus de félicité qu'il sera possible ». G. W. LEIBNIZ, *Discours de métaphysique et autres textes*, éd. Christiane FREMONT, Paris, Flammarion, 2001, p. 205-206 et 255.

²⁸⁰ « Spinoza ne lui est contraire que par la nécessité métaphysique, à laquelle il assujettit Dieu. La nécessité que notre auteur tire de la sagesse divine, il ne l'appelle que Morale. Mais n'est-elle pas tout aussi métaphysique que celle de Spinoza ? Elle est au moins aussi absolue. [...] La nécessité qui oblige Dieu de bien faire et qui l'empêche de mal faire est une nécessité très absolue et très naturelle ; et M. Leibnitz l'appelle improprement nécessité morale, uniquement parce qu'elle regarde la moralité des actions ». *Journal de Trévoux*, juin 1737, p. 964.

²⁸¹ « Que la notion individuelle de chaque personne enferme une fois pour toutes ce qui lui arrivera à jamais, etc. Si cela est, Dieu a été libre de créer ou de ne pas créer Adam ; mais supposant qu'il l'ait voulu créer, tout ce qui est depuis arrivé au genre humain, et qui lui arrivera à jamais, a dû et doit arriver par une nécessité plus que fatale », Arnauld au landgrave de Hesse, 13 mars 1686, dans G. W. LEIBNIZ, *Discours de métaphysique et Correspondance avec Arnauld*, introduction, texte et commentaire par Georges LE ROY, Paris, Vrin, 1988, p. 83.

²⁸² « L'idée mal entendue de la nécessité, étant employée dans la pratique, a fait naître ce que j'appelle *fatum mahumetanum*, le destin à la turque ; parce qu'on impute aux Turcs de ne pas éviter les dangers, et de ne pas même quitter les lieux infectés de la peste, sur des raisonnements semblables à ceux qu'on vient de rapporter. Car ce qu'on appelle *fatum stoïcum* n'était pas si noir qu'on le fait : il ne détournait pas les hommes du soin de leurs affaires ; mais il tendait à leur donner la tranquillité à l'égard des événements, par la considération de la nécessité qui rend nos soucis et nos chagrins inutiles : en quoi ces philosophes ne s'éloignaient pas entièrement de la doctrine de notre Seigneur, qui dissuade ces soucis par rapport au lendemain, en les comparant avec les peines inutiles que se donnerait un homme qui travaillerait à agrandir sa taille. Il est vrai que les enseignements des stoïciens (et peut-être aussi de quelques philosophes célèbres de

Inversement, Voltaire a bien compris que le « bien » et le « mieux » ne sont nullement superposables, et que, dans le système leibnizien, le mieux n'est pas en excès mais en défaut sur le bien. La lettre que Voltaire adresse au pasteur Élie Bertrand pour accuser réception des Sermons composés à l'occasion du tremblement de terre le révèle clairement : « Et si tout est bien, comment les leibnitiens admettent-ils un mieux ? Ce mieux n'est-il pas une preuve que tout n'est pas bien ? Eh ! Qui ne sait que Leibnits n'attendait pas de mieux ? »²⁸³. Voltaire a, en outre, parfaitement compris que, pour Leibniz, le mieux n'est pas limité au présent mais vaut pour l'ensemble du monde considéré dans sa totalité historique. Il est donc parfaitement conscient de la distance entre l'optimisme de Leibniz et celui de Pope. Mais il reproche à Leibniz de viser trop haut. Leibniz fait trop confiance à la portée de sa raison en s'attaquant à un problème qui dépasse l'entendement humain. On voit bien ici se mettre en place la possibilité d'une réfutation de l'optimisme de Leibniz au nom des principes de l'optimisme de Pope (et de son arrière-plan philosophique anglais). Ainsi, plus que les thèses considérées individuellement, c'est la méthode *a priori* que condamne Voltaire, dans la mesure où elle produit inévitablement des erreurs et des excès. Il s'agit d'un mal philosophique nécessaire, inévitable chez un constructeur de systèmes,

notre temps) se bornant à cette nécessité prétendue, ne peuvent donner qu'une patience forcée ; au lieu que notre Seigneur inspire des pensées plus sublimes, et nous apprend même le moyen d'avoir du contentement, lorsqu'il nous assure que Dieu, parfaitement bon et sage, ayant soin de tout, jusqu'à ne point négliger un cheveu de notre tête, notre confiance en lui doit être entière : de sorte que nous verrions, si nous étions capables de le comprendre, qu'il n'y a pas même moyen de souhaiter rien de meilleur (tant absolument que pour nous) que ce qu'il fait. C'est comme si l'on disait aux hommes : faites votre devoir, et soyez contents de ce qui en arrivera, non seulement parce que vous ne sauriez résister à la providence divine ou à la nature des choses, (ce qui peut suffire pour être tranquille et non pas pour être content) mais encore parce que vous avez affaire à un bon maître. Et c'est ce qu'on peut appeler *fatum christianum* ». G. W. LEIBNIZ, *Essais de Théodicée*, éd. cit., p. 30.

²⁸³ VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. cit., t. IV, p. 699.

ce qui suscite une certaine indulgence²⁸⁴. Sur la philosophie de Leibniz, comme sur l'optimisme en général, Voltaire apparaît donc plus partagé que certains de ses jugements à l'emporte-pièce ne pourraient le faire croire.

Le Poème sur le désastre de Lisbonne

D'un point de vue philosophique, le *Poème sur le désastre de Lisbonne* déploie une argumentation subtile, voire tortueuse, qui contraste avec l'objet du poème et avec la virulence des premières réactions dont témoigne la correspondance de Voltaire. La première lettre qui s'y rapporte, datée du 25 novembre, est destinée au banquier Tronchin. La catastrophe humaine est décrite sur le ton du conte philosophique, celui d'une ironie amère permettant de dire l'horreur tout en faisant écran à la douleur qu'elle suscite : « cent mille fourmis, notre prochain, écrasées tout d'un coup dans notre fourmilière »²⁸⁵.

Le *Poème* est presque achevé dès janvier 1756, mais il fait l'objet de multiples corrections et s'y ajoutent des textes cherchant à en atténuer ou en infléchir le message initial. Il s'agit d'abord d'un cri d'indignation, selon la formule de R. Pomeau, une « succession d'interjections indignées »²⁸⁶. Il y est tout de même question de philosophes et de philosophie. Peut-on préciser qui est visé ? Qui sont les « philosophes trompés » que le poète apostrophe²⁸⁷ ? Entend-il formuler une condamnation sans appel de l'optimisme ?

²⁸⁴ « Il a paru s'égarer en métaphysique ; mais il a cela de commun avec tous ceux qui ont voulu faire des systèmes ». Note au temple du goût. VOLTAIRE, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. IX, 1999, p. 147.

²⁸⁵ Est-ce encore de l'ironie si Voltaire met sur le même plan les pertes humaines et les pertes commerciales : « La fortune de cent commerçants de votre patrie abîmée dans les ruines de Lisbonne » ? VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. cit., t. IV, p. 619.

²⁸⁶ R. POMEAU, *La Religion*, op. cit., p. 288.

²⁸⁷ « Philosophes trompés qui criez : « Tout est bien ». / Accourez, contemplez ces ruines affreuses... ». VOLTAIRE, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. XLV A, p. 335.

La préface nous avertit que non. En tout cas, Pope, auquel Voltaire continue d'accorder son affection, ne serait pas visé²⁸⁸. Mais on peut douter que les choses soient si simples. En effet, dans le poème lui-même, l'allusion à l'orgueil est une référence transparente à l'*Essai sur l'homme*²⁸⁹. Il en va de même de l'allusion aux sages²⁹⁰. Quant à Leibniz, il est explicitement mentionné²⁹¹. Plus généralement, si l'on se réfère à la lettre à Élie Bertrand que nous avons mentionnée, le quarteron des optimistes en prend tout de même pour son grade²⁹². La lettre précise cependant la véritable cible :

La question [...] tombe uniquement sur cet axiome, ou plutôt cette plaisanterie, tout est bien à présent, tout est comme il devait être, et le bonheur général présent résulte des maux présents de chaque être. Or en vérité cela est aussi ridicule que ce beau mot de Posidonius, qui disait à la goutte, tu ne me feras pas avouer que tu sois un mal²⁹³.

Les philosophes trompés semblent donc être les sectateurs zélés qui ont mal compris la leçon de l'optimisme en en restreignant la portée au seul présent.

²⁸⁸ « L'auteur du *Poème sur le désastre de Lisbonne* ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé : il pense comme lui sur presque tous les points ; mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien axiome *Tout est bien*. Il adapte cette triste et plus ancienne vérité, reconnue de tous les hommes, qu'il y a du mal sur la terre; il avoue que le mot *Tout est bien*, pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie ». *Ibid.*, p. 326.

²⁸⁹ « Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible, il n'est point orgueilleux, hélas ! Il est sensible », *Ibid.*, p. 338.

²⁹⁰ « Les sages me trompaient », *Ibid.*, p. 348. Cf. « *Go, wiser thou! And, in thy scale of sense, / Weigh thy opinion against Providence* ». *An Essay on Man*, éd. cit., p. 34.

²⁹¹ « Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles, / Dans le mieux ordonné des univers possibles, / Un désordre éternel, un chaos de malheurs, / Mêlé à nos vains plaisirs de réelles douleurs, / Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable / Subit également ce mal inévitable ». *Op. cit.*, p. 345.

²⁹² « Entre nous, mon cher Monsieur, et Leibnitz et Shaftesbury, et Bollingbroke et Pope n'ont songé qu'à avoir de l'esprit. Pour moi, je souffre et je le dis ». VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. cit., t. IV, p. 699.

²⁹³ VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. cit., t. IV, p. 697-698.

Cette erreur est en effet vigoureusement dénoncée dans la Préface²⁹⁴ ainsi que dans la conclusion : « Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion ». Est-elle imputable à Alexander Pope ? L'*Essay on man* considère que la connaissance de l'homme se limite au présent²⁹⁵, mais Pope dénonce néanmoins la même erreur que Voltaire, qu'il impute à l'amour propre²⁹⁶, et avance l'idée d'espérance en la vie éternelle²⁹⁷. Est-elle imputable à Voltaire lui-même ? Certaines formules du sixième *Discours en vers sur l'homme* vont dans le sens d'une réduction du bien au bien présent²⁹⁸, ce qui pourrait expliquer que Voltaire se compte lui-même au nombre des « philosophes trompés », ou du moins des philosophes qui se sont trompés²⁹⁹. C'est précisément l'erreur que l'abbé Duhamel impute à Pope, à Voltaire, et plus généralement à tous les déistes. En effet, ceux-ci ne distinguent pas nettement les deux sens possibles de la formule : « le monde le plus parfait », selon qu'elle s'applique au monde pris en totalité ou au monde d'aujourd'hui. Ils réduisent leur perspective au bien présent en niant l'immortalité de l'âme³⁰⁰. Au terme du *Poème* cependant, l'appel à l'espérance semble indiquer que Voltaire s'en est détourné³⁰¹. La solution prescrit de ne pas arrêter les comptes au temps présent et d'espérer en la vie éternelle. Mais beaucoup de commentateurs

²⁹⁴ « L'axiome *Tout est bien* paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence ; mais il n'est que trop sensible que tout, depuis longtemps, n'est pas arrangé pour notre bien-être présent ». *Op. cit.*, p. 323.

²⁹⁵ « *Heav'n from all creatures hides the book of Fate, / All but the page prescribed, their present state* ». *An Essay on Man*, éd. cit., p. 32.

²⁹⁶ « *Self-love still stronger, as its objects nigh; / Reason's at distance and in prospect lie: / That sees immediate good by present sense; / Reason, the future and the consequence* ». *Ibid.*, p. 52.

²⁹⁷ « *What future bliss He gives not thee to know, / But gives that hope to be thy blessing now. / Hope springs eternal in the human breast: / Man never is, but always to be, blest. / The soul, uneasy and confin'd from home, / Rests and expatiates in a life to come* ». *Ibid.*, p. 34.

²⁹⁸ « *Contentons-nous des biens qui nous sont destinés, / Passagers comme nous, et comme nous bornés. / Sans rechercher en vain ce que peut notre maître, / Ce que fut notre monde, et ce qu'il devrait être, / Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit / Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit* ». VOLTAIRE, *The Complete Works of Voltaire*, éd. cit., t. XVII, p. 520.

²⁹⁹ « Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison ». (éd. cit., p. 348).

³⁰⁰ « ...ils jugent de toutes les parties du monde par la partie présente ». DUHAMEL, *op. cit.*, p. 61.

³⁰¹ Pour l'abbé Duhamel, tous les déistes sont de mauvaise foi lorsqu'ils en appellent à l'espérance.

émettent des doutes sur les intentions réelles de Voltaire. Sur un manuscrit non publié, il a corrigé la conclusion de son œuvre en lui donnant une tournure plus pessimiste. L'appel à l'espérance n'est donc peut-être qu'une formule purement diplomatique³⁰². R. Pomeau s'interroge sur son sérieux et mentionne la thèse d'un pessimisme foncier de Voltaire³⁰³. W. H. Barber formule une thèse analogue³⁰⁴. Mais pessimisme et optimisme ne s'excluent pas nécessairement et la lettre à Élie Bertrand indique que Voltaire a bien compris qu'on peut être à la fois adepte de l'optimisme (philosophique) et très pessimiste, en d'autres termes, que l'optimisme peut être « désespérant »³⁰⁵.

Si les philosophes dans l'erreur ne sont pas purement et simplement les tenants de l'optimisme, il peut s'agir de ceux qui concluent de l'optimisme au déterminisme³⁰⁶, ou encore de ceux qui concluent faussement de l'existence du mal à l'impuissance de Dieu³⁰⁷. Enfin, selon W. H. Barber, l'attaque de Voltaire

³⁰² Une lettre à Élie Bertrand semble l'indiquer : « Vous me direz que je ne tire pas cette conséquence, que je laisse le lecteur dans la tristesse et dans le doute. Eh bien ! il n'y a qu'à ajouter le mot d'espérer à celui d'adorer, et mettre : mortels il faut souffrir, Se soumettre, adorer, espérer et mourir ». VOLTAIRE, *Œuvres*, éd. cit., t. IV, p. 698.

³⁰³ R. POMEAU, *La Religion*, op. cit., p. 289.

³⁰⁴ « In this poem, Voltaire takes a far more sombre view of human than ever before. His agnosticism has also grown; he has come to reject as unconvincing all the explanations of evil proposed in the past, including those which he himself was earlier prepared to entertain ». W. H. BARBER, op. cit., p. 226.

³⁰⁵ « L'optimisme est désespérant. C'est une philosophie cruelle sous un nom consolant. Hélas ! si tout est bien quand tout est dans la souffrance, nous pourrions donc passer encore dans mille mondes, où l'on souffrira, et où tout sera bien. On ira de malheurs en malheurs, pour être mieux ». VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. cit., t. IV, p. 699.

³⁰⁶ « Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire », *Ibid.*, p. 337. En ce cas, il faut compter Voltaire parmi eux, puisque, comme nous l'avons vu, il se plaît à assimiler l'optimisme de Leibniz au fatalisme.

³⁰⁷ « Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ; / Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu ». *Ibid.*, p. 343. L'argument est éclairé par l'article « Bien (tout est bien) » du *Dictionnaire philosophique* : « Il faut pourtant que je cite Lactance, Père de l'Église, qui dans son chapitre XIII, *De la colère de Dieu*, fait parler ainsi Épicure : « Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et ne le peut ; ou il le peut, et ne le veut pas ; ou il ne le peut, ni ne le veut ; ou enfin il le veut, et le peut. S'il le veut, et ne le peut pas, c'est impuissance, ce qui est contraire à la nature de Dieu ; s'il le peut, et ne le veut pas, c'est méchanceté, et cela est non moins contraire à sa nature ; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté et impuissance ; s'il le veut et le peut (ce qui seul de ces partis convient à Dieu), d'où vient donc le mal sur la terre ? » VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, éd. cit., p. 68.

est principalement dirigée contre les « causes-finaliers » naïfs versant dans un finalisme simpliste, comme l’auteur du *Spectacle de la nature*, Noël-Antoine Pluche³⁰⁸.

Il semble donc périlleux de prétendre identifier précisément les philosophes pris à partie par Voltaire. On peut seulement observer que son *Poème*, en dépit de son intention antiphilosophique³⁰⁹, ne doit pas être interprété comme une condamnation sans appel de l’optimisme. La réaffirmation forte de l’existence du mal et de l’indignation qu’il suscite, comme nous l’avons vu, ne constitue pas une réfutation philosophique de l’optimisme. Réaffirmer avec fracas les données d’un problème, ce n’est pas en imposer la solution. Le *Poème* demeure donc un puzzle. Que veut montrer Voltaire ? Veut-il seulement reformuler les données d’un problème qu’il ne parvient pas à résoudre ? Comment concilier l’outrance lyrique de la description du mal et les atermoiements philosophiques, dans une sorte de double jeu de l’écrivain et du philosophe ? Si le message philosophique du *Poème* est brouillé, du fait peut-être de la proximité de l’événement, le message du conte composé quatre ans plus tard est-il plus clair ?

³⁰⁸ Dans son *Dictionnaire philosophique*, Voltaire rejette le finalisme naïf de ce dernier : « tous les nez ne portent pas de lunettes ». *Dictionnaire philosophique*, article « fin, causes finales », éd. cit., p. 192. Voir le commentaire d’Éliane Martin-Haag : « Qu’on soit leibnizien ou newtonien, on peut tirer de la physique une métaphysique dogmatiquement finaliste qui oublie que l’homme n’est pas un être insensible. Voltaire lutte contre ces “causes-finaliers” qui ne savent que désespérer l’humanité. Il n’en reconstruit pas moins, comme Descartes, une articulation de l’ordre physique et de la finalité, mais à partir de la distinction qu’il a établie entre les atomes ou les “éléments” immuables de l’ordre et la contingence des composés matériels. Il faut alors savoir discerner ce qui, dans l’ordre physique, renvoie ou non à la finalité divine. Dans une métaphysique du plein et de la continuité de l’être, on est condamné à sombrer dans un finalisme naïf car on ne peut pas distinguer ce qui est l’effet “immédiat” et invariable du “Maître” divin et les effets éloignés qui dépendent de l’inertie de la matière ». É. MARTIN-HAAG, *op. cit.*, p. 81.

³⁰⁹ Selon l’expression de R. POMEAU, *La Religion*, *op. cit.*, p. 288.

Candide

Selon R. Pomeau, Voltaire a inventé une forme littéraire spécifiquement adaptée au traitement de la question du mal, le conte philosophique³¹⁰. *Candide* en est à la fois l'exemple le plus abouti et le plus explicitement dédié à la confrontation de l'optimisme et de l'omniprésence du mal. Résout-il la question ?

De quel optimisme s'agit-il ?

L'optimisme du *Poème*, c'était celui du « tout est bien », celui de Pope. Celui de *Candide* est celui du meilleur des mondes, celui de Leibniz. C'est Pangloss lui-même qui nous l'apprend : « ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise ; il fallait dire que tout est au mieux »³¹¹. Et jusque là, du point de vue des concepts centraux de la philosophie leibnizienne, il n'a pas tort. Néanmoins, le fait que son discours se réfère en permanence à Leibniz ne prouve pas qu'il ait bien compris sa philosophie ni qu'il en soit un disciple fidèle et bien informé. Il ne l'a manifestement pas comprise sur un point essentiel : la philosophie de Leibniz interdit de conclure du bien général au bien particulier³¹². L'inférence

³¹⁰ Voir *supra* note 243. Voir également : « Dans presque tous ses contes, pour ne rien dire de nombreux poèmes, Voltaire fait, au moins, quelque allusion à Leibniz ». Yvon BELAVAL, « Quand Voltaire rencontre Leibniz », in *Études leibniziennes*, Paris, Gallimard, 1976, p. 241.

³¹¹ VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, éd. cit., p. 120.

³¹² « Cette différence entre la quantité et la qualité paraît ici dans notre cas. La partie du plus court chemin entre deux extrémités, est aussi le plus court chemin entre les extrémités de cette partie : mais la partie du meilleur tout n'est pas nécessairement le meilleur qu'on pouvait faire de cette partie ; puisque la partie d'une belle chose n'est pas toujours belle, pouvant être tirée du tout, ou prise dans le tout, d'une manière irrégulière ». G. W. LEIBNIZ, *Essais de Théodicée*, art. 213, éd. cit., p. 240-241. L'apologue qui conclut les *Essais de Théodicée* en fournit une preuve. Le monde le meilleur (celui qui se situe au sommet de la pyramide), choisi par Dieu, est celui qui comporte un Sextus criminel, qui viole Lucrèce, d'une certaine manière le pire des Sextus possibles : « Le cas de Sextus présente cette singularité qu'au moment où Dieu réalise le meilleur système, s'accomplit le pire pour le singulier ». Christiane FREMONT, *Singularités, Individus et relations dans le système de Leibniz*, Paris, Vrin, 2003, p. 123. C'est seulement pour les êtres abstraits et simples, par exemple une courbe mathématique simple, qu'on peut conclure d'une

selon laquelle le château du baron serait le plus beau des châteaux est donc dérisoire. Elle révèle que Pangloss tombe dans le même genre de paralogisme que les philosophes trompés du *Poème* qui concluaient du bien général à sa réduction synchronique et particulière au bien présent. Candide singe son maître dans ses paralogismes. Il se trompe donc également en concluant que Pangloss est le meilleur des philosophes ou que Cunégonde est la plus belle des princesses. En réalité, il a une tout autre raison de le croire, une raison beaucoup plus en accord avec la philosophie de Locke qu'avec celle de Leibniz, à savoir qu'il la désire³¹³.

Pangloss commet beaucoup d'autres contresens. Il se rapproche encore des philosophes du *Poème* en transformant toutes les causes en causes finales³¹⁴. Il est vrai que Leibniz réhabilite l'usage des causes finales dans la physique, notamment en optique, en faisant un usage opératoire du principe de raison appliqué au trajet de la lumière³¹⁵. Nous sommes très loin du finalisme naïf des causes-finaliers.

Il est donc très vite clair que Pangloss est un leibnizien exécration, beaucoup moins expert en leibnizianisme que Voltaire lui-même. Son domaine d'expertise (la métaphysico-théologo-cosmopolonigologie) tendrait d'ailleurs plutôt à en faire

propriété globale à une propriété locale. C. Fremont montre que, dans *Le Monde comme il va*, Voltaire met lui-même en scène l'impossibilité de conclure du global au local. *Op. cit.*, p. 315.

³¹³ « Donc les choses ne sont bonnes ou mauvaises que par rapport au plaisir, ou à la douleur. Nous nommons bien, tout ce qui est propre à produire et à augmenter le plaisir en nous, ou à diminuer et abrégier la douleur, ou bien, à nous procurer ou conserver la possession de tout autre bien, ou l'absence de quelque mal que ce soit ». J. LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, éd. cit., p. 385.

³¹⁴ « Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses ». VOLTAIRE, *Candide*, éd. cit., p. 119-120.

³¹⁵ Voir *Tentamen Anagogicum*, essai anagogique sur la recherche des causes, in G. W. LEIBNIZ, *Système nouveau de la nature*, présentation et notes de Christiane FREMONT, Paris, Gallimard, 1994.

un disciple de Christian Wolff³¹⁶, et il n'est pas absurde de voir en lui un sectateur trop zélé simplifiant à l'excès l'interprétation du système.

L'optimisme soumis à la méthode expérimentale

Si le conte est la forme la mieux adaptée au traitement de la question de l'optimisme, c'est parce qu'il permet de soumettre celle-ci à l'épreuve des faits, aux exigences de la méthode expérimentale. Les instruments de cette mise à l'épreuve ne sont pas seulement une forme littéraire autorisant toutes les péripéties et toutes les expériences de pensée³¹⁷, mais aussi certains ustensiles théoriques évoqués par Voltaire. Les outils les plus appropriés seraient la « balance du bonheur » et la « balance du malheur »³¹⁸, mais leur maniement s'avère trop délicat : le philosophe manichéen Martin explique que, pour mesurer les quantités de bonheur et faire des comparaisons, il faudrait pénétrer les cœurs, autant dire voir l'essence des substances, l'intérieur des monades³¹⁹, ce que tout lecteur de Locke sait être impossible et bien au-delà des limites de l'entendement humain. Un expérimentateur est aussi un homme capable de faire des prédictions. Celles de Martin réussissent souvent parce qu'il parie toujours pour le pire. Ce succès facile ne suffit pourtant pas à prouver sa théorie. Voltaire met en œuvre une autre exigence de la méthode expérimentale qui réclame que les expériences puissent être répétées. De fait, elles le sont dans *Candide*. Ainsi le

³¹⁶ Que Voltaire qualifie de « bavard germanique ». Cf. W. H. BARBER, *op. cit.*, p. 190.

³¹⁷ Qui tiennent une place tout à fait centrale dans la naissance de la physique expérimentale, comme le montre l'usage qu'en fait Galilée.

³¹⁸ « Je ne sais, dit Martin, avec quelles balances votre Pangloss aurait pu peser les infortunes des hommes et apprécier leurs douleurs ». VOLTAIRE, *Candide*, éd. cit., p. 245.

³¹⁹ « Ensuite, se tournant vers Martin : « Qui pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur Achmet, de l'empereur Ivan, du roi Charles-Édouard, ou de moi ? Je n'en sais rien, dit Martin ; il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir ». *Ibid.*

désastre de Lisbonne est-il replacé dans une longue série de nombreux autres « désastres », au point de paraître banal³²⁰.

Mais l'originalité du conte consiste moins à soumettre les concepts de Leibniz au verdict de l'expérience qu'à les utiliser pour construire le dispositif expérimental lui-même³²¹. L'optimisme leibnizien est étroitement lié à la pluralité des mondes possibles, dont le meilleur est choisi par Dieu. Ce concept fournit le principe de composition du conte au long duquel les personnages sont transportés dans une succession de mondes très divers, dont plusieurs peuvent prétendre au titre de meilleur des mondes : l'éden westphalien (le « paradis terrestre » aux yeux de Candide), l'Eldorado, le jardin où tous les protagonistes se réfugient.

La pluralité des mondes possibles conduit à la question de l'identité des substances qui les composent. Dans la philosophie de Leibniz, un même individu ne peut transiter d'un monde à l'autre car il suffit qu'une détermination soit modifiée dans une substance pour que cette dernière soit entièrement changée. En vertu du « principe des indiscernables », on ne saurait trouver deux feuilles exactement semblables dans un jardin. Le conte permet-il une vérification du principe ? Transitant d'un monde à l'autre, les personnages

³²⁰ Le terme désastre est encore utilisé dans *Candide* pour désigner le tremblement de terre de Lisbonne : « Quelques citoyens secourus par eux leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre ». *Ibid.*, p. 136 ; « Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de *désastres*, Candide, marié avec sa maîtresse et vivant avec le philosophe Pangloss, le philosophe Martin, le prudent Cacambo et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamants de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable ». *Ibid.*, p. 254. Dans l'intrigue, le tremblement de terre de Lisbonne ne tient pas une grande place, mais il entraîne tout de même deux victimes, l'une directe et définitive, Jacques, l'autre indirecte et provisoire, Pangloss, qui prend la défense de l'optimisme et est accusé d'hérésie pour avoir prétendument nié le péché originel.

³²¹ « Peu important les contresens, volontaires ou non, que Voltaire accumule à plaisir ; reste que le conte met précisément en scène le monde que décrit la *Théodicée* ; et que le procédé consiste à plaquer sur ce monde, que Leibniz ne désavouerait pas, des structures et des notions également tirées de la philosophie leibnitienne, mais infléchies de façon à invalider leur pertinence, et par conséquent inapplicables à l'objet pour lequel elles avaient été conçues ». C. FREMONT, *op. cit.*, p. 326.

apparaissent, disparaissent, meurent, ressuscitent. Le phénomène de résurrection peut en lui-même être interprété comme l'illustration concrète d'un concept leibnizien, la « ressuscitation », réapparition inopinée d'une même substance sur une autre scène. Pour Leibniz, les monades sont impérissables mais subissent des métamorphoses. La mort n'est pas une destruction complète mais un enveloppement, auquel peut succéder une réapparition sur un autre théâtre³²². La confrontation du principe des indiscernables avec les faits donne un résultat mitigé. Au cours de leurs pérégrinations, certains protagonistes restent immuablement identiques à eux-mêmes, les autres subissent de notables transformations.

Le frère de Cunégonde est dans le premier cas. Dans tous les mondes où il apparaît, il refuse toujours aussi violemment et obstinément l'idée d'un mariage entre sa sœur et ce roturier de Candide. Par induction, on peut donc dire qu'il s'oppose nécessairement à ce mariage, dans tous les mondes possibles. Ce qui lui vaut de périr assassiné une première fois, et d'échapper de peu au même sort une seconde fois³²³. Sa mort violente fait partie de son essence. Elle est inscrite dans sa monade de toute éternité.

³²² « Et quand on reconnaît que toutes les générations ne sont que des augmentations et développements d'un animal déjà formé, on se persuadera aisément que la corruption ou la mort n'est autre chose que la diminution et enveloppement d'un animal qui ne laisse pas de subsister, et de demeurer vivant et organisé. Il est vrai qu'il n'est pas si aisé de le rendre croyable par des expériences particulières comme à l'égard de la génération, mais on en voit la raison : c'est parce que la génération avance d'une manière naturelle et peu à peu, ce qui nous donne le loisir d'observer, mais la mort mène trop en arrière, *per saltum*, et retourne d'abord à des parties trop petites pour nous, parce qu'elle se fait ordinairement d'une manière trop violente, ce qui nous empêche de nous apercevoir du détail de cette rétrogradation ; cependant le sommeil, qui est une image de la mort, les extases... les expériences des hommes morts de froid, noyés ou étranglés, qu'on a fait revenir... toutes ces sortes de choses peuvent confirmer mon sentiment que ces états différents ne diffèrent que du plus ou du moins, et si on n'a pas le moyen de pratiquer des ressuscitations en d'autres genres de morts, c'est ou qu'on ne sait pas ce qu'il faudrait faire, ou que, quand on le saurait, nos mains, nos instruments et nos remèdes n'y peuvent arriver... ». G. W. LEIBNIZ, *Lettre à Arnauld*, 9 octobre 1697, éd. Georges LE ROY, Paris, Vrin, 1988, p. 190.

³²³ « Je te retuerai si j'en croyais ma colère » déclare Candide. VOLTAIRE, *Candide*, éd. cit., p. xxx.

Cunégonde est celle qui subit le plus de métamorphoses. Non seulement une usurpatrice se fait passer pour elle à Paris et abuse son fiancé, mais la Cunégonde finale du monde turc ne ressemble plus à celle du monde westphalien. Dans le premier elle est la plus belle des princesses, dans le second elle est devenue extrêmement laide. Mais elle-même n'en a pas conscience. Elle se croit identique à elle-même alors qu'elle a subi une métamorphose majeure. C'est la preuve que le témoignage de la conscience ne suffit pas à trancher la question de l'identité et qu'il faut parfois recourir au témoignage des autres. Il n'en demeure pas moins que, dans tous les mondes, Candide veut l'épouser. On peut donc dire qu'il le veut nécessairement, « quelque laide qu'elle soit devenue ».

Tout comme Cunégonde, le cas de Pangloss est mitigé. Transporté de monde en monde, il est et il n'est pas identique à lui-même. Du début à la fin, il s'obstine à répéter les mêmes formules, mais, au terme de son périple, il ne croit plus à ce qu'il dit. Il apparaît donc comme le symétrique inverse de Cunégonde. Aux yeux des autres, il est égal à lui-même, intérieurement, il a été profondément transformé par les expériences qu'il a traversées. Mais, bien entendu, c'est Candide qui connaît les plus grands bouleversements intérieurs.

Le principe de raison

Avant même d'enseigner l'optimisme, Pangloss prêche l'enchaînement rigoureux des causes et des effets. C'est donc en premier lieu le principe de causalité qui est mis à rude épreuve expérimentale. Les changements de mondes, les apparitions, les disparitions, les ressuscitations des personnages, semblent totalement incohérents. Ils résultent cependant d'un enchaînement rigoureux de causes et d'effets. Le principe de causalité conduit à des effets « extraordinaires », en l'espèce une succession de désastres et de miracles. Mais

ici encore on ne sort pas du canevas leibnizien. Pour Leibniz, comme pour Voltaire, les miracles sont seulement apparents ; en réalité, ils sont parfaitement conformes à l'ordre général. Il en va donc de même de leurs symétriques inverses, les « désastres »³²⁴. De plus, miracles et désastres se succèdent selon une série régulière alternée : un miracle succède à une catastrophe, à laquelle succède un autre miracle, etc. Comme le remarque C. Frémont, il y a deux lectures possibles d'une telle série, l'une optimiste, l'autre pessimiste³²⁵. Il est plaisant de noter que Leibniz s'est intéressé, d'un point de vue mathématique à une série similaire $(1 - 1 + 1 - 1 \text{ etc.})$, qu'on peut faire converger vers 1 ou vers 0 selon la manière d'en regrouper les termes³²⁶.

Les phénomènes imputés au hasard eux-mêmes, par exemple un jeu de cartes comme le pharaon, très prisé dans les salons parisiens, n'échappent pas à l'enchaînement des causes et des effets. Mais précisément, tel qu'il est pratiqué chez la marquise de Parolignac, le jeu échappe complètement au hasard puisqu'il fait l'objet de manipulations³²⁷. Voltaire converge une fois encore avec Leibniz, lui aussi très attentif aux déterminismes sous-jacents aux jeux de hasard et à leurs ressorts cachés³²⁸.

³²⁴ Le terme, qui renferme peut-être une référence au fatalisme, est utilisé fréquemment par Voltaire dans ses contes, notamment dans *L'Homme aux quarante écus* ainsi que dans *L'Ingénu*.

³²⁵ « La structure binaire 01 est le ressort dramatique de la plupart des contes de Voltaire, le schéma quasi invariant des situations et le moteur de la progression des récits — en outre l'opérateur du comique et de l'ironie ». C. FREMONT, *op. cit.*, p. 306.

³²⁶ $1 + (-1 + 1) + (-1 + 1) + \text{etc.}$, ce qui donne 1, ou $(1 - 1) + (1 - 1) + (1 - 1) + \text{etc.}$, ce qui donne 0. Voir *Lettre à C. Wolff sur la science de l'infini*, trad. Marc PARMENTIER, in G. W. LEIBNIZ, *Naissance du calcul différentiel*, Paris, Vrin, 1989, p. 436.

³²⁷ « Sa fille, âgée de quinze ans, était au nombre des pontes et avertissait d'un clin d'oeil des friponneries de ces pauvres gens, qui tâchaient de réparer les cruautés du sort ». VOLTAIRE, *Candide*, éd. cit., p. 215.

³²⁸ Si Voltaire choisit cet exemple de jeu, c'est non seulement parce qu'il est très prisé, mais aussi parce qu'il produit des effets « extraordinaires », des miracles et des désastres (Candide perd 50.000 francs en deux coups). C'est la raison pour laquelle il avait été interdit au XVII^e siècle. C'est sur lui que portent les réflexions de Leibniz sur le jeu de la basset (ancien nom du jeu) : « La mémoire peut servir dans le jeu de la basset parce que la suite du jeu précédent n'étant pas tout à fait changée par la mêlée il est plus probable qu'elle reste et par là on conjecture que

Il en va du hasard comme des miracles et des désastres. Les uns et les autres ne sont qu'apparents³²⁹. Des effets extraordinaires, positifs ou négatifs, sont parfaitement compatibles avec un enchaînement rigoureux de causes et d'effets. Comme dans les *Éléments de la philosophie de Newton*, Voltaire ne remet pas en cause l'universalité du principe de causalité, mais seulement son caractère significatif. La vérification expérimentale du concept permet seulement de montrer qu'il peut conduire à l'absurde. Toute cause n'est pas une raison. Dans les *Éléments*, la démonstration se faisait par passage à l'infiniment petit des atomes ou des grains de sable ; dans *Candide*, la forme littéraire permet la transposition de la démonstration à l'échelle macroscopique et sur un plan moral.

Précisément, dans *Candide*, l'épisode du tremblement de terre de Lisbonne révèle que c'est une faute morale de se soumettre à la fatalité. Pangloss empêche Candide de sauver Jacques l'anabaptiste au nom de la fatalité, mais Candide refuse cet argument. Pour Voltaire, réfuter le caractère significatif du principe de causalité, c'est réfuter le principe de raison tel que l'entend Leibniz, mais le refus de la soumission à la fatalité n'est une réfutation du leibnizianisme que si l'on voit en ce dernier un fatalisme. Or nous avons vu que cette assimilation n'est pas fondée. Ainsi, dans l'épisode, Candide s'avère bien plus leibnizien que Pangloss. En effet, ce dernier cède au « fatum mahumetanum » que Leibniz est le premier à dénoncer³³⁰. Pour Leibniz, le Dieu chrétien exclut le fatalisme. Il faut agir selon sa volonté présomptive, mais il peut très bien vouloir que Candide

notre point sera à présent la première ou la seconde carte de la levée à venir... Si le banquier se fait souvent donner des cartes fraîches il diminue cet avantage des joueurs ». G. W. LEIBNIZ, *L'Estime des apparences*, trad. Marc PARMENTIER, Paris, Vrin, 1995, p. 233.

³²⁹ « ...il n'y a point de hasard ; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance » déclare l'ange Jesrad à Zadig. (éd. cit., p. 114).

³³⁰ Cf. *supra*, note 282.

tente de sauver un homme qui se noie, alors même que sa tentative ne devrait pas aboutir.

Conclusion : le verdict de l'expérience

Le suspens philosophique est maintenu tout au long de l'ouvrage ; l'issue du débat est longtemps incertaine. En contrepoint de l'intrigue romanesque (Candide retrouvera-t-il ou non Cunégonde ?), le héros oscille du pour au contre. Pangloss a-t-il raison ? Pangloss a-t-il tort ? Après chaque miracle le monde paraît le meilleur, après chaque désastre il apparaît le pire. Contrairement à ce à quoi le lecteur pourrait s'attendre, l'expérimentation ne tourne donc pas à la sanction sans appel de l'optimisme. Comme nous l'avons vu, beaucoup de faits tendent à le confirmer, même s'ils apparaissent aussi invraisemblables et inattendus que les faits qui inclinent à le réfuter³³¹. Les désastres et les miracles s'équilibrent, mais il n'y a pas de balance pour faire la somme du bonheur et du malheur qu'ils entraînent. Il n'y a pas plus de balance du bonheur et du malheur globaux que de balance des joies et des malheurs individuels. En dépit de la rigueur de l'épreuve, celle-ci ne parvient à aucune conclusion probante. Le *Poème* s'en remettait à l'espérance. Dans *Candide*, Voltaire marque les limites de cette « solution »³³². Martin déclare qu'elle est toujours bonne. En termes contemporains, c'est une « stratégie dominante ». Lorsqu'on espère, on est heureux dans le présent de ce qui va nous arriver dans le futur, mais ceci indépendamment de ce qui va réellement nous arriver dans le futur. En l'occurrence, l'espérance de Candide sera à la fois comblée et déçue : il retrouvera Cunégonde, mais celle-ci sera devenue laide. Sur ce point encore,

³³¹ « au plus fort des désastres, l'univers de Candide fournit toujours la planche de salut ». R. POMEAU, *La Religion*, éd. cit., p. 311.

³³² « Oh bien ! dit Candide, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai Mlle Cunégonde. C'est toujours bien fait d'espérer, dit Martin ». VOLTAIRE, *Candide*, éd. cit., p. 237.

l'épreuve des faits est ambiguë. Elle montre seulement que le discours de l'optimisme n'est ni démontrable ni réfutable par l'expérience. Mais le fait que l'optimisme ne soit ni prouvable ni réfutable par les faits constitue déjà une forme de réfutation. C'est en effet la preuve qu'il se soutient lui-même, de manière autonome, qu'il est coupé du monde réel. Le discours de Pangloss se prouve lui-même, en tant que discours, que Pangloss lui-même y adhère ou non³³³. Rien ne peut le faire taire. C'est le cas de tous les systèmes produits par la méthode *a priori*, à laquelle Voltaire fait explicitement référence et sur laquelle Pangloss se montre un disciple fidèle et exact : il démontre tout *a priori*³³⁴. La leçon est donc qu'il faut renoncer à cette méthode et à la métaphysique qu'elle produit, la métaphysique déraisonnable, coupée des faits et de l'expérience, excédant les limites de l'entendement humain.

C'est ce que révèle l'itinéraire intellectuel du héros. Nous avons vu que certains personnages demeuraient égaux à eux-mêmes à travers toutes les épreuves qu'ils subissent au cours de leur odyssee, mais ce n'est certes pas le cas de Candide. Au début du roman, même s'il est soumis à l'autorité de Pangloss, il n'est pas un philosophe, d'une part parce que son maître lui-même est un philosophe exécrationnel qui commet contresens sur contresens, d'autre part parce qu'il se borne à ànonner sa doctrine comme un perroquet. Au fil des épreuves positives et négatives qu'il traverse, il s'émancipe de l'autorité de Pangloss et se forme à la philosophie, non par les livres et les systèmes, mais par l'expérience. Sa candeur devient sincérité intellectuelle, principale qualité intellectuelle exigée par l'empirisme. Candide devient un empiriste, il passe dans le camp de la

³³³ « Pangloss avouait qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours, et n'en croyait rien ». *Ibid.*, p. 256.

³³⁴ « Il veut se jeter après lui dans la mer ; le philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *a priori*, le vaisseau s'entrouvre, tout périt à la réserve de Pangloss, de Candide, et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste » *Ibid.*, 134.

métaphysique raisonnable, celle de Locke, que Voltaire relit au moment où il rédige son roman³³⁵. Locke enseigne qu'il ne faut pas maugréer devant les limites assignées à notre entendement, car, étant fixées par le créateur, elles sont suffisantes pour permettre à la créature d'être heureuse. L'entendement n'est qu'une chandelle, mais il ne faut pas en tirer prétexte pour ne pas « travailler »³³⁶.

Cette conversion constitue un véritable coup de théâtre, puisque, jusqu'à la dernière minute, *Candide* semblait devoir céder aux attraits de la dissertation. D'un autre point de vue elle était prévisible. Le nom de *Candide* suggère l'absence de préjugé, la capacité à reconnaître la vérité d'où qu'elle vienne, comme celui de « Philalèthe »³³⁷. Quand il rédige *Candide*, Voltaire ne pouvait pas connaître l'existence d'un ouvrage dans lequel Leibniz mettait en scène la conversion d'un partisan de Locke à son système philosophique. Sans qu'il puisse s'en douter, il compose une sorte de pendant à cet ouvrage, en mettant en scène la conversion d'un partisan de Leibniz à certaines maximes centrales de la philosophie lockienne. *Candide* est une sorte de Philalèthe inversé. D'abord leibnizien, l'expérience le transforme en partisan de la philosophie modeste et raisonnable de Locke.

³³⁵ « Je trouve que ce grand homme n'a pas encore la réputation qu'il mérite, c'est le seul métaphysicien raisonnable que je connaisse, et après lui je mets Hume ». VOLTAIRE, lettre du 3 octobre 1758, *Correspondance*, éd. cit., t. V, p. 232.

³³⁶ Dans l'avant propos de *l'Essai sur l'entendement humain*, Locke déclare que, faute de lumière, un valet peut travailler de nuit à la chandelle. J. LOCKE, *Essai sur l'entendement humain*, éd. cit., p. 129. Plus généralement, la notion de travail est doublement centrale dans sa philosophie : dans la recherche des connaissances et en tant que source de toute richesse (dans le *Second Traité du gouvernement civil*).

³³⁷ *Philalèthe* est le nom que Leibniz donne au défenseur de la philosophie de Locke dans ses *Nouveaux Essais sur l'entendement humain*. Au cours du dialogue, Philalèthe se convertit à la philosophie de Leibniz.



Le Terreiro do Paço, Lisbonne, au début du XVIII^e siècle
 Lisbonne, Mirador de Santa Luzia
 (Photo Marie-Noëlle Ciccia)

Quelques variations stylistiques sur un même événement

Robert Horville

Université Lille 3

1^{er} novembre 1755 : en plein milieu du siècle des Lumières, Lisbonne est détruite par un terrible tremblement de terre qui fait quelque dix mille victimes. Comme toute catastrophe, cet événement frappe les esprits et suscite les réactions les plus diverses : chacun l'interprète en fonction de sa sensibilité, de ses préoccupations, pour en faire, en particulier, matière, argument à l'appui de sa vision du monde, en des écritures, simples témoignages ou à visée scientifique, démonstrations philosophiques ou réactions pathétiques, expressions de douleur ou prises de distance ironiques. Cette diversité, ce polymorphisme, est notamment observable dans quatre textes écrits à propos de ce séisme. C'est d'abord la relation de Miguel Tibério Pedegache, correspondant à Lisbonne du *Journal étranger*, datée du 11 novembre 1755³³⁸. C'est ensuite le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, que compose Voltaire, à la fin de l'année 1755, et qui paraîtra en 1756³³⁹. Ce sont les chapitres V à IX de *Candide* du même

³³⁸ Ce texte est consultable dans Jean-Paul POIRIER, *Le Tremblement de terre de Lisbonne*, Paris, Odile Jacob, 2005, p. 21-24.

³³⁹ VOLTAIRE, *Poème sur le désastre de Lisbonne, ou examen de cet axiome : « Tout est bien »*, *Mélanges*, édition établie par Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1961, p. 304-309.

Voltaire, publié quatre ans après, en 1759³⁴⁰. C'est, enfin, la lettre sur la Providence adressée par Jean-Jacques Rousseau à Voltaire, le 18 août 1756³⁴¹.

Le récit du *Journal étranger*

Le récit du correspondant du *Journal étranger* se veut d'abord informatif. Il fournit des renseignements précis sur les circonstances du drame. Ce « premier de novembre », il est « vers les 9 heures 45 minutes du matin », la température est « à peu près [de] 14 [...] degré[s] au-dessus de la glace », « le temps [est] calme et le ciel très serein », lorsque se produit la première secousse. Elle est de faible intensité, d'une durée de « deux minutes » et n'occasionne aucun dégât. Mais deux minutes après, une deuxième secousse, extrêmement violente, ébranle la ville, fissurant les maisons et provoquant leur écroulement. Le correspondant estime sa durée à environ « dix minutes », ce qui semble peu vraisemblable, les secousses sismiques n'excédant pas, d'ordinaire, quelques minutes. La chute des maisons produit un épais nuage de poussière qui obscurcit le soleil. Une troisième secousse, la plus violente, après « un intervalle de deux ou trois minutes », finit de détruire la ville, suivie, pendant « vingt minutes » de plusieurs répliques de moindre importance. C'est alors « que le feu parut dans différents quartiers de la ville », certainement provoqué par les foyers domestiques et attisé par un « vent [...] violent ». Enfin, pour parachever le désastre, « les flots entrè[rent] avec fureur dans des lieux forts éloignés de la mer où il semblait impossible qu'elle pût jamais parvenir », raz-de-marée qui montre que l'épicentre du tremblement de terre se situait au large de Lisbonne.

³⁴⁰ VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, chapitre V, édition établie par Frédéric DELOFFRE avec la collaboration de Jacqueline HELLEGOUARCH et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1979, (Romans et contes).

³⁴¹ Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire, le 18 Août 1756. Dans Jean-Jacques ROUSSEAU, *Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969, tome IV, p. 1057-1075.

Le souci du narrateur de rendre compte des faits ne l'empêche pas de manifester son émotion et d'évoquer l'atmosphère tragique qui enveloppa la ville. L'écroulement des maisons, l'obscurité lugubre qui s'abattit sur Lisbonne sont évoqués avec un grand réalisme. La fuite éperdue de la population, la terreur accentuée par la succession accumulative des dangers, secousses sismiques répétées, obscurité, incendies, raz-de-marée, qui font intervenir les quatre éléments, la terre, l'air, le feu et l'eau, révèlent l'impuissance des êtres humains face au déchaînement de la nature. Et le correspondant du *Journal étranger* multiplie les termes qui rendent compte de la terreur et du désordre : « si horrible », « chaos », « pleurs », « cris », « gémissements », « plaintes », « l'horreur et l'épouvante », « notre malheur », « effrayé ». Mais cette empathie réelle avec la population est quelque peu tempérée par des considérations matérielles, déplacées dans un tel contexte, dont le caractère dérisoire est à rapprocher de l'ironie voltairienne de *Candide*, à cette différence près qu'il est, en ce cas, involontaire : le narrateur achève en effet son récit en regrettant la perte de ses biens, « meubles », « bijoux », « argenterie », « bibliothèque [...] composée de trois mille volumes » et en déplorant les « cent mille écus que [lui] coûte ce tragique événement ».

La déploration pathétique du *Poème sur le désastre de Lisbonne*

Le *Poème sur le désastre de Lisbonne* de Voltaire est d'une autre facture. Composé à peu près à la même date que le récit du *Journal étranger*, il ne constitue pas un témoignage direct de la catastrophe à laquelle Voltaire n'a évidemment pas assisté, mais une réflexion à partir de cet événement dont le philosophe avait été informé. Il s'inscrit, par ailleurs, dans une perspective littéraire, faisant partie de l'œuvre poétique de Voltaire et relevant, comme c'était le cas à cette époque en France, plutôt de la prose rimée, didactique, que de la

véritable poésie. C'est une composition ample et ambitieuse, constituée de deux cent trente-quatre alexandrins à rimes plates, forme qui, traditionnellement, s'inscrit dans un registre sublime.

Le désastre de Lisbonne lui-même apparaît comme un prétexte au poème, comme le point de départ d'une réflexion philosophique. Voltaire ne consacre en effet qu'une faible partie à son évocation, trente-deux vers (v.5-14, 17, 19-23, 29, 37-39, 43-44, 48, 54-55, 62-65, 146-148) sur deux cent trente-quatre. Et encore, en dehors des rares références précises à Lisbonne et au Tage, qui permettent de situer géographiquement le lieu du drame, la nature de la catastrophe demeure vague. La plupart du temps, il est question d'entassements de morts et de ruines, énumérés dans un style à la fois pathétique et épique. C'est notamment le cas des vers 5 à 14. L'effondrement des maisons y prend place, avec « ces ruines affreuses » (v. 5), « Ces débris » (v. 6), « ces marbres rompus » (v. 8), « enterrés sous leurs toits » (v. 11). L'incendie y est évoqué, avec « ces cendres malheureuses » (v. 6), « leurs cendres fumantes » (v. 14). Les corps des victimes meurtris et disloqués y sont décrits : « ces lambeaux » (v. 6), « Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés » (v. 7), « ces membres dispersés » (v. 8), « sanglants, déchirés, et palpitants encore » (v. 10). Les cris, la terreur et l'agonie s'y font entendre : « terminent sans secours / Dans l'horreur des tourments leurs lamentables jours ! » (v. 11-12), « Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes » (v. 13). C'est là comme un fil rouge qui parcourt le texte, repris régulièrement, comme pour relancer l'émotion, comme pour réamorcer la réflexion philosophique. C'est, par exemple, l'évocation pathétique des corps ensanglantés des enfants innocents :

Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants

Sur le sein maternel écrasés et sanglants ? (v. 19-20).

Ou encore, l'indignation douloureuse face à ce spectacle de désolation :

Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage ;

Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie (v. 38-40).

Voltaire ne s'attarde guère sur les causes de cette catastrophe. Ce qui lui importe, ce sont les conséquences, les enseignements que l'on en peut tirer. Quelques notations cependant parcourent le texte, accompagnées parfois d'explications scientifiques en usage à l'époque. Il est d'abord fait référence à l'élément, la terre, cause et siège, à la fois, du cataclysme. Dès le vers 1, l'exclamation « ô terre déplorable ! » évoque les bouleversements désastreux subis par la ville de Lisbonne. Au vers 9, c'est la vision dantesque des corps absorbés par la terre qui est imposée au lecteur : « Cent mille infortunés que la terre dévore ». Au vers 23, c'est le spectacle de la cité engloutie dans la faille provoquée par le tremblement de terre : « Lisbonne est abîmée ». Au vers 29, c'est la reprise, sous une autre forme, de l'ouverture de cette béance : « quand la terre entr'ouvre ses abîmes », que prolongent les vers 43-44, « Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal, / Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal ? ». Au vers 48, une première explication scientifique est fournie par Voltaire. Les tremblements de terre et, en particulier, celui de Lisbonne, sont liés à l'activité volcanique : « des volcans allumés sous nos pas ». Plus loin, au vers 54, Voltaire parle de « ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre », reprenant ainsi la théorie selon laquelle les séismes étaient dus à la présence de soufre et de salpêtre dans les profondeurs de la terre, qui, en s'enflammant, provoquaient le phénomène et allumaient les incendies. Enfin, au vers 146, l'auteur revient sur le rôle déclenchant de ces matières inflammables, en précisant : « Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne ».

Pour l'essentiel, cet événement s'inscrit, dans le poème, comme une manifestation exemplaire, symbolique, de la faiblesse et de la misère humaines. Cette réflexion, qui traverse tout le texte, est, en quelque sorte, résumée dans les

vers 181 à 189. La naissance est inéluctablement suivie de la mort et, entre les deux, il n'est que souffrance et humiliation :

Il [l'homme] rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît
expire ;

De la destruction la nature est l'empire » (v. 181-182).

L'homme, ce composé fragile de nerfs, d'os, de sang, de liquides et de poussière, est condamné à l'anéantissement et Voltaire fait allusion à la théorie d'Épicure, selon laquelle le monde est constitué d'atomes éternels qui se réunissent pour former des structures, elles, mortelles :

Un faible composé de nerfs et d'ossements
Ne peut être insensible au choc des éléments ;
Ce mélange de sang, de liqueurs et de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre (v. 183-186).

Les êtres ainsi construits sont sous le joug de la douleur et de la mort :

Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas (v. 187-188).

Dans sa démonstration, Voltaire convoque les philosophes. Il rejette la théorie de Platon, selon laquelle, à l'âge d'or, l'homme ne connaissait ni la douleur, ni la mort (v. 177-180). Il se montre réservé sur l'épicurisme (v. 181-188). Il démarque Pascal :

Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux (v. 200-204).

Il approuve Bayle et son doute critique (v. 191-196).

Lyrique dans l'expression d'une douleur pathétique et d'une indignation vibrante, épique dans l'évocation du sort de toute une population et, à travers elle, de l'être humain en général, le poème prend une signification

métaphysique. Voltaire s'y interroge d'abord sur le hasard, sur le concours de circonstances. Pourquoi ce tremblement de terre a-t-il ébranlé Lisbonne ? Pourquoi le séisme ne s'est-il pas produit plutôt à Londres ou à Paris ? En quoi Lisbonne a-t-elle mérité ce sort ? Et Voltaire établit un parallèle saisissant entre les deux situations, jouant sur des oppositions qui mettent en cause la justice divine :

Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices,
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices ?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris (v. 21-23).

Bien plus, pourquoi le tremblement de terre s'est-il produit dans une région habitée et non dans un désert où il aurait été inoffensif :

Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts (v. 53-55).

Et Voltaire pose déjà ainsi le problème, encore davantage d'actualité de nos jours, des concentrations urbaines particulièrement vulnérables aux colères de la nature.

Mais c'est surtout à la réflexion sur le bien et le mal qu'il se livre, comme l'indique le sous-titre du poème, ou *examen de cet axiome* : « *tout est bien* ». C'est une réponse donnée au philosophe Leibniz, qui considère que tout ce qui se produit dans le monde, y compris ce que l'homme appelle le mal, concourt à un bien global, à une harmonie universelle. Arrivé à l'âge de soixante-deux ans, Voltaire a beaucoup évolué dans sa conception de Dieu. De la vision d'un Dieu géomètre ou horloger, qui a établi les lois de fonctionnement du monde sur lequel il n'a plus à intervenir, dont, en quelque sorte, il se désintéresse, il est passé à l'interprétation d'un créateur dont il est impossible de saisir les intentions profondes. Le désastre de Lisbonne le conforte dans cette position. Voltaire pose, avec force, le problème théologique de la grâce qui, au siècle

précédent, avait été à la base de la querelle entre jésuites et jansénistes. Il émet, aux vers 149 à 156, différentes hypothèses. Soit, l'être humain est marqué, de façon indélébile, par le péché originel, dont le sacrifice du Christ ne l'a pas exempté : « Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race » (v. 149), et c'est la conception janséniste. Soit, Dieu suit un plan d'organisation, qu'il mène, de façon indifférente, sans se soucier des détails, des malheurs ponctuels :

Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent (v. 150-152),

et c'est la thèse du Dieu horloger. Soit, la création porte en elle des vices apparents de fabrication qui sont indispensables à l'harmonie de l'ensemble :

Ou la matière informe, à son maître rebelle,
Porte en soi des défauts nécessaires comme elle (v. 153-154),

et c'est la pensée dialectique de Leibniz. Soit, la vie terrestre n'est qu'une longue épreuve qui, si elle est concluante, si elle est édifiante, conduira au bonheur éternel :

Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel (v. 155-156)

et c'est, en partie, la vision jésuite.

Quelle que soit la thèse adoptée, c'est une incompréhension profonde qui habite Voltaire. Il ne peut accepter cette sorte de jeu de compensation dont parle Leibniz. Comment un mal ponctuel peut-il contribuer au bien général ? Comment se résoudre à ce que des souffrances humaines puissent, par une sorte de symétrie, créer, ailleurs, du bien ? Comment une destruction peut-elle, en retour, susciter une construction nouvelle ? Voltaire s'étonne, à de nombreuses reprises dans le poème, de ces transferts cruels. Il le fait, notamment, avec une indignation maîtrisée, aux vers 61-66. Qu'une nouvelle civilisation puisse se construire sur les ruines de Lisbonne, que les villes du Nord de l'Europe

puissent profiter de ce désastre en développant leur économie, en récupérant, en quelque sorte, le potentiel économique de la ville du Sud, ruinée par le tremblement de terre, que les malheurs de Lisbonne puissent s'inscrire dans une harmonie globale lui semble proprement scandaleux :

Si quelqu'un leur disait : « Tombez, mourez, tranquilles ;
 Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles ;
 D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,
 D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
 Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
 Tous vos maux sont un bien dans les lois générales ».

Piètre consolation pour ceux qui vivent ce désastre. Et Voltaire, aux vers 43-44, s'interroge sur la nécessité de cet équilibre pervers :

Quoi ! l'univers entier, sans ce gouffre infernal,
 Sans engloutir Lisbonne eût-il été plus mal ?

Dans ces conditions, on ne peut que mettre en doute la bonté du créateur. Comment un Dieu de bonté a-t-il pu introduire le mal sur la terre ? Ou bien il a organisé le monde selon un principe qui échappe à l'homme, ou bien il est animé par la vengeance et par la cruauté, un peu comme le Dieu de l'Ancien Testament :

Il le faut avouer, le mal est sur la terre :
 Son principe secret ne nous est point connu.
 De l'auteur de tout bien le mal est-il venu ?
 [...]
 Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ? (v. 126-128 ;
 133-134).

Cependant, à ces questions, qui multiplient les phrases interrogatives, indices du désarroi, succède, à la fin du poème, une sorte d'apaisement, marque de la résignation. L'homme doit accepter son sort. La révolte est inutile :

Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence (v. 221-222).

Mais cette soumission n'empêche pas l'espoir qui fait du futur comme un horizon d'attente :

Un jour tout sera bien, voilà notre espérance ;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion (v. 218-219).

Et Voltaire achève son poème sur une note optimiste, en recourant à cette figure de style qu'il affectionne, la parabole :

Un calife autrefois, à son heure dernière,
Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance ».
Mais il pouvait encore ajouter l'espérance (v. 229-234).

Ainsi, d'abord, source de souffrance et de désespoir, motif d'interrogation sur la présence du mal, le tremblement de terre de Lisbonne ne doit pas conduire à la démission, mais, au contraire, permettre à l'homme, surmontant les épreuves, d'espérer en des jours meilleurs.

La distanciation ironique de *Candide*

Candide relève d'une toute autre démarche et d'une toute autre stylistique. C'est un de ces contes philosophiques en prose qui constituent la partie la plus originale de l'œuvre de Voltaire. Comme l'indique le sous-titre « ou l'optimisme », il s'agit, à nouveau, d'interroger la pensée de Leibniz, dont le

précepteur Pangloss est le défenseur inconditionnel. Au fil des errances et des mésaventures, les personnages mettront à l'épreuve la théorie du philosophe, résumée par Pangloss dès le premier chapitre en ces termes : « Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin » et en déduiront, à la fin du conte, que la solution la plus sage est de « cultiver [son] jardin » (chapitre XXX). L'épisode concernant le tremblement de terre de Lisbonne débute au chapitre V. Candide, après avoir échappé, enrôlé malgré lui, au combat entre Bulgares et Abares, retrouve son précepteur Pangloss. Ils sont recueillis par l'anabaptiste Jacques qu'ils accompagnent dans un voyage en bateau pour Lisbonne où l'appellent des obligations commerciales. Cet épisode s'achèvera, au chapitre IX, avec le départ des personnages pour Cadix. Le tremblement de terre lui-même est évoqué, pour l'essentiel, au chapitre V. Une violente tempête cause le naufrage du bateau, auquel seuls réchappent Candide, Pangloss et un matelot. La noyade de l'anabaptiste est prétexte pour Voltaire à mettre en cause la théorie de Leibniz, mais l'indignation du *Poème sur le désastre de Lisbonne* fait place à l'ironie qui apparaît dans la manière dont sont rapportés les faits et les propos de Pangloss : Candide « veut se jeter après lui dans la mer : le philosophe Pangloss l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât ».

À peine échappés à la mort, ils sont, dès leur arrivée dans la ville, confrontés au tremblement de terre. Voltaire en fait alors un récit qui reprend globalement les éléments du poème. Mais le pathétique s'est, en grande partie, estompé au profit d'une description plus objective, d'une perspective plus informative, différence qui s'explique à la fois par le passage de l'expression poétique à l'expression narrative et par un effet de recul : quatre ans se sont écoulés depuis le tragique événement. De façon parataxique, garante de l'objectivité, Voltaire rend compte de la succession des faits. Ce sont d'abord les premières secousses :

« [...] ils sentent la terre trembler sous leurs pas [...] ». Puis c'est le raz-de-marée qui envahit le port et détruit les navires : « [...] la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre ». Les incendies se déclarent bientôt par toute la ville qu'ils recouvrent de cendres : « Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ». Les maisons s'effondrent : « les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondements et les fondements se dispersent ». Les habitants sont ensevelis sous des ruines et Voltaire fournit la tragique statistique des morts : « Trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines ». Plus loin, Voltaire joue sur les effets de l'opposition, en montrant le matelot rescapé en train de profiter de la catastrophe, volant, s'enivrant et jouissant des plaisirs de l'amour au milieu des décombres et des morts :

Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et, ayant cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites, et au milieu des mourants et des morts.

Tout ce chapitre est émaillé de notations qui rappellent les effets du tremblement de terre : « éclats de pierre » ; « débris » ; « décombres ». Dans le chapitre VI, Voltaire revient sur le bilan de la catastrophe : « Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne [...] » et évoque les répliques qui continuent à ébranler la ville huit jours après la première secousse : « Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable ».

Comme dans le poème, Voltaire fournit deux explications scientifiques des séismes, qui étaient alors en usage. Mais alors qu'il le faisait sur le mode sérieux, qu'il les reprenait à son compte, il les met, cette fois-ci, dans la bouche de Pangloss, comme une illustration de l'optimisme de Leibniz, qu'il décredibilise.

Il crée, par ailleurs, un effet comique, en conférant à la démonstration du précepteur une rigidité, un aspect répétitif et mécanique. Ainsi est reprise la thèse de la traînée de soufre dont l'exposé est rendu d'autant plus inadapté que Pangloss, tout à son idée, en oublie de secourir Candide :

Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit Pangloss ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée, mêmes causes, mêmes effets : il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit Candide ; mais pour Dieu, un peu d'huile et de vin (chapitre V).

Un peu plus loin, toujours dans le chapitre V, c'est la présence d'un volcan sous la ville qui est mise en avant par le précepteur, présentée comme indispensable pour assurer l'harmonie du monde : « Car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car c'est impossible que les choses ne soient pas où elles sont ; car tout est bien ». Et l'enchaînement des explications, avec l'accumulation des « car », renforce le ridicule, l'absurdité de la démonstration.

Comme dans le poème, Voltaire ne joue que fort peu sur la couleur locale. En dehors des références, peu fréquentes d'ailleurs, à Lisbonne et au Portugal, six précisions renvoient au contexte géographique et culturel de l'épisode. À la fin du chapitre V, il est fait allusion au « vin de Porto ou d'Oporto ». Dans le chapitre VI, il est fait référence à « l'université de Coïmbre » censée avoir prescrit « un bel autodafé » destiné à apaiser la colère divine. Dans le même chapitre, le « san-benito » dont on revêt les suppliciés relève plutôt des pratiques espagnoles. De même, au chapitre IX, les quelques rares précisions renvoient à l'Espagne, que visiblement Voltaire connaissait mieux et à laquelle il assimile le Portugal : les moyadors désignent une ancienne monnaie d'or espagnole, la Ste

Hermanidad fait allusion à la confrérie espagnole chargée de faire respecter l'ordre public, tandis que « Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena » renvoie à une région située au sud-ouest de l'Espagne. En dehors de ces quelques rares notations, aucune autre donnée n'est utilisée par Voltaire pour créer la couleur locale. Les chapitres VII, VIII et IX se déroulent dans la maison d'un juif où les personnages du conte ont trouvé refuge : « isolée, entourée de jardins et de canaux », elle n'a rien de caractéristique.

Quant au chapitre VI, il est consacré au récit totalement inventé de l'autodafé destiné à purifier la ville, afin d'éviter qu'un nouveau tremblement de terre ne se produise. C'est au cérémonial espagnol que Voltaire fait référence. Il indique d'abord, avec ironie, la minceur des accusations portées qui ne sont que des prétextes : un Basque est accusé d'avoir épousé sa commère, deux Portugais d'avoir arraché le lard d'un poulet avant de le manger, Pangloss d'avoir fait sienne la théorie de l'optimisme et Candide d'avoir approuvé ses propos. Il fait état de leur arrestation et de leur incarcération « dans des appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil ». Ils sont ensuite « revêtus d'un san-benito » et coiffés « de mitres de papier », dont les ornements, savamment particularisés, provoquent, à nouveau, l'ironie de Voltaire : « flammes renversées » et « diables » dépourvus de « queues » et de « griffes » pour Candide, « flammes [...] droites » et diables à « queues » et à « griffes » pour Pangloss, correspondant à des degrés différents de culpabilité. Et l'autodafé donne lieu à une cérémonie parfaitement réglée, spectacle offert à la population rescapée, comportant « un sermon très pathétique », « une belle musique en faux-bourdon » et, pour Candide, une séance de fessée « en cadence », accompagnée de chants. L'ironie de Voltaire se déchaîne, exploitant la contradiction entre cette mise en scène esthétique et la cruauté de l'autodafé, atteint son comble avec cette précision : « Pangloss fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume » et surtout avec le constat final de l'inanité et de l'inefficacité de

ces supplices : « Le même jour, la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable ».

Cet épisode portugais, de même que les autres épisodes du conte, a pour objectif de montrer, comme dans le *Poème sur le désastre de Lisbonne*, la permanence du mal et de contester l'optimisme de Leibniz. Mais l'ironie se substitue au pathétique. Et la théorie est mise en cause, décrédibilisée par le ridicule de son porte-parole, Pangloss, au pédantisme inadapté. En poussant jusqu'au bout l'argumentation, en multipliant des transitions faussement logiques, Voltaire fait imploser le système, comme dans ce dialogue qui oppose Pangloss à un membre du tribunal de l'inquisition :

Je demande très humblement pardon à Votre Excellence, répondit Pangloss encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté ? dit le familier. Votre Excellence m'excusera, dit Pangloss ; la liberté peut subsister avec la nécessité absolue : car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée... (chapitre V),

querelle théologique à laquelle met fin l'arrestation du tenant de l'optimisme.

La froide argumentation de Jean-Jacques Rousseau

Le 18 août 1756, Jean-Jacques Rousseau adresse une lettre à Voltaire en réponse au *Poème sur le désastre de Lisbonne*. Il revient rapidement sur l'événement, en mettant en évidence l'importance de la population de la ville comportant « vingt mille maisons de six à sept étages ». Pour lui, le désastre a été provoqué non par la nature, mais par la corruption de la civilisation. Ce n'est pas la nature qui a créé cette cité, mais l'homme, de telle sorte « que si les habitants

de cette grande ville eussent été dispersés plus également, et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul », et Rousseau inverse le raisonnement de Voltaire qui regrettait que le tremblement de terre ne se soit pas produit dans un désert. Bien plus, c'est la cupidité des habitants qui a aggravé le bilan du séisme : « Combien de malheureux ont péri dans ce désastre, pour vouloir prendre l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ». Mais cet événement est surtout prétexte pour Rousseau à développer ses thèses métaphysiques. Il propose de modifier la formule de Leibniz, de remplacer « Tout est bien » par « Le tout est bien, ou Tout est bien pour le tout ». Et il se livre à une argumentation, sous forme de syllogisme, qui rappelle celle de Pangloss :

Si Dieu existe, il est parfait ; s'il est parfait, il est sage, puissant et juste ; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle ; si mon âme est immortelle, trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut-être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes ; si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences³⁴².

Comme quoi, entre le parodique et le sérieux, il est parfois difficile de faire la différence. Mais, ce qui est peut-être plus significatif, la lettre de Jean-Jacques Rousseau montre comment le même événement peut être le prétexte à démontrer une thèse radicalement opposée à celle de Voltaire et donne un exemple supplémentaire de la variété des écritures suscitées par la catastrophe : la froide démonstration de la lettre s'ajoute à la distanciation ironique du conte *Candide*, à la déploration pathétique du *Poème sur le désastre de Lisbonne* et au récit objectif du correspondant du *Journal étranger*.

³⁴² J.-J. ROUSSEAU, *op. cit.*, p. 1068.



La Reconstruction de Lisbonne.

Joseph I^{er} roi du Portugal fait réédifier Lisbonne détruite par un tremblement de terre le matin du 1^{er} novembre 1755.

(Lisbonne, Museu da Cidade de Lisboa)

Image mise à disposition par NISEE, University of California, Berkeley).

Le tremblement de terre politique (1755-1759)

« *Le Portugal accablé et ébranlé* »³⁴³

José Subtil

Universidade Nova de Lisboa

En me référant aux répercussions politiques du tremblement de terre de 1755, je me propose de mettre en évidence les pratiques politiques et administratives qui découlèrent de la tragédie et qui marquèrent le calendrier de la centralisation du pouvoir au Portugal, à la fin de l'Ancien Régime. De fait, les événements naturels eurent une influence profonde sur le système d'organisation du pouvoir et sur les relations entre la Couronne et la Noblesse, ainsi qu'entre l'Église et le Royaume. On peut dire que les faits qui orientèrent le processus politique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle furent, sans aucun doute, le tremblement de terre (1755)³⁴⁴, l'attentat régicide manqué (1758) et

³⁴³ Ce sous-titre est emprunté à Inês Morais VIEGAS, Sara LOUREIRO, José SUBTIL et *alii*, éd., *Portugal Aflito e Conturbado pello Terramoto do anno de 1755*, Lisboa, 1759-1761, Lisbonne, Divisão de Gestão de Arquivos da Câmara Municipal, 2010. Une première version du texte proposé ici est parue en langue portugaise dans cette édition, accompagnant le manuscrit, Chapitre 3, « As repercussões políticas do terramoto », p. 241-284.

³⁴⁴ Sur les répercussions du tremblement de terre en Europe, voir Ana Cristina ARAÚJO, « 1755, l'Europe tremble à Lisbonne », in Antoine COMPAGNON et Jacques SEEBACHER, dir., *L'Esprit de l'Europe – Dates et lieux*, Paris, Flammarion, 1993, p. 125-130. Du même auteur, « O Desastre de Lisboa e a Opinião Pública Europeia », in *Estudos de História Contemporânea*,

l'expulsion des jésuites (1759), les deux derniers s'inscrivant dans le contexte créé par le premier. Je mettrai ici en relation ces différents facteurs de transformation du système politique. Mon dessein est double : identifier les effets du chaos et du désordre provoqués par le séisme dans l'administration royale, d'une part ; mettre en lumière le caractère intégrateur, même si les effets en sont limités dans le temps, de l'intervention politique dont le but était d'apporter une solution aux troubles résultant de la catastrophe, d'autre part. Ce souci d'intégration se traduisit, dans les faits, par l'association de personnalités très disparates à un gouvernement informel qui finirait par se dissoudre une fois assurées les conditions minimales de fonctionnement de la ville. En effet, une fois disparues les raisons qui soutenaient cette alliance conjoncturelle, le conflit éclata entre le groupe agglutiné autour du duc de Lafões, cousin du roi, et le groupe qui suivait le secrétaire d'État des Affaires Étrangères et de la Guerre, Sebastião José de Carvalho e Melo, futur comte d'Oeiras et marquis de Pombal. Cette hostilité eut pour effet une recomposition du noyau du gouvernement en faveur de Carvalho e Melo ce qui eut pour résultat immédiat d'aggraver un conflit dont les points culminants furent la conjuration contre le ministre en 1756, suivie de l'attentat contre le roi D. José en 1758. L'implication d'une partie de la noblesse dans ces conspirations devait être utilisée pour écarter du pouvoir le parti de la noblesse, opposé à la ligne réformiste. De même, l'alliance entre les jésuites et l'opposition au ministre devait créer les conditions pour le développement d'une offensive régaliennne qui conduirait à l'expulsion du Portugal de la Compagnie de Jésus. Cet enchaînement fébrile d'événements, qui se succédèrent sur une période de moins de quatre ans (entre le premier novembre 1755 et le 3 septembre 1759), consolida, par l'effet du risque et de la célérité, un processus de centralisation politique consistant dans le transfert,

Homenagem ao Professor Victor de Sá, Lisbonne, Livros Horizonte, 1991 (org. Centro de História da Universidade do Porto).

vers le gouvernement, formé par les secrétaires d'État et les intendants, de différents pouvoirs jusque alors éparpillés.

Ce processus, entièrement nouveau au Portugal, connu quatre phases distinctes. La première coïncida avec la destruction inattendue des conditions matérielles de soutien à l'appareil administratif et les dysfonctionnements qui s'en suivirent au sein des ressources humaines. La deuxième est marquée par l'activité d'un noyau informel de gouvernement qui assumait, provisoirement, la gestion de la crise. La troisième débuta avec l'affirmation du groupe politique identifié à Sebastião José de Carvalho e Melo, après le dénouement de la lutte pour le pouvoir marquée par la conspiration. Enfin, une quatrième phase correspond à la consolidation de ce même groupe, après l'attentat contre le roi et le démantèlement de la Compagnie de Jésus.

L'influence du tremblement de terre de 1755 sur l'évolution politique fut par ailleurs reconnue dans un ouvrage polémique publié à cette époque et attribué à Ange Goudar, où il est écrit :

De même que les crues sont indispensables aux fleuves qui débordent pour leur permettre de couler dans le lit naturel d'où ils étaient sortis, il peut y avoir des situations où, pour rétablir un État, il faut que cet État soit en partie détruit et que cela soit le fait d'un événement extraordinaire³⁴⁵.

³⁴⁵ « *Da mesma forma que as inundações são necessárias aos rios extravasados para os fazer correr no natural leito donde tinham saído, pode haver casos onde, para restabelecer um Estado, é necessário que um Estado seja em parte aniquilado, e que o seja por algum acontecimento extraordinário* ». *Discurso Político sobre as Vantagens Que o Reino de Portugal Pode Tirar da Sua Desgraça por ocasião do Terramoto do 1º de Novembro de 1755*, version portugaise du *Discours politique sur les avantages que le Portugal pourrait retirer de son malheur*, 1756, Academia das Ciências, manuscrito azul, n° 1.908. Sur ce livre et son auteur, voir José BARRETO, « *O Discurso Político falsamente atribuído ao Marquês de Pombal* », *Revista de História das Ideias*, I, 1982 (*O Marquês de Pombal e o Seu Tempo*), p. 385-422.

Le chaos et le désordre

L'effondrement de l'administration royale

Les récits de l'époque³⁴⁶, qui s'attardent sur l'état irrécupérable des locaux, des archives des tribunaux et des conseils royaux, nous offrent un aperçu du désordre provoqué par la dispersion physique des ministres du roi qui se réfugièrent dans leurs maisons de campagne, chez des amis ou des proches, ce qui rendit la réception des convocations extrêmement difficile³⁴⁷. Même ceux qui, après quelques jours, finirent par retourner à leur travail ne disposaient pas de lieux appropriés pour exercer leurs fonctions, et ce en dépit des efforts déployés pour que les corps des tribunaux, entièrement détruits par la tragédie, fussent reconstitués.

Malgré toutes ces difficultés, la première institution à reprendre ses activités fut la *Casa da Suplicação*, tribunal royal d'appel en dernière instance, qui s'installa provisoirement près de l'église de Santa Isabel, avec quelques ministres et son président, le duc de Lafões. Les séances avaient lieu à ciel ouvert, et les juges « examinaient les différentes requêtes assis sur des pierres de taille qui se trouvaient là ». Ce n'est que le 5 mai 1758, après avoir connu plusieurs installations provisoires, que la *Casa da Suplicação* se fixa dans le Rossio, dans les environs de l'ancien centre de la ville détruit.

Le *Desembargo do Paço*, tribunal suprême de la couronne, traitant la plupart des affaires de l'administration civile du royaume, ne reprit ses activités que le 10 janvier 1756, dans des locaux cédés par son président, le duc d'Aveiro. Il fut transféré plus tard dans une maison en bois « parfaitement construite et décorée », près du couvent de Jesus da Boa Morte, où il demeura jusqu'à la fin

³⁴⁶ Voir Ana Cristina ARAÚJO, *O Terramoto de 1755. Lisboa e a Europa*, Lisbonne, CTT, 2005.

³⁴⁷ Les citations suivantes sont extraites de I. Morais VIEGAS, S. LOUREIRO, J. SUBTIL et *alii*, éd., *op. cit.*, chapitre XVII.

des travaux de reconstruction des bâtiments du *Terreiro do Paço*, la place du Palais Royal.

Un autre tribunal, celui de la *Mesa da Consciência e Ordens*, Conseil de Conscience et des Ordres, concerné par les affaires religieuses et la gestion des ordres militaires, fonctionna d'abord dans un magasin militaire aménagé aux abords du couvent de Nossa Senhora das Necessidades. Il s'écoula quelque temps avant qu'il ne fût doté de nouvelles installations dans la zone du Rossio. Le *Conselho da Fazenda*, Conseil des Finances, connut le même sort : il se réunit d'abord dans des immeubles cédés par un de ses officiers et se tint durant de nombreuses années dans des installations provisoires. Il en alla de même pour d'autres conseils et tribunaux. Une grande majorité des organes de l'administration royale demeura longtemps inactive, faute d'installations adéquates. Ces énormes difficultés logistiques ne trouvèrent de solution que partielle et seulement au début des années 1770.

Alors que ces institutions étaient livrées au chaos, la réorganisation des services s'accompagna de l'apparition de nouveaux organismes qui héritèrent d'une partie de leurs compétences administratives. L'initiative réformatrice mentionnée en introduction commençait à tirer parti de l'impact de la tragédie.

Avant le tremblement de terre, tous ces tribunaux et conseils du roi étaient établis à proximité du Palais Royal ; ils étaient circonscrits à un petit territoire, ce qui facilitait le déplacement des officiers et les démarches bureaucratiques. La dispersion de ces différentes unités dans la ville et dans des régions périphériques bloqua leur fonctionnement normal. La distance entre les tribunaux contraignait les ministres et les officiers à de longs et permanents voyages :

Il leur fallait chaque jour marcher trois et quatre lieues pour se rendre aux Tribunaux et aux audiences, car telle était la

distance qui les séparait de plusieurs des lieux, fermes et maisons où ils habitaient. Ils devaient partir à l'aube et rentraient pour se reposer à la nuit tombée.

Il en était évidemment de même pour l'accès aux services par les usagers : « Tous subirent de grands désagréments à cette occasion, et le peuple peinait et souffrait, en raison des distances ».

Dans ces conditions, quatre facteurs se conjuguèrent pour paralyser l'appareil administratif : a) la destruction physique des immeubles et des archives ; b) la difficulté pour trouver de nouvelles installations ; c) la dispersion des installations provisoires ; d) les énormes difficultés d'accès aux locaux. Il était donc urgent de procéder à la concentration de ces services dans un seul espace et de mettre la reconstruction de la ville à l'ordre du jour.

Ces difficultés s'étendaient aux ministres et aux officiers, qui habitaient à proximité des tribunaux, dans la partie de la ville la plus affectée par le séisme, et qui avaient donc tout perdu dans la tragédie : biens, meubles, vêtements, chevaux et carrosses. Les tribunaux ne pouvant plus assurer le paiement des salaires, en raison de la destruction des coffres et des archives, les tâches routinières étaient devenues extrêmement lourdes pour ces officiers, qui ne jouissaient plus de la dignité en temps normal associée à leur charge. Durant une longue période, ministres, greffiers et officiers se virent contraints de se rendre au travail vêtus des rares effets qui leur restaient, sans robes ni habits d'apparat et aux prises avec d'énormes difficultés pour se déplacer, difficultés aggravées par l'état déplorable de la voirie. Les séances des tribunaux et des conseils se tenaient donc dans des conditions peu adéquates. Ce n'est qu'à la fin de l'année

1757 que quelques ministres purent se présenter à nouveau vêtus de leurs « robes, manteaux [...] et habits de cérémonie »³⁴⁸.

Au milieu de cette désorganisation, on peut comprendre que les premières tâches aient été la réorganisation des archives et la résolution des problèmes financiers. On procéda, dans la mesure du possible, à la vérification des livres non endommagés et à la collecte des documents qui se trouvaient chez les greffiers et les officiers. On fit de même pour les ressources financières, puisque les coffres des différents bureaux n'avaient pas résisté à l'incendie. L'intensification du contrôle des comptes publics contraignit même à des mesures exceptionnelles : le *Conselho da Fazenda* décida d'examiner la situation financière des circonscriptions de la cour, de l'Estremadura et de l'Algarve, en ayant recours à des trésoriers et à des surintendants extraordinaires (22 mars 1756). Mais ces mesures ne semblent pas avoir été suffisantes : trois ans plus tard, le 14 juillet 1759, fut créée l'*Inspecção das Contas da Real Fazenda*, Inspection des Comptes des Finances Royales, dans le dessein de procéder au calcul des sommes à attribuer aux différents bureaux des finances, au moyen d'une série de sources indirectes. Le *Conselho da Fazenda* et ses procureurs se virent investis d'une juridiction extraordinaire pour « empêcher toute fraude et subterfuge » et pour dresser des procès-verbaux sommaires et sans appel.

La désorganisation s'étendit également à la résidence royale improvisée, construite en bois et située à Ajuda. Alors même que le palais de Mafra³⁴⁹, dont la construction avait été entreprise pendant le règne précédent, aurait pu recevoir la famille royale, 15 ans après le séisme, le roi continuait d'habiter dans la

³⁴⁸ Voir l'« Aviso para nos Tribunaes apparecerem os Ministros, e Officiaes com os seus vestidos de cerimonia », 22 octobre 1756, António Delgado da SILVA, *Suplemento á Collecção de Legislação Portuguesa*, Lisbonne, Tipografia Luiz Correa da Cunha, 1860, p. 418.

³⁴⁹ Voir l'*Aviso* du 6 novembre 1755, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 359.

« Baraque Royale » d'Ajuda. Le projet d'un nouveau palais dans le quartier du Rato n'eut pas de suite.

Pour remettre un peu d'ordre dans la « Baraque Royale » et veiller à « l'indispensable dignité du Palais », l'huissier royal reçut des instructions pour surveiller et régler le mouvement des personnes, garantir la sécurité du roi et préserver les espaces symboliques des différentes chambres. Furent définies ensuite les règles d'accès aux espaces privés, tels que l'antichambre royale, avec des interdictions concernant la circulation d'armes (épées, couteaux de chasse) et de personnes (extérieures à la noblesse et aux militaires connus). La circulation dans la première antichambre était réservée aux gentilshommes (*fidalgos*, *fidalgos escudeiros* et *fidalgos cavaleiros*), aux ministres de l'Église en habit, aux ministres portant la robe des tribunaux, aux militaires ayant au moins le grade de colonel.

Les nouvelles règles d'accès à la chambre du roi avaient été établies à partir du constat suivant :

Le sans-gêne avec lequel, depuis le tremblement de terre et le repli provisoire dans les « Baraques » qui s'est ensuivi, bon nombre de ceux qui servent au Palais, dans leurs différents offices, depuis les subalternes jusqu'aux artisans eux-mêmes, y compris lorsqu'ils ne sont pas en service, pénètrent en connaissance de cause et d'un pas franc dans le couloir privé de la salle des huissiers qui donne accès aux appartements et aux cabinets les plus intimes de Sa Majesté le Roi, et ce non seulement les jours d'audience publique mais à tout moment, n'importe quel jour de l'année, profanant de la sorte [...] les plus intimes sanctuaires de Son Altesse, avec une désinvolture dont nul ne s'aviserait de faire preuve dans aucune demeure particulière de gens distingués, et vulgarisant l'un des plus

grands honneurs que les monarques réservent d'ordinaire aux gens qu'ils jugent dignes de leur estime et de leur confiance, suscita une indignation aussi grande que légitime³⁵⁰.

Désormais, les huissiers n'autorisaient à franchir la porte du couloir de la chambre du Roi que les personnes suivantes : gentilshommes du roi, princes, ministres d'État et du Cabinet, valets de la garde-robe, médecins et chirurgiens de la chambre, confesseurs, garde-meubles, balayeurs ou gens appelés à effectuer des travaux et ayant une « activité régulière à l'intérieur de la chambre ».

Comme on peut aisément le voir, le Palais d'Ajuda était bien l'expression d'un espace politique désarticulé, ne réunissant pas les conditions nécessaires à la reconstruction de la vie de cour ou pour se constituer comme centre du gouvernement. La ruine du Palais Royal et la persistance dans le temps de solutions provisoires, contribuèrent elles aussi à déplacer le centre de l'activité politique de la résidence royale vers les bureaux des secrétaires d'État³⁵¹.

³⁵⁰ « *Havendo cauzado grande e justo escândalo a devacidação com que depois do Terramoto, e da mesma habitação subsidiária das Barracas, grande parte das Pessoas que servem no Paço nos seus diferentes ministerios, subalternos, e até os mesmos Artífices de obras manuais ainda quando se não achão em actual serviço, entrão deliberada e francamente pelo corredor particular da Salla dos Porteiros que della dá entrada aos apartamentos e gabinetes mais íntimos da assistência d'El Rey nosso Senhor, e isto não só publicamente nos dias de Audiência, mas também igualmente em todos e quaisquer dias do ano, profanando assim [...] os mais íntimos sanctuarios da Magestade, com huma relaxação, que em qualquer caza particular das Pessoas destintas se não atreve alguém a imprehender ; e vulgarizando desta sorte huma das mayores honras que os Monarcas costumão fazer às Pessoas de sua mayor estimação e confiança* ». (Aviso de 3 de março de 1770, Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Manuscrito da Livraria, n° 1140, fls. 469-473).

³⁵¹ Quelques récits d'étrangers produits à l'époque nous donnent un aperçu de cette atmosphère et fournissent des détails sur le quotidien de la cour et de l'activité politique. Voir, pour les plus importants, José GORANI, *Portugal. A Corte e o País nos Anos de 1765 a 1766*, Lisbonne, Ática, 1945 ; Arthur William COSTIGAN, *Cartas sobre a Sociedade e os Costumes de Portugal (1778-1779)*, Lisbonne, Lisóptima, 1989 ; Charles DELON et alii, *Portugal nos séculos XVII e XVIII, Quatro Testemunhos*, Lisbonne, Lisóptima, 1989.

Les directions d'un gouvernement informel

Face aux énormes difficultés provoquées par le tremblement de terre – la sécurité des personnes et des biens, l'approvisionnement en vivres, les questions de santé publique, le traitement des malades et la reprise de la normalité administrative – un noyau informel de gouvernement se constitua. Il était formé par différentes personnalités et dirigé par Sebastião José de Carvalho e Melo, secrétaire d'État des Affaires Étrangères et de la Guerre. Le pragmatisme appelé par la situation exceptionnelle fut à l'origine de ce gouvernement *ad hoc* (voir tableau I).

TABLEAU I
La Constitution du gouvernement informel³⁵²
(1755-1756)

Nom	Charge
Sebastião José de Carvalho e Melo	Secrétaire d'État des Affaires Étrangères et de la Guerre (Affaires du Royaume à partir d'août 1756).
Duc de Lafões	<i>Regedor das Justiças</i> , président de la <i>Casa da Suplicação</i> .
Marquis de Marialva	Général de l'armée de la province de l'Estremadura.
Marquis de Tancos	Général de l'armée de la province de l'Alentejo.
D. José Manuel da Câmara	Cardinal patriarche de Lisbonne.
Marquis d'Alorna	Intendant de la Maison Royale.
Comte de Castelo Melhor	<i>Reposteiro-mor</i> , chambellan de la Maison Royale.
Vicomte de Vila Nova de Cerveira	Général.
Nuno da Silva Teles	Inquisiteur Général.
Paulo de Carvalho e Mendonça	Monseigneur, évêque de l'Église patriarcale
Marquis d'Alegrete	Grand veneur.
José de Seabra da Silva	<i>Desembargador</i> , juge de la <i>Casa da Suplicação</i> .
Comte de Resende	Gouverneur militaire de Lisbonne.
Lucas Seabra e Silva	<i>Desembargador do Paço</i> , juge du Palais, membre du Conseil du roi
Manuel Gomes de Carvalho	Grand chancelier.
Pedro Gonçalves Cordeiro Pereira	<i>Desembargador Agravista</i> , juge d'appel de la <i>Casa da Suplicação</i> .
D. Luís da Cunha	Secrétaire d'État des Affaires Étrangères et de la Guerre (à partir de mai 1756 ; remplace Carvalho e Melo).
Comte de S. Lourenço	Porte-étendard royal.
Comte d'Oriola	Président du conseil municipal de la ville de Lisbonne

³⁵² Selon les informations extraites des lois, du *Diário dos Successos de Lisboa, Desde o Terremoto até o extermínio dos Jesuítas*, Lisbonne, Ofic. de Francisco Borges de Sousa, 1758, et des *Memorias das Principaes Providências, que se derão no Terremoto, que padeceo a Corte de Lisboa no anno de 1755...*, por Amador Patrício de Lisboa, Lisbonne, s. n., 1758.

Observons à présent quelques-unes des missions concrètes confiées aux différentes composantes du gouvernement. Le jour même de la tragédie, la *Casa da Suplicação* prit en charge le gouvernement de la ville, en raison de l'effondrement de l'administration municipale. Le tribunal était dirigé par le duc de Lafões, auquel incombait la coordination des ministres qui veillaient aux opérations de lutte contre le crime dans les douze quartiers de la ville, au regroupement des vagabonds et des mendiants, ainsi qu'au déblaiement des rues.

Le cardinal patriarche³⁵³ était chargé de l'enterrement des morts, de la coordination du travail des communautés religieuses et des services religieux. Le marquis de Marialva assurait la protection civile des gens sans-logis et la défense des côtes, avec l'appui des gouverneurs des forteresses de l'entrée du port de Lisbonne. Il fit déplacer à Lisbonne les régiments militaires de Setúbal, Cascais, Peniche, Évora, Elvas et Olivença. Avec la collaboration des magistrats Lucas de Seabra da Silva et Manuel Gomes de Carvalho, il organisa la mise à l'abri et le transfert des religieuses vers leurs domiciles, vers des couvents en province ou vers des bâtiments provisoires. Le marquis de Tancos était en charge de la protection civile et devait assurer l'approvisionnement de la ville. Le marquis d'Alegrete coordonnait les opérations de distribution de vivres à la population, avec l'aide des officiers municipaux. Le juge José de Seabra da Silva fut chargé de rendre la voirie praticable et de tenir des moyens de transport à disposition. De leur côté, le marquis d'Alorna, le comte de Castelo Melhor, le vicomte de Vila Nova de Cerveira, l'Inquisiteur général et Monseigneur, évêque de l'Église patriarcale, Paulo de Carvalho e Mendonça, frère de Sebastião José de Carvalho e Melo s'occupaient de réunir du blé dans les districts de Santarém, Portimão,

³⁵³ Ce titre, associé au cardinalat, avait été obtenu de Rome par le roi D. João V en 1716. Il résulte de l'élévation de la chapelle royale au rang de basilique patriarcale.

Alenquer, Mafra, Cascais, Sintra et Oeiras. Le grand veneur, Fernão Teles da Silva, avait la responsabilité de l'assistance aux malades.

Dans les premiers temps, ce cabinet informel semble avoir fonctionné sans grands conflits, en dépit du malaise que suscitait, chez certains de ses membres, et tout spécialement parmi ceux de la noblesse, l'importance croissante du secrétaire d'État des Affaires Étrangères. De fait, en l'absence, pour cause de maladie, de Pedro da Mota e Silva, Carvalho e Melo devint l'agent privilégié de la communication avec le roi. Par le moyen des ordres qu'il expédiait aux autres membres du bureau, et en particulier au duc de Lafões, le ministre court-circuitait leur autorité et leur capacité de collaboration. Une résistance organisée se manifesta dès le milieu de l'année 1756, lorsqu'une conspiration de palais visant à écarter Carvalho e Melo reçut le soutien d'un groupe nombreux de nobles. Le décret du 17 août 1756 montre la gravité de la situation : une enquête permanente sur ce qui s'était produit fut ouverte, partout à Lisbonne et dans le royaume ; elle était assortie d'une récompense de vingt mille cruzados pour ceux qui dénonceraient les auteurs³⁵⁴ ou les complices de la conspiration.

Après cet incident, le cabinet de crise se scinda en deux factions. L'une, opposée au secrétaire d'État, incluait le duc de Lafões, le comte d'Assumar, celui de S. Lourenço, le vicomte de Vila Nova de Cerveira et le juge Manuel Gomes de Carvalho. L'autre, formée par le marquis de Tancos, Paulo de Carvalho e Mendonça et les magistrats José de Seabra da Silva et Pedro Gonçalves Cordeiro Pereira, soutenait la ligne politique du futur marquis de Pombal. La propagande politique et les stratégies de déstabilisation jouèrent un rôle fondamental dans cette lutte³⁵⁵. L'ouvrage bilingue d'António Pereira³⁵⁶, dédié au duc de Lafões, en

³⁵⁴ *Collecção das Leys, Decretos e Alvarás que comprehende o Feliz Reynado del Rey [...] D. José [...] desde o anno de 1750 até o de 1760*, Lisbonne, 1771. (1750-1760). Ci-après CLDA.

³⁵⁵ Voir A. C. ARAÚJO, *O Terramoto de 1755...*, *op. cit.*

est un exemple significatif. On y fait l'éloge de toutes les personnalités qui s'étaient distinguées durant la crise, sans que le nom de Sebastião José de Carvalho e Melo soit une seule fois mentionné. On y souligne le rôle du duc de Lafões, du duc d'Aveiro, du marquis d'Angeja, du comte d'Oriola, du comte de S. Lourenço et du fils du marquis de Marialva. On y trouve en outre des éloges du rôle joué par la noblesse et le clergé ; autant dire que l'on a affaire à tout le groupe identifié comme étant celui des opposants au ministre.

La Compagnie de Jésus, également intéressée par la chute du secrétaire d'État, jetait la confusion dans l'opinion des fidèles en imprimant les sermons eschatologiques des Pères Gabriel Malagrida³⁵⁷ et Macedo Malafaya³⁵⁸. Ces textes identifiaient avec force tremblement de terre et châtiment divin, confortant le rôle de l'Église dans l'expiation des péchés et concentrant l'attention de la population sur les questions religieuses. En lançant l'idée que de nouveaux tremblements de terre devaient avoir lieu, ils semailent le trouble et contribuaient à la fuite des gens de la ville, ce qui, une fois de plus, nuisait au retour à la normalité. Cette offensive bénéficia également du soutien de certains ateliers typographiques, tels que celui de Manuel Soares, qui imprimait et diffusait cette propagande. L'émeute de Porto (1756) contre la nouvelle Compagnie de l'Agriculture et des Vignobles de l'Alto Douro, créée par Carvalho e Melo, consacrait la stratégie de diversification de l'opposition, dans le dessein de déclencher un enchaînement de faits articulés entre eux.

³⁵⁶ *Commentario Latino e Portuguez sobre o Terremoto e Incêndio de Lisboa*, Lisbonne, Officina de Miguel Rodrigues, 1756.

³⁵⁷ *Juízo da Verdadeira Causa do Terremoto, que padeceo a Corte de Lisboa, no primeiro de Novembro de 1755*, Lisbonne, Officina de Manoel Soares, 1756.

³⁵⁸ *Novo Terremoto nos Remorsos da Consciência, e Avizos da Culpa para o acerto da emenda*, Lisbonne, Officina de Manoel Soares, 1756.

Du côté du gouvernement, des initiatives³⁵⁹ furent prises pour contrer cette offensive et pour renforcer l'action du secrétaire d'État. Ce fut le cas de l'ouvrage d'Amador Patrício de Lisboa, qui mettait en avant les mesures prises pendant la crise par Carvalho e Melo, et les attribuait à l'action et à la détermination de celui-ci. L'écrasement violent et disproportionné de l'émeute de Porto donna, de son côté, à Carvalho e Melo l'occasion d'affirmer son autorité et son style d'action. L'émeute fournit également le prétexte pour lancer la campagne politique contre les jésuites, accusés de s'immiscer dans les affaires du siècle et d'appuyer l'insurrection³⁶⁰. À partir de ce conflit, il y eut fusion entre la volonté politique et l'émulation idéologique : l'affrontement était ouvert entre la culture des Lumières, rationaliste et laïque, et la culture traditionnaliste, marquée par le poids de la religion et des privilèges.

Nous pouvons donc affirmer que les événements liés au tremblement de terre furent à l'origine de la constitution d'un centre d'exercice du pouvoir fondé sur des individualités, plutôt que sur des institutions traditionnelles, emportées par le séisme. Les protagonistes du nouveau cabinet se trouvèrent engagés dans une lutte ouverte pour le commandement politique dont les règles étaient désormais dictées par la capacité d'affirmation dans l'exercice du pouvoir. Les problèmes qui se posaient au gouvernement étaient également d'une nature totalement nouvelle. La prééminence fut accordée aux aptitudes créatives et à la détermination pragmatique. Cette atmosphère renforça encore davantage l'affrontement entre traditionnalistes et modernes.

³⁵⁹ La plus importante, du point de vue de la propagande politique, fut la publication des *Memorias das Principaes Providências, que se derão no Terremoto, que padeceo a Corte de Lisboa no anno de 1755*, op. cit., parue sous le nom d'Amador Patrício de Lisboa, probablement un pseudonyme de Carvalho e Melo (voir José Hermano SARAIVA, *História de Portugal*, Lisbonne, Alfa, 1983, vol. V, p. 88).

³⁶⁰ Pour les détails sur la révolte, voir la « Sentença da Alçada, que Elrey Nosso Senhor Mandou conhecer da Rebelião succedida na cidade do Porto em 1757 (12 de Outubro de 1757) », CLDA. Le sujet a été étudié par Francisco Ribeiro da SILVA, *Absolutismo esclarecido e intervenção popular, os motins do Porto de 1757*, Lisbonne, Imprensa Nacional-Casa da Moeda, 1990.

Au moment de la première conspiration contre Carvalho e Melo, les conditions n'étaient pas encore réunies pour une réponse radicale au groupe des Grands (duc de Lafões, duc d'Aveiro, marquis de Marialva et d'Angeja, comte de S. Lourenço). La situation changea, environ deux ans plus tard, à la suite des événements qui menèrent au régicide manqué du 3 septembre 1758. La répression de la première révolte ne s'était exercée qu'à l'encontre des juges António da Costa Freire et António Freire de Andrade Encerrabodes, de l'homme d'affaires allemand Feliciano Velho Oldenberg, tous deux condamnés à l'exil en Angola, de l'avocat Teixeira de Mendonça et des religieux capucins italiens, les frères Clemente et Iluminato, mis au cachot dans la prison de Junqueira.

Entre ce premier grand moment de tension, pourtant, et l'attentat contre le roi, la principale figure de la noblesse, le duc de Lafões, fut progressivement réduit à un rôle secondaire et remplacé à la présidence de la *Casa da Suplicação* par le juge Pedro Gonçalves Cordeiro Pereira. Les juges Manuel José da Gama e Oliveira et João Caetano da Cunha Manuel, tous deux en phase avec la politique de Carvalho e Melo, assumaient désormais l'administration des quartiers de la ville.

Une autre figure importante fut écartée : le secrétaire d'État de la Marine et de l'Outre-mer, Diogo de Mendonça de Corte Real. Impliqué dans la conspiration de 1756, il fut confiné dans une de ses propriétés rurales avant d'être transféré à Marzagão³⁶¹.

Analysons maintenant quelques-unes des mesures prises pour combattre la crise, ces dernières ayant, elles aussi, entraîné une dynamique de réforme dans le domaine politique.

³⁶¹ « Decreto degradando 40 legoas para fóra da Côte o Secretario de Estado Diogo de Mendonça Corte Real », daté du 30 août 1756, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 409-410.

Les signes du temps politique

Il est difficile d'évaluer avec précision les effets du tremblement de terre sur le tissu urbain, tant les chiffres divergent dans les récits de l'époque. Tous reconnaissent pourtant l'ampleur de la tragédie provoquée par le séisme, le raz-de-marée et l'incendie qui détruisirent pratiquement le centre de la ville. Les mois qui suivirent furent caractérisés par l'état d'exception. Toute action susceptible de troubler davantage la situation était considérée comme contraire à l'intérêt public. La conjoncture était favorable à la prise de décisions pour résoudre, avec rapidité et efficacité, les problèmes les plus urgents. Elle était également favorable au test de l'innovation et à l'identification des noyaux de résistance, de discordance ou d'opposition. En d'autres termes, le travail de protection civile et de reconstruction de la ville eut à la fois pour effet de porter le groupe politique des réformateurs et de susciter la réaction de ceux qui s'opposaient aux mesures d'exception durables.

Le bilan historiographique des conséquences politiques des mesures prises pendant les cinq années qui suivirent le tremblement de terre et de l'opposition qu'elles déclenchèrent, et qui s'est traduite par le silence, le retrait ou la résistance, n'a pas été fait. Sans avoir cette prétention, nous pouvons toutefois identifier quelques-unes des tendances principales de l'intention réformatrice ainsi que ses raisons politiques. Commençons par les problèmes touchant à la reconstruction de la ville.

Un récit de l'époque, écrit trois ans après la catastrophe, indique que la population de Lisbonne avant le tremblement de terre ne dépassait pas les trois cent mille habitants³⁶². Même si les estimations du nombre de victimes sont très

³⁶² *Relação Histórica do Terramoto de Lisboa*, 1758, BNL, (reservados), códice n° 10.736.

disparates, la même source déclare qu'on évaluait ce chiffre à vingt-cinq ou trente mille, un chiffre peut-être exagéré, est-il ajouté, si l'on ne tient compte que des victimes portugaises³⁶³. Vers 1765, dix ans après le séisme, le comte de Saint-Priest, ambassadeur français, estimait que la population de Lisbonne était d'environ cent soixante-cinq mille habitants³⁶⁴.

Pour ce qui est des immeubles, toujours selon la même source, trois mille seulement des vingt mille maisons que la ville comptait avant le désastre offraient des conditions de sécurité suffisantes pour pouvoir être habitées. Le séisme rendit donc Lisbonne méconnaissable, et ses habitants étaient hantés par l'angoisse des répliques possibles.

Après les premières mesures pour rétablir l'ordre, enterrer les morts, nettoyer les décombres, aménager les espaces et approvisionner la population, l'urgence était aux travaux de réparation des bâtiments et de reconstruction de la ville. La tâche était ardue, compte tenu de la désarticulation de l'appareil administratif, de l'état chaotique de la voirie et des immeubles, rendant difficile la délimitation des terrains et l'inventaire du droit de propriété.

Un mois après le tremblement de terre, pour empêcher la spéculation financière, demande fut faite aux officiers chargés de l'inspection des quartiers et des alentours de la ville de surveiller le prix des matériaux et le salaire des ouvriers. Pour cela, on eut recours au serment des propriétaires, des serviteurs ou des voisins. Ce fut le premier d'un cycle ininterrompu d'avis et de décrets envoyés par Carvalho e Melo au duc de Lafões.

Dans le même temps, des officiers nommés par la *Casa da Suplicação* étaient chargés de surveiller les évaluations des immeubles et de leurs différents régimes

³⁶³ *Idem.* Voir aussi António Pereira de FIGUEIREDO, *Diário dos Successos de Lisboa, desde o Terremoto até o extermínio dos Jesuítas*, op. cit.

³⁶⁴ C. DELON et alii, op. cit., p. 198 et 154.

de propriété, ainsi que de dresser des procès-verbaux en cas de recours au tribunal. Ils étaient les seuls responsables de sentences dont on ne pouvait faire appel. Ces évaluations visaient à adjuger les terrains pour la reconstruction des immeubles, l'alignement des rues et l'agrandissement des places, le tout étant présenté comme devant bénéficier aux propriétaires : davantage de sécurité face à de nouvelles catastrophes, meilleure circulation, valorisation de la propriété. En ce qui concerne les terrains de mainmorte, tels que chapelles ou majorats, le montant de l'adjudication serait conservé dans un dépôt royal.

Ces dispositions portaient déjà en elles l'esprit que l'on voulait imposer dans le programme de reconstruction de la ville, à savoir une marque claire d'autorité et de rationalité. La primauté de l'intérêt public devint explicite dans la priorité accordée aux travaux de reconstruction de la douane de Lisbonne et du *Terreiro do Paço*³⁶⁵.

Cette stratégie fit son chemin. Vers le milieu de l'année 1758, la principale résolution sur la reconstruction de la ville définissait, dans le détail, des règles pour les terrains et les immeubles : a) les propriétaires qui voudraient construire devraient le faire dans un délai de cinq ans ; si les terrains étaient soumis au régime du bail emphytéotique, les emphytéotes auraient priorité sur les bailleurs, s'agissant du droit de construire ; b) si les propriétaires ne pouvaient ou ne voulaient pas construire, les propriétés seraient adjugées à qui le ferait, en échange d'une somme estimée par le biais d'une évaluation arbitrale.

Les travaux commencèrent un an après, en 1759, à un moment politique significatif : la condamnation à mort des personnes impliquées dans l'attentat contre le roi était consommée, et le duc de Lafões avait perdu la direction du

³⁶⁵ *Decreto mandando proceder á obra da Alfândega de Lisboa*, du 16 janvier 1758, adressé à la Junte du Commerce, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 487.

gouvernement de la ville au profit du juge Pedro Gonçalves Pereira et de ses assesseurs.

Le début des travaux marqua également le début de l'éradication des "barques, ou maisons en bois" qui avaient été érigées partout dans la ville comme solution provisoire, présentaient de nombreux inconvénients et avaient été à l'origine d'abus : plaintes relatives à la promiscuité des familles et des deux sexes à l'intérieur des barques, aux incendies fréquents, à la spéculation immobilière³⁶⁶. Les propriétaires et les locataires devaient désormais démanteler les constructions en bois et abandonner les terrains, sous peine de démolition sommaire.

La catastrophe avait provoqué de nombreux autres problèmes, dont celui de la sécurité des personnes et des biens. Leur protection avait été confiée au Conseil Municipal, à la *Casa da Suplicação* et au *Desembargo do Paço*. La vague de criminalité ayant continué, les compétences d'enquête et de jugement furent transférées à la nouvelle Intendance Générale de Police. D'autres mesures transitoires en matière de criminalité avaient été adoptées auparavant : procès-verbaux dressés aux criminels, obligation pour les oisifs de travailler à la reconstruction de la ville³⁶⁷, militarisation des rondes dans les quartiers, renforcement du pouvoir des magistrats de la couronne en matière civile ou pénale et soutien des soldats d'ordonnance au corps de garde de la ville. La plus emblématique de ces mesures fut cependant la concession de pouvoirs extraordinaires à l'officier de police de Belém pour enquêter arbitrairement sur les vols, sans limite de temps ni témoins, et pour procéder à la mise en accusation, à l'arrestation et à la perquisition sans procès judiciaire. Cette mesure anticipait sur l'adoption du modèle de l'intendance, un modèle que le

³⁶⁶ Décret du 8 novembre 1760, CLDA (1750-1760).

³⁶⁷ « Aviso para que o Desembargo do Paço não consulte perdão a Réos condemnados a trabalharem nas Obras Publicas de Lisboa », 20 juillet 1758, CLDA (1750-1760).

tribunal du *Desembargo do Paço* contestait fortement, la conséquence étant en effet que la juridiction litigieuse ne serait plus soumise au contrôle des tribunaux.

La perte de nombreuses richesses fut un autre grand problème qui multiplia les préjudices et contribua à aggraver la situation financière. Dans *Portugal Aflito e Conturbado*, que nous suivons, on peut lire :

Il n'est pas aisé d'estimer la valeur des immeubles durant le règne de D. Pedro II ; la découverte des Mines d'Or avait provoqué, au Portugal, une prolifération d'édifices fort luxueux. Chaque Palais était un trésor particulier tant par les peintures et les tapisseries que par les autres biens précieux qu'il renfermait, en sorte que l'on a quelque peine à procéder avec prudence à l'évaluation d'une perte qui ne saurait être qu'immense. À cela s'ajoutent tous les bijoux, les pierres précieuses et les pièces d'argenterie travaillées appartenant aussi bien à la Couronne qu'aux Églises et aux particuliers. On obtient ainsi une somme qui dépasse l'imagination, car la cour de Lisbonne était la plus riche d'Europe en pierres précieuses, et tout a disparu à l'exception de celles que portait ce jour-là la famille royale ; les deux rues où étaient installés les plus riches des orfèvres et des lapidaires furent les plus affectées par le tremblement de terre et par l'incendie³⁶⁸.

³⁶⁸ « Não é fácil de regular o valor dos imóveis do reinado de D. Pedro II e [sabemos que depois] do descobrimento das Minas de Ouro se tinha introduzido em Portugal hum grande luxo de imóveis de sorte que cada Palácio hera hum thesoiro particular tanto em pinturas e tapesarias como em outros efeitos preciosos e assim [não é fácil] prodentemente discorrer-se quão imença seria esta perda. Acrescenta-se a esta parte todas as das jóias pedrarias e prata lavrada assim da coroa como de particulares, Igrejas e particulares e se achará huma soma que excede toda a imaginação pois sobre ser a corte de Lisboa a mais rica da Europa em pedras preciosas tem perecido toda a exceção das que naquela ora levarão as pessoas

De surcroît, l'insolvabilité provoquée par des faillites, vraies ou fausses, créait un dense réseau de complicités qui aggravait le climat généralisé de méfiance, ajoutant encore du désordre à la situation. C'est dans ce contexte que fut créée une junta, formée par des magistrats de différents tribunaux, pour contrôler et surveiller les activités économiques et financières.

Une autre difficulté tenait à la disparition des registres notariaux et, par conséquent, des titres, comptes et charges de tous les majorats et fondations de Lisbonne, les plus importants du royaume. La solution trouvée fut la reconstitution des titres par le biais de copies à partir d'autres sources, quand cela était possible, ou par recours au serment de l'intéressé ou de témoins³⁶⁹.

On peut donc conclure que l'état d'exception provoqué par le grand séisme permit des pratiques d'innovation sur le plan politique et administratif. J'en soulignerai deux. L'une concerne la sécurité des personnes et des biens, stimulant l'implantation d'une nouvelle forme de "police". Elle fut à l'origine de nombreux conflits et aussi de la création de l'Intendance Générale de Police. Ce nouvel organisme, dépendant du secrétaire d'État du Royaume, s'arrogea des pouvoirs exceptionnels, aux dépens des compétences des tribunaux et des magistratures traditionnelles. On trouve une autre forme d'innovation politique dans les mesures volontaristes pour atténuer le chaos financier. Celles-ci seraient à l'origine de l'*Erário Régio*, Trésor Royal (1761), un organisme également fondé sur le modèle de l'intendance, qui révolutionna toute la structure organique des finances royales, occasionnant une perte de l'influence du *Conselho da Fazenda*.

reais; as duas ruas onde vivião os mais ricos ourives e lavradores de diamante, forao as que mais sofrerão o terramoto e incêndio ».

³⁶⁹ « Provisão ácerca dos Cartorios da Provedoria dos Orfãos, e Capellas da Cidade de Lisboa, queimados pelo incendio, que seguiu ao Terremoto do 1º de Novembro de 1755 », 13 mai 1756, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 389-390.

Les chemins de la centralisation

L'échec du régicide

Pourquoi l'attentat contre D. José eut-il lieu ? Et dans quel but ? Les réponses à ces questions donnent du sens politique aux objectifs du régicide. On peut émettre trois hypothèses. Deux d'entre elles penchent en faveur d'une conspiration, en rapport avec des luttes de palais ; la troisième met en avant les aspects idéologiques et souligne les enjeux du jeu politique et de la lutte pour le pouvoir, en même temps qu'elle s'interroge sur la conception même du pouvoir.

S'agissant des deux premières hypothèses, deux incidents liés à la vie de la cour sont généralement invoqués. L'un est en rapport avec la maison noble de Távora, dirigée par D. Francisco de Assis, troisième marquis du nom, vice-roi de l'Inde. Son fils aîné, D. Luís Bernardo de Távora, époux de D. Maria Teresa, était parti le rejoindre en Inde en 1750. Restée à Lisbonne, la jeune marquise aurait eu des relations amoureuses avec le roi, en compagnie duquel elle aurait passé la nuit même de l'attentat. Le déshonneur pour la maison des Távora était d'autant plus grand que le vieux marquis n'avait pas reçu le titre de duc ni les honneurs qu'il était en droit d'attendre après son service comme vice-roi et gouverneur militaire de l'Inde. Le deuxième incident est lié aux rumeurs persistantes sur les intentions politiques du duc d'Aveiro, D. José de Mascarenhas, y compris celle d'accéder à la couronne. On peut toutefois opposer deux objections à ces deux arguments : d'un côté, les relations amoureuses du roi, connues et commentées à la cour, semblaient profiter à la famille Távora ; les nominations aux hautes charges du gouvernement de l'Inde avaient probablement quelque rapport avec cette complicité. Et quant au duc d'Aveiro, personnage présomptueux aux dires de récits de l'époque, ses prétentions à la couronne n'auraient pas manqué d'être évoquées par le tribunal dans le cours du procès. Or, l'interrogatoire ne fait jamais rien apparaître de tel. L'essentiel de

l'enquête se concentre sur l'attentat et sur les personnes qui s'y trouvaient mêlées.

En réalité, l'attentat visait l'élimination physique du roi et, par voie de conséquence, l'éloignement du ministre Carvalho e Melo. Quelques-unes des personnes impliquées dans la conspiration auraient même prévu la formation d'une junte dans laquelle elles auraient un rôle de premier plan. Cependant, la succession au trône serait en tout état de cause assurée par le frère du roi, D. Pedro II, ou par la princesse du Brésil, D. Maria, qui était l'héritière légitime et devait effectivement devenir reine après le décès de D. José. Ces membres de la famille royale, ainsi que d'autres figures de la haute noblesse, menaient d'ailleurs, au palais de Queluz, une vie de cour alternative à celle du palais royal, reprenant en cela certaines habitudes de la cour de D. João V. Ni le roi ni son ministre n'étaient invités dans cet espace politique. Quoiqu'il pût être lié à un sentiment d'aversion, l'attentat avait pour principal but de rendre le pouvoir à la vieille noblesse. C'est pour cette raison que, du jour de l'ouverture de l'enquête, le 3 septembre 1758, jusqu'à celui de l'exécution de la peine, le 19 janvier 1759, Carvalho e Melo défendit à outrance son projet politique et son maintien au gouvernement. On en veut pour preuve la succession vertigineuse des événements entre ces deux moments.

Tout d'abord, le secrétaire d'État imposa un secret absolu sur l'événement. Tout au plus laissa-t-on entendre dans un décret que, le roi étant malade, la reine assumerait la régence à compter du 7 septembre 1758³⁷⁰. Notons au passage que l'on ordonna d'accorder aux copies de ce décret, signées par le ministre, la même autorité qu'à l'original. Les rumeurs qui circulaient à la cour impliquaient des membres de la maison Távora dans l'attentat. Le soupçon aurait été instillé par le duc d'Aveiro avant même que l'on eût d'autres indices concernant le

³⁷⁰ A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 566-567.

crime. Il aurait été porté à la connaissance du roi par sa maîtresse. Les soupçons gagnèrent en intensité quelques semaines plus tard, lorsque des lettres à destination du Brésil furent interceptées. Elles étaient écrites par le père Malagrida, des membres de la maison Távora et le duc d'Aveiro.

La nouvelle de l'attentat ne devint publique qu'avec le décret du 9 décembre 1758. On y encourageait la délation par la promesse de récompenses exceptionnelles : les roturiers seraient anoblis ; les dénonciateurs issus de la noblesse seraient élevés au rang de *Moço Fidalgo* écuyer et de chevalier, avec les pensions afférentes ; les gentilshommes recevraient le titre de vicomte ou de comte, selon leur rang ; enfin, les membres de la noblesse titrée seraient promus à un rang supérieur³⁷¹.

Quelques jours après, le 13 décembre, un arrêté royal interdit à Estevão de Carvalho, juge de la *Casa da Suplicação*, la sortie de Lisbonne sans autorisation préalable. Des opérations de recherche et d'arrestation étaient clairement en cours. Le même jour, on institua un tribunal extraordinaire, la *Junta da Inconfidência*, pour juger l'affaire. Il était présidé par un homme qui avait la confiance absolue de Sebastião José de Carvalho e Melo, Pedro Gonçalves Cordeiro Pereira. Les arrestations commencèrent aussitôt : le marquis de Távora, deux de ses fils et deux de ses frères, le marquis d'Alorna, le duc d'Aveiro et les gendres du comte d'Atouguia furent emprisonnés. Parallèlement, les couvents des jésuites, à Lisbonne, furent encerclés. On ordonna aux églises du royaume de célébrer un *Te Deum* en action de grâces pour le salut du roi. Pour empêcher des représailles, la jeune marquise de Távora, D. Maria Teresa, fut mise à l'abri dans un couvent.

Les interrogatoires du tribunal commencèrent le 24 décembre ; le 12 janvier 1759, la sentence fut prononcée. Le lendemain, fut publiée une liste des

³⁷¹ A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 589-591.

condamnés, parmi lesquels se trouvaient le marquis et la marquise de Távora, leur fils, le comte d'Atouguia et le duc d'Aveiro. L'exécution publique, d'une violence inouïe, eut lieu sur le quai de Belém où un échafaud avait été dressé pour la circonstance.

L'exécution des personnes fut suivie de la destruction économique des maisons nobles inculpées, ainsi que de l'effacement de leur mémoire. Tous les biens administrés par les condamnés furent incorporés dans les finances royales. Manuel da Maia, directeur des archives de la Torre do Tombo, reçut l'ordre d'annuler tous les titres et donations concernant des biens de la couronne possédés ou administrés par les condamnés.

Une action exemplaire du pouvoir royal était ainsi consommée. S'affirmait en même temps le pouvoir du secrétaire d'État qui, à l'issue de ces événements, recevrait le titre de comte d'Oeiras (le 6 juin 1759). Le mois suivant, son frère, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, le rejoignait au gouvernement.

L'expulsion des jésuites

S'il est vrai que l'expulsion des jésuites s'inscrit dans le programme d'affirmation des pouvoirs de la couronne et dans le contexte de la lutte politique menée par celle-ci contre les pouvoirs rivaux de la noblesse et du clergé, le temps et les modalités de l'action résultent de la situation créée par le tremblement de terre. Confrontés à la politique menée par le gouvernement du roi au Brésil, les pères jésuites trouvèrent dans la catastrophe une occasion opportune d'affronter le pouvoir royal et utilisèrent l'invocation du châtimement divin comme arme politique pour justifier le grand séisme et prophétiser de nouveaux cataclysmes.

Ce dessein religieux était manifestement un dessein politique. En cette période socialement troublée, il s'agissait de déplacer l'axe de l'autorité royale

vers le pouvoir religieux, le seul qui se présentait comme capable d'empêcher de nouveaux malheurs. Par cette stratégie, les jésuites ambitionnaient de conserver, voire de renforcer, le prestige qu'ils détenaient encore dans les cercles du pouvoir. Ils le firent par le biais de sermons, de prophéties, de livres, de contacts avec les fidèles, d'intrigues de palais. À un moment particulièrement sensible, lors du premier anniversaire de la catastrophe, les jésuites annoncèrent un nouveau séisme, plus violent encore, entraînant ainsi une fuite de la population vers la campagne et des mesures sévères de la part du gouvernement pour contenir cette désertion³⁷².

En agissant ainsi, les jésuites prêtaient le flanc à toutes sortes d'accusations, vraies ou fausses, qui servaient les desseins de la politique régaliennne. Les difficultés économiques et sociales, la conspiration contre Sebastião José de Carvalho e Melo, les émeutes de Porto et l'attentat contre le roi constituèrent autant de prétextes. Tout porte cependant à croire que l'offensive royale n'aurait certainement pas eu la même intensité sans le séisme. Pendant le règne de D. João V, des conflits avec le Saint-Siège avaient également conduit à l'interruption de relations diplomatiques entre Lisbonne et Rome, mais cela n'avait eu que peu de conséquences sur les relations de la monarchie avec le clergé à l'intérieur du royaume. La politique du roi eut des effets bien plus profonds sur la dépendance de l'Église envers le pouvoir royal : le rétablissement de l'institution du *benepiacito régio*, agrément du roi relatif aux documents pontificaux – un privilège qu'avait déjà obtenu D. João V –, la censure des lettres pastorales, le contrôle des ordres religieux, la politisation du tribunal de l'inquisition, la sécularisation de l'enseignement et la création de la *Real Mesa Censória*, un nouveau tribunal royal qui centralisait la censure préalable des ouvrages imprimés, dont il avait le monopole exclusif.

³⁷² Décret du 29 octobre 1756, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 421.

Ce programme de combat contre la Compagnie de Jésus fut développé selon un projet bien établi, où se conjuguèrent plusieurs instruments d'action politique. Relevons, en premier lieu, la force croissante des mesures prises, instaurant l'idée d'une détermination politique inflexible (voir le tableau II) ; en deuxième lieu, la dureté de l'intimidation qui s'adressa tant aux jésuites qu'aux autres ordres religieux, suscitant la résistance ou l'obéissance au pouvoir du roi ; en troisième lieu, la conduite doctrinaire du conflit, déterminante car elle obligeait tantôt à des réponses de précaution, avec l'incrimination qui s'ensuivait, tantôt à des réponses défensives aussitôt considérées comme un manque de respect envers l'autorité royale. Que les accusations fussent ou non contestées, leur théorisation systématique avait un effet redoutable sur ceux que l'on soupçonnait ; enfin, en quatrième lieu, la stratégie de diffusion et de propagande auprès des différentes cours européennes donnait une couverture politique internationale à l'affaire, en profitant du soupçon qui entourait la Compagnie dans d'autres États.

TABLEAU II
Chronologie de l'expulsion des jésuites

Années	Événement
1751-1756	Conflits au Brésil entre les jésuites et la Compagnie du Grão Pará et Maranhão.
1755-1756	Divergences entre les jésuites et le gouvernement à propos des causes du tremblement de terre.
1757	Expulsion de la cour des confesseurs jésuites ; le pape Clément XIII nomme le cardinal Saldanha visiteur des jésuites.
1758-1759	Le cardinal Saldanha est nommé patriarche et interdit aux jésuites la sortie des couvents ; inculpation des jésuites dans le régicide.
1759	Expulsion des jésuites du Portugal et saisie des biens de la Compagnie.
1760	Expulsion du Nonce Apostolique et fermeture de l'ambassade portugaise à Rome.
1761	Mort sur le bûcher du père Malagrida.
1767	Publication de la <i>Dedução Cronológica e Analítica</i> ³⁷³ et action diplomatique en Espagne et en France pour l'extinction de la Compagnie.
1773	Dissolution de la Compagnie par le pape Clément XIV, dans le bref <i>Dominus ac Redemptor</i> .

Arrêtons-nous un instant sur ce tableau, afin d'examiner les moments les plus marquants qui furent à l'origine de l'expulsion et contribuèrent, par la suite, à l'extinction de l'Ordre.

Depuis l'année 1751, l'action du gouverneur de la capitainerie du Grão Pará et Maranhão, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, frère de Carvalho e Melo, visait la limitation du pouvoir de la Compagnie au Brésil, sous prétexte d'immixtion dans les questions du siècle, de non-application des résolutions du traité de Madrid (1750), d'incitation à la révolte de villages indiens et de non-libération des natifs.

³⁷³ La *Déduction chronologique et analytique*, impulsée par Pombal, probablement écrite par lui, au moins en partie, et publiée en 1767, est un pamphlet dirigé contre la Compagnie de Jésus, un instrument de l'affirmation de la centralisation du pouvoir politique, contre le règne des jésuites.

Les premières mesures prises par le gouverneur avaient pour objectif d'ôter aux jésuites tout pouvoir dans la sphère de la juridiction temporelle. D'autres s'ensuivirent, sur le plan économique cette fois, pour attaquer leurs énormes sources de profit commercial. La fondation de la Compagnie Générale du Grão Pará et Maranhão (le 6 juin 1755), qui obtint le monopole de la navigation et du commerce avec l'Afrique, principale source du commerce d'esclaves en direction du Brésil, porta un coup très sévère aux privilèges de l'Ordre. Les jésuites appuyèrent fortement la contestation de cette initiative, par l'intermédiaire du procureur des missions, Bento da Fonseca, ce qui valut à celui-ci et à d'autres contestataires la prison et l'exil³⁷⁴.

Le retour du gouverneur au royaume, afin de participer au gouvernement, et le rôle assumé par les prédicateurs jésuites au moment du tremblement de terre ne firent qu'aggraver le conflit. Le comte d'Oeiras engagea alors une double offensive contre la Compagnie de Jésus, l'une sur le plan domestique, l'autre sur le plan international.

Au plan interne, la réponse commença de façon surprenante, par l'expulsion des confesseurs jésuites de la cour, ces derniers se voyant ainsi déchus du privilège religieux dont ils bénéficiaient auprès de la famille royale (septembre 1757). On interdit l'accès au palais royal à tous les pères jésuites. Dans le même temps, le ministre portugais à Rome recevait l'ordre d'informer le pape Benoît XIV des désordres fomentés par des membres de la Compagnie au Portugal et au Brésil³⁷⁵.

L'année suivante, cette politique d'affrontement connut de nouveaux développements lorsque, le 10 février, le même ambassadeur reçut de nouvelles

³⁷⁴ Voir Joaquim Veríssimo SERRÃO, *História de Portugal*, vol. VI, Lisbonne, éd. Verbo, 1982, p. 48-54.

³⁷⁵ *Instruções ao Ministro em Roma sobre as desordens commettidas pelos Jesuitas nestes Reinos e no Brasil*, 8 octobre 1757, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 471.

instructions de Lisbonne pour informer le pape des « crimes des jésuites ». Ces crimes étaient divisés en quatre catégories : a) viol des décisions du roi ; b) publication de calomnies et injures contre les ministres du roi ; c) publication de prophéties qui effrayaient le peuple ; d) cupidité, cruauté et abus de pouvoir.

Pour répondre à ces exigences, le souverain pontife nomma le cardinal Francisco de Saldanha réformateur de la Compagnie de Jésus³⁷⁶. Après une première évaluation, le cardinal élaborait un rapport très critique, où il soulignait l'immixtion des jésuites dans les questions du siècle et leur fort intérêt pour les activités marchandes, faisant de la « Maison de leur Père Éternel un bureau d'affaires et un antre de larrons »³⁷⁷. En vertu de ces accusations, il décida de leur interdire toute activité commerciale, tandis que le cardinal patriarche de Lisbonne leur interdisait la prédication et la confession dans le diocèse³⁷⁸.

Jugeant ces mesures disproportionnées et injustes, et les accusations injurieuses, le général des jésuites prit la défense de sa congrégation dans une lettre adressée au pape. Il demanda la suspension des interdictions. C'est alors qu'intervint l'attentat contre le roi, dans lequel les jésuites furent impliqués, sur le plan moral et sur le plan des faits. L'escalade de la violence était inévitable. Dès la condamnation des accusés de la tentative de régicide, les biens des jésuites furent confisqués³⁷⁹. Le procureur du fisc, Manuel José da Gama e Oliveira, l'un des hommes forts du gouvernement de la ville après l'éloignement du duc de Lafões, fut nommé juge et chargé d'instruire toutes les causes, en

³⁷⁶ *Breve de S. Santidade nomeando o Cardeal Patriarcha Visitador Apostolico, e Reformador dos Clerigos Regulares da Companhia de Jesus*, 1^{er} avril 1758, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 509.

³⁷⁷ *Letras do Cardeal Patriarcha de Lisboa, Reformador da Ordem da Companhia de Jesus, acerca da mesma*, 15 mai 1758, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 542-543.

³⁷⁸ *Decreto do Cardeal Patriarcha suspendendo os P. P. da Companhia de Jesus de pregar, e confessar*, 7 juin 1758, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 552.

³⁷⁹ *Carta Regia ao Regedor da Casa da Supplicação, e Governador das Justiças do Porto, ordenando o sequestro nos bens dos Jesuitas*, 19 janvier 1759, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 606-607.

cours ou à venir, contre l'Ordre³⁸⁰. Une lettre royale adressée à tous les prélats diocésains du royaume et accusant la Compagnie de Jésus d'être le « chef principal des très atroces crimes de lèse-majesté du premier chef, de haute trahison et de parricide », fit connaître publiquement les décisions prises.

Une fois de plus, on informa le Saint-Siège. Face à la gravité des crimes, une autorisation spéciale fut requise pour que le tribunal de la *Mesa da Consciência e Ordens* enquête et punisse tout religieux impliqué dans la conjuration. Bien qu'il eût accédé à ce que cette juridiction royale fût exceptionnelle, et ne s'appliqua qu'aux seuls jésuites, le pape finit par l'accepter sans réserve, renonçant même à sa prérogative de nomination de l'évêque qui devait présider le tribunal³⁸¹. Malgré cela, toutes les propositions de Rome furent rejetées par la couronne portugaise.

Il était désormais clair que l'expulsion était imminente. Elle eut lieu le 3 septembre 1759, un an, jour pour jour, après l'attentat³⁸². D'autres épisodes contribuèrent à renforcer l'autorité royale. Après l'expulsion, l'évêque de Coimbra publia une pastorale contre la philosophie française des Lumières, que le ministre du royaume interpréta comme un défi à l'autorité de la toute récente Mesa Censória. Le prélat fut accusé de crime de lèse-majesté, privé de la dignité épiscopale et arrêté. Le père Gabriel Malagrida, qui était emprisonné depuis l'attentat, fut condamné pour blasphème et supplicié sur le bûcher, le 21 septembre 1761, par le tribunal de l'inquisition, un tribunal désormais contrôlé par Paulo de Carvalho e Mendonça, le frère du puissant ministre³⁸³.

³⁸⁰ Du 12 mars 1759, A. Delgado da SILVA, *op. cit.*, p. 613.

³⁸¹ Le 18 juin 1759 est la date de l'extinction des écoles des jésuites, avec remplacement des manuels scolaires et des professeurs.

³⁸² CLDA (1750-1760).

³⁸³ Sur les fondements de la sentence de Malagrida, voir *Sententia Lusitana Inquisitionis Adversus Gabrielem Malagridam. Ejus que errores. De Lusitano in Latinum versa*, Olisipone, 1762, Academia das Ciências de Lisboa, manuscrito azul n° 572.

Une fois remportée la lutte à l'intérieur du pays contre les jésuites, le gouvernement intensifia l'offensive diplomatique, ouvrant une phase d'internationalisation du conflit. Vers le milieu de l'année 1760, on ordonna au nonce en poste à Lisbonne, le cardinal Acciaiuoli, de quitter le Portugal. À Rome, l'ambassadeur portugais invoqua, pour justifier cette expulsion, un prétexte de cérémoniel. Les fonctionnaires de l'ambassade portugaise reçurent l'ordre de quitter la curie romaine avant la fin du mois de septembre³⁸⁴. De leur côté, tous les fonctionnaires du Saint-Siège dans le royaume reçurent ordre d'expulsion.

Cette offensive internationale devait connaître une nouvelle phase avec la publication de l'ouvrage *Dedução Cronológica e Analítica* (1767), dont l'objectif fondamental était la dénonciation de la Compagnie de Jésus en tant que responsable du retard économique du Portugal, la glorification de l'œuvre du comte d'Oeiras et le renforcement des arguments pour justifier l'extinction de l'Ordre. Ce fut un travail de marketing politique soutenu et bien organisé, un moyen de pression sur d'autres cours européennes, en particulier celles du Sud (Espagne, France et Italie), pour qu'elles adoptent des mesures similaires. Dans une lettre envoyée de Turin le 26 décembre 1767, Henrique de Menezes faisait état auprès du comte d'Oeiras de la distribution des exemplaires du livre, en ajoutant que l'ouvrage « a reçu un accueil retentissant et que tous souhaitent le lire »³⁸⁵. Simultanément, il envoyait au ministre les lettres de ses correspondants en Italie et l'informait du mémoire que le Général de la Compagnie avait présenté au pape, en le caractérisant de « remarquable par son insolence et sa sottise ».

³⁸⁴ Ce décret reproduit celui qui avait été émis pendant le règne de D. João V (5 juillet 1728).

³⁸⁵ Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Ministério do Reino, maço n° 1000, caixa n° 1123.

La diffusion de l'ouvrage fut soigneusement préparée et accompagnée de textes faisant l'apologie du comte d'Oeiras, en portugais, en français et en italien. On y lisait que le ministre descendait des familles les plus anciennes et les plus illustres du Portugal et on y brossait son portrait physique, intellectuel et moral. S'agissant de l'aspect physique, on y trouve des considérations de cette nature : « La tête est bien proportionnée à la taille ; le visage est allongé et toutes ses parties offrent une symétrie remarquable et forment avec le tout une harmonie parfaite. De l'avis des physionomistes, ces traits annoncent une longue vie, et en effet tous ses ancêtres ont vécu un siècle au moins, pour les uns, les autres ayant poussé leur longévité au delà de ce terme ». En ce qui concerne les qualités morales, sont exaltées la « grandeur d'âme », la tranquillité devant les événements les plus effroyables, le zèle et l'ardeur au travail, le génie pénétrant, la mémoire et le sang-froid qui forcent l'admiration. L'image de l'homme d'État se construit à partir de sa réponse au tremblement de terre, de la reconstruction de Lisbonne, du combat contre la criminalité, et de la réaction à l'attentat contre le roi, mais surtout à partir de la « fameuse expulsion des jésuites », un projet politique qui « détruisit l'épouvantable monstre », jusque alors tenu pour « indomptable ». La propagande mettait également en avant les vertus familiales du comte d'Oeiras, soulignant le fait qu'il pouvait compter sur la collaboration étroite de ses frères, Francisco Xavier de Mendonça Furtado et Paulo de Mendonça Carvalho.

L'un des intellectuels portugais qui jouèrent un rôle de premier plan dans le soutien international à cette stratégie fut Luis António Verney, établi en Italie. Lorsqu'il reçut le premier volume de la *Dedução Cronológica e Analítica*, il s'empressa d'écrire à Carvalho e Melo afin de le féliciter pour le « bien-fondé des réflexions, le style nerveux et élégant », et de louer la leçon de « vraie logique » qu'il avait su administrer à l'Europe.

Parmi les autres témoignages importants sur la réception de l'ouvrage, on peut citer celui du marquis Cesare Beccaria, qui le qualifia d'« œuvre admirable, en tous points divine ». Il rendit hommage au comte d'Oeiras : « Il fallait un aussi grand héros pour libérer le monde d'une aussi horrible et jésuitique peste ». Pour l'abbé Nicolini, la publication « rehausse infiniment la gloire de S. M. et fait honneur à son ministre ». Le comte Ponce Maresciallo, ami de Beccaria, considéra le ministre portugais comme « l'Oracle du Monde ». Le comte Gio Batta Visconti, le comte Firmian, le prince Trivalsi, entre autres, réagirent favorablement au texte de la propagande pombaline.

Cette offensive diplomatique, et le soutien qu'elle obtint, produisirent enfin les effets escomptés. Le pape Clément XIV signa le décret d'extinction de la Compagnie de Jésus (1773), et, face à l'Église, les pouvoirs monarchiques se renforcèrent dans différents domaines.

Conclusion

Dans un des procès judiciaires motivés par la vague de libelles contre Pombal après la mort de D. José (1777), on dit, entre autres choses, que le marquis était « Hyperbolique, Fantastique et Extravagant », un « Don Quichotte des Ministres d'État », un authentique « Richelieu dans la vengeance et un Mazarin dans l'ambition », « Digne du Vizir d'un Prince Mahométan, Indigne du Ministre d'un Prince Chrétien ». La portée politique de ces accusations conduisit la reine Marie I^{re} à donner des ordres au tribunal pour que l'on détruisît toutes les copies du procès et que l'on arrêtât les avocats qui avaient proféré des « propositions intolérables, condamnables et même injurieuses envers la mémoire du Roi [son] Seigneur et Père »³⁸⁶. La réaction de la reine, dans les premiers jours de son

³⁸⁶ Arquivo Nacional da Torre do Tombo, Manuscritos da Livraria, n° 1103, fls 357-360.

règne, consacre d'une certaine manière l'idée que, selon l'image que la cour s'en fait, Pombal aurait gouverné en étroite collaboration avec le roi. Il y aurait ainsi une identification politique entre les deux³⁸⁷.

Pourtant, les relations entre le ministre et le roi donnèrent lieu à des thèses très disparates, dans lesquelles le roi est souvent décrit comme un être faible et incompétent, livré aux manipulations d'une figure aussi austère et déterminée que celle du ministre. On ne saura évidemment jamais sur quelles bases s'établirent les rapports entre les deux hommes. Quoi qu'il en soit, le déroulement de l'action politique du roi D. José ne saurait s'expliquer par la seule thèse d'un roi politiquement "mort", instrument de son favori. Le comte de Saint-Priest, qui séjourna au Portugal entre 1763 et 1767 comme ambassadeur de France, disait de Pombal que, « si l'on en croit la voix publique, il abuse de l'entière confiance que lui accorde le roi ». Saint-Priest reconnaissait donc qu'il fallait gagner l'amitié du ministre car « il a l'influence principale sur toutes les affaires et tout passe par sa main »³⁸⁸.

Il est très probable que, sous le poids de la catastrophe, le roi avait trouvé dans la fermeté du ministre l'inflexibilité politique qui s'accordait aux événements et aux circonstances. Toutefois, la connaissance qu'il avait acquise de la situation politique et les jeux de pouvoir visant à écarter le secrétaire d'État jouèrent certainement un rôle décisif dans le soutien qu'il accorda à celui-ci. Par ailleurs, nous n'avons pas connaissance de conflits entre le ministre et le roi, même s'il paraît clair que quelques-unes des décisions prises par le roi après le séisme ne lui furent pas suggérées par le ministre ou ne recueillirent pas son accord. D'autres décisions ne relevèrent pas du secrétariat d'État du Royaume,

³⁸⁷ Une des premières prises de distance critique à l'égard la position des historiens face au marquis de Pombal fut celle de Jorge Borges de MACEDO in *A Situação Económica no Tempo de Pombal*, Lisbonne, Moraes, 1982, p. 27-31.

³⁸⁸ C. DELON *et alii*, *op. cit.*, p. 131.

comme le confirme l'analyse des procédures législatives. C'est le cas des pouvoirs exceptionnels conférés au duc de Lafões, du maintien des privilèges du duc d'Aveiro et du marquis de Marialva, de la bienveillance manifestée à l'égard des pères jésuites, ou encore de la présence dans le gouvernement du secrétaire d'État Diogo de Mendonça de Corte Real, un exemple d'opposition au pouvoir de Carvalho e Melo.

Pourtant, les circonstances du tremblement de terre changèrent la donne politique. La situation objective de l'exercice du pouvoir et les motivations subjectives des différents acteurs politiques changèrent aussi radicalement. Cet effet en entraîna un autre : la perception des actions individuelles en fonction des réalisations exigées par le moment politique. Le sens des responsabilités occupa, dans ces circonstances, une place considérable dans la lutte politique et fut à l'origine de la rupture qui se produisit à partir de la moitié de l'année 1756. Les éventuelles oscillations du roi, entre l'affirmation de l'autorité du secrétaire d'État et l'adoption d'une politique de non-hostilité face à la faction nobiliaire et religieuse, dessinèrent une politique royale plus autonome, fondée sur la confiance, la fidélité et la compétence du ministre. Pour toutes ces raisons, la tentative de régicide fragilisa gravement le camp nobiliaire et religieux et détermina la perte progressive de leur influence sur le gouvernement³⁸⁹.

³⁸⁹ Au-delà des différences idéologiques, il est bon de rappeler que le marquis de Pombal développa un impressionnant réseau de complicités autour de son projet. On raconte que, lorsqu'il apprit la mort du roi, il brûla une énorme quantité de lettres de sa bibliothèque et de deux appartements contigus – peut-être plus de dix mille selon Arthur William Costigan – écrites par des diplomates, hommes d'affaires, espions, délateurs, etc. Voir *Cartas sobre a Sociedade e os Costumes de Portugal (1778-1779)*, *op. cit.*, p. 102.

Le séisme de 1755 à Cadix

Bernard Vincent

École des Hautes Études en Sciences Sociales

Chacun sait que le tremblement de terre de 1755 dit de Lisbonne a été l'un des plus grands événements naturels de l'histoire. Il l'a été pour de nombreuses raisons qui ont été soulignées par Grégory Quenet³⁹⁰. L'une de celles-ci a été indéniablement le prestige de la capitale portugaise. Cependant si l'examen du déroulement du phénomène et de ses répercussions dans Lisbonne mérite un examen attentif, celui-ci ne doit pas masquer les effets subis en d'autres lieux tant la géographie des espaces éprouvés, du Maroc à la Baltique, a été considérable. Et dans ce vaste ensemble Cadix est un lieu privilégié tant la documentation est à la fois abondante et de qualité parce qu'il s'agissait, à l'instar de Lisbonne, d'une ville peuplée, dynamique et cosmopolite et parce que les dégâts provoqués par les calamités naturelles, séisme et *tsunami* ont laissé des traces profondes dans les murs et dans les esprits. En effet la ville andalouse qui avait à peine trois mille habitants vers 1600 n'avait ensuite cessé de croître en bénéficiant progressivement à partir du milieu du XVII^e siècle du monopole du commerce avec le Nouveau Monde qu'avait possédé antérieurement Séville. La Casa de Contratación, l'organisme chargé des convois entre Europe et Amérique,

³⁹⁰ Grégory QUENET, *Les Tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, Champ Vallon, 2006.

y fut définitivement installé en 1717³⁹¹. Cadix avait six mille habitants au milieu du XVII^e siècle, quinze mille vers 1675, trente mille vers 1700, soixante mille vers 1725 et environ soixante-dix mille au moment du séisme. Celui-ci a eu localement une intensité sensiblement inférieure à celle subie à Lisbonne de six à sept au lieu de onze mais suffisante pour provoquer d'assez importants dégâts matériels et susciter l'alarme de la population. Et le *tsunami* y a été particulièrement violent et spectaculaire. J'y reviendrai.

Dans ces conditions, le sort de Cadix et de ses habitants a été l'objet de commentaires qui ont circulé dans toute l'Europe. Il existe au moins trois relations en prose :

- *Copia de una carta que escribio D. N. N. A un Amigo suyo dandole cuenta del Terremoto y Rretirada del Mar acaecidos en Cádiz Sabado primero de noviembre de 1755.*

- *Copia de una carta que escribe desde la ciudad de Cádiz un Comerciante à otro de esta, en que le noticia de las ruinas y desgracias que ocasionò el Terremoto del dia 1 de noviembre de este año de 1755 en las Ciudades, Villas, Lugares y Puertos de la Costa de África sujetas al dominio de Muley y Audalà Emperador de Marruecos con los demás que verà el curioso Lector.*

- *Noticia breve de el terremoto y salida del mar que se experimentò en esta Ciudad de Cadiz el dia de Todos los Santos primero de noviembre de 1755.*

À elles s'ajoute le sermon prononcé par l'évêque Fray Thomas del Valle o.p.

- « *Sermon a todos los fieles de esta ciudad : Salud, Consolacion y Paz en nuestro Señor Jesu Christo* »

Et également quatre relations en vers :

³⁹¹ Antonio GARCÍA-BAQUERO GONZÁLEZ, *Cádiz y el Atlántico*, 2 vol, Cadix, Diputación Provincial, 1976, 2^e ed., 1988.

- *Descripcion de el terremoto e inundazion acaecida en Cádiz a 1 de diciembre.*

- *Nueva relacion y curioso romance en que se declara el más lastimoso suceso que ha sucedido en la Ciudad de Cádiz donde se cuenta por extenso el grande estruendo y tragedias que han ocasionado el Temblor de Tierra y Tormenta del Mar con muchas muertes repentinas como lo vera el curioso lector : sucedio en este presente año de 1755, el día 1 de noviembre.*

- *Segunda parte en que se declaran los estragos muertes y ruinas ocasionadas del Temblor de Tierra que ha acaecido en la ciudad de Cádiz el día de Todos Santos y primero de noviembre de este presente año de 1755.*

- *Tercera parte en que se prosiguen las ruinas que han sucedido en la Ciudad de Cadiz y en la de Xerez y en la villa de Conil y asi mismo las Rogativas con que pidiendo al Cielo han procurado mitigar la justa Ira de Dios³⁹².*

La plupart de ces textes insistent sur la conjonction tremblement de terre (*terremoto* ou *temblor de tierra* selon les cas) *tsunami* (*inundacion, salida del mar, retirada del mar, tormenta del mar*). Tous s'attachent étroitement au sort de la ville andalouse sauf bien entendu la lettre du commerçant qui décrit les effets produits au Maroc, de Tanger et Tétouan à Fez et à Meknès. Celle-ci comme toutes les autres insiste sur le courroux divin qui n'épargne aucun lieu. L'écho de ces relations a été considérable et plusieurs ont fait l'objet d'une traduction en français³⁹³.

En dehors d'elles, il existe de multiples références aux dommages subis par Cadix le 1^{er} novembre 1755. On ne s'étonnera pas que les sources françaises soient particulièrement prolifiques, non pas tant en raison du nombre de

³⁹² Ces divers textes dont la diffusion a été considérable se trouvent par exemple à la Bibliothèque Colombine de Séville, 63-1-15.

³⁹³ On trouve ainsi la traduction de la « copia de una carta que envio de Cadiz » à la Bibliothèque Nationale de France, Recueil Fontanieu, tome 347, p. 366-371.

Français résidant à Cadix, environ neuf cents soit un peu plus d'un pour cent de la population, que des activités marchandes, diplomatiques et scientifiques de la plupart d'entre eux³⁹⁴. Ceux-ci fournissent sans cesse des informations à leurs proches, leurs collègues ou leurs supérieurs demeurés en France ou vivant à Madrid. Ce fut bien sûr le cas du Consul Paul Bigodet Desvarennes en poste à Cadix depuis 1748 et aussi de l'astronome Louis Godin qui occupait dans la ville andalouse la fonction de Directeur de l'Académie des Gardes Marines depuis 1752. Godin avait fait partie en 1736, avec Charles Marie de la Condamine, le mathématicien Pierre Bouguer et le botaniste Joseph de Jussieu, de la mission envoyée au Pérou par l'Académie des Sciences. Cette expédition a mesuré le degré d'arc du méridien au niveau de l'équateur. Les savants français y furent rejoints par les astronomes espagnols Jorge Juan et Antonio de Ulloa avec qui Louis Godin se lia d'amitié. L'astronome français se trouvait à Lima lorsque se produisit le séisme du 28 octobre 1746 qu'il décrivit et analysa. Présent à Cadix, le 1^{er} novembre 1755, il n'a pas manqué de rédiger plusieurs textes relatant l'événement du tremblement de terre. On sait que le 3 décembre 1755 le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Jean-Paul Grandjean de Fouchy, lut une lettre du Comte d'Argenson contenant une relation du séisme ressenti à Cadix, écrite en espagnol par Louis Godin. Trois jours plus tard, Pierre Bouguer lut à son tour un rapport de son ancien compagnon de mission au Pérou, traduit de l'espagnol. Et dans un ouvrage publié en 1756 par G. Rapin, *Le Tableau des calamités ou description exacte et fidèle de l'extinction de Lisbonne par les tremblements de terre, l'incendie et la crue excessive des eaux*, figure une relation du tremblement de terre du premier novembre 1755 à Cadix, adressée à la cour de Madrid. C'est probablement ce même texte qui est conservé aux Archives

³⁹⁴ Didier OZANAM, « La colonie française de Cadix au XVIII^e siècle d'après un document inédit (1777) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° IV, 1968, p. 259-347.

Nationales de Paris. Mais Rapin n'ayant pas donné l'ensemble de la relation de Louis Godin, il me semble opportun d'en faire ici en annexe une transcription³⁹⁵.

Godin a selon toute vraisemblance rédigé ce rapport en français et celui-ci a été joint à une lettre du consul Desvarennas adressée aux diplomates français en poste à Madrid le 11 novembre 1755. Fort logiquement, Desvarennas était en correspondance permanente avec ses collègues de la capitale espagnole. L'un de ces derniers, Jean-Baptiste Partyet, agent du commerce et de la Marine de France (et ancien consul à Cadix) fait allusion, dans une lettre du 10 novembre écrite à l'intention du secrétaire d'État de la Marine Jean-Baptiste de Machault d'Arnouville, à une missive où Desvarennas rendait compte des effets du séisme en déplorant plus particulièrement la mort de Jean Racine, fils de Louis Racine et petit-fils du grand écrivain, emporté par la mer³⁹⁶. Dans une autre lettre du même Jean-Baptiste Partyet toujours adressée à Machault d'Arnouville, le 15 janvier 1756, il est fait allusion à une nouvelle secousse le 25 décembre, qui selon Partyet n'a nullement surpris Louis Godin « qui s'est trouvé au grand tremblement de Lima »³⁹⁷. L'astronome était donc considéré tant par l'ensemble des diplomates français que par le milieu scientifique comme un expert particulièrement compétent.

La relation que l'on va lire est un document dont le ton tranche avec celui de toutes les autres énumérées plus haut. Ici, aucune référence à la colère divine, au repentir des fidèles, aux dévotions et aux processions. Nous disposons d'un examen quasi clinique des deux éléments qui se sont succédé, séisme et *tsunami*, ce dernier ayant eu une portée infiniment plus grande que le premier. Éléments qui sont l'occasion d'expérimentations d'autant plus utiles qu'elles s'inscrivent dans des séquences propices aux comparaisons. La relation de Louis Godin est

³⁹⁵ Archives Nationales de France (A.N.F.), Marine, B⁷ 397.

³⁹⁶ A.N.F., Marine, B⁷ 396.

³⁹⁷ A.N.F., Marine, B⁷ 398.

de ce fait très importante car elle est entièrement fondée sur la nécessité de l'évaluation du risque.

*Lettre de M. Desvarennnes consul à Cadix du 11 novembre 1755 sur le tremblement de terre qu'on a senti à Cadix le 1^{er} novembre 1755*³⁹⁸.

Le temps était clair et tranquille le 1^{er} novembre au matin, il faisoit un vent de Nord-Ouest modéré, quelques broüillards bas qu'il y avait eu du coté du Nord étaient déjà dissipés, l'atmosphère était dans un bon équilibre, la hauteur du mercure étant de 28 1/3 pouces dans le Baromètre et dans une température régulière indiqué à 6 heures du matin par 11 _ degrés d'un thermomètre placé en dehors et 15 d'un autre placé en dedans ; lorsque sur les 9 heures 52 minutes on commença à s'apercevoir d'un lent et doux mouvement de la terre ; d'autres personnes quoique expérimentées dans ces sortes de phénomènes le sentirent plus tard, ce qui dépend des différentes circonstances dans lesquelles l'observateur peut se trouver, moi qui ai eu l'expérience de plusieurs au Pérou, et même de plus de 500, je me trouvais dans une situation fort propre à observer celui-ci avec la plus grande attention.

Le tremblement continua avec faiblesse pendant deux minutes jusqu'à 9 heures 54 minutes après quoi les oscillations augmentèrent et se maintinrent dans leur plus grande force pendant trois minutes entières, à l'exception de deux pauses très courtes pendant lesquelles elles diminuèrent mais sans cesser entièrement jusqu'à 9 heures 57 minutes qu'il y eut une cessation totale très courte, aussitôt après le mouvement continua mais il alla toujours en déclinant

³⁹⁸ L'orthographe de l'original a été respectée. En revanche, afin de faciliter la lecture, la ponctuation a subi des modifications car Louis Godin utilise souvent le point virgule, qu'il fait suivre d'une lettre majuscule, là où l'on attendrait un point. J'ai pris aussi la liberté de transformer nombre de majuscules en minuscules, non seulement celles des articles (le, la), mais aussi celles d'autres mots (différent, rompre, rien...)

jusqu'à ce qu'il me parut qu'il avait entièrement cessé à 10 heures 1 minute. Je me servis pour en détenir la fin d'une méthode que j'avais pratiquée autrefois au Pérou et principalement dans le grand tremblement de terre qui mit en ruine Lima et Le Callao en 1746 dans la même station de l'année à trois jours et demi seulement de différence, qui est d'empoigner une barre de fer, scellée par l'un des bouts ou par tous les deux, dans une muraille, on sent par le mouvement quelque faible qu'il soit, et dont on ne pourrait pas s'apercevoir par les autres sens, quelque attention qu'on y apporta, étant même arrêté et immobile. Il me parut par ce moyen que le tremblement avait duré neuf minutes entières. Il y a beaucoup de variété là-dessous entre des observateurs fort capables. La moindre durée que quelques-uns de ceux-ci lui ont donné est de 5 minutes. Il y en a d'autres qui comme moi lui en ont donné neuf et même dix. J'ai été fort curieux d'observer sa direction. Je l'ai prise par certains corps avec d'autres qui y étaient adjacents et l'ayant vérifiée avec une aiguille d'une variation connue, il en résulte qu'elle a été justement Est Ouest à Cadix, au Port Sainte Marie et à Séville. Il me paraît cependant qu'elle a incliné d'un rumb davantage au Nord Est et au Sud Ouest ainsi je jugeai, de même que d'autres personnes intelligentes qu'elle venait de la partie de l'Est, mais il peut y avoir de l'erreur en cela. Ce tremblement ne fit aucun bruit, différent en cela de plusieurs autres de cette espèce que j'ai éprouvés qui étaient accompagnés d'un bruit pareil à celui que font un ou plusieurs carrosses qui passent en courant fort vite par dessus une longue cave.

Les oscillations majeures et totales des corps étaient d'une varre à un pendule de deux varres de long à une hauteur de 12 varres depuis la superficie régulière de la mer entre les marées hautes et basses, de sorte qu'en considérant le peu de liberté de l'espèce des pendules qu'on observa au point de la suspension on peut dire qu'à cette élévation de 12 vares quelque point sortait de son aplomb, d'un peu moins d'une demie vare.

Le roulis causa à tout le monde une sorte d'étourdissement qui lui otoit la connaissance et la faculté de faire ce qu'il aurait du faire ce qui dura à plusieurs pendant toute la journée, fomenté par ce qui suivit après.

En conséquence du tremblement de terre il y eut un mouvement considérable dans l'eau de toutes les citernes de la ville. Elle faisait ses oscillations contre les murailles avec un grand bruit, et cette ondulation dura très longtemps.

Il n'est tombé aucune maison, seulement quelques pans de quelques-unes qui étaient déjà consenties, et qui manquaient de solidité et d'appui, mais plusieurs murailles, caves et toits s'ouvrirent et tombèrent aussi mais sans blesser personne en sorte qu'un quart d'heure après la fin du tremblement tout était devenu tranquille dans la ville, ensuite dans l'espace des deux tiers d'une heure on s'aperçut que la mer était fort agitée dehors vers l'ouest et qu'il venait de ce côté-là des vagues fort hautes et fréquentes contre la ville, en effet elles en battirent ensuite les murailles avec tant de force qu'elles rasèrent du haut en bas, en différents endroits la vieille muraille qui est entre la Caleta et le Bonete et même la muraille neuve près de la Candelaria. La porte de la Caleta fut rompue en pièces de même que le parapet de la muraille qui règne depuis la Caleta jusqu'à Sainte Catherine et furent jetés du côté du dedans de la ville en pans entiers de 5 vares de long, deux de large et de cinq quarts de hauteur et lancés à 50 vares de distance de la muraille, aussitôt les vagues passèrent par-dessus la muraille dans une hauteur assez considérable pour avoir du corps et conséquemment la force d'arracher le parapet avec la violence et à la distance qu'elles l'ont fait. Cette muraille a cinq vares de hauteur. Le mouvement de la grande mer vu de l'ouest se communiqua d'abord à celle du Puntal ou de la Baye qui vint aussi assaillir la ville par son front qui court depuis les ports jusqu'à la porte de terre avec des vagues fréquentes élevées et fortes qui pénétrèrent dans la ville par les portes de Séville et de Saint Jean de Dieu après avoir couvert pendant longtemps le mole rempli alors de barriques bois etc... La première

entrée de l'eau à la place de Saint Jean de Dieu fut à 11 heures 10 minutes. La moitié des habitants de la ville était en foule près de ces portes se poussant les uns les autres pour passer au môle et s'embarquer dans l'idée où ils étaient sur les avis qu'ils avaient de ce qui était arrivé à la Caleta et dans tout l'autre front de la ville exposé à la grande mer qu'elle submergeait dans peu, tout Cadix. On ferma les portes avant qu'aucun de cette grande multitude put sortir et cette précaution la sauva. Les vagues recommençant à battre les murailles et à entrer, la populace courut en arrière dans la place et l'eau n'atteignit personne au lieu que si elle était sortie et qu'elle eut rempli le môle plus de mille personnes auraient péri au milieu des eaux entre les barriques, le bois etc... L'eau entra dans la place de Saint Jean de Dieu jusqu'à la distance de 80 vares par-delà les portes. Elle se retira ensuite, faisant toujours son roulis, et il parut que la mer se calmait mais à 11 heures 30 minutes, elle recommença à battre les murailles de la même manière et à rentrer dans la ville. Cela se réitéra avec presque la même sensibilité et force pendant cinq fois, y compris la première qui arriva à 11 heures 10 minutes jusqu'à la cinquième qu'il y eut à 1 heure 15 minutes, la mer assaillant et ensuite se retirant tantôt mâle, tantôt faible ou entièrement apaisée et parce qu'alors c'était l'heure de la pleine marée. L'effet de la mer fut plus fort à cause du plus grand volume d'eau et la plus grande hauteur des vagues, la marée contribuant seule par elle-même à élever les vagues au moins de quatre vares et le flot causé par le tremblement ayant été estimé de trois vares de haut dans ses plus grandes vibrations, ces cinq premiers assauts pour être arrivés dans le temps de la plus haute marée, furent plus sensibles et plus dangereux. Ils se firent intervalles de l'un à l'autre :

Le 1 ^{er} à 11h10m	20 minutes
Le 2 ^{ème} à 11h30m	30
Le 3 ^{ème} à 12h	35
Le 4 ^{ème} à 12h35m	40
Le 5 ^{ème} à 1h15m.	

D'où des personnes attentives inférèrent que le mouvement général allait toujours en diminuant dans la mer car il retardait toujours de plus en plus à venir battre la ville quand la marée la plus haute n'augmentait ni ne diminuait et aussi parce que les eaux s'étendaient à une moindre distance. Nous qui avons considéré la chose avec attention et quelque expérience nous concluons qu'à moins qu'il n'y eu d'autres secousses du tremblement il n'y avait rien à craindre de la part de la mer.

Les deux mers de l'ouest et de la baie devoient se joindre à l'arrecife ou chaussée qui est une langue de sable très étroite qui va à l'isle de Leon et empêche que Cadix ne soit une véritable île. Outre que cet arrecife est très étroit, il a fort peu d'élévation, aussi est-il arrivé que les vagues l'ont détruit dans toute sa longueur, quelques personnes furent noyées sur cette chaussée, d'autres le furent dans d'autres endroits sur les bords de la mer fuyant de la ville mais par un chemin plus dangereux comme étant plus proche du péril. Plusieurs autres y auraient péri de même si on n'avait pas eu la prévoyance de faire fermer à temps la porte de terre.

Le mouvement de la mer continua jusqu'à minuit mais depuis la cinquième reprise la marée baissant toujours et les oscillations causées par le tremblement diminuèrent. Ce mouvement devint toujours moins sensible et à la haute marée suivante qui fut à minuit, n'étant rien arrivé de nouveau, la plus grande partie des habitants qui ouïrent les inductions des personnes intelligentes se

tranquillisèrent et par leur moyen presque toute la ville. Il est certain que cet événement causa une consternation générale, et avec juste raison n'y ayant aucun moyen de se sauver ni par terre ni par mer en cas que celle-ci eut inondé la ville, ce qui aurait pu arriver si le tremblement avait été plus violent ou qu'il eut été répété plusieurs fois car ce fut là la cause de la ruine du Callao que j'ai vu en 1746 comme je le ferai connaître lorsque je ferai publier la Relation que j'en fis alors.

Le quartier de la ville qui sentit le premier le grand risque et qui en effet courut le plus considérable fut celui de la Vigne qui est le plus proche de la muraille de la Caleta, et qui est plus bas de près de deux vares que la pleine mer, aussi il se remplit d'eau et quatre ou cinq personnes s'y noyèrent.

Les prisonniers voulurent rompre, dans ce désordre, la muraille de la prison et ils auraient réussi si on n'y avait pas envoyé d'abord des soldats pour les en empêcher.

Dans le nombre de ceux qui eurent le malheur de se trouver sur la chaussée lorsque les deux mers s'y joignirent il y eut un homme qui était sur un cheval chargé. La mer les emporta l'un et l'autre presque jusqu'aux vaisseaux qui sont près du Puntal et elle les rapporta un moment après sur la chaussée. Cet homme ayant coupé les cordes qui tenaient la charge et s'en étant débarrassé, il se trouva lorsqu'il y pensait le moins, sur le sec et sauvé. Deux autres hommes que la mer emporta ensemble, l'un fut emporté dans un bateau et l'autre à terre dans un endroit où il put aussi se sauver mais si hors de lui-même que quoique sain de corps il n'entend point ce qu'on lui dit ni ne peut donner aucune raison de ce qui lui est arrivé. Il survient des choses et des circonstances dans ces sortes de cas qui paraissent incroyables. Je rapporterai dans une autre occasion un exemple de cette espèce dont j'ai été témoin dans l'inondation de Callao.

La direction du tremblement de terre de l'Est à l'Ouest a été cause que les murailles de la ville qui courent le même rhumb se sont conservées et qu'au contraire celles dont la direction voisine du Nord et du Sud ont été si fort endommagées et il est prouvé sans difficulté que le tremblement de terre est venu de l'Est et a couru à l'Ouest de ce que la mer a attaqué premièrement la ville par l'ouest.

On ajoutera les nouvelles des autres endroits à mesure qu'on les apprendra. On sait déjà qu'au Port Sainte Marie à San Lucar, Xeres etc... il y a eu assez de maisons détruites mais beaucoup davantage à Séville dont l'église cathédrale a été fort endommagée, de même que la célèbre tour de Giralda. On assure qu'on y a senti trois secousses de tremblement, une forte à 10 heures qui dura neuf minutes et demi mais que les deux dernières ont été beaucoup moins fortes. On sait de plus mais sans autres circonstances que le tremblement s'est fait sentir à peu de lieues de distance de Madrid au Sud.

On a appris par un vaisseau qui est arrivé de Caracas que le mouvement s'est fait sentir à la mer à 150 lieues de Cadix. Il serait curieux et même important de vérifier l'heure et le point où ce vaisseau était alors, afin que sachant l'un et l'autre on en puisse déterminer la direction, le mouvement ou sa vitesse et son origine sans quoi cet événement ne pourra servir de rien.

N^a. Que la vare de Castille est de deux pieds de Roi et demi et un demi-pouce.



*Lisbonne avant le tremblement de terre de 1755 (détail),
Igreja da Ordem Terceira de São Francisco, Salvador de Bahia, Brésil.
(Photo Marc Dujardin).*

**1755 *O Grande Terramoto de Lisboa* de
Filomena Oliveira et Miguel Real (2006) :
un drame historique d’hier et d’aujourd’hui**

Marie-Noëlle Ciccio

Université Paul-Valéry - Montpellier III
EA LLACS

Le titre de la pièce 1755. *O Grande Terramoto de Lisboa* – *Le Grand Tremblement de terre de Lisbonne*, du couple auctorial Filomena Oliveira et Miguel Real³⁹⁹, est à la fois explicite et trompeur. Explicite car, *de facto*, les événements retracés dans l'intrigue se déroulent avant, pendant et à la suite du tremblement de terre de Lisbonne en 1755 ; ils sont donc “historiques” – encore faudra-t-il discuter précisément cette notion. Trompeur car, en dépit de sa position symbolique exactement au centre de la pièce, à la fin de la première partie (la pièce en comportant deux), il paraît évident que ce n'est pas le phénomène en tant que catastrophe physique destructrice de toute une ville, et même davantage, qui intéresse les auteurs au premier chef, mais bien sa portée et ses enseignements politiques, non seulement dans la période qui l'a immédiatement suivi mais également, et par comparaison, dans le Portugal d'aujourd'hui. Dès les

³⁹⁹ Filomena OLIVEIRA et Miguel REAL, 1755. *O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Europress, 2006. Toutes les citations empruntées à la pièce seront suivies dans le corps du texte ou dans les notes du numéro de page de cette première édition.

premières lignes de la présentation servant de préface à la pièce, les auteurs laissent entrevoir le paradoxe de leur entreprise « basée sur des faits historiques fictionnalisés⁴⁰⁰ », entreprise destinée, à leurs yeux, à faire réfléchir sur la culture et la mentalité du XVIII^e siècle. Toutefois, la phrase qui suit cette affirmation initiale la contredit puisqu'elle souligne clairement que le propos est bel et bien une critique politique du présent fondée sur l'expérience et l'histoire passées, la comparaison entre les deux époques devant aboutir à la conclusion que les mêmes causes produisent les mêmes effets :

Comme toujours au Portugal⁴⁰¹, à l'inverse de la plupart des pays européens, le pouvoir de l'État s'instaure comme le mécanisme central de la réforme des mentalités : ce n'est pas le dynamisme de la société civile qui la fonde afin qu'elle soit ensuite consacrée par la loi, mais c'est au contraire l'État qui s'impose comme moteur des us et coutumes⁴⁰².

Cette "lecture" des faits anciens emprunte deux voies, l'une "historique" consistant en une présentation circonstanciée des événements, des personnages ayant existé et de leurs diverses actions, tout particulièrement celles du marquis de Pombal. On découvre également, outre la famille royale, la composante aristocratique de la société – la vieille noblesse : les Távora et les Aveiro –, qui sera momentanément soumise au pouvoir régalien à la suite du régicide manqué, ainsi que la composante ecclésiastique, les jésuites, à la tête desquels apparaît la

⁴⁰⁰ « 1755. *O Grande Terramoto de Lisboa*, pièce basée sur des faits historiques fictionnalisés, s'efforce de réfléchir sur deux des axes les plus importants de la culture et de la mentalité portugaises du XVIII^e siècle – la pulsion traditionaliste [...] et la pulsion moderniste ». « 1755. *O Grande Terramoto de Lisboa, fundada em factos históricos ficcionados, intenta refletir sobre dois dos mais importantes veios da cultura e da mentalidade portuguesas do séc. XVIII – a pulsão tradicionalista [...] e a pulsão modernista* ». (*Ibid.*, p. 9).

⁴⁰¹ En gras par nous.

⁴⁰² « *Como sempre em Portugal, diferentemente da maioria dos países europeus, o poder do Estado constitui-se como o mecanismo central da reforma das mentalidades : esta não se funda no dinamismo da sociedade civil, expressa posteriormente em consagração legislativa, mas, ao contrário, o Estado é instituído como motor dos costumes* ». (*Ibid.*, p. 9).

figure emblématique de Gabriel Malagrida. La seconde intrigue, fictionnelle, met en scène des personnages populaires, parfois hauts en couleurs ; parmi eux, la prostituée Mariana entretient une relation, que le public croit incestueuse jusqu'au dénouement, avec le comte d'Unhão. Ces deux intrigues, fictionnelle et historique, trouvent leur point de jonction essentiellement dans l'épilogue, lorsque l'on apprend que, en réalité, Mariana est la fille non reconnue du roi D. José I, que ce dernier a confiée à sa naissance au comte d'Unhão, lequel, à son tour, l'a déposée dans un couvent sans rien révéler de sa véritable ascendance. Adulte, Mariana s'enfuit du couvent et devient la maîtresse du comte d'Unhão, tous deux ignorant les liens qui les unissent. Lors du tremblement de terre, Mariana ouvre à la foule des orphelins et des sans-logis de Lisbonne les portes de la maison qu'Unhão lui a supposément léguée dans le quartier de Campolide (p. 117), faisant preuve de cette solidarité que Pombal appelait de ses vœux, dans le cadre de la mise en place de sa politique de solidarité sociale post-séisme. Le comte d'Unhão, en aristocrate conservateur, refuse (p. 123) que la maison de ses ancêtres, enrichis par le commerce avec les Indes, serve de refuge aux nécessiteux et, trahissant Mariana, il la fait emprisonner. Cette dernière, enceinte d'Unhão, se suicide dans sa cellule lorsqu'elle apprend par la supérieure du couvent la fausse nouvelle qu'elle est la fille du comte. L'horreur de l'inceste semble une évidence à ce stade de l'intrigue. Unhão est sur le point d'être déporté en Angola pour cette faute lorsque l'Écuyer, amoureux depuis toujours de Mariana, le poignarde. Unhão n'a que le temps, avant d'expirer, de pointer du doigt le véritable géniteur de Mariana et responsable de cette tragédie, le roi D. José I. Non seulement les innocents ont péri, mais les puissants, le monarque puis sa fille D. Maria I, loin d'être punis ou de tirer des leçons des événements tragiques et d'emboîter le pas à Pombal dans son entreprise réformatrice, feront avorter le mouvement de redressement du pays, en brandissant la raison religieuse. La phrase de clôture de la pièce, « C'est un châtiment de Dieu », est

prononcée par la comtesse d'Unhão à la face d'un Pombal pris par les démangeaisons de la gale et à qui la future reine professe qu'il mourra comme un chien teigneux. Cette dernière phrase résonne cependant sur une scène qui est devenue obscure, laissant entendre qu'elle s'applique non pas exclusivement à la gale de Pombal mais à l'ensemble des péripéties qui viennent d'être présentées au public. La vieille noblesse et la reine D. Maria I ne sauront pas poursuivre les réformes engagées par le puissant ministre et s'entêteront à expliquer par l'irrationalité de la foi catholique, induite par la vision jésuitique, les événements qu'elles ont vécus.

Le chercheur brésilien Flávio Felício Botton a procédé à une lecture analytique de la pièce d'Oliveira et Real montrant que la figure de Pombal était, pour les auteurs, la clé de voûte des faits passés mais aussi la justification de la situation contemporaine du pays :

Le personnage du ministre incarne deux caractéristiques qui [...] seront importantes pour la compréhension tant de l'histoire que de l'actualité du pays. D'abord, le fait que l'État [...] est le moteur de la société. [...] Ensuite le fait que la société n'évolue pas par le biais des réformes, mais uniquement par ruptures révolutionnaires, en agissant toujours par le rejet de l'opposé⁴⁰³.

Pour une première analyse dramaturgique, le lecteur pourra se reporter à cette étude qui s'attache également à vérifier la véracité des faits historiques.

⁴⁰³ « *A figura do ministro é determinante de duas características que [...] serão importantes para a compreensão do país em sua história e em sua contemporaneidade. Primeiro, o facto de que o Estado [...] é o motor da sociedade. [...] Segundo, a sociedade não evolui por meio das reformas, mas apenas por rupturas revolucionárias, agindo sempre pela negativização do oposto* ». Flávio Felício BOTTON, « E a terra continua a tremer: 1755. O Grande Terremoto », *Revista Desassossego*, 6, décembre 2011, p. 25-37, url : <http://revistas.usp.br/desassossego/article/view/35177>, p. 36.

La réflexion peut s'engager plus avant – nous semble-t-il – sur le terrain des rapports entre le théâtre et l'histoire, sur le traitement de l'histoire par le théâtre. De fait, la question fondamentale que cette pièce semble poser à la critique est la validité du regard porté sur le tremblement de terre en tant que fait historique doté d'une valeur symbolique, voire mythique, qui permet d'expliquer le présent et l'avenir du Portugal. Avons-nous sous les yeux un drame historique, à la manière romantique, correspondant à la définition de Luís Francisco Rebello⁴⁰⁴ ? Ce drame historique raconte-t-il *stricto sensu* ce que son titre donne à penser ? Quels enseignements tirer de cette pièce dont la présentation-préface par les deux auteurs souligne sans équivoque l'intention politique ?

Pour tenter de répondre à ces questions, l'exposé suivant sera organisé selon trois axes qui, mettant au centre de la discussion le phénomène du tremblement de terre, chercheront à interroger les liens entre théâtre, temps et histoire, théâtre et politique et théâtre et nation.

⁴⁰⁴ « *Um teatro histórico, para ser válido, terá de elevar-se da crónica ao mito, terá de desprezar a verdade cronológica em benefício de uma outra verdade que, sendo a das personagens, ao mesmo tempo seja também a nossa – e, por uma transposição mítica, faça convergir o nosso rosto para uma linguagem simultaneamente alheia e própria* ». « Pour être efficace, un théâtre historique devra s'élever de la chronique au mythe, devra mépriser la vérité chronologique au bénéfice d'une autre vérité qui, tout en étant celle des personnages, soit dans le même temps la nôtre – et, par transposition mythique, nous oriente vers un langage qui nous soit simultanément propre et étranger ». Luís Francisco REBELLO, *Teatro português: do romantismo aos nossos dias*, Lisbonne, ed. do Autor, Círculo do Livro, s/d. Cité par Ana Isabel P. Teixeira de VASCONCELOS, *O Drama Histórico Português do Século XIX (1836-56)*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 2005, p. 52.

Le tremblement de terre : théâtralisation de l'histoire

« Le tissu de l'histoire est ce que nous appellerons une intrigue : un mélange très humain et très peu "scientifique" de causes matérielles, de fins et de hasards »⁴⁰⁵.

Comme le soutient Paul Veyne, l'événement se crée dans la société par l'image qu'elle s'en fait. Sans la représentation imagée, l'homme n'a pas accès au monde et cette représentation fluctue en fonction du temps où elle est produite. Si l'histoire est en quelque sorte la reconstitution du passé par les vivants, elle est fortement tributaire du contexte dans lequel elle naît. Le théâtre historique prétendant représenter un fait réel passé est nécessairement le produit du temps de son écriture ; il est impossible de faire fi des contingences dans lesquelles il a été produit. Il importe donc d'appréhender la notion de temps historique à deux niveaux : le temps écoulé entre les événements relatés et le moment de l'écriture, et le temps de l'écriture lui-même.

Toutes les sociétés possèdent ce que l'on nomme communément une "image du monde". Cette image plonge ses racines dans la structure inconsciente de la société et une conception particulière du temps la nourrit. [...] Le temps est le dépositaire du sens⁴⁰⁶.

⁴⁰⁵ Paul VEYNE, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, Coll. L'univers historique, 1971, p. 46.

⁴⁰⁶ « *Todas las sociedades poseen lo que comúnmente se llama una "imagen del mundo". Esa imagen hunde sus raíces en la estructura inconsciente de la sociedad y la nutre una concepción particular del tiempo. [...] El tiempo es el depositario del sentido* ». Octavio PAZ, *El Signo y el garabato*, México, Joaquín Mortiz, 1973, p. 10.

L'image du monde envisagée par une société donnée se fonde nécessairement sur ses structures. Cette image a un sens qui se nourrit avec le temps. C'est le temps qui fait le sens. Selon les époques, on relit un événement, une période de manière différente, en lui donnant un sens chronologiquement daté. C'est ce qu'en d'autres termes définit également Walter Benjamin, en parlant premièrement de l'histoire comme d'une construction et non comme d'une réalité supra-humaine, deuxièmement en reliant cette construction directement au temps présent qui lui donne sa structure :

L'histoire est l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas le temps homogène et vide, mais le temps saturé d'"à-présent".
[...] La mode sait flairer l'actuel, si profondément qu'il se niche dans les fourrés de l'autrefois⁴⁰⁷.

Oliveira et Real ne se défendent pas d'avoir instillé à leur texte une vision contemporaine du séisme et de ses implications politiques. Au contraire, leur préface à la pièce est un réquisitoire assez véhément contre la société portugaise d'aujourd'hui. Seules quelques lignes font référence au passé tandis que l'ensemble du texte s'emploie à justifier le propos au regard du présent et à faire des projections sur l'avenir :

Nous serons nous-mêmes une bonne fois pour toutes, avec ou sans l'Europe, riches ou pauvres, lorsque nous aurons en horreur les révolutions faites par le pouvoir de l'État et lorsque nous considérerons inégalables les réformes faites par

⁴⁰⁷ Walter BENJAMIN, « Sur le concept d'histoire », *Œuvres*, Paris, Gallimard, Coll. Essais, 2000, t. III, p. 432. Cité par Florence FIX, *L'Histoire au théâtre (1870-1914)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Interférences, 2010, p. 71.

chacun d'entre nous dans la sphère de nos petites compétences⁴⁰⁸.

Toutefois, dans la pièce elle-même, les auteurs évitent, souvent avec succès, de faire d'évidentes allusions à l'actualité, de sorte qu'une première lecture hâtive du drame donne l'impression d'un exposé historique daté, relativement objectif (nous en reparlerons) des faits et des personnages confinés dans leur espace temporel passé. C'est le paratexte qui dirige le lecteur et non le spectateur dans son fauteuil face à la scène dans sa lecture, puisqu'il l'engage à lancer des ponts systématiquement entre passé et présent. Outre cette instance stratégique de légitimation du discours dramatique qu'est le discours préfaciel (p. 9), à la manière des drames romantiques du XIX^e siècle⁴⁰⁹, figurent un avant-propos intitulé « Un temps de tremblements de terre⁴¹⁰ » (p. 7) de Carlos Fragateiro, directeur du Teatro da Trindade en 2006, date de la création, une fiche artistique et technique (p. 17), une liste de personnages et leur répartition dans les scènes (p. 23). Mais surtout, est fourni au lecteur le sommaire de ces scènes portant toutes des titres à la manière de chapitres, numérotées et ordonnées en deux parties, et non pas en actes. Ce sommaire complète un ensemble paratextuel qui met en évidence la volonté didactique, pédagogique des auteurs de donner à lire un ouvrage qui peut paraître hybride, entre l'exposition consciencieuse de faits historiques, leur critique et enfin l'appel à la sensibilité du récepteur, chargé à la fois de réfléchir sur le passé et le présent et de s'émouvoir par le truchement de l'intrigue sentimentale fictionnelle qui théâtralise l'histoire. Certaines répliques et même certaines scènes semblent directement empruntées à un manuel d'histoire, s'apparentent à un exposé froid

⁴⁰⁸ « *Definitivamente apenas seremos nós, com ou sem Europa, ricos ou pobres, quando abominarmos as revoluções feitas pelo poder do Estado e absolutizarmos as reformas feitas por cada um de nós na esfera da nossa pequena competência* ». (F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 10).

⁴⁰⁹ Voir à ce propos, le chapitre « O Discurso prefacial ». Dans A. I. P. Teixeira de VASCONCELOS, *op. cit.*, p. 55 *sqq.*

⁴¹⁰ « Um tempo de terremotos ».

qui détonne par rapport au “traitement” dramatique du sujet. Les didascalies invitent parfois aussi à ce jugement comme, par exemple, lorsque Pombal, dans les vingt-quatre premières heures qui suivent le tremblement de terre, est représenté en train de signer des décrets et de sillonner la ville pour évaluer les dégâts⁴¹¹.

À ces informations “objectives” destinées à donner à voir l’histoire, à expliquer des faits passés, s’ajoutent des répliques qui, de toute évidence, entendent trouver un écho dans l’actualité portugaise⁴¹², ainsi que d’autres qui sont pour ainsi dire des prolepses, en forme de présages vérifiables dans l’actualité⁴¹³.

Avec 1755, le tremblement de terre est relu à la lumière de ce que la société portugaise a vécu et vit encore au moment de l’écriture. Le tremblement de terre

⁴¹¹ « *O Marquês de Pombal simula assinar mais um ou dois decretos. Esta contínua mudança de lugar deve sugerir a volta que o marquês fez durante 24 horas sem dormir, quase não comendo, entre as ruínas de Lisboa, inspeccionando pessoalmente o estado em que ficaram os diversos bairros de Lisboa e tomando as primeiras resoluções* ». (F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 129). « Le marquis de Pombal simule la signature d’un ou deux décrets de plus. Ce changement incessant de lieu doit suggérer le tour de la ville que Pombal effectua pendant 24 heures sans dormir, presque sans manger, au milieu des ruines de Lisbonne, inspectant personnellement l’état des différents quartiers et prenant les premières mesures ». Nous soulignons en gras le verbe qui se trouve au passé simple, ce qui indique clairement que la description est bien envisagée comme “historique” (description factuelle d’une action passée) et non présente, représentée sur la scène par des “simulations” puisque l’espace réel de la représentation ne peut être celui du cadre de la ville.

⁴¹² À titre d’exemple : « *D. LUIS DA CUNHA : Portugal não pode descer mais baixo. Não existe exército nem marinha ; não existe comércio nas mãos dos portugueses, pertence todo aos ingleses, não existe indústria de monta, a agricultura estiola, terras e terras abandonadas enquanto os seus proprietários meneiam-se pela corte e a corte a pagar a Inglaterra o pão que comemos* ». (*Ibid.*, p. 35). « D. LUIS DA CUNHA : Le Portugal ne peut pas tomber plus bas. Il n’existe plus d’armée ni de marine ; il n’existe plus de commerce détenu par les Portugais, il appartient en totalité aux Anglais ; il n’existe plus d’industrie de valeur, l’agriculture s’étiole, des terres et des terres sont abandonnées tandis que leurs propriétaires font des courbettes à la cour et la cour paie à l’Angleterre le pain que nous mangeons ».

⁴¹³ À titre d’exemple : « *CONDE DE UNHÃO (subserviente): Os políticos da Câmara de Lisboa alegam que as ruas são muito largas, é um desperdício de pedra... / D. JOSE I : Lá chegará o tempo em que a mesma Câmara as achará muito estreitas* ». (*Ibid.*, p. 156). « LE COMTE D’UNHÃO (servile) : Les hommes politiques de la municipalité de Lisbonne considèrent que les rues sont trop larges, qu’on gaspille de la pierre pour rien... / D. JOSÉ : Le temps viendra où la même municipalité les trouvera trop étroites ».

est reconstitué rétrospectivement, devient une fiction dans la mesure où les auteurs n'en retiennent que ce qui intéresse leur propos. Dans le même temps, ils insèrent dans les failles les dialogues, nécessairement imaginés et écrits dans une langue tout à fait moderne qui ne cherche pas à singer un quelconque langage passé, les détails qui seront le ciment d'une construction de l'esprit à partir de l'événement historique. Encore une fois, on voit bien que c'est le temps qui fait le sens de l'événement historique :

Les choses et les événements se produisent à des moments déterminés ; le jugement qui constate l'apparition de la chose ou de l'événement ne peut venir qu'après eux ; il a donc sa date. Mais cette date s'efface aussitôt en vertu du principe, ancré dans notre intelligence, que toute vérité est éternelle. Si le jugement est vrai à présent, il doit, nous semble-t-il, l'avoir été toujours. [...] À toute affirmation vraie, nous attribuons ainsi un effet rétroactif ; ou plutôt nous lui imprimons un mouvement rétrograde... Notre appréciation des hommes et des événements est tout entière imprégnée de la croyance à la valeur rétrospective du jugement vrai⁴¹⁴.

C'est probablement ce que veulent montrer les dramaturges avec la partie historique, au point de jouer des anachronismes, dont il sera question plus bas, censés mieux servir leur propos. On voit bien par là que « la littérature ne valide pas l'histoire⁴¹⁵ ». Certains choix, paradoxaux nous semble-t-il, de leur part méritent d'être soulignés dans la mesure où ils pourraient invalider leur démarche auprès du public, dont la confiance s'égare entre la réalité historique, sa manipulation partisane et l'imagination au service de la fiction. La pièce

⁴¹⁴ Henri BERGSON, *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1960, p. 21.

⁴¹⁵ Daniel MEYRAN, « Historia y teatro-teatralidad e historicidad », in *Théâtre et histoire – Teatro e historia – La conquête du Mexique et ses représentations dans le théâtre mexicain moderne*, Perpignan, CRILAUP (Presses Universitaires de Perpignan), 1999, p. 9-19.

commence par un événement fictif : le dépôt de *l'enjeitada* – l'enfant abandonnée –, Mariana au couvent de Madre Carlota. Cependant, c'est un personnage historique, le Comte d'Unhão qui intervient dans cette scène. Ce n'est pas l'histoire qui – dans un traitement secondaire – servirait de toile de fond à l'intrigue fictionnelle mais au contraire, la fiction qui n'est que le faire-valoir de l'exposé historique. Dès la première scène, l'ambiguïté menace. Par ailleurs, plusieurs anachronismes, volontaires à n'en pas douter, fragilisent l'adhésion du public à la masse des informations historiques : D. Luís da Cunha, l'un des personnages historiques principaux qui traverse la pièce de bout en bout en tant que conseiller du roi et surtout de Pombal, était en réalité mort depuis le 9 octobre 1749 ; la répression des manifestations de Porto (en 1757, soit deux ans après le tremblement de terre) contre la Companhia das Vinhas do Alto Douro, se produit dans la pièce en amont du séisme. L'usage partisan de l'anachronisme est, de surcroît, pénalisé par la maladresse didactique avec laquelle il est asséné au récepteur du texte (p. 53). Les divers partis-pris manifestement subjectifs, par exemple la charge contre le roi, apathique et sans autorité, ou encore la religiosité stupide de la reine, engagent la lecture plutôt qu'ils ne suscitent une réflexion objective.

Gérard Noiriel distingue deux types de théâtres “historiques”, celui dont le discours relève de l'« histoire-mémoire » et son opposé, le discours de l'« histoire-problème » ou l'« histoire-science », qui explique le passé sans le juger « pour aider les citoyens à mieux affronter les problèmes du présent »⁴¹⁶. Cette seconde catégorie a pour point commun de mobiliser l'esprit critique

⁴¹⁶ « Le premier [discours], c'est “l'histoire-mémoire”, alimentée par tous ceux qui commémorent le passé de leur communauté [...] réhabilitent des victimes ou dénoncent des coupables. J'inclus dans cette “histoire-mémoire” les discours des historiens qui, sous couvert d'objectivité, se comportent comme les juges de la Cour Suprême, en livrant des expertises sur le passé, en distribuant blâmes et éloges, cautionnant ainsi, le plus souvent, les mémoires dominantes ». Gérard NOIRIEL, *Théâtre, histoire et politique*, Marseille, Agone, 2009, p. 8.

contre les logiques identitaires. La pièce d'Oliveira et Real oscille entre ces deux discours sans jamais vraiment trancher, semblant courir deux lièvres à la fois : convaincre par l'émotion et présenter didactiquement des faits pour en tirer de nécessaires réflexions. Il semble qu'ici les auteurs, dans un élan généreux et constructif, aient mêlé deux notions distinctes que Noël Barbe met en relief : si l'histoire est question de vérité, la mémoire est question de justice⁴¹⁷. Ces deux plans ne requièrent pas le même traitement discursif ; du coup, l'hybridité de la pièce, 1755, qui entend se positionner sur chacun de ces plans, nuit à un impact plus massif et plus efficace sur le récepteur. Une bonne partie de la pièce semble vouloir les présenter de manière objective ; mais jusqu'à quel point le public peut-il placer sa confiance dans l'exposition des faits puisque ces derniers se voient "colonisés" par une intrigue totalement fictive mais dotée d'une vraisemblance et d'une cohérence tout "historiques" ? De fait, quel que soit le degré d'objectivité souhaité par les auteurs (pour réfléchir sur des faits, des bases solides s'imposent), ils ont, comme tout historien, opéré des choix dans l'exposé de l'histoire. Selon Paul Veyne, « en aucun cas, ce que les historiens appellent événement n'est saisi directement et entièrement : il l'est toujours incomplètement et latéralement à travers des documents ou des témoignages [...] des traces. [...] L'histoire est connaissance mutilée⁴¹⁸. » En effet : « Qu'est-ce qui individualise les événements ? Ce ne sont pas leurs différences dans le détail, leur "matière", ce qu'ils sont en eux-mêmes, mais le fait qu'ils arrivent, c'est-à-dire qu'ils arrivent à un moment donné ; l'histoire ne se répéterait jamais même s'il lui arrivait de dire la même chose⁴¹⁹. »

En 1755, l'événement du tremblement de terre n'a bien évidemment pas pu être prémédité et aucun tremblement de terre ne pourra jamais l'être. Ses

⁴¹⁷ Noël BARBE, « Le théâtre et l'historien – Essais de domestication », *L'Homme*, Éditions de l'EHESS, n°197, 2011/1, p. 155.

⁴¹⁸ P. VEYNE, *op. cit.*, p. 14 et 24.

⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 19.

conséquences et le “profit” politique qu’en a tiré Pombal ne se répètent pas aujourd’hui ; ils peuvent tout au plus se comparer avec la situation du Portugal actuel. Cependant cette comparaison, cette relecture des faits, est nécessairement partisane. La crise qui atteint le Portugal actuellement n’est pas un tremblement de terre mais, comme ce dernier, elle peut être considérée comme la fin d’un cycle, la marque d’une rupture, le seuil d’un nouveau système à instaurer. Ses causes et ses effets que les auteurs jugent inhérents à la mentalité conservatrice du pays peuvent rappeler la réaction des aristocrates de vieille noblesse du XVIII^e siècle telle qu’elle est présentée à diverses reprises dans la pièce et qui a empêché les réformes pombalines de produire leurs effets à long terme. D. Maria I précise bien qu’à la mort de D. José I, elle s’empressera de faire machine arrière dans tous les domaines où l’ancien ministre avait appliqué des mesures autoritaires, certes, mais novatrices.

L’apport esthétique à l’exposé historique consiste en l’utilisation du tremblement de terre et de ses effets sur le plan social pour éveiller chez le spectateur un sentiment d’injustice qu’il importe de réparer. Les auteurs choisissent une voie intermédiaire entre la sensibilisation du public par la pitié et l’exposé informatif censé déclencher la réflexion. Par exemple, le personnage de Pombal est cerné par les dramaturges dans sa spécificité, au sens où Paul Veyne emploie le terme⁴²⁰. Il est à la fois général et particulier. Outre son individualité, sa singularité, auxquelles nous n’avons pas accès, il présente des caractéristiques qui permettent d’analyser la personnalité historique. Il n’intéresse pas ici pour sa vie privée, ses sentiments intimes, mais pour la spécificité de sa personnalité à un moment très précis : autorité, despotisme, sens de l’organisation, vision à long terme. C’est son action dans des circonstances précises qu’il n’a pas souhaitées mais dont il profitera, qui rendent

⁴²⁰ *Ibid.*, p. 81.

Pombal “intelligible”. Pombal appartient à l'intrigue historique : il n'a pas de vie intérieure. Cette dernière est, par exemple, conférée au comte d'Unhão, personnage au carrefour de la “grande” histoire et de l'intrigue fictionnelle. C'est la fable, l'affabulation même, qui sensibilise le public ; le personnage de Pombal informe, de même que le groupe des aristocrates, au point que l'on a bien du mal à s'apitoyer sur le sort funeste des Távora et des Aveiro, sauvagement exécutés sur ordre du ministre. Pombal, inspiré dans certains domaines par la philosophie des Lumières européennes, cherche à intégrer son pays dans le nouveau concert des nations car il a compris que, seul, le Portugal ne peut pas se redresser. Il comprend que l'État est le moteur de la société et que la société, en particulier la portugaise, évolue par ruptures et non pas uniquement grâce aux réformes. La rupture brutale que constitue le tremblement de terre lui est profitable : elle lui permettra de mettre en œuvre ses chantiers économiques et sociétaux de manière autoritaire, du haut du pouvoir étatique. On voit donc bien que dans ce texte l'histoire subit un traitement ambigu et, de ce fait, déstabilise le récepteur du texte : d'une part, une certaine froideur dans l'exposition d'éléments vérifiables dans des manuels d'histoire (mais toutefois choisis et présentés subjectivement) : il s'agit de réfléchir sur l'histoire ; d'autre part, une “fable” tout aussi fictive que tragique : il s'agit de divertir en sensibilisant. Au fond, c'est un drame romantique qui fait appel à l'historicité plus qu'à l'histoire : l'historicité des personnages réels cautionne l'héroïsme des personnages fictifs. Au sujet du drame post-romantique français, Florence Fix affirme :

Il ne s'agit plus de montrer les hommes en train de faire
l'histoire mais bien plutôt ce que l'histoire fait aux hommes.
Le drame historique n'est donc plus le lieu de la mémoire

exemplaire, mais bien celui de la mémoire inquiète, tentant de mesurer à l'aune du passé les doutes du présent⁴²¹.

Le principe de causalité est ainsi posé : nous sommes ainsi parce que nous l'avons toujours été. Ce qui se produit aujourd'hui s'est déjà produit au XVIII^e siècle. La théâtralisation semble donc ériger des "lois" historiques. Or, l'histoire n'est pas une science, ainsi que Paul Veyne⁴²² et Henri Bergson⁴²³ l'ont démontré. L'histoire expose, explique mais ne permet pas de mettre sur pied des théorèmes applicables à tout moment. De fait, la catastrophe du tremblement de terre n'était pas prévisible. La série de conséquences mesurables à ce moment précis de l'histoire ne se reproduira pas. Penser le contraire consisterait à opérer une théâtralisation de l'histoire, selon l'expression de Paul Veyne. L'histoire "donne à voir", elle se constitue en série d'événements et, donc, par définition, ne se répète pas : « Il n'est d'histoire que des variations⁴²⁴ ». C'est pourquoi l'histoire est fondamentalement un récit que l'historien organise de façon à la donner à comprendre. Cependant, « l'histoire n'explique pas, en ce sens qu'elle ne peut déduire et prévoir [...] ; ses explications ne sont pas le renvoi à un principe qui rendrait l'événement intelligible, elles sont le sens que l'historien prête au récit⁴²⁵ ». La posture qui consiste à envisager le passé en lui attribuant des qualités propres à nous faire prévoir l'avenir est erronée. Ainsi que l'affirme Bergson,

Certes, nous pouvons toujours rattacher la réalité, une fois accomplie, aux événements qui l'ont précédée et aux circonstances où elle s'est produite ; mais une réalité toute différente [...] se fût aussi bien rattachée aux mêmes

⁴²¹ F. FIX, *op. cit.*, p. 14.

⁴²² P. VEYNE, *op. cit.*, p. 13 *sqq.*

⁴²³ H. BERGSON, *op. cit.*, p. 14-15.

⁴²⁴ P. VEYNE, *op. cit.*, p. 15.

⁴²⁵ *Ibid.*, p. 114.

circonstances et aux mêmes événements pris par un autre côté⁴²⁶.

La pièce aurait-elle été reçue de la même façon si le Portugal ne vivait pas déjà une période de crise au moment de sa création? Aurait-elle seulement été écrite? Il ne sera pas proposé ici de clôture interprétative. La pièce se trouve prise entre deux conceptions esthétiques opposées : le spectateur doit-il se livrer à une identification avec les personnages, sur le mode aristotélicien? C'est ce que la partie fictionnelle tend à produire. En revanche, la partie « historique » doit donner à penser au spectateur qu'il assiste à un exposé "froid", objectif, des faits historiques et des personnages forts qui ont un rôle et un pouvoir (tels le roi, les aristocrates et le ministre Pombal), en somme à un exposé didactique qui laisse peu de place à l'identification, à la crainte et à la pitié chères à la poétique aristotélicienne. L'appropriation de la réalité historique par le dramaturge aboutit ainsi à l'invention d'une fable qui, sans contrevenir à la vérité historique telle qu'on peut la connaître à partir des sources, invente des relations sociales démentant l'idée que ce sont les grands hommes qui font l'histoire⁴²⁷.

Le tremblement de terre : théâtralisation du discours politique

Comment peut-on appréhender le tremblement de terre en tant qu'événement "politique"? Mis au centre de la pièce, le séisme est la charnière de l'action pombaline et une opportunité pour le ministre de mettre en place un régime autoritaire :

MARQUIS DE POMBAL : Nous nous devons d'être plus grands que nous-mêmes et vous, Monsieur le Comte, vous me parlez d'aller dormir, vous me dites qu'il suffit d'avoir de la

⁴²⁶ H. BERGSON, *op. cit.*, p. 15.

⁴²⁷ G. NOIRIEL, *op. cit.*, p. 67-68.

charité. Le Roi a le devoir d'être charitable, il est un père pour le peuple ; nous, nous avons l'obligation d'organiser et de prendre des mesures, de notre travail dépend la survie de ceux que le tremblement de terre n'a pas tués⁴²⁸.

Drame humain l'intrigue fictionnelle en témoigne tout particulièrement spectaculaire et suggestif sur le plan scénographique par la diffusion d'images de séismes, de sons terrifiants, par la projection de poussière dans le public au moment de la représentation du séisme sur scène... il occupe, en fait, peu d'espace dans sa dimension purement matérielle. L'événement étant supposé connu de tous, ce n'est plus sur son déroulement que l'on s'interroge mais sur ses implications, sa portée. Il devient ici prétexte à fustiger ceux qui, au sein de la société portugaise, détenaient le pouvoir et ont refusé de le mettre au service d'un véritable changement. Car le séisme s'avérerait une formidable occasion d'abolir les structures anciennes pour en fonder de nouvelles. Le drame matériel sous-tend l'enjeu symbolique. Les nouvelles fondations des édifices, repensées et renforcées pour éviter une catastrophe similaire, deviennent symboliquement les fondations solides d'un pouvoir fort, bâti sur une société dont les habitudes quotidiennes vont timidement évoluer⁴²⁹.

Toutefois, ces quelques avancées concrètes se heurtent à un contre-pouvoir nobiliaire puissant qui agit en sens contraire des efforts de Pombal. Soutenu par les jésuites, ce contre-pouvoir, affaibli après l'affaire du régicide, n'attend que la

⁴²⁸ « *MARQUÊS DE POMBAL : Temos de ser maiores do que nós e o conde fala-me em irmos dormir, diz que a caridade chega. El-rei tem o dever de ser caridoso, é um pai para o povo, nós temos a obrigação de organizar e providenciar, do nosso trabalho depende a sobrevivência daqueles que o terramoto não matou* ». (*Ibid.*, p. 132).

⁴²⁹ Maria Antónia Lopes a étudié cette évolution sur le plan sociologique et historique (en particulier sous l'angle de la condition des femmes) et la pièce 1755 aborde aussi la question, encore que de façon maladroitement didactique (Maria Antónia LOPES, *Mulheres, espaço e sociabilidade – A transformação dos papéis femininos em Portugal à luz de fontes literárias (segunda metade do século XVIII)*, Lisbonne, Livros Horizonte, 1989).

mort du roi D. José pour retrouver sa prépondérance en la personne de D. Maria I :

D. MARIA : Pour moderniser le Portugal, fallait-il décapiter et humilier la noblesse, rabaisser l'Église, expulser les jésuites et remplir les prisons de la Junqueira, de São Julião da Barra et de Peniche de 3000 détenus, dont la plupart y pourrissent sans jugement ? Fallait-il mettre le pays à feu et à sang ? Mon royal père serait-il satisfait de cela ?

MARQUIS DE POMBAL : Princesse Marie, vous êtes encore jeune, un jour vous comprendrez, à l'instar de votre royal père, qu'au Portugal, ou bien les réformes sont violentes et s'écrivent dans le sang, ou bien elles ne se font pas. Le Portugal ne parvient à rien de façon pacifique. Nous voulons ou tout ou rien, dans une main la Vérité, dans l'autre l'Absolu. [...]

D. MARIA (exhibant son rosaire entre ses mains, menaçante) : Ce sera aussi au nom de la mémoire de mon royal père qu'à sa mort, je ferai renaître avec honneur et fierté, ce que vous appelez le Portugal ancien, Monsieur le ministre. Je ferai en sorte que le Portugal oublie le nom de Sebastião José de Carvalho e Melo⁴³⁰.

⁴³⁰ « D. MARIA I : Para modernizar Portugal era preciso decapitar e humilhar a nobreza, rebaixar a Igreja, expulsar os Jesuítas e encher os fortes da Junqueira, de São Julião da Barra e de Peniche de 3000 presos, muitos deles apodrecendo sem julgamento ? Era preciso lançar o país a ferro e fogo ? Meu real pai estará satisfeito ? / MARQUÊS DE POMBAL : Princesa D. Maria, ainda é jovem, um dia perceberá, a exemplo do seu real pai, que em Portugal as reformas ou são violentas, escritas com sangue, ou não se fazem. Portugal não consegue nada pacificamente. Queremos o tudo ou o nada, numa mão a Verdade, na outra o Absoluto. [...] D. MARIA I (ostentando o rosário entre as mãos, ameaçadora) : Será também em nome da memória do meu real pai que, após a sua morte, farei ressurgir com honra e orgulho o que o Ministro chama de Portugal velho. Farei com que Portugal se esqueça do nome de Sebastião José de Carvalho e Melo ». (F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 213-214).

Dans le paratexte, les auteurs soulignent l'importance de démystifier le pouvoir de l'État qui devrait être rendu aux populations. La société civile, annoncent-ils, doit s'organiser de façon autonome, avec ses règles de justice. Cette proposition trouve sa représentation dans la pièce puisque la panique et la désorganisation consécutives au tremblement de terre ont donné la possibilité aux personnages fictionnels (Mariana et l'Écuyer) de tenter de construire un nouveau mode de fonctionnement social, plus solidaire et non corporatif, à l'inverse de ce que la société portugaise était et demeure aujourd'hui encore. Du reste, les personnages de fiction apportent, paradoxalement, une caution d'authenticité à la représentation des faits historiques par les personnages réels par leur interaction avec eux. Cette tentative de reconstruction sociale avorte néanmoins sous la pression du pouvoir et de l'apathie aristocratique. L'occasion a été manquée, une fois de plus. Le titre de la pièce en lui-même est évocateur *O Grande Terramoto* : événement historique majeur, l'article défini et l'adjectif *grande* lui confèrent une connotation d'unicité dont la dimension symbolique n'a pas été correctement évaluée. Donc, même sur le plan fictionnel — puisque les faits historiques sont avérés — la pièce ne propose pas de solution au lecteur. Oliveira et Real n'ont-ils donc aucun espoir de changement ? En cela, ils présentent la même analyse sans concession et la même critique violente à laquelle António José Telo aboutit, à l'issue de son ouvrage *História contemporânea de Portugal — Do 25 de Abril à actualidade*, d'une société portugaise qui répugne au changement :

Tout se traduit pas un détournement des règles de la promotion et de l'ascension sociale, qui n'est plus fondée sur la compétence mais essentiellement sur la volonté de maintenir l'existant — en résumé, ce sont ceux qui combattent l'innovation qui sont promus et non ceux qui la souhaitent. C'est ce qui explique que les institutions corporatistes soient

rigides et invariables : elles éloignent les innovateurs et promeuvent ceux qui s'en accommodent⁴³¹.

Et Telo de s'en prendre à un État "gigantesque", fort, dont il démonte les mécanismes d'imposition des règles à la population pour conclure, comme en écho aux termes de la préface d'Oliveira et Real :

Le corporatisme génère incompétence et complaisance, il empêche l'innovation, tue la qualité, favorise l'immobilisme quand ce n'est pas l'imbécilité, il réduit la capacité d'adaptation. Tout-à-coup, le retard généralisé qu'a atteint le Portugal à la suite de longues décennies d'un État qui pense et agit au nom de tous pour la défense d'une élite corporatiste, se manifeste plus clairement devant la comparaison et la pression internationale⁴³².

C'est, dans la pièce, le constat que fait le personnage de Pombal en amont du tremblement de terre :

MARQUIS DE POMBAL : [...] D. Luís da Cunha, Lisbonne est un chaos. Les douanes regorgent de sucre et de tabac. J'ai ordonné de réduire de moitié les taxes à l'exportation. D'abord la spéculation, vouloir gagner en un jour ce qu'on ne peut gagner qu'en un an, ensuite la négligence, le laisser-aller,

⁴³¹ « Tudo se traduz por uma deturpação das regras da promoção e ascensão social, que deixa de ser baseada na competência para passar a ser baseada essencialmente na vontade de manter o existente – são os que combatem a inovação que são promovidos e não os que a querem, em resumo. É isto que faz que as instituições corporativas sejam rígidas e monocórdicas : elas afastam os inovadores e promovem os acomodaticios ». António José TELO, *História contemporânea de Portugal – Do 25 de Abril à actualidade* (vol. I), Lisbonne, Editorial Presença, Coll. Fundamentos, 2007, p. 385.

⁴³² « O corporativismo gera incompetência e complacência, impede a inovação, mata a qualidade, favorece o imobilismo, quando não a imbecilidade, reduz a capacidade de adaptação. De repente, o atraso geral a que Portugal chegou com longas décadas de um Estado que pensa e actua em nome de todos para a defesa de uma elite corporativa, surge de forma mais clara, perante a comparação e a pressão internacional ». *Ibid.*, p. 391.

enfin l'incurie, l'abandon – les trois défauts majeurs des Portugais⁴³³.

Comme Brecht, les auteurs, si l'on en croit non seulement leur texte introductif à la pièce mais aussi leur implication politique et leur action militante, impriment à leur théâtre une fonction utilitaire et civique : donner au public les éléments de la réflexion, aiguïser leur sens critique. But sans doute louable. Mais but atteint ? Ce n'est pas certain, car si, de fait, le spectateur peut s'émouvoir du destin tragique de Mariana, broyée par la machine des grands, il est peu sensible à l'exposé didactique concernant Pombal.

Le tremblement de terre : théâtralisation de l'identité nationale

Qu'est-ce qu'une nation ? Selon Ernest Renan, la nation serait « une âme », un « principe spirituel »⁴³⁴. Cette perception romantique et métaphysique semble émaner de la question que se posent Oliveira et Real dans leur préface : « Cela vaut-il la peine d'être Portugais⁴³⁵ ? ». D'ailleurs, qu'est-ce qu'être Portugais ? Dans la pièce, le personnage de Pombal semble incarner cette quête d'identité nationale, ou plutôt cette reconquête d'une identité nationale affranchie de son lourd et encombrant passé :

MARQUIS DE POMBAL : Il faut simplifier et rationaliser la vie. Les lourdes tapisseries ornées des héros des Indes, les scènes de batailles d'Aljubarrota, l'arrivée de Pedro Álvares Cabral au Brésil, qui peut les avoir aujourd'hui, Monsieur le

⁴³³ « MARQUÊS DE POMBAL : [...] Lisboa está um caos, D. Luís da Cunha. A Alfândega está a abarrotar de açúcar e tabaco. Mandeï baixar as taxas de exportação para metade. Primeiro a especulação, querer ganhar num dia o que só se pode ganhar num ano, depois o desleixo, o deixa-andar, finalmente a incúria, o abandono – os três defeitos maiores dos portugueses ». (F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 67).

⁴³⁴ Cité par Jeffrey HOPES et Hélène LECOSSOIS, « Introduction », in Ernest RENAN, *Théâtre et Nation*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Le Spectaculaire, 2011, p. 9.

⁴³⁵ F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 13 : « Vale a pena ser português ? ».

Comte ? A quoi servent-elles aujourd'hui, Monsieur le Comte ?
 À nous rappeler ce que nous avons été et que nous ne sommes
 plus et à mourir de tristesse et de nostalgie pour ce que nous
 aurions pu être et que nous n'avons jamais été⁴³⁶ ?

Les mesures prises par Pombal à la suite du séisme relèvent du bien public, des « besoins publics », de la satisfaction du bien commun. Cette perspective nouvelle fait du tremblement de terre

le premier désastre naturel moderne, dans la mesure où l'État est appelé à assumer la responsabilité collective des effets et des conséquences d'une calamité pour laquelle il était impératif de susciter une réaction d'urgence coordonnée. [...] Ce fut là le mérite de Pombal. Celui d'avoir su utiliser le pouvoir absolu qui lui était confié par le monarque pour mettre l'État au service des besoins publics⁴³⁷ [...].

Le tremblement de terre a eu des effets positifs puisqu'il a fait (re)connaître le Portugal aux yeux de l'Europe : il a permis au Portugal de renaître en tant que nation. Cette construction s'est opérée à partir d'une rupture, d'une révolution, et non pas d'une évolution. Nous assistons à la construction d'une nation moderne, mercantile, non esclavagiste, progressiste mais non égalitaire et fondée sur le pouvoir absolu que les auteurs nous invitent à mettre en parallèle avec le

⁴³⁶ « *MARQUÊS DE POMBAL : [É] preciso simplificar e racionalizar a vida. As tapeçarias pesadas com os heróis da Índia, cenas de batalhas de Aljubarrota, a chegada de Pedro Álvares Cabral ao Brasil, quem as pode ter hoje, senhor conde ? para que servem hoje, senhor conde ? para nos lembrar o que fomos e já não somos e morrermos de tristeza e saudade pelo que poderíamos ter sido e nunca fomos ?* » (p. 155).

⁴³⁷ « *O primeiro desastre natural moderno, na medida em que o Estado é chamado a assumir a responsabilidade colectiva dos efeitos e consequências de uma calamidade para a qual urgia suscitar uma resposta coordenada de emergência. [...] Foi esse o mérito de Pombal. Saber usar o poder absoluto que lhe era confiado pelo monarca para pôr o Estado ao serviço da necessidade pública [...]* ». José Luís CARDOSO, « Pombal, o terramoto e a política de regulação económica », in Ana Cristina ARAÚJO et alii, éd., *O Terramoto de 1755 : impactos históricos*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007, p. 173-174.

présent. Il est possible de confronter cette perception de la pièce 1755 avec ce que Florence Fix souligne au sujet du théâtre post-romantique français :

Le théâtre est un mode de récit propice à la mise en discours d'une identité nouvelle. Il y a un engouement pour les commencements, les fins de règne et débuts d'ères nouvelles, effondrements de systèmes et leurs remplacements⁴³⁸.

Le séisme de 1755 appartient à ce cadre. Mais le théâtre est-il le vecteur, comme le souhaitent Oliveira et Real, d'une conscience nationale ? A-t-il cette mission sociale et civique qu'ils lui confèrent ? Si, comme il convient de le penser, la réponse est positive, alors leur théâtre est « le lieu de la réflexion sur l'histoire. Le théâtre ne proclame plus l'historique, il le médite, il n'est plus dirigé avec panache vers l'extérieur, il se retire dans une conscience de l'histoire. Le théâtre historique devient ainsi une modalité pour penser l'histoire⁴³⁹ » dans le but de remobiliser la conscience nationale. Il s'agit de montrer au public l'injustice pour l'amener à se révolter contre elle dans un élan uni. Les auteurs reprochent aux mentalités portugaises de ne pas avoir changé depuis des siècles. Or, l'objectif louable de chercher à inciter à l'action est-il atteint si, précisément, l'héroïne fictionnelle (celle qui permet l'identification, celle qui déclenche l'émotion) est terrassée au dénouement ? La pièce, en voulant s'ériger contre les travers de la mentalité portugaise, n'y cède-t-elle pas à son corps défendant ? Le dénouement tragique illustre bien l'affirmation incluse dans la préface :

L'État s'impose comme moteur des us et coutumes. [...] En toile de fond, comme un noir horizon, surpassant la lutte entre ancien et nouveau Portugal, coexistent notre désir très

⁴³⁸ F. FIX, *op. cit.*, p. 147-148.

⁴³⁹ *Ibid.*, p. 11.

profond d'être un pays européen normal et notre incapacité constitutive à l'être⁴⁴⁰.

La valeur symbolique de la terre qui tremble alors que c'est l'élément que l'on croit d'ordinaire le plus solide, le plus robuste ("la terre ferme", "avoir les pieds sur terre"), signe que rien n'est jamais définitif, est contrebalancé par une vision pessimiste du Portugal. Pombal n'a pas pu changer, réformer le pays, alors qu'il était pourri de l'intérieur. La "petite" comme la "grande" histoire le montrent : Mariana, fille bâtarde et non reconnue du roi D. José, va mourir. Sa non-reconnaissance signifie le manque d'espoir de tout changement. L'identité des Portugais serait ainsi immuable. Or, la nation portugaise, vieille de 800 ans, est à présent une adulte, qui a atteint le statut d'État-nation, un statut de souveraineté. La nation doit émerger du chaos causé par le tremblement de terre pas seulement parce qu'elle est de souche ancienne mais parce qu'elle est censée être capable de s'approprier les idées novatrices. Ce principe d'État-nation, porteur de la "nationalité", qui se crée au début du XIX^e siècle en Europe, prend ses racines dans le siècle précédent. C'est Victor Hugo qui, avec la bataille d'*Hernani*, défend le théâtre, et l'art en général, comme indépendant et propre à véhiculer les nouvelles valeurs politiques et nationales du pays en faisant de la littérature une « littérature de peuple »⁴⁴¹. Oliveira et Real sont en partie sur cette ligne de conduite lorsqu'ils accordent à Pombal la qualité d'avoir tenté d'autonomiser et de moderniser son pays à la suite du tremblement de terre. Mais ils se font en partie aussi "naturalistes" alors qu'ils inventent une "fable" à partir de personnages réels ou de faits considérés comme avérés historiquement et soulignent que le destin du peuple est, encore et toujours, voué à la tragédie :

⁴⁴⁰ « *O Estado é instituído como motor dos costumes. [...] Em fundo, como horizonte negro, superando a luta entre o velho e o novo Portugal, coexiste o profundíssimo desejo de sermos um país europeu normal e a constitutiva incapacidade de o sermos* ». (F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 9).

⁴⁴¹ « Qu'à une littérature de cour succède une littérature de peuple ». Victor HUGO, « Préface », *Hernani*, Paris, J. Hetzel Éditeur, 1866, p. 2. Disponible à l'URL suivante : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6130166c/f5.image.r=hernani%20victor%20hugo.langFR>

Mariana a tenté d'échapper à son statut mais a fini par se suicider, tant le destin de cette frange de la population semble inéluctable. Toutefois, ce théâtre revendique aussi une autre mission, celle d'informer et de donner à réfléchir au peuple. À la manière de Romain Rolland, et si l'on se réfère à la préface, ce théâtre populaire semble vouloir remplir trois fonctions : stimuler la réflexion, servir la patrie et les droits de l'homme et inciter le peuple à s'engager dans l'action collective⁴⁴². La mission sociale du théâtre apparaît comme un engagement républicain et démocratique dans la mesure où le théâtre est la métonymie de l'assemblée des citoyens et le lieu privilégié pour « représenter et réinterroger les traumatismes politiques profonds de notre contemporanéité, en prenant à nouveau la mesure des personnages et des circonstances de l'Histoire et de notre Histoire⁴⁴³ ».

Ici, sont remis en question les mythes de la nation : l'identité nationale fantasmée doit être redéfinie mais l'aveu d'impuissance dès la présentation de la pièce rend la tâche complexe aux auteurs : « La véritable solution est en nous et dans le dépassement de notre anormalité constitutive⁴⁴⁴ ».

De fait, la pièce montre le malheur général infligé au peuple chaque fois que l'État tout-puissant s'impose à lui mais, au-delà de la constatation et de la comparaison entre les époques, aucune véritable proposition n'émerge qui pourrait suggérer un changement. Certes, il est établi pour les auteurs que leur théâtre « en tant qu'art, ne donne ni réponses ni solutions, mais réaffirme le

⁴⁴² Voir la synthèse des théories de Romain Rolland qu'effectue G. NOIRIEL, *op. cit.*, p. 43.

⁴⁴³ « [...] *de representação e requestionação dos traumas políticos profundos da nossa contemporaneidade, redimensionando as figuras e as circunstâncias da História e da nossa História* ». (F. OLIVEIRA et M. REAL, *op. cit.*, p. 13).

⁴⁴⁴ « *A verdadeira solução está em nós e na superação da nossa anormalidade constitutiva.* » (*Ibid.*, p. 10).

besoin de reproblématisation, en rendant le spectateur conscient par lui-même des faiblesses historiques⁴⁴⁵ ».

Donc ce théâtre émeut, sensibilise mais est-il force de proposition ? « Le véritable héros du drame romantique est, somme toute, collectif : l'issue du drame assurant la cohésion regagnée d'une nation ou d'une cité autour d'un parcours individuel exemplaire⁴⁴⁶ » : il semble que le but des auteurs soit ici synthétisé. C'est la cohésion nationale qui est attendue de la réception de la pièce.

Entreprise sincère et honnête, la création de cette pièce, 1755. *O Grande Terramoto de Lisboa*, entend provoquer les consciences par la convocation de faits historiques anciens censés trouver leur parallèle dans l'actualité. Le tremblement de terre fut un terrible choc qui a occasionné des mesures politiques autoritaires, venues de la tête de l'État, fomentées dans le but d'engager le pays sur le chemin de la réforme des mentalités. Les exigences actuelles de l'Union européenne envers le Portugal secoué par le séisme de la crise économique semblent y trouver leur reflet. Toutefois, tâcher de comprendre le passé est une chose ; lire les événements passés comme les explications du temps présent en est une autre. C'est pourtant ce que proposent les deux auteurs par l'interrogation des

fibres nerveuses qui, en se croisant, forment notre identité nationale, mettant en évidence l'éternel déséquilibre mental et social qui s'est emparé du Portugal il y a 400 ans, oscillant toujours entre le culte doré de l'authenticité et l'imitation tardive et ébaubie des modes venues de l'étranger⁴⁴⁷.

⁴⁴⁵ « Como arte, não dá respostas nem soluções, mas reafirma a necessidade de reproblemática, autoconscientizando o espectador das fraquezas históricas ». (*Ibid.*, p. 13).

⁴⁴⁶ F. FIX, *op. cit.*, p. 226.

⁴⁴⁷ « Os veios nervosos que, cruzados, formam a nossa identidade nacional, evidenciando o eterno desequilíbrio mental e social que há 400 anos se apropriou de Portugal, sempre contrabalançando entre um casticismo de ouro e a imitação serôdia e abasbacada de modas estrangeiras ». (*Ibid.*, p. 10).

Miguel Real, n'en est pas, du reste, à sa première tentative d'interroger l'histoire (en particulier la période pombaline) dans l'espoir d'éveiller les consciences sur l'état présent de son pays ; son activité militante s'étend à différents genres, du roman⁴⁴⁸ aux ouvrages théoriques⁴⁴⁹, entre la réflexion posée et la révolte à peine contenue. Filomena Oliveira, de son côté, a une activité d'enseignante et de dramaturge également engagée. Leurs détracteurs pourront peut-être ici leur reprocher une certaine confusion des genres dramatique et historique, nuisible à l'impact espéré car la recherche de l'équilibre entre ces deux axes empêche paradoxalement le récepteur de se positionner clairement. Il serait néanmoins difficile de nier leur détermination et leur énergie au service d'un message politique librement et légitimement défendable dans le Portugal d'aujourd'hui.

⁴⁴⁸ Par exemple, Miguel REAL, *A Voz da Terra* (roman), Lisbonne, ed. Dom Quixote, 2012.

⁴⁴⁹ Miguel REAL, *Nova Teoria do Mal*, Lisbonne, ed. Dom Quixote, 2012.

Annexes

Premières lettres du Nonce apostolique de Lisbonne au lendemain du tremblement de terre (extraits)

Traduction de l'italien par Anne ROBIN, Université Lille 3

Lorsqu'a lieu le tremblement de terre, Philippe Acciaiuoli⁴⁵⁰ est Nonce apostolique à Lisbonne depuis un an. Cette fonction diplomatique l'amène à avoir une correspondance hebdomadaire avec le Cardinal Secrétaire d'État du Saint-Siège, (Silvio Valenti Gonzaga), et parfois avec le Pape Benoît XIV, correspondance qui, au lendemain de la Toussaint 1755, décrit le séisme et ses conséquences puis rend régulièrement compte de l'évolution de la situation.

Les lettres traduites ici témoignent à la fois des pertes matérielles et humaines provoquées d'abord par le séisme, puis par l'incendie et les pillages qui l'ont suivi, et des premières mesures prises pour réorganiser ce qui était devenu un « endroit désolé » en proie à la confusion : l'enterrement des morts,

⁴⁵⁰ Voir l'entrée « Filippo Acciaiuoli » de Guido PAMPALONI, in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Vol. 1, 1960. Édition numérique : http://www.treccani.it/enciclopedia/filippo-acciaiuoli_res-8c7dd6b3-87e5-11dc-8e9d-0016357eee51_%28Dizionario-Biografico%29/

les soins aux blessés, les efforts pour déblayer les décombres et le rétablissement progressif de l'ordre et de la justice. En cela, elles témoignent d'une situation qui n'est pas très différente de celle des séismes contemporains. Leur originalité tient à leur caractère diplomatique et à la fonction religieuse de leur auteur. Le représentant du Saint-Siège s'applique en effet à rendre compte de la situation matérielle et morale du Roi, de la Cour et des diplomates européens en poste à Lisbonne. Par ailleurs, il relate ses propres interventions, en tant que haut dignitaire catholique, pour rétablir un ordre chrétien : cela va de la bénédiction d'un terrain pour que les morts puissent être enterrés dans une terre consacrée, à des offres de services faites au Roi pour l'organisation de cérémonies de pénitence et d'exercices pieux, en passant par une activité d'humble prêtre au cours de laquelle, dans les tout premiers jours, il apporte lui-même la communion aux malades et assiste aux sépultures.

D'une lettre à l'autre, il n'est pas rare qu'une même information soit répétée : c'est à la fois le résultat de l'exercice du compte rendu hebdomadaire et le signe que la situation évolue extrêmement lentement. L'écriture elle-même se transforme progressivement : à l'accumulation rapide de multiples informations reliées par la conjonction de coordination « et »⁴⁵¹, témoignant de la grande « confusion » et du « manque d'aise pour écrire » que dit éprouver le Nonce dans ses premières lettres, succède un phrasé plus lent et plus complexe une fois que la situation se calme.

Les six lettres que nous avons traduites, et qui proviennent essentiellement des Archives secrètes du Vatican, ont été éditées par Arnaldo Pinto Cardoso dans la *Revista de História das Ideias*, vol. 18, 1996, p. 441-510⁴⁵².

⁴⁵¹ Nous avons fréquemment rempacé ces conjonctions par des points ou par des virgules.

⁴⁵² Il a ensuite traduit ces lettres en portugais dans *O Terrível Terramoto da cidade que foi Lisboa: correspondência do Nuncio Filippo Acciaiuoli : arquivos secretos do Vaticano*, Lisbonne, Alethéia, 2005.

Nous nous sommes fondée sur cette édition. Les deux premières lettres datent du même jour et rendent compte des mêmes événements, mais ont des destinataires différents : dans la première, Philippe Acciaiuoli s'adresse à son frère, tandis que dans la deuxième, comme dans les quatre suivantes⁴⁵³, il écrit au Cardinal Secrétaire d'État. Il nous a semblé intéressant d'ajouter la lettre privée car le Nonce y exprime un désarroi plus grand que dans les missives diplomatiques dans lesquelles il doit tenir son rang.

1. Lettre du Nonce Philippe Acciaiuoli à son frère (4 novembre 1755)

De l'endroit désolé où, jusqu'à vendredi dernier, il y eut Lisbonne,

mardi 4 Novembre 1755

Monsieur mon Frère bien-aimé,⁴⁵⁴

C'est depuis le parc du monastère des Bénédictins⁴⁵⁵, dans une tente faite de deux planches de bois et couverte de tapis et de nattes appartenant aux moines, que je vous écris, triste rescapé de la mort, à demi nu, pauvre et

⁴⁵³ Les deux dernières lettres que nous avons traduites ne succèdent pas immédiatement aux autres. Nous avons délaissé trois lettres (indiquées en notes) qui soit répétaient essentiellement des informations déjà connues, soit présentaient un intérêt moindre.

⁴⁵⁴ NDT : nous avons respecté dans la traduction l'usage particulier des majuscules dont témoigne le texte original

⁴⁵⁵ Le monastère Saint-Benoît de la Santé, aujourd'hui siège du parlement portugais.

misérable, mais sain et sauf par miracle. Samedi, fête de tous les Saints, à dix heures heure française, un tremblement de terre nous a surpris qui en huit minutes a englouti tout Lisbonne. Au même moment s'est déclaré un feu qui a embrasé de nombreux bâtiments et qui, passant de l'un à l'autre, a serpenté par toute la ville. Et il dure encore, il est tout près de chez moi. On n'y voit nul remède et tout part en fumée. L'Église patriarcale, le Palais royal et le nouveau grand Opéra, la Douane et les magasins, tout a été englouti, tout a été incendié. A Belém, le Palais royal s'est effondré et le Roi en est sorti en chemise. Il dort dans une voiture dans le parc, et le jour il vit sous une tente avec toute la famille royale. Je lui ai fait demander une tente, il m'a fait dire qu'il n'en avait pas. Je demeure donc ici, sous une couverture et une natte appartenant aux moines, avec mes blessés et ce qui reste de ma maison. Ici on me poursuit par milliers pour des indulgences et des absolutions. Pour moi je fais ce que je peux. Hier matin j'ai dit la Messe dans le parc et ai donné la bénédiction au Peuple qui hurlait, me poursuivait et m'assaillait pour me baiser la main. Deux personnes me soutenaient, faute de quoi je serais tombé. On fait le tour des moribonds avec le Saint-Sacrement, et celui des blessés avec des chirurgiens, et j'ai fait bénir un terrain à l'écart pour y enterrer les morts qui se comptent par milliers et dont le nombre augmente à tout instant. Le Palais de l'Ambassadeur d'Espagne s'est écroulé, son fils a survécu, mais le pauvre ambassadeur est resté sous les décombres. Enfin, c'est une horreur comme nous croyons qu'il n'y en a jamais eue, et jusqu'à hier c'est avec une grande peur qu'on se déplaçait sur les pierres et les cadavres, comme je l'ai fait moi-même en mules et robe de chambre, tous mes biens se trouvant sous les ruines. Mon Secrétaire, mon maître de maison, un valet de chambre de l'Auditeur et mes mules sont morts. Enfin, tout est horreur et misère, et Lisbonne est un tas de pierres. Désormais le feu arrive chez moi ; toutes les maisons épargnées de la ruine sont en train d'être consumées par un

feu souterrain. Je suis rempli de confusion et d'affliction. Les dommages que l'on peut calculer s'élèvent à peu près à des centaines de millions. Adieu.

2. Lettre du Nonce au Cardinal Secrétaire d'État à Rome (mardi 4 novembre 1755)

Ma confusion et mon affliction sont telles que je ne sais ni décrire ni raconter à Votre Excellence le grand fléau par lequel Dieu s'est plu à rendre visite à cette ville et à ses habitants. Samedi matin, à neuf heures quarante-cinq, on a ressenti la secousse d'un tremblement de terre si fort qu'en sept ou huit minutes la majeure partie de la ville s'est écroulée. Et cela n'a pas suffi à calmer la colère divine, car le feu qui avait pris au même moment en plusieurs endroits s'est étendu à tel point que de nombreux bâtiments, qui ne s'étaient pas complètement effondrés ou qui étaient intacts, ont brûlé. Cet incendie a été tel qu'il dure encore, et au moment même où j'écris, j'entends dire que le feu est sur le point de s'attaquer à l'habitation que j'ai quittée Dimanche midi pour venir à pied, foulant les ruines et le corps des morts, au Couvent des Moines de Saint-Benoît, car il y a derrière le Monastère un grand parc où j'ai installé une tente et où je me trouve en compagnie d'une quantité innombrable de gens de toutes conditions.

La ruine est telle que Lisbonne ne sera pas en cent ans ce qu'elle était hier. Les morts sont si innombrables que j'ai dû donner au Père Abbé l'autorisation de bénir un terrain pour en faire un cimetière. Il y a deux raisons à cela : d'une part la quantité de morts, d'autre part le très grand nombre d'églises

qui se sont écroulées et la crainte que les autres aient subi des dommages les menaçant de ruine. Le Palais royal, l'Église patriarcale et la Douane se sont en grande partie écroulés et l'incendie leur a ensuite porté le coup de grâce. Dans ces deux dernières on n'a pas connaissance qu'il y ait eu des morts, bien que dans l'église tout le monde fût rassemblé en chœur. A Belém le Palais a beaucoup souffert, mais Leurs Illustrissimes Majestés et toute la Famille royale se sont réfugiées dans le parc : elles vivent dans plusieurs tentes, et le Roi dort dans une voiture. Monsieur le Cardinal Patriarche se trouvait dans sa chambre, sur une chaise d'où les fluxions dont je vous ai parlé l'empêchent de se mouvoir ; le plafond de cette chambre s'est écroulé, mais lui-même est resté indemne au milieu des décombres. Deux serviteurs l'ont transporté hors de la chambre et de la maison, et à peine étaient-ils sortis que le Palais s'est écroulé complètement. Le Palais de Monsieur l'Ambassadeur d'Espagne s'est aussi aplati sur le sol, son fils et quelques domestiques sont sains et saufs, mais Monsieur l'Ambassadeur qui était indisposé, comme il me l'avait fait dire le matin même, n'a pas été retrouvé et on pense qu'il est enseveli sous les décombres.

Ma maison a été l'une des plus endommagées car la couverture s'est écroulée immédiatement et, depuis la pièce dans laquelle je me trouvais, j'ai vu s'écrouler le mur côté jardin. J'ai alors quitté le prie-dieu où j'étais agenouillé en train de me préparer à dire la Messe, et je me suis installé sous une porte, mais ayant vu la chute du mur, j'ai ouvert cette porte, ai traversé un petit couloir, ouvert une autre porte et ai voulu descendre dans le jardin par un petit escalier. Aveuglé par l'épaisse poussière et malmené par les morceaux de plâtre qui tombaient, j'ai glissé jusqu'en bas, puis ai miraculeusement ouvert deux autres portes et me suis retrouvé, à demi nu, dans le jardin où j'ai vu s'écrouler d'autres parties de la maison. J'ai perdu mon Secrétaire resté sous les décombres, un Valet de chambre de Monsieur l'Auditeur et quelques-unes de mes mules à l'écurie. Tout ce jour-là et la nuit suivante, je suis demeuré dans le jardin, sans

même pouvoir me faire une cabane car tout était sous les décombres. Et une fois arrivé ici, je suis resté en robe de chambre, portant le bonnet et les mules que l'on m'a prêtés, car j'ai perdu les miens dans l'escalier qui s'est complètement écroulé à peine étais-je dans le jardin, ou peut-être au moment même où je le descendais de la manière dont je viens de dire. Je suis encore vêtu de la sorte, bien qu'hier mes domestiques aient, à leurs grands risques et périls, sorti bien des choses des décombres, mais la majeure partie est encore là-bas, désormais en proie aux flammes selon moi. J'ai avec moi ici, dans une misérable maison, un valet de chambre et un page en bien mauvais état, et je n'ai pas pu trouver avant hier un chirurgien qui leur fasse une saignée et soigne leurs blessures.

On pense que le tiers des habitants de Lisbonne est mort, mais pour l'instant tout est confusion et de nombreuses informations ne peuvent pas être vérifiées. Ici on voit à tout moment apporter des morts à enterrer et des malades à soigner que les Moines assistent avec force charité et application, et d'une façon exemplaire. Ce matin ils ont fait le tour des tentes pour apporter la communion aux mourants, et je les ai accompagnés. Ce fléau est plus grand, je ne dis pas que ce que j'ai jamais vu, mais que tout ce dont j'ai un jour entendu parler.

Si ma confusion est confuse à l'excès, que Votre Excellence m'en excuse. Elle est bien grande, comme celle de tout un chacun, et ce ne sont que pleurs et lamentations. On cherche son père, sa mère, son enfant, son frère, on pleure de se retrouver à devoir demander l'aumône. Le feu nous menace de dégâts plus grands encore. Tout samedi, dimanche et lundi matin on a ressenti d'autres secousses, pas très fortes, mais en grand nombre. Il est sans cesse question de nouvelles catastrophes, de nouveaux morts, de nouveaux blessés. Ce n'est qu'hier qu'on a commencé à enterrer les morts qui jusque-là étaient restés dans les rues.

On ne sait ce que fera la Cour, mais il se dit que le Roi est sur le point d'aller s'installer en Alentejo, de l'autre côté du fleuve, avec toute la Famille. La décision royale me fournira la règle à suivre, car il sera désormais impossible de trouver une maison à Lisbonne. Je m'adapterai en fonction des ordres que, dans une telle situation, j'implore de Votre Excellence, devant qui je me prosterne très profondément.

3. Lettre du Nonce au Cardinal Secrétaire d'État (mardi 11 novembre 1755)

... Mais l'état de désolation de la ville, dû au tremblement de terre dont je vous ai informé, a fait que je n'ai pu recevoir avant samedi la vénérée dépêche de Votre Excellence.

Après le compte rendu sur le terrible fléau par lequel Dieu a rendu visite à cette ville et au Royaume, humblement présenté à Votre Excellence dans mon dernier courrier, je me dois de lui apprendre qu'on a continué, jusqu'à environ une heure de l'après-midi le Dimanche, de ressentir de nouvelles secousses, pas très fortes, qui n'ont causé d'autres dommages que la chute de quelques murs et morceaux de plâtre de maisons déjà mises à mal par les terribles secousses de la veille. Le feu, pour sa part, a duré jusqu'à vendredi et n'a pas causé moins de dommages que le tremblement de terre. A cela s'est ajoutée quantité de voleurs qui ont provoqué d'énormes dégâts, car on pense qu'ils ont mis eux-mêmes le feu à deux maisons. En ce qui les concerne on fait actuellement toute la diligence possible pour les capturer et leur infliger le châtement qu'ils méritent.

Certains d'entre eux ont été mis en prison et on entend dire qu'ils seront sévèrement punis, ce qui cependant ne s'est pas encore fait.

Comme les rues sont pleines de décombres, on n'a pas commencé avant mercredi à les faire fouiller pour rechercher les cadavres de ceux qui ont été ensevelis. Parmi eux on a retrouvé sur le seuil de son Palais l'Ambassadeur d'Espagne, Monsieur le Comte de Prelada, que ses domestiques ont immédiatement transporté ici, dans l'église Saint-Benoît, où il y a une chapelle dédiée à la très Sainte Vierge de Montserrat des Catalans où se trouve un caveau où tous les Catalans sont enterrés. Comme on m'en a informé, j'ai quitté ma cabane pour l'église où, après avoir donné l'ordre qu'on laisse le corps dans le narthex, j'ai fait préparer les choses selon le cérémonial romain. Puis, ayant en personne revêtu les Vêtements sacrés, j'ai effectué le rituel d'absolution et le reste. Et, après avoir fait mettre ce corps dans un cercueil que possédaient les Pères, je l'ai fait enterrer dans le caveau, son nom gravé sur le cercueil.

Le jour suivant, dans les ruines de ma demeure, mes domestiques ont découvert mon Secrétaire qu'on a enterré au cimetière de la paroisse dont elle dépend. On n'a pas retrouvé mon Maître de maison, mais on pense qu'il est sous les ruines de la bâtisse côté rue, où il y a tant de pierres et de décombres car la rue était étroite et le bâtiment très haut qu'on n'a pas pu trouver suffisamment de bras pour les déplacer. Mes domestiques, à cette occasion, après avoir retrouvé le cadavre de mon Secrétaire, se sont risqués à aller dans les décombres de ma chambre et m'ont ramené ma soutane et ce dont j'avais besoin pour m'habiller. Jusqu'à ce jour-là, j'étais resté en robe de chambre, avec les mules et le bonnet de quelqu'un de ma maison.

Alors, jeudi dans la matinée, je me suis rendu à Belém où, dans un jardin, j'ai trouvé la tente royale et d'autres tentes de la Cour. Leurs Majestés illustrissimes sont sorties de leur tente quand elles ont su que j'étais là et j'ai

d'abord fait mes compliments au Roi, puis à la Reine et aux trois Enfants qui se sont montrés. J'ai offert mes services à Sa Majesté, en particulier dans le cas où elle voudrait faire des prières publiques ou d'autres cérémonies pénitentielles, proposant de remplacer Monsieur le Cardinal Patriarche qui n'est pas en état, malade, de quitter sa chaise. J'ai renouvelé mon offre à la Reine et aux Enfants qui, comme le Roi, m'ont tous manifesté leur satisfaction. J'ai parlé aux deux Secrétaires, Mendonça et de Carvalho⁴⁵⁶, tout en continuant à offrir mes services tant dans le domaine temporel que spirituel, et je m'en suis retourné à ma cabane. Dimanche je suis retourné à Belém et j'ai parlé avec l'Infant Dom Pedro, puis avec le Roi qui, m'ayant entendu, est immédiatement sorti de sa tente et m'a entre autres demandé si j'avais fait part à Notre Seigneur du grand châtiment que Dieu a envoyé à cette Ville et à ce Royaume, en ajoutant qu'il espérait que Sa Sainteté aurait pitié de lui. A cela j'ai répondu que je n'avais pas manqué de présenter humblement à Sa Béatitude les informations que la confusion, la consternation et le manque d'aise pour écrire m'avaient permis de rassembler, mais que ce qui m'avait empêché le plus de développer ce récit douloureux venait de la certitude dans laquelle je me trouvais que ce serait un coup douloureux pour l'Ame paternelle de Notre Seigneur qui est plein de charité pour tout le monde et, en particulier, pour un Prince d'un tel mérite à l'égard de la Religion et du Saint-Siège. J'ai renouvelé ma suggestion de faire des prières publiques et l'offre de ma personne, ce que m'a paru fort apprécier Sa Majesté qui, entre-temps, avait daigné ordonner à son Secrétaire de Carvalho de venir me remercier de ce que je lui avais dit le jeudi et des petites choses que j'avais faites ces derniers jours dans le parc des Bénédictins. Et en effet, alors que je suis ensuite allé chez ce dernier, je ne l'ai pas trouvé et sa femme m'a dit qu'il

⁴⁵⁶ Il y a alors trois secrétaires d'État : Diogo de Mendonça Côrte-real, Sebastião José de Carvalho e Melo, et Dom Pedro da Mota e Silva dont il sera question dans la lettre suivante du 18 novembre 1755.

était chez moi. Une fois de retour à ma cabane, j'ai appris qu'il était venu et qu'il avait laissé à mon attention un message à Monsieur l'Auditeur. Demain je retournerai à Belém pour discuter avec lui. Cependant on ne peut pas faire grand-chose actuellement qui ne concerne la préoccupation principale de ce ministre et de ses confrères.

Le Roi est assurément très abattu et la Cour réellement affligée. Ayant eu l'impression que mon apparition avait été appréciée par le Roi et les autres, je ne manquerai pas à mon devoir, bien que le voyage soit très malaisé.

On a appris désormais que la totalité du Royaume de l'Algarve se trouve presque dans le même état de ruine. De même pour les territoires qui nous entourent et l'Alentejo tout entier. Et l'on a su, par un courrier de Madrid, que là-bas aussi la secousse avait été forte, bien que moins destructrice. La Cour, qui se trouvait à l'Escorial, est revenue à Madrid le jour même et a passé la nuit sous des tentes, mais elle est rentrée dans ses palais le jour suivant.

A sept reprises, le Tage est sorti de son lit sur une grande longueur, emportant avec lui des planches et des poutres se trouvant sur la rive, et jusqu'à un bateau que j'ai vu de mes yeux échoué dans la rue. Rien que dans un seul couvent on a découvert trente-quatre religieuses mortes. Sont restés sous les décombres : dix domestiques de la maison de Monsieur le Cardinal Patriarche ; neuf de ceux de la maison de Monsieur l'Ambassadeur d'Espagne et lui avec eux ; et trois des miens.

Le nombre de morts reste incertain car beaucoup sont encore ensevelis sous les décombres et de nombreuses rues sont impraticables car barrées par les pierres et les gravats des maisons en ruine. Le feu a cessé peu avant d'atteindre ma demeure qui est la plus détruite de toutes car elle s'est effondrée de tous côtés. Tout le monde se retrouve en pleine campagne : Monsieur le Cardinal Patriarche dans une propriété des Pères de l'Oratoire ; Monsieur l'Ambassadeur

de France, avec toute sa maison et le jeune fils de Monsieur l'Ambassadeur d'Espagne, dans une propriété du Consul de France. Le Ministre de Naples reste chez lui, dans la ville détruite et désertée, de même que Monsieur l'Attaché d'Angleterre qui a logé chez lui le Ministre de Hollande avec toute sa maison. Les demeures de ces derniers n'ont pas subi de dommages et ils ont sauvé tous leurs biens. La bâtisse de Monsieur l'Ambassadeur de France a gardé sa façade intacte, mais est très endommagée sur l'arrière ; il n'y a pas eu de morts et il a pu transporter tous ses meubles, ses chevaux et ses mules. Monsieur le Cardinal Patriarche, outre ses gens, a perdu presque toutes ses mules et ses chevaux. Pour ma part j'en ai aussi perdu quelques-uns.

Ici, à Saint-Benoît, sur ordre du Roi, on a installé un hôpital pour les blessés qu'on apporte en grand nombre chaque jour, et on y a affecté deux chirurgiens travaillant sans relâche. Beaucoup de ces blessés n'ont pas survécu. Je vais là pour apporter la Communion aux malades. Une espèce de cimetière a été ouvert pour la circonstance et j'y suis allé pour assister à la sépulture des pauvres morts. Ces religieux sont infatigables, ils accomplissent toute sorte de besognes de manière exemplaire. Je n'ai pas eu le temps d'aller chez Monsieur le Cardinal Patriarche mais je le ferai bientôt car j'ai l'impression qu'il a besoin d'être un peu réconforté. Je termine cette douloureuse dépêche en implorant la protection et la charité de Votre Excellence et en me prosternant très humblement devant Elle.

4. Lettre du Nonce au Cardinal Secrétaire d'État (mardi 18 novembre 1755)

Monsieur le Secrétaire de Carvalho m'a entretenu longtemps pour me dire que Sa Majesté, qui avait entendu les offres et propositions que je lui avais faites lors des audiences de mercredi et de dimanche, lui avait donné l'ordre de venir dans le Parc de Saint-Benoît pour me remercier et me dire qu'il était d'avis d'essayer de remédier aux misères qui s'étaient abattues sur cette capitale avec le fléau du tremblement de terre, mais qu'il voulait d'abord s'occuper du Service divin... Il ajouta que puisque j'étais le spectateur de la ruine de toutes les églises, des monastères de moniales et des couvents de frères, il me parlait en confiance comme à un conseiller royal...

En tant que conseiller, je me suis réjoui qu'on ait pris des mesures pour enterrer les morts restés sans sépulture dans les rues, afin que la population ait de quoi boire et manger, et afin de se débarrasser des voleurs et malfaiteurs en punissant pour l'exemple... Et me trouvant dans la situation misérable d'habiter une simple cabane en planches, en un lieu incommode et éloigné de la Cour que je peine à rejoindre, je l'ai prié d'obtenir du Roi qu'il donne l'ordre à l'Intendant d'un homme se trouvant à l'étranger et refusant de louer sa maison de Belém qui n'a pas souffert du tremblement de terre, de me la louer pour cet hiver au moins. Il me l'a promis et a tenu sa promesse en m'envoyant hier cet intendant prêt à me la donner de bon cœur. Nous sommes convenus que j'irais la voir aujourd'hui après le départ du courrier...

La crainte du tremblement de terre que vous savez dure toujours, car aujourd'hui encore on n'a cessé de ressentir de nouvelles secousses. Le feu, qui n'a pas causé moins de dommages, s'est éteint au bout de huit jours, ou, pour être plus précis, s'est interrompu à trois maisons des ruines de ce qui a été autrefois mon habitation, car on ne peut pas encore le dire complètement éteint

vu qu'il continue à l'intérieur des maisons incendiées, consumant le bois et ce qui reste d'autre, et que, dans les caves où il est passé, il achève de brûler paille, foin et autres matériaux inflammables. Les voleurs ont causé de très gros dommages et, cette semaine, on en a condamné neuf ou dix dont on a laissé les têtes sur des gibets plantés en plusieurs endroits, au milieu des places. Certains ont avoué avoir incendié et pillé des maisons, cachant le butin ou l'emportant sur des bateaux. Sur un bateau anglais, on a retrouvé un très grand nombre d'objets volés, en particulier de l'argenterie de grande valeur provenant de l'Église patriarcale.

La Cour continue de vivre sous des tentes, comme tout un chacun quelle que soit sa condition. On entend moins parler de pillages après la condamnation susdite, mais tout étant à ciel ouvert on a du mal à se protéger des vols. Les rues de la ville sont encore pleines des décombres des maisons et il est certain qu'il y a encore de nombreux cadavres ensevelis. La rue étroite où se trouvait ma maison étant devenue impraticable, en raison des montagnes de pierres et de plâtre qu'a provoquées son effondrement, on n'a pas pu faire rechercher le cadavre de mon Maître de maison pour lui donner une sépulture. On manque d'hommes et d'endroits où jeter les gravats au milieu desquels mes serviteurs ont pu retrouver une partie de mes meubles et des objets cassés et en mauvais état.

La Cour prend maintenant des Mesures, mais la confusion est encore telle qu'on en tire peu profit. De nombreux blessés meurent parce que leurs blessures n'ont pas été soignées car on ne trouvait ni médecins, ni chirurgiens, ni hôpitaux en nombre suffisant. Une fois que ces blessés ont été transportés dans les dispensaires improvisés sur ordre du Roi, les chirurgiens ont découvert des gangrènes et n'ont donc rien pu faire. Les trois serviteurs blessés dont je vous ai parlé, et qui sont avec moi dans la cabane qu'on a faite dans le parc du Couvent de Saint Benoît, vont mieux et le médecin et le chirurgien répondent de deux

d'entre eux. Du troisième, qui est plus mal en point, ils me donnent de grandes assurances, mais aucune garantie.

La maison du Ministre de Naples, le Chevalier de Guevara, a beaucoup souffert, son mobilier a été endommagé et certains de ses murs se sont effondrés, mais lui-même et tous ses domestiques sont saufs. Celle du Ministre de Hollande, Mr de la Calmet, n'a pas pâti du tremblement de terre de sorte qu'il a eu le temps d'enlever et de transporter ses biens avant l'arrivée du feu qui l'a complètement détruite. L'Ambassadeur de France, le Comte de Bachy, a sauvé tous ses biens, mais l'arrière de son hôtel a un peu souffert alors que la façade restait intacte. L'Attaché anglais a eu peu de dommages et sa maison est restée entière. Le Résident de Prusse n'a été touché ni dans sa maison de ville, ni dans une très belle demeure qu'il a à la campagne.

La maison du Secrétaire d'État, Pedro da Mota, a beaucoup souffert, mais lui-même était sain et sauf. Comme il était plus que septuagénaire et ne pouvait marcher, on l'avait transporté dans une cave où il a pris un gros rhume dont il est mort étouffé mardi soir. On a pensé à son enterrement et à assurer les papiers d'État qu'il avait chez lui et qui, sur ordre du Roi, ont tenu le Secrétaire de Carvalho occupé tout le mercredi. Il est question de son successeur et parmi les candidats possibles, on parle à bon droit, tant pour son ancienneté que pour ses faits de service, du Commandeur d'Andrade Sarabodis, mais comme il a de puissants opposants il est douteux qu'il puisse être appelé. Je n'ai pas d'information sûre, aussi je vous écris ce qui se dit⁴⁵⁷...

Sur ordre du Roi on a rouvert, hier, quatre des principaux Tribunaux en divers lieux de la ville désignés par Sa Majesté. Les autres, particulièrement

⁴⁵⁷ La phrase suivante étant lacunaire, je ne l'ai pas traduite. Il s'agit de : « o che convenga aspettare che le cose del Regno siano un poco tranquillizzate per farne l'elezione con più di maturità... ».

contestés, resteront fermés un moment car il n'est pas possible, dans un tel état de ruine de la ville et de ses habitants, de les réunir sans de nouvelles mesures.

Dimanche matin, après une Ordonnance manuscrite de Monsieur le Cardinal Patriarche – les presses n'étant nullement en état de fonctionner – a eu lieu la Procession de pénitence : l'Archiprêtre portait le bois de la Sainte Croix sous un baldaquin porté par le Roi, les trois Enfants et quatre des premiers Gentilshommes de la Chambre ; les Clergés régulier et séculier suivaient en file, la population en désordre ; la Reine et toutes les Princesses ses filles ont suivi la Procession à pied. Une fois arrivé à l'église de la très Sainte Vierge des Nécessités, des Pères de l'Oratoire de Saint Philippe Néri, le Roi a suivi la relique à l'intérieur puis, assis sur une chaise sans baldaquin à la gauche de l'Autel, il a assisté en compagnie des trois Enfants également assis aux chants de prière, puis à une solennelle Messe de la Vierge chantée par l'Archiprêtre. A la fin on a solennellement chanté les Litanies des Saints et de la Vierge, accompagné par les musiciens de la chapelle. La Reine et les Princesses y ont assisté depuis un chœur à l'intérieur de l'église. Toute la Cour est retournée à Belém en voiture...

5. Lettre du Nonce au Cardinal Secrétaire d'État (mardi 2 décembre 1755⁴⁵⁸)

La Cour continue de vivre sous ses tentes dans le jardin de Belém, pendant qu'on construit une habitation en bois dans ce même jardin, où l'on tient pour assuré qu'elle passera tout l'hiver. J'y suis allé Dimanche, ai vu le Roi et les Enfants en excellente santé et l'on m'a rapporté la même chose de la Reine

⁴⁵⁸ Je n'ai pas traduit la lettre du mardi 25 novembre.

et des Princesses que je n'ai pas vues car elles s'étaient retirées pour avoir fait ce matin-là leurs dévotions et avoir reçu la Sainte Communion.

On continue de condamner, le plus souvent au gibet, les voleurs que l'on laisse pendus sur toutes les places où la majeure partie de la population vit encore sous des tentes. Un grand nombre a été condamné au travail forcé qui consistera à nettoyer les rues de la ville et à faire tout ce qui sera malheureusement nécessaire pour le service public. On pense que la valeur des biens dérobés qu'on a retrouvés entre les mains des voleurs, dans les bateaux ou encore sous terre, grâce aux aveux des condamnés, s'élève à un million. Tout a été déposé en lieu sûr pour être restitué aux propriétaires des objets dérobés qui pourront justifier de leur propriété.

Selon le calcul approximatif que l'on a pu faire, le nombre de morts dus au tremblement de terre et à l'incendie s'élèverait à plus de quarante mille : c'est ce que m'a dit Monsieur le Secrétaire d'État Mendonça qui est très précis et n'exagère pas en la matière. Mais on ne peut pas faire un calcul exact parce qu'on n'a pas pu fouiller les ruines des maisons et des églises sous lesquelles on évalue que beaucoup sont restés, et parce qu'on compte peut-être parmi les morts un grand nombre de personnes qui ont pu fuir le premier jour.

Ces jours derniers, sur ordre du Roi, toute la ville a été entourée d'un gros cordon de soldats qui arrêtaient tout le monde, puis relâchaient tous ceux qui ont un métier et une profession ainsi que les serviteurs, mais retenaient les vagabonds et les désœuvrés qu'ils conduisaient ensuite en nombre au travail forcé, pour tenter de faire cesser les vols, certes moins nombreux, mais dont on entend encore parler chaque jour en tout lieu de la ville et des champs désormais habités.

Dans le même temps, huit jours durant, chaque après-dîner, le Roi a fait faire par un Capucin italien, (...) le Père Frère Clemente da Nizza, juste devant la

tente royale, une série d'exercices pieux⁴⁵⁹ auxquels ont assisté quotidiennement, depuis l'entrée de leur tente, Sa Majesté et toute la Famille royale, et à l'extérieur de celle-ci la Cour au grand complet quel que soit le rang. Le Capucin a prêché en portugais, et a donné grande satisfaction. M'étant trouvé là-bas Dimanche j'ai assisté à ce sermon, et pour le peu de portugais que j'ai pu entendre, il m'a semblé qu'il parlait prudemment et animé d'un zèle sincère, choses que je lui avais demandées par l'entremise de son supérieur habituel quand j'ai appris qu'on avait fait appel à lui.

D'autant plus que je n'étais ni ne suis satisfait de l'imprudence de nombreux prêtres enragés, séculiers et réguliers, qui ont prêché de leur propre chef répandant la terreur et l'erreur, ce dont le Secrétaire d'État, avec qui j'en ai parlé avec animosité, m'a dit que le Roi s'était plaint auprès de Monsieur le Cardinal Patriarche dans un billet qu'il avait lui-même écrit sur ordre du Roi et qu'il m'a communiqué en secret. Aussi ai-je suggéré et fait suggérer à Son Éminence d'interdire les missionnaires autonomes et manquant de mesure, et j'ai moi-même corrigé un Frère que j'ai empêché de continuer à prêcher, car il disait des choses s'opposant au Texte évangélique et effrayait les personnes simples d'esprit, au point que les Écclésiastiques sages avaient des difficultés à ramener à la vérité les femmes et les jeunes gens apeurés, et les gens du peuple sans instruction⁴⁶⁰...

⁴⁵⁹ En italien le Nonce utilise le mot «missione» désignant une série de sermons et d'exercices pieux visant à raffermir la foi et à inciter au repentir. Bien qu'il équivaille à «mission» en français, selon le dictionnaire le Robert, il m'a paru plus clair de le traduire par une périphrase. Les «missionnaires» dont il est question plus bas sont chargés de ces exercices.

⁴⁶⁰ Je n'ai pas traduit la phrase suivante lacunaire : «*Di più non danno la Corte e la città che somma ancora confusione e orrore, onde scritto il più rimarchevole, credo...*»

6. *Lettre du Nonce au Cardinal Secrétaire d'État (mardi 23 décembre 1755⁴⁶¹)*

... J'ai dû rester plus d'une semaine au lit, à cause d'une des blessures que je me suis faites quand j'ai glissé dans l'escalier en sortant de ma maison qui s'effondrait, le jour du tremblement de terre. Au bout de quarante jours, enflammée et gonflée, elle s'est mise à suppurer, je n'ai donc pas pu aller à la Cour.

Malgré l'humidité extraordinaire provoquée par les grosses pluies tombées cette semaine, le Roi et toute la Famille royale sont en bonne santé et continuent de vivre sous leurs tentes. Il paraît qu'on construit une baraque en bois qui devrait aussi servir à toute la Cour, mais on n'en a pour l'instant construit qu'une seule dans tout le jardin royal, pour Monsieur le Secrétaire de Carvalho, qui héberge le Secrétariat et l'appartement du Secrétaire et de toute sa maison...

Dans la nuit de jeudi, il y a eu une pluie accompagnée d'un vent horrible qui a fait tomber diverses maisons et murs, parmi lesquels le mur séparant le couvent et le parc de Saint-Benoît, à la grande frayeur de ceux qui comme moi campent ici.

L'hôpital ayant été installé, sur ordre du Roi, dans une baraque en bois sur une place de la ville devant l'ancien hôpital incendié, sans qu'on ait pensé à faire nettoyer auparavant les égouts bouchés par les gravats et le plâtre des maisons éboulées, les torrents d'eau qui sont descendus des gouttières, et n'ont pas pu s'écouler par ces mêmes égouts, ont inondé la place et cet hôpital provisoire, si bien que cinq ou six des malheureux malades sont morts noyés tandis que les autres ont survécu en s'échappant comme ils pouvaient.

⁴⁶¹ Je n'ai pas traduit les lettres des mardis 9 et 16 décembre.

La terre continue fréquemment de trembler, mais on a ressenti Dimanche matin une secousse terrible qui, à nouveau, a semé l'effroi partout. Elle a fait s'écrouler diverses maisons et les murs du grand Opéra tout neuf, qui étaient restés debout jusque-là, mais qui ne tenaient plus, car d'autres s'étaient écroulés le jour précédant l'incendie.

Une nuit, le feu a pris dans la maison de campagne du Duc d'Aveiro où habitait Monsieur le nouvel Ambassadeur d'Espagne qui, bien qu'il habitât une baraque dans le jardin, a eu tout de même grand peur et est allé s'installer la nuit suivante dans une autre baraque qu'il était en train de faire construire dans une villa près de Belém où il avait prévu d'habiter, ce qu'il a fait immédiatement en raison de cet incendie et avant même que la baraque ne soit terminée.

Moi-même je suis encore dans la cabane misérable faite en abri de secours les premiers jours car, dans la nouvelle maison dont je vous ai parlé et qui n'est pas habitable, on n'arrive pas à terminer la construction d'une baraque en bois. En effet, malgré les ordres donnés par le Roi, comme la confusion est encore aussi totale qu'au premier jour du fléau, ce n'est qu'avec difficulté et au prix fort qu'on a pu obtenir du bois et de la main-d'œuvre

Dimanche matin l'Attaché anglais, Monsieur Castres, a reçu un courrier arrivé par voie de terre lui annonçant que la nouvelle confuse de la destruction de cette ville n'est arrivée que le premier de ce mois, par voie de mer, en Angleterre où la Cour et le Parlement l'ont apprise avec émotion : la première a immédiatement désigné un envoyé extraordinaire destiné à présenter ses condoléances au Roi et à lui offrir toute son aide, le second a accordé jusqu'à un million de livres. Comme la Cour a ensuite eu un récit clair de ce qui est arrivé grâce à un courrier de l'Ambassadeur d'Angleterre à Madrid, on a suspendu la mission de l'envoyé extraordinaire et décidé l'expédition du courrier ci-dessus, en envoyé ordinaire, pour qu'il fasse ses compliments à Sa Majesté fidélissime et

à ses sujets et propose ses services, ce que ce dernier a effectué immédiatement une fois à Belém, mais j'ignore si Sa Majesté a accepté l'offre.

Dans la ville et dans le Royaume, on voit sans nul doute chaque jour la misère et la désolation augmenter démesurément. Je ne m'étends pas sur la destruction du Maroc et à raconter ce qui s'est passé dans cet immense territoire, ne doutant pas que vous en ayez déjà eu un récit provenant d'ailleurs : là-bas, cela n'a pas eu lieu le 1^{er}, mais le 18 Novembre.

JUIZO
 DA VERDADEIRA CAUSA
 DO
TERREMOTO
 QUE PADECEO
 A CORTE
DE LISBOA,
 NO PRIMEIRO DE NOVENBRO
 de 1755.
 PELO PADRE
GABRIEL MALAGRIDA
 da Companhia de JESUS, Missionario
 Apostolico.



LISBOA:
 Na Officina DE MANOEL SOARES.

M.DCC.LVI.

Com todas as licenças necessarias,

Gabriel Malagrida, *Juízo da verdadeira causa do Terremoto...*,
 Lisbonne, Manoel Soares, 1756.

*Jugement sur la cause véritable du tremblement de terre
qui frappa la Cour de Lisbonne le premier novembre 1755*
par le Père Gabriel Malagrida
de la Compagnie de Jésus, Missionnaire Apostolique
Lisbonne, Officine de Manoel Soares
MDCCLVI⁴⁶²
Avec toutes les licences requises
(extraits)

Traduction du portugais par Sara Gonçalves et Olinda Kleiman
Université Lille 3⁴⁶³

Si le plus grand service qu'un Citoyen fidèle peut rendre à sa Patrie est de lui faire connaître ses ennemis les plus perfides et les plus pernicioeux, qui machinent sa perte en l'exposant aux tragédies les plus funestes et les plus

⁴⁶² *Juízo da verdadeira causa do Terramoto que padeceu a corte de Lisboa, no primeiro de Novembro de 1755*, pelo Padre Gabriel Malagrida, da Companhia de Jesus, Missionário Apostólico, Lisbonne, Officina de Manoel Soares, MDCCLVI.

⁴⁶³ NDT : nous avons respecté dans la traduction l'usage particulier des majuscules dont témoigne le texte original.

effroyables pour sa Monarchie, c'est assurément à cette palme que j'aspire avec ardeur, contraint par la compassion et les tourments d'une douleur inexplicable, de voir ces abominables ennemis précipiter la décadence d'une Cour si riche, si belle, si florissante, sous le suave et pacifique Empire d'un Roi très Fidèle et très Pieux, qui pourrait faire envie aux Cours les plus opulentes du Monde entier, et poussé par l'espoir fondé que nous puissions trouver un remède et découvrir le moyen de lui rendre son éclat et son bonheur premier quand auront été anéantis ces funestes adversaires du bonheur public.

Sache donc, ô Lisbonne, que les uniques destructeurs de tant de maisons et de Palais, les dévastateurs de tant de Temples et de Couvents, les homicides de tant de [tes] habitants, les incendies dévorateurs de tant de trésors, [ce qui te tient] encore si inquiète, si éloignée de [ta]⁴⁶⁴ fermeté naturelle, ce ne sont pas des Comètes, ce ne sont pas des Étoiles, ce ne sont pas des vapeurs ou des exhalaisons, ce ne sont pas des Phénomènes, ce ne sont pas des contingences ou des causes naturelles ; ce ne sont ni plus ni moins que nos intolérables péchés. Ce trop lourd fardeau fut pour nous cet *Onus Ægypti* qu'évoque le Prophète Isaïe au chapitre quatre-vingt-dix [sic], lequel fit en ce temps-là d'un Royaume, le plus opulent du Monde, un effroyable amas de misères ; de même fit-il, aujourd'hui, d'une Cour, Reine des Cours de l'Europe, l'affreux cadavre que nous contemplons : *Iniquitates nostræ supergressæ sunt caput nostrum, & sicut onus grave gravatæ sunt super nos*.

Quis erit, ô misérable Cour, *ille ferreus, qui non moveatur*, à la vue d'une aussi terrifiante désolation ? *Campus ubi Troya fuit : oh utinam*, que ne sont-ce au moins des champs ! On aurait moins de peine à imaginer une manière de restaurer ! Mais je ne vois rien de plus que de déplorables amoncellements de ruines dont la vue ne laisserait pas de faire couler des fleuves de larmes à Jérémie, et de

⁴⁶⁴ Texte : « ses [...] ceux qui les tiennent encore si inquiète, si éloignée de sa fermeté naturelle ». Nous corrigeons.

rapporter à ce pitoyable gâchis les lamentations qu'autrefois il poussa sur sa Jérusalem bien-aimée : *Quomodo sedet sola civitas plena populo : facta est quasi vidua domina gentium*. Tous ses habitants l'ont abandonnée, submergés par les pleurs : *Plorans ploravit in nocte, & non est, qui consoletur eam ex omnibus charis ejus* ; car ni l'affliction ni l'immense gâchis ne laissent de place pour la consolation. *Viae Sion lugent, eo quod non sint, qui veniant ad solemnitatem*, et comment les voyageurs de passage feraient-ils affluence aux fêtes et aux solennités s'il n'y a ni rues, ni maisons, ni temples, ni autels, ni SACREMENTS ? *Omnes portæ ejus destructæ, Sacerdotes ejus gementes, virgines ejus squalidæ* : leurs cellules détruites, les Épouses du Seigneur quittent leurs Couvents, transformant une si pieuse, une si catholique Cité en une Babylone d'une lamentable confusion ; & *ipsa oppressa amaritudine*. Et d'où peuvent bien provenir tant de ruines ? *Propter multitudinem iniquitatum ejus*. La malheureuse Jérusalem ne fut pas non plus épargnée par les secousses de tremblements de terre fracassants, auxquels vinrent s'ajouter d'autres maux, tout aussi prodigieux, mais tout cela ne fut rien de plus que le produit de ses immenses péchés : *Peccatum peccavit Jerusalem, propterea instabilis facta est. Facti sunt hostes ejus in capite, inimici ejus locupletati sunt*. Avec une énorme moisson d'âmes pécheresses, emportées en Enfer, et tout cela uniquement pour l'excès de péchés : *Quia Dominus locutus est super eam propter multitudinem iniquitatum ejus*.

Pour mieux asseoir une aussi indubitable vérité, qu'il me soit permis de rapporter ici le propos d'un très noble Orateur sacré de la Compagnie de JÉSUS, qui en a usé fort opportunément à l'occasion d'une calamité gravissime que le bras Divin menaçait d'abattre sur je ne sais quelle Cité d'Italie, sa patrie. [...]

Et que ceux qui, poussés par des motivations politiques, affirment que de telles calamités procèdent de causes naturelles ne prétendent pas que cet Orateur sacré, brûlant du zèle de l'amour Divin, ne fait que se livrer à une

invective contre le péché, source de toutes les calamités qui s'abattent sur les hommes, et que l'on ne doit pas se fier à ces esprits ardents qui ne cherchent qu'à terroriser ces mêmes hommes et à accroître leur détresse en brandissant la menace de l'ire Divine dégainée ; car il est certain que s'il m'était permis de dire ce que je pense de ces politiciens, je les taxerais d'Athées, tant il est vrai que cette évidence était connue des Gentils, *l. Fluminum 24 § hoc stipulatio, & servius.ff. de damn.infect. l. propter incendium 4. ff. de pollicitat. l. ex conducto 15 § si vis tempestatis. l. si merces 25.§. vis maior. l. Martius 59.ff. locati*, où il est dit que les tremblements de terre n'ont pas d'autre cause que l'indignation Divine, raison pour laquelle ils la nomment *Vim Divinam*.

Mais est-il besoin d'énumérer ainsi à satiété autorités et misères ? L'éclat de l'éloquence la plus brillante, la plus extraordinaire, ne parviendra pas à donner autant de force à la vérité que l'humble, l'ingénue confession de saint Tobie, lequel, guidé par l'Esprit Saint (qui ne saurait faillir), enseignait à ses frères et à ses compatriotes opprimés, dans la si dure condition de leur captivité à Babylone, à reconnaître l'origine unique d'aussi funestes désastres : *Quoniam non obedivimus præceptis tuis ; ideo traditi sumus in direptionem & captivitatem & mortem & in fabulam & in improperium omnibus nationibus ; quoniam non obedivimus, quoniam non obedivimus*.

Or, si l'Esprit Saint, qui, en tant que vérité infinie ne peut ni se tromper ni être trompé, *omnium Prophetarum literis, atque linguis*, admet que de si grands châtiments, de si grands fléaux sont tous les conséquences de nos fautes, je ne vois pas comment un sujet Catholique peut oser imputer aux seules causes et contingences naturelles la présente calamité qu'est ce si tragique tremblement de terre. Ces Catholiques ne savent-ils pas que ce Monde n'est pas une maison sans maître ? Ne savent-ils pas que Dieu est providence ? Que dans le Ciel il y a Dieu, continuellement attentif à nos actes, et que : *Si in timore Domini non tenuerimus nos instanter, citò subvertetur domus nostra*, comme le déclare le Seigneur lui-même

dans l'*Ecclésiaste* chap. 27 ? En définitive, est-il chose plus claire, plus manifeste, dans les Écritures, que cette terrible mesure à l'aune de laquelle la Divine Majesté juge les péchés des Cités et des Royaumes ? *Super tribus sceleribus Damasci convertam eam, & super quatuor non convertam eam : super tribus sceleribus Gazæ convertam eam, & super quatuor non convertam eam : super tribus sceleribus Tyri convertam eam & super quatuor non convertam eam : Amos.* Et si de surcroît il y avait pour les Cités les plus barbares et les plus païennes une mesure donnée, une mesure définie, dont le dépassement conduisait les Anges destructeurs à décharger sur elles les coups de l'ire Divine, qu'en sera-t-il des Cités Catholiques, dont les péchés, en tant qu'ils s'accompagnent d'une plus grande connaissance de notre Seigneur et donc d'un plus grand mépris pour lui, sont infailliblement dignes d'un plus grand châtiment ? [...]

N'ont pas manqué non plus, à cette occasion, les Prophéties, au moyen desquelles la mansuétude Divine nous a avertis par avance de ce châtiment, à cette fin que nous pussions y faire obstacle, à la manière des Ninivites, par le repentir. À cinq reprises — je le sais de source sûre —, Dieu en fit la révélation à une de ses Servantes, son obligée, qui en informa son Père spirituel, afin que, sans dévoiler son nom, celui-ci en fit part à diverses personnes — ce qui fut fait —, de manière à ce que celles-ci, par la pénitence et la Prière, pussent calmer la colère d'un Dieu indigné. Je passe sous silence bon nombre d'autres révélations dont la prudence nous incite à ne pas douter, compte tenu de la gravité des sujets qui les attestent. Plus de six mois avant ce malheur, j'eus entre mes mains une relation de la précieuse mort par laquelle cette Vénérable Servante de Dieu, décédée au Couvent de stricte observance de Louriçal, le jour de l'Annonciation de l'an dernier, 1755, quitta ce Monde pour les récompenses éternelles. Or, ne ressort-il pas clairement de cette relation que le Seigneur lui-même lui a révélé qu'il était profondément indigné en raison des péchés du Royaume tout entier et tout spécialement des tiens, ô Lisbonne ? Et que fit le Royaume ? Et qu'as-tu fait,

toi, pour empêcher que se réalisât la menace du châtiment si clairement annoncé ? *Super capillos capitis nostri multiplicatae sunt iniquitates nostrae ; circumdederunt nos mala, quorum non est numerus ;* nous fîmes ce que firent les Origes pointés par le Prophète, si intrépides, si brutaux, que, alors même qu'ils voient le Monde s'écrouler sous le vacarme des chiens et des chasseurs lancés à leurs trousses, plutôt que de fuir s'en vont tout joyeux dormir d'un sommeil profond dans les filets mis en place pour les prendre au piège : *Facti sunt, sicut Origes illaqueati dormientes in capite omnium platearum.*

Or donc, en admettant l'incontestable véracité de tous ces avertissements, de toutes ces prophéties antérieures, est-il, je ne dis pas un Catholique, mais un Hérétique, un Turc ou un Juif, qui puisse dire que ce terrible fléau fut pur effet de causes naturelles et non pas foudre dont Dieu nous a spécialement frappés, en raison de nos péchés ? Comment pourrait-il écarter un argument aussi fort, qui ne laisse pas, qui ne peut pas laisser d'échappatoire ? Car mon argumentation est la suivante : Dieu révéla que sa colère était immense devant les péchés de tout le Royaume et bien plus encore devant ceux de Lisbonne et que par conséquent son châtiment serait foudroyant ; et donc, ce fléau ne peut être imputé à des causes naturelles mais seulement à l'indignation de Dieu devant l'énormité de nos fautes. La première proposition, sur laquelle repose la force de l'argument, est pour moi aussi sûre que le soleil est soleil, et que les étoiles sont étoiles, et que sur la terre il y a des hommes et de l'eau dans la mer. Il va de soi que, bien longtemps avant le tremblement de terre j'eus entre les mains ce manuscrit que je découvris par hasard dans une des plus grandes maisons de Lisbonne ; et comme je vis d'emblée qu'il s'agissait d'un ouvrage de très grande valeur en vertu de sa substance, je dis à son propriétaire que je ne le lui restituerais pas ; plutôt, mû par une crainte légitime et la compassion pour cette pauvre Cité, j'entrepris de faire différentes démarches, encore que je n'accomplisse pas toutes celles que j'eusse dû pour satisfaire Dieu en quelque

manière et faire obstacle à un si effroyable châtement ; car je savais, et c'était pour moi une certitude, que seule une véritable conversion de nos âmes au Seigneur pouvait faire obstacle à un aussi horrible ravage, tout comme il est certain que si je vis bien je serai sauvé ! Oh comme il est certain que si, au moins, à présent, convaincus de nos propres malheurs et tirant les leçons de notre propre expérience — puisque nous ne voulûmes pas les tirer de celle d'autrui —, nous nous appliquons à nous humilier et à nous convertir véritablement à Dieu, nous mettrons affectivement un terme aux rigueurs de la justice Divine, qui nous menace.

J'oserai dire que si, revenus de nos erreurs grâce à l'expérience d'un manque d'intelligence si inconcevable qu'il nous a fait ainsi dédaigner, mépriser, fouler au pied cette Puissance Suprême, ce Seigneur dont un regard sévère suffit à démâter et à mettre en perdition l'Univers entier, que si, donc, véritablement contrits et amendés, nous cherchons à toucher les entrailles de sa pitié, il se peut que notre repentance soit si vive, si grave, si constante qu'elle nous permette d'obtenir du Seigneur qu'il se repente, en quelque sorte, de nous avoir presque anéantis avec une telle rigueur, ou tout au moins réveillerons-nous dans l'océan d'amertume de sa colère des courants de douceur, de compassion et de miséricorde qui restitueront, très vite, Lisbonne, au triste et funèbre cadavre de ses ruines toute la splendeur et l'éclat de ton opulence passée. Ne procéda-t-il pas ainsi tant de fois avec ces Hébreux si inconstants, constants seulement dans la récidive et la contumace ? Et s'il agit ainsi avec ses serviteurs, comment, *potiori jure*, ne ferait-il pas de même avec nous, qu'il honore du titre de fils et qu'il traite ainsi ? *Et filii Dei nominemur & simus*. Que cette parole d'Écriture me serve en toutes circonstances. [...]

Oh, que ne vois-je autant de résolution et de ferveur dans l'accomplissement de cette pénitence que j'en vois à monter des tentes et à construire des habitations, comme si, casernés au milieu des champs, hors des maisons de

pierre et de tuile, nous nous trouvions hors de la juridiction du Seigneur, éloignés de l'ombre de tout danger ! Oh, honte, assurément, et dureté qu'on ne saurait nous pardonner ! Le Souverain infini nous regarde encore de l'immense abîme de sa colère ; et le fouet toujours en Main il demande la paix : *Ego cogito cogitationes pacis, & non afflictionis* ; et nous, si consternés, si sévèrement châtiés, si désabusés, si abattus, si atterrés par le léger mouvement de sa lance (*In conspectu fulgurantis hastæ tuæ*), il semble que nous ne voulions pas nous humilier une bonne fois pour toutes et rendre les armes. [...]

Mais comment parvenir à l'humiliation et à la quête de Dieu par la pénitence si l'on prête l'oreille à ces pernicieuses doctrines selon lesquelles toutes les exterminations que nous connûmes sont les effets de causes naturelles et non pas les châtiments de Dieu pour les fautes que nous avons commises ? Cependant, mettant de côté les controverses, voyons si nous parvenons à mieux nous entendre quant à l'explication des termes. Qui donc peut douter que les causes naturelles fussent également intervenues ou eussent pu intervenir ? La question est de savoir si Dieu en a fait usage ou non pour châtier nos péchés, qui avaient passé la mesure déterminée par Lui. Je m'explique par une comparaison on ne peut plus claire : emporté par la colère, je dégaine mon épée et je tue du même coup celui qui m'a offensé ; si l'on cherche la cause immédiate de cette mort, ce fut l'épée ; mais la cause médiate ce fut moi. C'est, je pense, ce que veulent dire ceux qui se déterminent en faveur des causes naturelles, tant il est vrai que l'on ne peut imaginer autre chose de la part d'un Catholique.

J'ai dit que les causes naturelles peuvent intervenir ou non, car, comme l'enseigne une Théologie aussi solide qu'incontestable, l'essence Divine étant infinie et contenant en elle toutes les vertus des autres créatures, elle peut éclairer sans le soleil, mouiller sans la pluie et embraser sans le feu ; elle opère cependant bien souvent au moyen des causes naturelles, mais en subordonnant tout à ses fins supérieures, et c'est là que l'on voit, dans cette variété

d'événements, le *Ministerium lucis et umbræ* tant vénéré par saint Augustin ; en sorte que donnons à chaque chose ce qui lui revient et ne butons pas sur l'errement si déploré non pas par un Saint Père mais par un païen tel que Sénèque : *Instrumenta ejus pro ipso habentes*.

Y aura-t-il quelqu'un pour me reprocher d'affirmer et de soutenir que ce fut pour le seul châtiment de nos fautes que la Toute-Puissance Divine nous rendit visite par le biais d'un semblable fléau ? Qu'étions-nous, Dieu Tout-Puissant, avant ce châtiment ? Qu'étions-nous que les hommes mêmes que je vois dépeints prophétiquement par saint Paul dans la deuxième Épître à Timothée, verset 3 : *Homines se ipsos amantes, cupidi, elati, blasfemi [sic], ingrati, scelesti, sine affectione, sine pace, criminatores, incontinentes, immites, sine benignitate, proditores, protervi, tumidi, et voluptatum amatores magis quam Dei*. C'est ce que nous vîmes de nos propres yeux. Les spectacles, les concerts, les danses les plus indécentes, les comédies les plus obscènes, les divertissements, les courses de taureaux, où l'affluence était telle que la foule emplissait toutes les rues et les places ; et dans les Églises, à l'occasion des fêtes Sacrées, des Homélies, des Missions Apostoliques, aussi ferventes fussent-elles, il n'y avait âme qui vive ! Il était on ne peut plus consternant de voir de surcroît à ces spectacles profanes des personnes parmi les plus insignes dans les domaines de la science, de l'éloquence et de la vertu ! [...]

Il est vrai que j'en entends beaucoup *tolere [sic] usque in Cœlum* le Culte Divin et la piété de cette Cour et l'on affirme que c'est cela qui nous a valu une telle patience de la Divine Miséricorde ; mais écoutez donc ce même Apôtre nous dire quelle piété est ou était la nôtre : *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes* : fausses apparences, hypocrisies infinies, voilà tout : des tas de fumier couverts d'une couche de neige trompeuse qui leur donne, frauduleusement, une apparence tout à fait différente de celle qui est

véritablement la leur : *speciem quidem pietatis habentes, virtutem autem ejus abnegantes.*

Mais hélas ! Pas même cette misérable apparence extérieure, ce léger vernis de piété et de Culte Divin ! Voir les Églises si solitaires, et les tripots et les salons si fréquentés ? Aller porter le Très Saint SACREMENT auprès des malades, à travers les rues, avec une escorte si réduite que c'en est une offense pour la Divine Majesté et ce même dans des Paroisses parmi les plus peuplées ? À quels marchés, à quels commerces, à quels cris, à quelles émeutes ne se livrait-on pas, y compris dans les chœurs de quasiment tous les Couvents de Religieuses ? De sorte que, me trouvant un jour au milieu de ces querelles et de ce tumulte si déplacés, je me vis contraint d'aborder les Religieuses pour m'étonner publiquement d'un tel mépris de Dieu et de son Culte : c'était durant les jours fériés et au moment de la célébration de la Messe ; en d'autres temps et à l'occasion des Offices Divins, *Solitudo, vastitas, silentium magnum factum erat in terra* ; car là où il y avait deux cents ou trois cents Religieuses, on n'en trouvait guère que cinq ou six pour expédier à la va-vite une prière qui bien souvent s'arrêtait lorsque même ce petit nombre faisait défaut. C'est là ce que faisaient les femmes et aussi les hommes, les Religieux, les Bénéficiers, les Églises Collégiales, les Sièges Épiscopaux, qui auraient dû servir d'enseignement, d'exemple, de miroir pour tous les autres ! [...]

Il m'est insupportable de voir que, dans les Royaumes, Domaines, Nations et Républiques Catholiques ces saints lieux de retraite et de dévotion sont en usage et fleurissent chaque jour un peu plus, en sorte qu'il est des Cités qui comptent quatre ou six maisons d'exercices spirituels, toutes indispensables, étant donné l'extraordinaire affluence des gens qui les fréquentent ; et dans cette Capitale, si étendue et si Catholique, on y répugne à ce point que la Compagnie à laquelle Dieu lui-même confia l'administration de ces maisons, bien plus que des autres sciences et ministères, n'est pas encore parvenue à avoir une Maison bien établie

à cet effet, alors même qu'elle en possède plusieurs autres. Combien de personnes nobles et illustres ne savent pas faire leur examen de conscience ! Combien ne savent pas se confesser ! Et combien ne savent pas se repentir et s'imaginent que tout ce travail est affaire de paroles, de battre sa coulpe, de réciter les formules de l'Acte de contrition, et rien de plus, et combien ne peuvent être absoutes, parce qu'elles ne connaissent même pas les articles de la Foi ou qu'elles les ont oubliés ! Plût à Dieu qu'il ne se fût agi là que d'un cas singulier et qu'une telle négligence ne concernât point des personnes d'une haute distinction. Comment ces dernières peuvent-elles se mettre dans les dispositions requises et se préparer pour une confession générale, canonique, sincère et sûre, si ce n'est dans ces conditions de silence et de solitude, à la lumière des nombreuses instructions et méditations, durant lesquelles, avec l'assistance de Maîtres illustres et compétents pour cette tâche, elles souffrent les affres du doute pour parvenir au repos de la conscience, trouver les moyens à mettre en œuvre et la direction à suivre en vue d'assurer leur salut ?

C'est là, ô Lisbonne, la cause véritable du tremblement de terre et le jugement que s'en forme l'homme qui te souhaite le plus grand bien et qui est le plus désireux de voir la Cour restaurée dans son ancienne splendeur, pour le couronnement immortel de Sa Majesté, la grandeur de toute la Monarchie et surtout pour le plus grand honneur et la gloire de Dieu.

Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal

Adressé à mes compatriotes et en particulier à Sa Majesté Très-Fidèle

Joseph I Roi de Portugal

Par le Chevalier d'Oliveyra⁴⁶⁵

Londres, J. Haberkorn, 1762.

(extraits)

SIRE,

La Terre d'un bout jusqu'à l'autre paroît entièrement ébranlée : que tous ses habitans redoutent donc le Seigneur ! À la vuë de ce que plusieurs Nations viennent de souffrir, & des calamités qui ont fondu sur divers Roïaumes, qu'ils fassent attention aux jugemens de Dieu, & qu'ils reconnoissent que c'est lui qui a fait entendre sa voix, que c'est lui-même qui les a transis de peur & plongés dans le deuil, en les accablant de misères et de maux, & en effaçant tant de Créatures de dessus la Terre des Vivans. Il est vrai que l'Éternel est pitoïable, miséricordieux, tardif à la colère, & abondant en gratuité ; mais il est en même

⁴⁶⁵ La transcription respecte l'orthographe de l'original.

tems le Dieu Fort, le Dieu des Vengeances. Offensé, & même irrité par l'iniquité & par la perversité des hommes, il a déployé plus d'une fois sur eux les effets de son juste courroux. Mais où est l'homme vivant qui, saisi d'étonnement, de confusion, & de crainte, ne soit maintenant convaincu que notre Dieu est courroucé, & qu'il est descendu pour ainsi dire, sur la Terre, pour la juger & pour la punir depuis le Soleil Levant jusqu'au Soleil Couchant ? Nous croïons, & c'est une chose très-certaine, qu'il a tellement fondé la Terre sur ses bases, qu'elle ne sera jamais totalement renversée. Nous savons avec la même certitude qu'il a mis des bornes aux Eaux qu'elles ne sauroient forcer, & qu'elles ne retourneront plus à couvrir la Terre. Mais ces vérités aussi importantes que solides, ne peuvent, ni ne doivent tranquiliser que les hommes droits de cœur, que ceux qui sont justes devant Dieu, que les Fidèles & les Saints, qui sans doute se trouvent encore parmi nous, quoiqu'il ne nous soit pas possible de les bien connoître. C'est en leur considération, & pour l'amour d'eux que le Dieu de vérité conservera le Monde dans son entier jusqu'à la fin des Siècles, jusqu'au jour terrible d'un Jugement Universel, d'une destruction totale & inévitable. Dieu qui est l'équité & la véracité même, tiendra fermement & à jamais la parole qu'il a donnée, & les promesses qu'il a faites à ses Élus, aux Fidèles qui sont dispersés sur la Terre habitable. C'est donc en leur faveur qu'elle se conservera inébranlable sur ses fondemens, & que les Eaux, malgré toute leur impétuosité & leur fureur, seront forcées de se resserrer dans leur Lit, & de se contenir dans les bornes que le Tout-Puissant leur a prescrites.

Mais ces grandes promesses n'ayant été faites proprement qu'à ceux qui craignent Dieu, qui observent ses Commandemens, elles ne regardent point les Méchants. La malice & l'iniquité de ceux qui habitent la Terre est cause que le Dieu-Fort apesantit sa main sur eux. Alors il jette sa vuë sur ces impies, & ils en tremblent : il touche les Montagnes, & elles en fument : les plus hauts Rochers se fondent comme de la cire par la préférence de l'Éternel. Alors, il réduit les

Déserts en Étangs, & la terre la plus sèche en des sources d'eaux. Le feu & la grêle, la neige et la pluie, les tempêtes & les tourbillons exécutent ses ordres & sa volonté. Il fait alors des Vents ses messagers, & les flâmes de feu deviennent ses Ministres. Il descend lui-même sur ces lieux d'autant plus infortunés qu'ils sont criminels : devant lui marche un feu dévorant, & tout autour de lui de violentes tempêtes. Les Cieux s'empressent d'annoncer la justice du Dieu Fort qui est le seul Juge. Ce Juge redoutable punit alors les forfaits des Méchans par des Jugemens terribles, exercés néanmoins avec Justice. Lui qui est l'assurance de tous les bouts de la Terre, & des plus éloignés de la Mer, met tout ce qu'il lui plaît en désordre et en confusion, se rendant formidable dans les châtimens qu'il déploie sur les Fils des hommes !

Mais, dira-t-on, si l'Éternel prend garde aux iniquités des hommes, qui est-ce qui subsistera devant sa Face ? Pour répondre avec justesse, & avec précision à cette demande, il faut convenir d'abord qu'il n'y a effectivement personne qui puisse subsister devant lui, vû que le Juste lui-même, tombe sept fois le jour. Cependant lorsqu'on fait réflexion sur ses compassions infinies, on y découvre de grands sujets de consolation. Il ne méprise & ne dédaigne jamais ceux qui sont affligés et angoissés : il ne cache point sa face arrière d'eux : au contraire il est toujours près de tous ceux qui l'invoquent en vérité. Si l'affligé crie vers lui, il est certain qu'il est prêt à l'exaucer. Comme il est juste en toutes les voies, il est de même plein de gratuité en toutes ses Œuvres. Il n'y a qu'un moment en sa colère, mais il y a toute une Vie en sa faveur. La lamentation loge-t-elle le soir chez nous, le chant de triomphe y est le matin. [...]

SIRE, après ces réflexions générales, que l'humanité seule m'oblige de communiquer aux hommes de toutes les Nations affligées par les présentes calamités, permettez que je m'adresse directement à V. M. & particulièrement à ses Sujets mes très-chers Compatriotes. De combien de larmes n'est point arrosé le papier sur lequel j'écris l'auguste nom de mon Souverain, & ceux de mes

proches parens, de mes anciens amis, & en un mot de tous les Portugais, dans ces tristes circonstances, où réduit à gémir sur leurs malheurs, je suis hors d'état de contribuer à leur soulagement en aucune manière ! Il ne me reste sur la fin de ma vie qu'un cœur navré de la destruction de ma chère Patrie, de cette fameuse, puissante, noble, riche & belle ville de Lisbonne. Oui, elle n'est plus !

Réfléchir sur les affreuses circonstances de ce fatal événement, & en rechercher les causes et l'origine, me paroît une entreprise des plus importantes, & digne de tout Escrivain qui a le cœur juste & droit, qui est rempli d'humanité, & qui a la crainte de Dieu. C'est aussi dans ces sentimens que je compose ce Discours ; et je me flatte d'y réussir bien-moins à la faveur du génie & de l'éloquence, talens que je ne possède point, que par une manière de raisonner simple, naturelle, & pathétique, qui est l'apanage de la vérité. [...]

SIRE, Bénit soit à jamais le Dieu Tout-Puissant qui, au fort de son courroux, n'a pas laissé de vous regarder miséricordieusement, en vous préservant avec toute Votre Famille Royale, au milieu des Calamités dont il a visité une grande partie de Votre Roïaume, & en particulier Votre Capitale, le lieu de la Résidence des Rois de Portugal. Cette délivrance magnifique, qui a été opérée par le bras de l'Éternel, doit vous rassurer entièrement. Si vous lui adressez vos Vœux, lui qui vous a déjà épargné, ne manquera pas de vous répondre des Cieux de sa Sainteté. Égaïez-vous, SIRE, de votre délivrance, réjouissez-vous de la force avec laquelle elle a été faite, louez à jamais celui seul auquel vous la devez, & soïez persuadé qu'il vous a conservé pour que vous accomplissiez les grandes choses qu'il vous commande de faire. Digne & excellent Père de vos Sujets, sans doute que vous regrettez la perte d'un très-grand nombre d'entre eux, que vous avez vû périr, & que vous déplorez la misère & la désolation de ceux qui sont échappés aux funestes effets de ce tremblement de Terre, de l'élévation des ondes, & de la fureur du Feu. Consolez-vous, SIRE, & ne cessez d'adorer & de respecter Dieu dans ses jugemens ; car ils sont tous la justice & l'équité même. Reconnoissez

que tout sévères qu'ils paroissent, vos Peuples en méritoient de plus grands encore. La destruction d'une grande partie de vos Sujets, est peut-être aussi destinée à servir d'un exemple redoutable, à tout le reste des habitans de la Terre, pour leur amendement : & bien qu'ils aient été épargnés dans cette occasion quant à leurs propres Personnes, ils ne laissent pas cependant de se ressentir aussi de cette affreuse Catastrophe par les pertes et les malheurs, qui sont les suites inséparables de ces sortes de calamités publiques. [...]

Mais, SIRE, vous savez que toute entreprise, & surtout celles de cette nature, & de cette importance, demandent l'assistance & la grace de Dieu. La plus funeste des expériences vient de vous faire sentir que quand il ne garde pas lui-même la Ville, celui qui la garde fait le guet en vain, & que malgré tous ses soins, ils deviennent tout-à-fait inutiles à sa conservation. Oserois-je le dire ! Et ce n'est qu'en tremblant que je le déclare à V. M. Cette grace, cette assistance de Dieu ne semble-t-elle pas s'être retirée du Portugal ? La détresse où ce Royaume se trouve actuellement ne devrait-elle pas lui faire reconnoître cette triste vérité ? N'a-t-il pas été repris dans la colère de Dieu, & châtié dans la force de sa fureur ? Son bras fort s'est appesanti sur ce Royaume, & particulièrement sur sa Capitale, où il n'a rien laissé d'entier à cause de son indignation. Un grand nombre des ses habitans ont été comme réduits en poussière, quantité d'autres ont été foulés aux piés comme la boue des rues. La mort en qualité d'Exécutrice des ordres de Dieux s'est jettée sur plusieurs, & les a fait descendre tous vifs dans la fosse. D'autres comme la cire se sont fondus devant le feu, & leurs cendres ont servi d'aliment à la Terre. Combien d'Infortunés n'ont pas été engloutis par les vagues, & par les flots de la Mer, qui a menacé tout le Païs d'une submersion totale ? Les cordeaux de la mort ont environné tous les Vivans, & les détresses du sépulchre, qui se sont présentées à tous en ont rencontré plusieurs. Le Juste Juge en un mot, ayant mis devant lui leurs iniquités, & ayant examiné à la clarté de sa face, leurs transgressions, & leurs fautes les plus cachées ; il a consumé les

uns par sa colère, & il les a tous troublés par sa fureur, en les faisant saisir par la crainte, l'épouvante, & le tremblement qui se sont jettés sur eux. Hélas ! Sans-doute qu'ils ont crié, mais il n'y avoit point pour eux de Libérateur, ils ont poussé leurs cris vers l'Éternel, mais il leur a tourné le dos ; il s'est montré sourd à leurs lamentations, parce qu'il ne répond jamais à ceux qui ne l'invoquent pas de la manière qu'il le demande.

Oui, SIRE, la manière dont on s'adresse à Dieu en Portugal, est précisément celle qu'il déteste le plus. C'est une manière superstitieuse & idolâtre, pour laquelle il a sévèrement châtié de tout tems, tous ceux qui l'ont employée, en violant les Commandemens les plus clairs, & les plus précis de sa Sainte Loi. Ce discours n'étant pas susceptible de Controverse, je me borne à remarquer ici qu'il est incontestable & manifeste que les Catholiques Romains se sont écartés, à cet égard, de la Loi de Dieu. Malheureusement encore, les Portugais sont ceux qui se sont le plus distingués dans cette transgression : car à force de dévotions absurdes, de sacrifices horribles, & de prières vaines, & indignes d'être exaucées, il se sont plongés dans la superstition la plus honteuse, & dans l'Idolatrie la plus grossière. Mais si ces Chrétiens qui n'en ont que le nom, vouloient aujourd'hui prêter l'oreille à la voix de Dieu, qui les appelle, cesser d'endurcir leurs cœurs, & examiner avec humilité la Loi qu'il leur a prescrite, ils se convaincroient bientôt que les malheurs qui viennent de fondre sur eux sont des indices certains de l'indignation & de la colère de Dieu, contre leurs dérèglemens & leurs superstitions. [...]

Remarquons ici, comme en passant, deux circonstances de ce terrible événement, lesquelles semblent renfermer du mystère, ou offrir du moins à la Méditation des avertissemens dignes d'être observés. La première, c'est que ce désastre est précisément arrivé le jour même de la Fête solennelle, que l'on célébroit tous les ans à Lisbonne, à l'honneur de tous les Saints. La seconde, c'est qu'une grande partie des Habitans de cette Ville a péri sous les ruines des

Églises dédiées à ces mêmes Saints, & qu'ils y ont été écrasés & ensevelis, dans le tems même que ces infortunés se réfugioient aux piés de leurs Images, les adoroient, & imploroient leur faveur, & leur protection. Quel vaste champ ne s'ouvriroit pas ici à mes réflexions ! Mais je me borne à en tirer une preuve, qui donne bien de la force à mon raisonnement contre le culte des Images. Mes Compatriotes ne doivent-ils pas être convaincus à présent que ce Culte est absurde & illégitime, & que bien loin de plaire aux Saints, il n'est propre qu'à les déshonorer ? Jaloux eux-mêmes de la gloire du Tout-Puissant, de ce Dieu qui seul doit être adoré, ne viennent-ils pas de montrer aux Portugais que leur culte ne les touche nullement, & que ne leur convenant en aucune manière, ils doivent se hâter de le supprimer, & ne mettre leur confiance qu'en Dieu seul ? Apprenez à vos dépens, & par les maux affreux qui vous accablent aujourd'hui, (vous diroient les Saints si vous pouviez les entendre), que nous désavouons la superstitieuse Idolatrie qui vous fait recourir à nous, que nous avons en horreur l'encens que vous nous prodiguez, & que nous n'exigeons de vous aucune autre action que celle de vous joindre à nous, pour rendre ensemble à l'Éternel notre Créateur, les louanges, l'honneur, & la gloire qui lui sont dues. [...]

SIRE, la seconde vérité que je prendrai la liberté de vous dire, & qui selon le sentiment de tous les Chrétiens, & de tous les honnêtes gens, a été la seconde cause de la désolation du Portugal, & particulièrement de la Ville de Lisbonne, est d'une si grande importance qu'elle ne peut qu'exciter par elle-même l'attention de V. M. C'est l'horrible et cruelle persécution exercée depuis longtemps en Portugal, sur une grande partie de vos propres Sujets, par d'autres de vos Sujets qui les emprisonnent, qui les déshonorent, qui confisquent leurs biens, & qui détruisent leurs familles : qui font fustiger les uns, qui flétrissent les autres d'une ignominie inéfaçable, qui en exilent plusieurs, & qui, en un mot, ôtent la vie à un grand nombre, après les avoir fait passer par des tortures, des tourmens, & des supplices, dont l'idée seule bouleverse et révolte l'humanité !

Noblesse, & Peuple de Portugal, Familiars de ce que vous appelez le Saint Office ; c'est-à-dire Protecteurs & Exécuteurs des ordres & de la volonté des Ministres du redoutable & exécration Tribunal de l'Inquisition ; prêtez-moi un moment d'attention. Vous me connaissez tous, je suis votre Compatriote, c'est à Lisbonne que j'ai vu le jour, & c'est là que par le Sacrement du Batême, j'ai été enrôlé sous les Enseignes du Christianisme. C'est là qu'en suivant l'exemple de mes Pères, & les instructions de mes Précepteurs & de mes Directeurs, j'ai donné tête baissée, de même que vous, dans la foi erronée qu'on y prête aux délibérations, & aux décisions de ce Tribunal, & dans la soumission aveugle et sans bornes qu'il sait s'attirer comme par force, de presque tous ceux qui naissent sujets de sa Juridiction, malgré la capacité des uns, malgré les grands talents des autres, & malgré la Raison que Dieu leur a donnée à tous. Cependant il m'étoit venu dans l'Esprit, même avant que de sortir du Royaume, des doutes très-considérables contre le procédé de ce Tribunal, & l'inhumanité & l'injustice de ses Ministres. Mais le danger que j'avois à craindre de leur part contribua beaucoup à étouffer ces doutes. Je ne laissai pas néanmoins de tems-en-tems, de m'en découvrir en grand secret, à quelques uns de mes Amis ; & dans la suite j'en fis part à plusieurs autres, dont la probité m'étoit bien connue. Je vous dis la vérité, croyez-moi, car je ne suis pas homme à vous débiter des faussetés. Plusieurs de ces gens de bien d'honneur, pensant de même que moi à cet égard, me rendirent confiance pour confiance, & me firent connoître leur horreur pour cet infâme Tribunal. La charité ne me permet pas de vous nommer ici aucun de ceux d'entre eux qui sont actuellement vivans ; mais vous verrez à la marge les noms illustres de quelques uns de ceux qui ne sont plus, & dont la mémoire doit toujours vous être chère & respectable. Sachez aussi que hors du Royaume, j'ai trouvé plusieurs Portugais assez éclairés pour condamner les procédés odieux de l'Inquisition, & pour désapprouver hautement l'inhumanité de tous ses Officiers. Deux Ministres Publics, & peut-être les deux plus fameux

qui ayent servi la Couronne de Portugal sous le dernier Règne, entroient si bien dans tous mes sentimens à ce sujet, que vous pouvez regarder comme leur propre langage celui que je vais adresser bien-tôt aux Inquisiteurs. Mais sans nous arrêter à cela, vous devez ajouter foi à ce que je vous dis, & suivre mon exemple, & mes conseils, par d'autres puissans motifs. Vous auriez tort assurément de me regarder comme votre Ennemi. Par ma naissance je suis étroitement lié de parenté avec plusieurs d'entre vous, & ma qualité de votre Compatriote m'inspire pour vous les sentimens de la plus inviolable affection. Il est vrai qu'ayant abjuré la Communion de l'Église Romaine, pour embrasser la Religion Protestante, vos préjugés doivent naturellement vous indisposer contre moi, & me rendre odieux à vos yeux. Mais, mes chers Parens et Amis, détrompez vous, & daignez m'écouter. [...]

Au jugement du savant Compatriote qui a tracé ce portrait Original de l'Inquisition, jugement qui est d'ailleurs conforme aux idées de tous ceux qui connoissent bien ce Tribunal, il est la seule cause de tous les désordres qui affligent depuis long-tems le Portugal, & qui accablent tous ses habitans. La lecture de la sainte Bible, c'est-à-dire de la Parole de Dieu, qui a été donnée pour l'instruction & pour la consolation des Peuples, par le canal de ses Prophètes, & de ses Évangélistes, y est entièrement & sévèrement défendue. L'aimable liberté, le plus doux & le plus grand bien des mortels, n'y est point connue. L'examen de la Religion n'y a jamais été permis, & chacun y est forcé d'étouffer ses doutes dans leur naissance. Le vrai savoir étant exilé du Païs, la crasse ignorance s'est emparée impunément de son Siègne. À la lettre, il n'y a personne qui puisse se vanter ou se flatter d'y vivre tranquillement. La nature de ce monstre de l'Inquisition est de répandre continuellement la crainte et la terreur, chez tous ceux qui respirent sous ses yeux. Combien le Portugal ne seroit-il pas plus florissant aujourd'hui, si la cruelle persécution de ce Tribunal, contre les Juifs sur-tout, n'avoit pas contraint toutes les Familles les plus puissantes & les plus

riches de cette Nation d'aller s'établir ailleurs ? Par combien d'autres endroits ne porte-t-il pas coup aux Finances du Prince & à la prospérité & aux intérêts du Peuple ? À moins que vous ne soyez tous nés aveugles, vous ne sauriez disconvenir de ces vérités. [...]

Voici donc votre portrait au naturel ; démentez-moi si vous le pouvez. Vous ne vous occupez qu'à imaginer des méchancetés & qu'à pénétrer dans les intentions les plus cachées des autres hommes. Vous vous êtes érigés en Maîtres et en Juges de toutes les Consciences. Mais Dieu tirera subitement son trait contre vous, & vos blessures s'ensuivront. Tous les hommes craindront, ils raconteront l'œuvre de Dieu, & considéreront ce qu'il aura fait. Le Juste se réjouira en Dieu, & tous ceux qui sont droits de cœur le glorifieront. Votre odieuse profession vous oblige de vous saisir continuellement de vos propres Compatriotes, des Sujets de votre Roi, & de quantité de gens qui sans vous vivoient paisiblement. Par devoir & par office vous vous tenez toujours en embuscade : vos yeux épient sans cesse le Troupeau des désolés ; vous leur dressez des embûches dans un lieu caché, c'est-à-dire dans votre Tribunal, comme des Lions dans leur fort, & vous vous y retirez jusqu'au moment propre à saisir votre proie & à tomber sur l'affligé, lors même qu'il se flattoit de vous avoir échappé. Vous tuez l'innocent dans des lieux secrets, c'est-à-dire dans les cachots de l'Inquisition. Vous mettez à mort de même la Veuve, vous n'épargnez pas l'Orphelin, ni même l'Étranger. Vous vous déchaînez aussi contre les Justes, et vous condamnez sans miséricorde le sang innocent. Vous agissez en-un-mot comme si vous étiez persuadés que Dieu ne voit rien de ce que vous faites, & qu'il n'en prendra aucune connoissance. Mais vous vous trompez lourdement, car le Dieu-Fort vous a en abomination, parce que vous êtes des Sanguinaires & des Perfides ; & à cause de celà vous ne parviendrez pas à la moitié de vos jours. Il a déjà préparé contre vous ses armes mortelles : Il répandra son indignation sur vous : l'ardeur de sa colère vous

saisira ! Votre Palais, c'est-à-dire le Tribunal où vous emprisonnez les uns, & où vous tuez les autres, sera renversé & désolé. [...]

Vous aviez, pour ainsi dire, aboli sa Loi ; il étoit tems que l'Éternel opérât. Parmi les ruines de Lisbonne, on compte celle du Tribunal ou Palais de l'Inquisition. Il y a plusieurs siècles que vous débitez que ce Tribunal est ce qu'il y a de plus agréable à Dieu, par les services qu'il lui rend en soutenant la Foi, & en concourant à sa gloire. Il a détruit cependant ce Saint Office. Oseriez-vous dire qu'en cela il s'est montré ingrat envers vous, ou qu'il n'a pas eû assez de pouvoir pour garantir ce Palais de la destruction ? Mais n'est-il pas vraisemblable au contraire que s'il en a fait un monceau de ruines c'est parce qu'il l'avoit en abomination, & que bien-loin d'être touché de votre faux zèle, il le détestoit véritablement & ne le regardoit que comme une fureur barbare, & une Persécution infernale ; & par conséquent comme un service indigne de lui & diamétralement opposé à celui qu'il exige de ses Serviteurs ? À la vue donc de la destruction de ce que vous appelez le Saint Office, & des raisons que je viens d'alléguer, peut-on douter qu'il n'ait parû aux yeux de Dieu un Office-Diabolique, & digne d'être englouti dans les abymes ? [...]

Lorsque vous aurez prononcé la Sentence d'abolition de ce Tribunal, il n'y aura, SIRE, qu'à communiquer à vos Peuples les puissantes raisons qui vous y forcent. La Nation consternée & en deuil des châtimens terribles que les iniquités de l'Inquisition & ses propres dérèglemens lui ont attirés de la part de Dieu est toute disposée à vous applaudir & à vous seconder dans la suppression de cet Office infernal. Dès que vous déclarerez ouvertement vos intentions à cet égard, & que vous dépouillerez les Inquisiteurs du pouvoir qu'ils exercent sur vos Sujets, vous verrez tous ces hypocrites disparoître à l'instant de vos États. Un grand nombre de gens éclairés & semblables à ces illustres morts dont j'ai fait mention ci-dessus se présenteront à vous tels qu'ils sont, et, ne craignant plus rien de la part des Inquisiteurs, ils vous parleront en pleine liberté. Ils vous

dépeindront, bien plus énergiquement que je ne le puis faire, les excès inouis de cet affreux Tribunal & vous frémirez, SIRE, à l'ouïe de tant d'horreur ! [...]

SIRE. Il n'est donc guères possible de douter que le double crime d'avoir supprimé la Parole de Dieu & d'avoir exercé une si longue & si horrible Persécution contre tant d'Innocens ne soit des principales causes des calamités qui viennent de fondre sur les coupables habitans de Lisbonne. Le mal presse & il est à craindre que Dieu ne porte plus loin encore sa juste vengeance, si l'on n'y apporte pas un prompt remède. Il semble, SIRE, que vous soyez destiné par la Providence à opérer le grand ouvrage de la réformation de ces détestables abus qui se sont glissés dans votre Royaume. Vous êtes le premier Roi de Portugal qui porte le nom de JOSEPH ; Vous êtes le premier qui ait mis en usage le sublime titre de Très-Fidèle ; & malheureusement, ou heureusement, car on ne prévoit point encore quelles en seront les suites, vous êtes le premier de nos Rois qui soit le témoin oculaire du bouleversement total de la Capitale de son Royaume. Toujours êtes-vous le premier Roi de Portugal auquel un Chrétien Réformé, & votre Sujet, a la fermeté & le courage de mettre sous vos yeux, dans un Écrit public, les égaremens & les iniquités de votre Peuple, & de vous conjurer, par les compassions de Dieu, d'y remédier incessamment. Pourquoi, SIRE, ne seriez-vous pas aussi le premier Souverain du Portugal qui, prenant à cœur l'abolition de tant de funestes abus, s'y appliqueroit de tout son pouvoir ? N'en doutez point ; V. M. est visiblement appelée à cette glorieuse & importante Réformation. La gloire de Dieu, la vôtre, & celle de tous vos Sujets, y sont intéressées ; votre propre salut & votre tranquillité en dépendent ; & il n'y a point d'autre moyen de fléchir la colère de Dieu & de vous le rendre propice & favorable. Ce n'est que par là que V. M. peut se flatter de préserver le reste de ses États d'une ruine totale, ruine que la justice Divine ne semble différer encore que par un effet de sa condescendance & de sa miséricorde.



Gil Vicente, *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente*,
Lisbonne, João Alvares, 1562.
(Biblioteca Nacional de Portugal, Lisbonne).

LETTRE

*que Gil Vicente adresse depuis Santarém au roi D. João, troisième du nom, alors que Son Altesse Royale se trouvait à Palmela, à propos du tremblement de terre qui advint le vingt-six janvier 1531*⁴⁶⁶

Traduction du portugais par Olinda Kleiman

SIRE

Les propos des moines de ce lieu ne furent pas pour me plaire, ni en chaire ni dans leurs conversations, au sujet de ce tremblement de terre qui vient de se produire ; car, comme si l'effroi des gens ne suffisait pas, ces moines affirmaient deux choses qui aggravaient encore plus le découragement. La première, c'est que c'est l'ire de Dieu, et non pas le cours naturel, qui avait provoqué cela, en raison des graves péchés que l'on commettait en Portugal ; et de nommer aussitôt les péchés en cause, en quoi il semblait qu'ils fussent davantage habités par l'ignorance que par la grâce de l'Esprit Saint. Le second épouvantail qu'ils brandirent devant les gens fut de leur dire que, à peine ce tremblement de terre

⁴⁶⁶ Dans *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente*, reproduction en fac-similé de l'édition de 1562, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1928, livre 5, des « œuvres mineures ».

s'était-il éloigné qu'un autre était déjà en chemin, bien plus grand encore, et qu'il serait sur eux jeudi, une heure après midi. Les gens les crurent, de telle sorte qu'ils partirent aussitôt l'accueillir dans les champs d'oliviers alentour où ils l'attendent toujours. Et ces pères étant réunis à ma demande dans le cloître de S. Francisco, dans cette même ville, je m'adressai à eux de la manière suivante, au sujet de ces deux propositions : « Révérends pères, notre très haut et souverain Dieu est le maître de deux mondes : le premier fut depuis toujours et pour toujours ; il est sa resplendissante gloire, repos permanent, paix tranquille, quiétude sans conflit, plaisir en abondance, concorde triomphante : monde premier. Ce monde second dans lequel nous vivons, le savoir suprême l'édifia à l'opposé, c'est-à-dire tout entier sans repos, sans fermeté certaine, sans plaisir assuré, sans félicité durable, tout de brièveté, tout de faiblesse, tout de fausseté, timoré, ennuyeux, las, imparfait, à cette fin que, par ces contraires, soient connues les perfections de la gloire du siècle premier : Et pour que soient mieux appréhendées ses concordances pacifiques, tous les mouvements qu'il créa sur cet orbe et les effets qui en résultent sont litigieux ; et parce qu'il ne voulut pas qu'il y eût quoi que ce fût qui eût une durée parfaite sur la face de la terre, il établit dans l'ordre du monde que des choses missent fin à d'autres choses, et que tout type de chose eût son contraire ; comme on voit, contre la beauté du printemps, le feu de l'été, et contre la vanité humaine, l'espérance de la mort, et contre la belle mine les plaies de la maladie, et contre la force, la vieillesse, et contre la faveur, l'envie, et contre la richesse, fortune, et contre la fermeté des arbres hauts et forts, la tempête des vents ; et contre les temples splendides et les édifices somptueux, le tremblement de terre, qui, à maintes reprises, en diverses parties du monde, fit s'écrouler bien des édifices et des cités ; et parce que ce sont là des événements qui procèdent de la nature, ils ne firent pas l'objet d'une mise en écriture, comme ce fut le cas de tous ceux qui relèvent du miracle, tels que le *Templum Pacis* de Rome, qui s'effondra tout d'un coup au moment où la

Vierge Marie, notre Dame, enfanta ; et l'anéantissement des cinq cités très populeuses de Sodome et des Égyptiens en Mer Rouge, la destruction de ceux qui adorèrent le veau d'or, l'anéantissement de ceux qui médirent de Moïse et d'Aaron, et la destruction de Jérusalem, parce qu'ils tiennent du miracle et procèdent d'une décision divine nouvelle, dans laquelle l'ordre de ce monde ne prend pas part. Et parce qu'il n'est nulle chose sous le soleil qui ne soit à nouveau ce qu'elle fut, et ce que l'on vit de cette sorte de tremblement devait être à nouveau, tôt ou tard, par la force des choses, cela ne fut pas écrit. J'en conclus que cet effroyable séisme qui s'abattit sur nous ne fut pas *ira Dei* ; et je veux bien être brûlé s'il n'est pas établi que la commisération de Dieu, notre Seigneur, fut aussi évidente, aussi manifeste, dans le cas présent, que la furie des éléments et les dommages causés aux édifices.

En réponse à la seconde proposition, contre ceux qui prétendaient qu'un second tremblement de terre ne tarderait pas à advenir, et que la mer se déchaînerait le vingt-cinq du mois de février, je dis que, aussitôt qu'il créa l'homme, Dieu fit proclamer un ban au paradis terrestre, selon lequel nul séraphin, nul ange ni archange, nul homme ni femme, ni saint ni sainte, ni sanctifié dans le ventre de sa mère ne saurait avoir l'audace de s'entremettre dans les choses du futur. Puis, du temps de Moïse, il fit proclamer qu'aucun devin ni aucun sorcier ne devait venir au monde et, lorsqu'il se fit Dieu et homme, il proclama un autre ban, sur le même sujet, en disant à ses disciples : "Il ne vous appartient pas de savoir ce qui est à venir, car cela est du ressort de la toute-puissance du Père". Je suis donc très étonné que les lettrés se montrent aussi acharnés à l'égard de si effroyables proclamations et interdictions du Seigneur ; ce qui est sûr, c'est que jamais ils ne dirent de telles choses sans se faire plus menteurs que prophètes ; et je ne m'étonne pas moins que d'aucuns croient que nul homme ne peut connaître ce qui n'est pas si ce n'est dans le secret de l'éternelle sagesse, car le tremblement de terre, nul ne sait ce qu'il est, et encore moins quand il sera et ce

que sera sa puissance. S'ils disent que c'est par le biais de l'astronomie, qui est une science, qu'ils le savent, m'est avis que ce ne sont pas des hommes de notre temps, qui n'en connaissent pas le B A BA, car c'est une science si profonde que ni les Grecs, ni Moïse, ni Johannes de Monte Regio ne sont parvenus à s'en faire une idée aussi petite fût-elle ; et s'ils disent que c'est par la magie, cette dernière est détachée de toute réalité, et toute sa substance n'est qu'apparence de choses présentes : de l'avenir elle ne sait absolument rien ; et s'ils se prévalent de l'esprit prophétique, le dernier prophète a déjà été crucifié : il n'est pas prévu qu'il y en ait d'autres. J'en conclus, pères vertueux, et je m'en remets à votre autorité, qu'il n'est pas prudent de tenir de tels propos publiquement, et ce n'est certainement pas servir Dieu ; car prédication ne saurait être imprécation. Les villes et les cités des royaumes de Portugal, principalement Lisbonne, si elles recèlent de nombreux péchés, recèlent aussi une infinité d'aumônes et de pèlerinages, une multitude de messes, et d'oraisons, et de processions, de jeûnes, de disciplines et des œuvres pieuses en abondance, publiques et privées ; et s'il est entre leurs murs quelques personnes qui sont encore étrangères à notre foi et que nous tolérons, il nous faut imaginer que nous le faisons assurément avec tant de zèle que Dieu s'en réjouit grandement ; et il apparaît aux yeux des serviteurs de Dieu et de ses prédicateurs qu'il n'est vertu plus juste que d'encourager ces gens et de les confesser et de les exhorter, plutôt que de les stigmatiser et de les pourchasser, pour contenter l'opinion égarée du vulgaire ». Et comme ils louèrent l'ensemble de mon propos et reconnurent que j'avais vu fort juste, je le mis par écrit pour l'envoyer à Votre Altesse, afin que, par la grâce de Dieu, vous connaissiez sérénité et contentement comme il est souhaité partout en vos royaumes, et que, par mon art, vous soyez informé de ce qui fait défaut en ces lieux. Sachez cependant, Majesté, que cet écrit n'a d'autre objet que de vous servir car jamais je n'eusse cru qu'il me serait donné une occasion aussi favorable de satisfaire le désir qui est le mien, ainsi, au seuil de la mort où

je me trouve ; car, au premier prêche, les chrétiens-nouveaux disparurent, morts de peur, craignant les autres gens, et j'accomplis cette démarche et dès le samedi suivant tous les prédicateurs se rangèrent à mon avis.

Deux écrits de Kant

Traduction de l'allemand par Élise Lanoë, Université Lille 3

1

*Sur les causes des tremblements de terre, à l'occasion du désastre qui a frappé les contrées occidentales de l'Europe, à la fin de l'année dernière*⁴⁶⁷

Les grands événements qui affectent le destin collectif des hommes suscitent, à juste titre, cette fameuse curiosité qui naît à chaque fois que se produit quelque chose d'extraordinaire et qui nous pousse généralement à nous interroger sur les causes du phénomène. Dans une telle situation, le chercheur de la Nature doit, compte tenu de l'obligation qu'il a vis-à-vis du public, rendre compte des conclusions qu'il tire de l'observation et de l'analyse. Quant à moi, je me prive de l'honneur de satisfaire pleinement à un tel devoir et le cède à celui qui, si cette personne existe, pourrait se prévaloir d'avoir observé de près les entrailles de la terre. Mes considérations ne seront qu'une ébauche. En revanche, celle-ci recueillera presque tout ce que l'on connaît actuellement de la question, pas assez toutefois pour satisfaire la rigueur de cette catégorie de jugement qui

⁴⁶⁷ Immanuel KANT, *Von den Ursachen der Erderschütterungen bei Gelegenheit des Unglücks, welches die westliche Länder von Europa gegen das Ende des vorigen Jahres betroffen hat.*

examine tout à l'aune de la certitude mathématique. Nous vivons tranquillement sur cette terre, dont les fondements sont parfois ébranlés. Nous bâtissons sans nous soucier au-dessus de voûtes dont les piliers vacillent de temps à autre et menacent de s'écrouler. Peu préoccupés du destin qui ne se trouve peut-être pas très éloigné de nous, nous ne nous laissons pas aller à la peur mais sommes portés à la compassion lorsque nous contemplons les désastres que sème dans le voisinage la fatalité qui se cache sous nos pieds. Sans doute est-ce un bienfait de la providence que nous soit épargnée la crainte de ces coups du sort, parce que nulle angoisse de notre part ne pourrait en aucune manière, contribuer à les empêcher, ce qui évite d'aggraver encore notre souffrance réelle par la crainte de celles qui pourraient advenir.

La première chose qui mérite notre attention est que le sol au-dessus duquel nous nous trouvons est creux et que ses cavités parcourent presque sans interruption de larges régions souterraines, y compris sous les fonds marins. Je ne citerai pas d'exemples historiques à ce sujet car mon intention n'est pas de livrer une histoire des tremblements de terre. Le terrible vacarme que l'on entend lors des tremblements de terre et qui ressemble au fracas d'une tempête souterraine ou au bruit que font les véhicules de charge sur les pavés, le fait que ces tremblements de terre causent les mêmes effets simultanément dans des régions très éloignées entre elles, comme l'Islande et Lisbonne, qui sont certes séparées par une mer de plus de quatre cent cinquante milles mais qui ont subi des secousses sismiques le même jour, tous ces phénomènes convergent pour confirmer l'existence de connexions entre ces cavités souterraines.

Il me faudrait remonter, dans l'histoire de notre planète, à l'époque du chaos si je devais dire quelque chose d'intelligible à propos des causes qui prévalurent à la formation de ces cavernes au moment de la création de la Terre. De telles explications n'ont que trop l'apparence de fictions quand elles ne sont pas replacées dans le contexte général des raisons qui attestent leur crédibilité.

Quelle qu'en puisse être la cause, cependant, il reste que l'orientation de ces cavernes est parallèle à la ligne des montagnes et aussi, pour des raisons naturelles, au cours des fleuves principaux, étant donné que ceux-ci occupent la partie la plus profonde des longues vallées circonscrites des deux côtés par des montagnes parallèles. Or c'est précisément cette orientation qui détermine la direction principale dans laquelle les tremblements de terre se propagent. Dans les tremblements de terre qui se sont répandus sur la majeure partie de l'Italie, on a remarqué que les candélabres des églises effectuaient un mouvement pour ainsi dire nord-sud ; et le récent tremblement de terre s'est produit dans la direction ouest-est, qui est aussi la direction principale des montagnes qui constituent la partie la plus haute de l'Europe.

Si, dans des circonstances aussi dramatiques, il est permis à l'homme d'user de quelque prudence, et si, face à des tourments aussi généralisés, il n'est pas perçu comme un effort téméraire et vain de suggérer quelques mesures préventives que la raison nous offre, alors les malheureuses ruines de Lisbonne devraient susciter des scrupules quant à l'idée de reconstruire la ville le long de ce même fleuve, car celui-ci détermine la direction dans laquelle les tremblements de terre se produisent nécessairement et naturellement dans cette région. Gentil⁴⁶⁸ montre que, quand une ville est touchée dans sa plus grande longueur par un tremblement de terre qui se produit dans la même direction, toutes les maisons s'écroulent, alors que la majeure partie des habitations se maintiennent debout lorsque la direction du tremblement de terre correspond à la largeur de la ville. La raison en est claire. L'ébranlement du sol déséquilibre la position verticale des bâtiments. Or quand toute une série de bâtiments sont soumis à un tel ébranlement s'exerçant d'est en ouest, chacun d'entre eux doit

⁴⁶⁸ Le voyage autour du monde de Gentil, d'après les citations de Buffon. Ce dernier confirme justement, lui aussi, que la direction suivie par les tremblements de terre est presque toujours parallèle à celle des grands fleuves.

non seulement supporter son propre poids mais aussi la pression qu'effectuent ceux de l'ouest sur ceux de l'est, ce qui ne manque pas de les faire s'écrouler les uns sur les autres, tandis que lorsque le tremblement de terre suit la largeur de la ville, chaque bâtiment n'aura à supporter que son propre poids et il en résultera des dégâts moins importants, dans des circonstances analogues. La tragédie de Lisbonne semble ainsi avoir été aggravée par la localisation de la ville, édifiée sur les rives du Tage ; et c'est pourquoi aucune ville située dans une région ayant connu plusieurs fois des tremblements de terre dont la direction peut être déduite grâce à l'expérience, ne devrait être édifiée dans une direction parallèle à celle qu'empruntent les séismes. Il reste que, en de semblables circonstances, la plupart des hommes manifestent une opinion tout à fait différente. Comme la peur leur dérobe le jugement, ils se figurent que ces situations de calamité généralisée sont d'une nature tout à fait distincte de celles qui justifient que l'on se prémunisse contre elles, et croient pouvoir adoucir la rigueur du destin, par une aveugle soumission, s'en remettant à la grâce et à la disgrâce de la divine Providence.

La direction principale des tremblements de terre suit celle des plus hautes montagnes, si bien que ce sont les régions avoisinantes qui sont ébranlées en priorité, surtout quand celles-ci se situent entre deux séries de montagnes, car, dans ce cas, les tremblements, survenant de part et d'autre, s'associent l'un à l'autre. Dans les régions de plaines et sans liaison avec les chaînes de montagnes, les secousses sont plus rares et faibles. Le Pérou et le Chili comptent ainsi parmi les pays du monde le plus fréquemment soumis aux séismes. On observe que les habitants de ces contrées ont la prudence de construire les maisons sur deux étages, dont seul le premier est maçonné, le second étant fait de roseaux et de bois léger, afin que personne ne se fasse écraser en cas d'effondrement de l'étage supérieur.

L'Italie et même l'île de l'Islande, qui se trouve partiellement en zone glaciaire, ainsi que d'autres hautes régions d'Europe prouvent cette corrélation. Le tremblement de terre qui, au cours du mois de décembre de l'année dernière, entre le crépuscule et l'aube, a traversé la France, la Suisse, la Souabe, le Tyrol et la Bavière a principalement suivi la ligne formée par les sommets de cette partie du monde. Mais on sait aussi que toutes les chaînes de montagnes principales possèdent des ramifications perpendiculaires. C'est par ces chaînes de montagnes secondaires que se répand peu à peu l'incandescence souterraine et que, après avoir atteint les sommets des montagnes suisses, elle se propage aux cavités qui, parallèlement au cours du Rhin, se prolongent jusqu'en Basse-Allemagne. Quelle peut être la cause de cette loi qui veut que la nature associe les séismes avant tout aux régions en altitude ? Si l'on convient du fait que c'est bien une inflammation souterraine qui cause ces tremblements, alors on peut aisément conclure que, comme les cavités sont plus vastes dans les régions montagneuses, l'émanation de vapeurs inflammables s'y produit plus librement et que la mise en présence de ces vapeurs avec l'air emprisonné dans les régions souterraines, élément indispensable à l'inflammation, s'y fait de même plus aisément. La connaissance de la nature interne du sol, pour autant qu'il soit possible à l'homme de la découvrir, enseigne que les strates montent largement moins haut dans les régions montagneuses que dans les régions de plaines, ce qui fait que les premières sont plus sensibles aux secousses que les dernières. S'il se trouvait donc quelqu'un pour me demander si notre patrie a quelque raison de craindre ces calamités et si j'avais pour mission de prêcher l'amélioration des mœurs, ma réaction serait de considérer le bien-fondé de cette crainte comme une question qui demeure irrésolue, en vertu de l'impossibilité générale de se mettre d'accord sur le sujet ; mais puisque, parmi tous les motifs qui peuvent inciter à la dévotion, ceux qui dérivent des tremblements de terre sont sans aucun doute les plus faibles et que mon intention n'est que de

présenter des causes physiques comme hypothèses, on déduira aisément de ce qui précède que, comme la Prusse n'est pas seulement un pays sans montagnes mais doit aussi être considérée comme le prolongement d'une région presque entièrement plate, on quelque raison de penser que les desseins de la providence nous permettent d'espérer du contraire.

Il est temps de dire quelques mots de la cause des tremblements de terre. Il est facile pour le chercheur de la Nature de reproduire les manifestations de celle-ci. Que l'on prenne vingt-cinq livres de limaille de fer, autant de soufre, qu'on les mélange avec de l'eau ordinaire, qu'on enfouisse cette mixture à un pied ou à un pied et demi de profondeur et qu'on tasse bien la terre qui la recouvre. Au bout de quelques heures, on verra s'élever une épaisse vapeur, la terre s'ébranlera et laissera s'échapper des flammes. Il ne fait pas de doute que les deux premiers matériaux se trouvent fréquemment dans le sous-sol et que l'eau qui filtre à travers les failles et les fissures peut les amener à fermentation. Une autre expérience produit des vapeurs inflammables à partir d'un mélange de matériaux froids qui s'embrasent spontanément. Deux dragmes⁴⁶⁹ d'huile de vitriol, mélangés à huit dragmes d'eau ordinaire, puis versées sur deux dragmes de limaille de fer provoquent une forte effervescence et des vapeurs qui s'enflamment spontanément. Qui peut douter qu'il existe de l'acide vitriolique et des fragments de fer en quantité suffisante dans les entrailles de la terre ? Or, quand l'eau vient s'y ajouter en provoquant une réaction mutuelle entre les matériaux, cela dégage des vapeurs qui tendent à se propager, agitent le sol et s'échappent, enflammées, par les cratères des volcans.

On a pu remarquer, il a longtemps déjà, qu'une région se trouve débarrassée de ses violents tremblements de terre lorsque, dans son voisinage, un volcan

⁴⁶⁹ Soit environ huit grammes (*ndlr*).

entre en éruption, ce qui permet aux vapeurs emprisonnées sous terre de trouver une sortie. Et nous savons aussi que, autour de Naples, les tremblements de terre se font beaucoup plus fréquents et beaucoup plus terribles lorsque le Vésuve est resté inactif un long moment. C'est ainsi que ce qui nous effraie se révèle souvent bénéfique et un volcan qui surgirait dans les montagnes du Portugal pourrait présager d'un éloignement progressif du malheur.

L'impétueuse agitation des eaux qui, en ce jour fatidique de la Toussaint, a été ressentie sur tant de côtes, est, dans ce contexte, la plus étrange cause de surprise et de questionnements scientifiques. L'expérience nous montre communément que les tremblements de terre se propagent jusque dans les sous-sols de la mer et agitent les bateaux aussi violemment que s'ils étaient fixés à un sol dur parcouru de secousses. Mais voilà, dans les régions de forte montée des eaux, du moins à une distance moyenne des côtes, on ne ressentit pas le moindre signe de tremblement de terre. Cette agitation des eaux n'est cependant pas tout à fait inédite. En 1692, un tremblement de terre presque généralisé donna lieu à un phénomène similaire le long des côtes de Hollande, d'Angleterre et d'Allemagne. De ce que je sais, beaucoup tendent – et non sans raison – à voir en cette agitation des eaux le prolongement de la secousse que la mer a reçue le long des côtes portugaises par suite du choc engendré par le tremblement de terre. Mais cette explication semble, d'entrée de jeu, se heurter à des difficultés. Certes, j'entends bien que n'importe quel impact causé dans une substance liquide se répercute nécessairement à travers toute sa masse ; mais, comment les pressions exercées sur les mers portugaises pourraient-elles, après s'être propagées à quelques centaines de milles de distance, provoquer encore une élévation des eaux de quelques pieds au niveau de Glückstadt et de Husum ? Ne semble-t-il pas qu'il eût fallu que naquissent là-bas des montagnes d'eau colossales pour qu'il en résultât ici des vagues à peine perceptibles ? Ma réponse

est la suivante : il existe deux manières pour que la masse d'une substance liquide soit mise en mouvement par l'action d'une cause située dans un lieu déterminé : soit il s'agit d'un mouvement ondulatoire de montée et descente des eaux, c'est-à-dire sous forme de vagues ; soit il s'agit d'une pression brutale qui ébranle la masse d'eau de l'intérieur et la pousse comme un corps solide, sans lui laisser le temps d'esquiver l'impact par une effervescence tumultueuse et d'étendre progressivement son mouvement. La première possibilité ne suffit évidemment pas à expliquer les faits en question. Mais en ce qui concerne la seconde, la situation est différente : si l'on considère que l'eau résiste à cette pression subite et violente comme le ferait un corps solide et que cette poussée se propage latéralement avec une violence qui ne laisse pas le temps à l'eau avoisinante de s'élever au-dessus du plan horizontal, si de même on considère par exemple l'expérience de M. Carré décrite dans la deuxième partie des *Essais de physique* de l'Académie des sciences p. 569, où il tire une balle dans une caisse en planches de bois d'une épaisseur de deux pouces remplie d'eau, ce qui exerce d'un seul coup une telle pression sur l'eau que la caisse explose entièrement ; on se fera ainsi une idée plus précise du type de mouvement d'eau qui se produit dans ce cas. Imaginons par exemple que toute la côte portugaise, du cap de St Vincent jusqu'au cap Finisterre, ait été secouée par un tremblement de terre sur une longueur de cent milles allemands, et que ces secousses se soient propagées d'autant dans la mer, vers l'occident ; dix mille milles carrés de fonds marins seraient donc convulsés par une subite secousse dont nous ne surestimerions pas la vitesse si nous la comparions à celle d'une mine de poudre, celle-ci projetant les objets à quinze pieds d'altitude et étant donc capable (d'après les principes de la mécanique) de parcourir trente pieds en une seconde. L'eau ainsi percutée opposerait une résistance tellement forte à la subite pression qu'elle ne céderait pas pour ensuite éclater en de multiples vagues, comme cela se produit lors des mouvements lents, mais recevrait

intégralement son impact en repoussant avec la même force vers les côtés l'eau environnante, laquelle, dans cette compression si subite, doit plutôt être considérée comme un corps solide dont le bord opposé s'éloigne avec la même vitesse de propulsion que le bord subissant l'impact. Ainsi, dans chaque poutre de matière liquide (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi), que sa longueur soit de deux cents ou de trois cents milles, le mouvement qui l'agite ne s'affaiblirait aucunement, du moment qu'on l'imagine comme enfermé dans un canal dont les deux extrémités auraient précisément la même largeur d'ouverture. Mais si l'ouverture de la seconde extrémité est plus large, le mouvement d'eau qui la traversera diminuera en proportions inversées à cette différence. C'est donc qu'il faut concevoir la propagation du mouvement d'eau comme un cercle dont l'étendue augmenterait à mesure que l'on s'éloignerait de son centre, et au périmètre duquel l'intensité du flux d'eau serait donc diminuée d'autant ; par conséquent, sur les côtes du Holstein, qui sont éloignées de trois cents milles allemands du centre présumé du tremblement de terre, l'intensité de ce flux serait six fois inférieure à celle enregistrée sur les côtes portugaises, lesquelles se situent, d'après les estimations, à environ cinquante milles de ce point. Au niveau des côtes du Holstein et du Danemark, le mouvement d'eau sera donc encore assez important pour parcourir cinq pieds à la seconde, ce qui équivaut à la force d'un courant très rapide. On pourrait objecter à cela que l'avancée de la pression dans les eaux de la Mer du Nord ne pourrait se faire qu'à travers la Manche, près de Calais, où le tremblement, venant de parcourir une vaste mer, ne pouvait que s'être considérablement affaibli. Mais si l'on considère que la pression subie par les eaux comprises entre les côtes anglaise et française, avant d'entrer dans le canal, doit avoir augmenté du fait de la pression entre ces deux pays, elle ne peut que s'affaiblir ensuite d'autant au moment du ré-élargissement du canal, on comprend dès lors qu'il n'y a pas d'objection valable aux effets du tremblement sur les côtes du Holstein susmentionnées.

Le plus étrange, dans cette compression de l'eau, est qu'elle s'est produite même dans des lacs intérieurs qui n'ont aucune connexion visible avec la mer, comme ce fut le cas près de Templin et en Norvège. Il y a probablement là la plus décisive de toutes les preuves que l'on ait jamais avancées pour démontrer que les eaux de l'intérieur des terres sont reliées à la mer par des fonds souterrains communicants. Pour se sortir de la difficulté qui survient dans ce contexte, en lien avec la notion d'équilibre, il faut s'imaginer que l'eau d'un lac coule véritablement en continu vers l'aval, à travers les canaux qui le relient à la mer, mais que comme ceux-ci sont étroits et qu'en outre l'eau qui disparaît à cette occasion est compensée en quantité suffisante par l'afflux des ruisseaux et des rivières qui s'y jettent, la déperdition d'eau finit par ne pas se remarquer.

Toutefois, malgré la rareté d'une telle situation, il faut se garder de tirer des conclusions hâtives. Il n'est pas impossible en effet que l'agitation des lacs intérieurs dérive d'autres phénomènes. L'air souterrain, mis en mouvement par l'éruption de la tempête de feu, pourrait très bien s'infiltrer à travers les fissures des couches terrestres qui, en dehors de ces moments de violente délivrance, leur bouchent le passage. La nature ne se dévoile que peu à peu. Ce qu'elle nous cache, il ne faut pas, par notre impatience et nos affabulations, tenter de le lui soutirer : il nous faut au contraire patienter jusqu'à ce qu'elle nous révèle ses secrets clairement et indubitablement, à travers ses manifestations.

La cause des tremblements de terre semble étendre des effets jusque dans l'atmosphère. Quelques heures avant que la terre ne tremble, on voit souvent le ciel devenir rouge ou on perçoit d'autres signes indiquant un changement des conditions atmosphériques. Juste avant que le séisme ne se produise, les animaux sont saisis d'effroi. Les oiseaux se réfugient dans les maisons ; les rats et les souris rampent hors de leurs trous. En cet instant, la vapeur échauffée, sur le

point de s'enflammer, s'échappe inmanquablement de la voûte supérieure de la terre. Je ne me risquerais pas à établir les conséquences qu'il faut attendre de cette vapeur. Pour le chercheur de la nature, du moins, elles ne sont pas commodes, car quel espoir peut-il avoir de déchiffrer les lois qui régissent l'alternance des transformations de l'atmosphère lorsque une masse gazeuse souterraine interagit avec ses effets ? Et il est vraisemblable que cela doive se produire assez souvent vu qu'autrement on comprendrait difficilement comment dans les changements des conditions météorologiques on ne voit absolument jamais se reproduire une situation, alors que les causes de ces changements sont pour une part constantes et pour une part périodiques.

Note. La date du tremblement de terre en Islande, indiquée plus haut comme étant le 1^{er} novembre, doit être corrigée : conformément au cent quatre-vingt-dix-neuvième fragment de la correspondance de Hambourg, il s'agit du 11 septembre. Les présentes considérations doivent être tenues pour un petit exercice de réflexion préliminaire sur ce mémorable phénomène naturel qui a marqué notre époque. L'importance et les multiples particularités de cet événement me poussent à proposer au public un traité circonstancié qui paraîtra dans quelques jours à l'imprimerie de la cour royale et de l'Académie, dans lequel je présente une histoire détaillée de ce tremblement de terre, sa propagation à travers les régions d'Europe, les phénomènes étranges qui se sont produits à cette occasion, ainsi que les considérations auxquelles ils donnent lieu.

2

*Considérations additionnelles sur les tremblements de terre ressentis depuis quelque temps*⁴⁷⁰

Le feu des cavernes souterraines ne s'est pas apaisé à ce jour. Les secousses se sont encore fait sentir récemment et ont épouvanté des pays qui n'avaient jamais connu ce fléau auparavant. Le désordre qui règne dans l'atmosphère a modifié le cours des saisons sur la moitié de la planète. Les plus ignorants prétendent en avoir identifié la cause. Ainsi entend-on dire certaines personnes dénuées d'entendement et de réflexion que la terre se serait déplacée et se serait rapprochée du soleil de je ne sais combien de degrés. Il s'agit là d'un jugement digne d'un Eberhard Christian Kindermann qui, s'il pouvait se relever, vendrait pour de vraies observations les chimères d'un esprit fou. Il faut également citer ici ceux qui remettent les comètes sur orbite alors même que Whiston en personne a appris aux philosophes à s'en méfier. C'est une dérive courante que d'aller chercher la cause d'un mal à mille lieues de distance, quand on peut la trouver sous son nez. C'est ce que font les Turcs avec la peste ; c'est ce que l'on fit avec les sauterelles, avec l'épizootie et avec Dieu sait encore quels autres

⁴⁷⁰ *Fortgesetzte Betrachtung der seit einiger Zeit wahrgenommenen Erderschütterungen.*

fléaux. C'est simplement que l'on rougit de discerner quelque chose de proche. Découvrir des causes infiniment lointaines, cela oui, apporte avec certitude la preuve d'un entendement sagace!...

Parmi toutes les conjectures que certains pourraient accepter aisément, en s'écartant largement des règles d'une science exacte de la nature qu'ils sont incapables d'appliquer, figure notamment l'idée que les informations de la presse attribuent au professeur Profe, d'Altona. Certes, cela fait longtemps que l'on ne jette plus le soupçon sur les planètes lorsque de grands phénomènes se produisent sur la terre. Les inventaires des graves accusations lancées par nos chers ancêtres, les sieurs astrologues, à l'encontre de ces étoiles, figurent dans les archives des élucubrations archaïques aux côtés de la vraie vie des fées, des sympathiques miracles de Digby et Vallemont et des événements nocturnes de la montagne du Blocksberg. Mais depuis que la science de la nature est libérée de ces idées saugrenues, un certain Newton a découvert, et confirmé par l'expérience, l'existence d'une force réelle que les planètes, même les plus éloignées, exercent entre elles et sur notre terre. Seulement, voilà que, pour la plus grande malchance de ceux qui voudraient pousser à l'excès l'application de cette propriété surprenante, l'intensité de cette force et le mode de son action sont déterminés, et ils le sont précisément par cette même observation appuyée par la géométrie à laquelle nous devons cette découverte. On ne peut plus nous faire croire n'importe quoi à propos de ses effets. Nous avons en main la balance qui nous permet de comparer le poids des effets à celui des causes alléguées.

Si un homme qui a déjà entendu dire que la lune attire les eaux de la terre et cause ainsi la montée et la descente de l'océan que l'on nomme marée haute et marée basse et également que toutes les planètes sont dotées d'une force d'attraction semblable et que, lorsqu'elles se trouvent proches de la ligne droite que l'on peut tracer entre la terre et le soleil, elles conjuguent leurs forces d'attraction avec celle de la lune ; si, dis-je, un tel homme, dont ce n'est pas le

métier d'examiner de près la chose, supposait que ces forces réunies pourraient non seulement agiter les eaux de la terre dans un mouvement aussi violent que celui que nous avons observé le 1^{er} novembre, mais tout aussi bien, en exerçant une influence sur l'air souterrain, enflammer l'étincelle cachée qui déclenche les tremblements de terre, alors on ne peut pas exiger davantage de lui. Mais on en attend plus d'un spécialiste de la nature. Il n'est pas suffisant de s'en remettre à une cause qui a quelque chose à voir avec l'effet ; encore faut-il qu'une telle cause respecte aussi certaines proportions. Je développerai ici un exemple.

Le Dr. List, un membre par ailleurs compétent de la Société de Londres, avait remarqué que la plante marine nommée lentille d'eau dégage une odeur inhabituellement forte. Il nota en outre qu'on la trouvait fréquemment sur les côtes des mers chaudes. Et comme il est vrai qu'une exhalaison puissante peut mettre légèrement l'air en mouvement, il en conclut que le vent, en général de l'est, qui souffle constamment sur ces mers et jusqu'à une distance d'un millier de lieues de la côte, a cette plante pour origine, surtout parce qu'il s'agit d'une espèce qui se tourne vers le soleil. Le ridicule de cette affirmation réside dans le fait que la cause invoquée apparaît en disproportion complète avec l'effet. Il en va de même avec la force des planètes lorsqu'on la compare avec l'effet qui est censé en résulter, à savoir l'agitation des mers et l'apparition des tremblements de terre. On demandera peut-être : connaissons-nous l'intensité de la force avec laquelle ces corps célestes sont capables d'avoir une incidence sur la terre ? Je répondrai bientôt à cette question.

Monsieur Bouguer, un célèbre académicien français, raconte avoir rencontré, lors d'un séjour au Pérou, un érudit qui voulait devenir professeur de mathématiques à l'université de Lima et qui avait écrit un livre intitulé *Horloge astronomique des tremblements de terre*, dans lequel il se proposait de prédire ces derniers à partir de la trajectoire de la lune. On devinera aisément qu'un prophète au Pérou a beau jeu de prédire les tremblements de terre, puisqu'il

s'en produit là-bas presque chaque jour et qu'ils ne diffèrent que par leur intensité. Monsieur Bouguer ajoute qu'un homme qui, sans aller très loin dans la réflexion, s'en donne à cœur joie avec les nœuds lunaires ascendants et descendants, le périgée et l'apogée de la lune, la conjonction et l'opposition de celle-ci avec les autres planètes, un tel homme parviendrait bien parfois à prédire par hasard quelque chose qui se confirmerait par la suite, nous forçant à reconnaître que ses prophéties n'ont pas toujours été fausses. Bouguer lui-même suppose qu'il n'est pas tout à fait improbable que la lune, qui agite si vivement les eaux de l'océan, exerce quelque influence sur les tremblements de terre, soit en conduisant l'eau qu'elle fait monter de façon si extraordinaire vers certaines failles terrestres qu'elle n'atteindrait pas sinon, causant ainsi un furieux tumulte dans les cavernes profondes, soit par quelque autre type de corrélation.

Si l'on considère que les forces d'attraction des corps célestes agissent au coeur même de la matière et peuvent ainsi mettre en mouvement l'air enfermé dans les galeries les plus profondes et les plus impénétrables de la terre, on peut difficilement dénier à la lune toute influence sur les tremblements de terre. Cependant, cette force ne ferait tout au plus que provoquer la combustion de la matière inflammable qui se trouve dans la terre, tandis que les autres phénomènes, à savoir le tremblement de terre et le raz-de-marée, ne seraient qu'une conséquence de ce processus.

Si l'on continue maintenant de monter de la lune au ciel des planètes, cette action diminue peu à peu, à mesure qu'augmentent les distances des autres planètes à la terre, de sorte que la somme des forces d'attraction de toutes les planètes réunies, si on les compare à la force individuelle de la lune, si proche de nous, ne produit qu'une part infime de celle-ci.

Newton, qui a découvert la remarquable loi de l'attraction, laquelle peut être considérée comme la tentative la plus heureuse qu'ait jamais entreprise

l'entendement humain pour connaître la nature, nous apprend à déterminer la force d'attraction des planètes qui ont des lunes en orbite autour d'elles et estime que celle de Jupiter, la plus grande de toutes les planètes, n'atteint pas le millièème de la force d'attraction du soleil. La capacité à engendrer par cette force des transformations sur notre terre diminue en proportion inverse de la valeur au cube de l'éloignement, de sorte que dans le cas de Jupiter, dont l'éloignement par rapport à la terre est plus de cinq fois supérieur à celui du soleil, sa force d'attraction — si on la considère en termes proportionnels — est 130 000 fois inférieure à celle que le soleil parvient à lui tout seul à exercer sur notre terre. Or, l'attraction du soleil peu soulever l'eau des océans d'environ deux pieds⁴⁷¹, comme l'a montré l'expérience associée au calcul. Ainsi, l'attraction de Jupiter, lorsque celle-ci se conjugue à celle du soleil, augmentera cette montée des eaux de l'équivalent du 65^e d'un millièème de pied⁴⁷², ce qui correspondrait à peu près au 30^e de la l'épaisseur d'un cheveu. Si l'on considère que Mars et Vénus sont des corps incomparablement plus petits que Jupiter et que leurs forces d'attraction sont proportionnées à leur masse, alors on est encore généreux de leur attribuer un potentiel cumulé équivalent à environ deux fois celui de Jupiter, en raison de leur proximité environ trois fois plus importante, même si ces deux planètes possèdent un volume corporel et, partant, une force d'attraction de plusieurs centaines de fois inférieurs à ceux de Jupiter. Même si j'allais jusqu'à multiplier par dix leur puissance, ces deux planètes réunies ne pourraient pas élever le niveau de la mer de plus d'un tiers de l'épaisseur d'un cheveu. Lorsque l'on ajoute les autres planètes, Mercure et Saturne, et qu'on les place toutes en conjonction, il est clair qu'elles ne peuvent augmenter, de plus d'une demi-épaisseur de cheveu, l'élévation de la mer produite ensemble par la lune et le soleil. N'est-il donc pas ridicule de redouter que l'attraction de la lune

⁴⁷¹ Un pied : environ 30 cm.

⁴⁷² Soit environ le 200^e d'un millimètre.

et du soleil provoque de terribles raz-de-marée lorsque la hauteur à laquelle ils font monter les eaux ne peut subir une augmentation excédant la moitié de l'épaisseur d'un cheveu, une fois exclus tous les autres facteurs de perturbation ? Toutes les autres circonstances réfutent totalement cette cause prétendue. De même que la lune ne produit pas uniquement la plus haute marée au moment précis où elle passe au plus près de la ligne droite qui relie le soleil à la terre, mais aussi quelques jours avant et après ce moment, de même si les planètes en conjonction avaient joué un rôle dans le phénomène des raz-de-marée et des tremblements de terre, elles devraient avoir produit les mêmes effets pendant une durée continue de plusieurs heures ou de plusieurs jours.

Je dois demander pardon à mes lecteurs de les avoir entraînés aussi loin dans le firmament, afin de pouvoir juger correctement des faits survenus sur notre terre. Mais l'effort déployé à assécher les sources de l'erreur nous permet de purifier notre raisonnement. Dans les lignes qui suivent, j'étudierai les manifestations les plus curieuses du grand phénomène naturel, survenues depuis celles que je me suis efforcé d'expliquer dans un autre traité.

Au tribunal de la Raison, les planètes ont été déchargées de l'accusation selon laquelle elles auraient eu quelque part de responsabilité dans le cataclysme qui nous accable dans les tremblements de terre. Désormais, personne ne doit plus les tenir en soupçon. Il y eut déjà par le passé plusieurs planètes en conjonction et l'on ne ressentit pas pour autant de tremblement de terre. Selon le témoignage de Gassendi, Peiresc assista à une rare conjonction entre les trois planètes supérieures en l'an 1604, phénomène qui n'advient que tous les 800 ans, mais la terre ne bougea pas. Si la lune, qui seule, en cette affaire, pourrait encore attirer le soupçon avec quelque probabilité, avait en effet sa part de responsabilité, les causes additionnelles devraient être réunies en une telle intensité que même la plus faible influence extérieure serait susceptible de déclencher une transformation. Car la lune revient souvent à la position d'où elle

exerce la plus grande action sur la terre, mais cela ne déclenche pas de tremblements de terre avec la même fréquence. Celui du premier novembre s'est produit peu après le dernier quartier ; or, comme le montrent la théorie de Newton et l'expérience, c'est à cette phase que l'influence de la lune est la plus faible. Ne cherchons donc la cause de ce phénomène que dans le lieu où nous vivons, car nous avons la cause sous nos pieds.

Depuis les tremblements qui ont été évoqués plus haut, aucun autre n'a affecté plus de pays que celui du 18 février, lequel a été ressenti en France, en Angleterre, en Allemagne et dans les Pays-Bas. Dans la plupart des endroits, comme on l'a rapporté des régions de Westphalie, de Hanovre et de Magdebourg, il était davantage comparable au léger balancement d'un sol parcouru de violentes tempêtes souterraines qu'aux secousses d'une matière en combustion. L'oscillation n'a été ressentie que dans les étages supérieurs des bâtiments, alors qu'au niveau du sol elle est passée pratiquement inaperçue. Dès le 13 et le 14 février, des secousses avaient été ressenties dans les Pays-Bas et les régions voisines et, pendant ces jours-là, particulièrement entre le 16 et le 18, toute l'Allemagne, la Pologne et l'Angleterre ont été parcourues d'ouragans dévastateurs, accompagnés d'éclairs et d'orages ; en un mot, l'atmosphère était entrée dans une sorte de fermentation qui peut contribuer à confirmer ce qui a déjà été signalé auparavant, à savoir que les tremblements de terre ou les embrasements souterrains qui sont leur cause modifient notre atmosphère en y rejetant des vapeurs qui lui sont étrangères.

Des affaissements de terrain se sont occasionnellement produits. Des blocs de pierre se sont détachés des montagnes et ont roulé avec une violence terrible dans les vallées. Ces événements surviennent fréquemment, même sans être précédés par des tremblements de terre. Des pluies persistantes font souvent que les cours d'eau souterrains saturés noient le sous-sol de tout un territoire, emportant la terre et arrachant justement des blocs de pierre des sommets des

montagnes, surtout lorsque le gel et l'humidité y conjuguent leurs effets. Les larges gouffres et crevasses qui se sont ouverts dans le sol à plusieurs endroits, en Suisse et ailleurs, et qui se sont en grande partie refermés depuis, sont des preuves plus explicites d'une violence souterraine qui s'étend et fait éclater les couches terrestres les moins épaisses. Si nous considérons la fragilité de notre sol, les réserves de matières incandescentes qui s'y trouvent, les matériaux qui s'enflamment peut-être de toutes parts, les couches de houille qui entretiennent peut-être les résines et le soufre dans un état de combustion latente (comme dans des mines de houille, lorsqu'elles se sont enflammées au simple contact de l'air, le feu brûle pendant des siècles et s'étend), si, dis-je, nous considérons la situation de ces cavernes souterraines, ne semble-t-il pas qu'un geste suffise pour plonger nos grottes sous des marées entières de soufre en fusion, et pour dévaster nos lieux d'habitation sous des fleuves de matières incandescentes, tout comme la lave s'écoulant de l'Etna ravagea les bourgs qui étaient paisiblement installés au pied du volcan ? D. Poll a raison de penser — dans un bref essai sur les tremblements de terre — qu'il suffit de n'employer que de l'eau pour mettre en mouvement, par la dispersion des vapeurs, le feu rougeoyant qui sommeille en permanence sous notre sol et faire ainsi trembler la terre ; en revanche, lorsqu'il met en doute la recevabilité de l'expérience de Lémery (qui rendait intelligible le fonctionnement des tremblements de terre en recourant à un mélange de soufre et de fer en limaille auquel on ajoutait de l'eau), en disant que le sous-sol ne renferme pas de fer pur mais seulement une terre ferrugineuse qui ne produit pas l'effet désiré lors de cette expérience, je me demande s'il n'existe pas, d'une manière générale, une quantité largement suffisante de matériaux pour réaliser cette expérience, si l'on tient compte premièrement du fait que la cause de l'échauffement peut être multiple — par exemple la décomposition de la pyrite, les fermentations provoquées par l'adjonction d'eau, comme il s'en produit lorsqu'il pleut sur de la lave fraîchement écoulée, ou que l'on retrouve

aussi dans le feu naturel de Pietra Mala, après que la terre ferrugineuse qui s'y trouvait s'est transformée par la fusion en fer granuleux – et deuxièmement du rôle joué par la pierre magnétique, dont la nature ressemble tant à celle du fer pur et que l'on trouve indubitablement en abondance dans tout le sous-sol. L'observation très curieuse qui nous vient de Suisse, selon laquelle un aimant, lors d'un tremblement de terre, se serait déplacé de quelques degrés de sa position verticale, entraînant le fil auquel il était attaché, semble confirmer le lien existant entre les matières magnétiques et les tremblements de terre.

Ce serait un travail de grande ampleur que de présenter et d'examiner toutes les hypothèses que chacun avance pour s'ouvrir de nouvelles voies d'investigation et qui se succèdent souvent les unes aux autres comme le font les vagues de la mer. Mais les sciences de la nature sont dotées d'une certaine finesse d'appréciation qui leur permet de faire rapidement la distinction entre les franches divagations d'un esprit curieux et les jugements sûrs et prudents qui s'appuient sur le témoignage de l'expérience et sur la crédibilité raisonnable. Le Père Bina et, récemment, le Professeur Krüger ont défendu l'idée que les manifestations sismiques auraient des causes identiques à celles de l'électricité. Le Professeur Hollmann avance une proposition encore plus osée : après avoir prouvé l'utilité des ouvertures creusées dans une terre menacée par les matières incandescentes, à travers l'exemple des montagnes volcaniques, sans lesquelles les royaumes de Naples et de Sicile n'existeraient plus, il suggère ensuite de perforer la couche supérieure de la croûte terrestre et de creuser jusqu'au plus profond des abîmes ardents, afin de fournir au feu une porte de sortie. L'effroyable épaisseur conjuguée à la dureté des couches internes, sans lesquelles de si cruels épisodes sismiques auraient entièrement détruit un tel pays depuis longtemps, le fait que l'eau recouvrirait aussitôt les moindres fentes ouvertes dans la terre, et, pour terminer, l'impuissance de l'homme, font de cette proposition une belle rêverie. Depuis M. Franklin, le Prométhée de l'âge

moderne qui voulait désarmer le tonnerre, jusqu'à celui qui s'emploie à éteindre le feu dans l'atelier du volcan, tous ces efforts sont autant de preuves de la hardiesse de l'homme qui dépasse de très loin les capacités d'agir qui lui sont associées, et le conduisent en fin de compte à la réflexion humble par laquelle il aurait justement dû commencer, à savoir que, en dépit de tous ses efforts, il n'est jamais qu'un homme.

Bibliographie

Fonds d'archives et de bibliothèques

Archives Nationales de France (A.N.F), Marine, B7 396 et 397.

Arquivo Nacional da Torre do Tombo, manuscritos da Livraria, n° 1000, 1103, 1140.

Bibliothèque Colombine de Séville, ms. 63-1-15.

Bibliothèque Nationale de France, Recueil Fontanieu, tome 347.

Œuvres et études

ADORNO, Theodor W., *Dialectique Négative*, trad. de l'allemand par le groupe de traduction du Collège de philosophie, Paris, Payot, 1978.

ALMEIDA, Teodoro de, *Lisboa Destruída*, Lisbonne, Oficina de António Rodrigues Galhardo, 1803.

ANTELO, Raul, « Maximam, et nullam », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 163-190.

ARAÚJO, Ana Cristina, « Ruína e morte em Portugal no século XVIII. A propósito do terramoto de 1755 », *Revista de História das Ideias*, IX, 1987, p. 327-363.

ARAÚJO, Ana Cristina, « O Desastre de Lisboa e a opinião pública europeia », in *Estudos de História Contemporânea Portuguesa, Homenagem ao Professor Victor de Sá*, Lisbonne, Livros Horizonte, Centro de História da Universidade do Porto, 1991, p. 93-107.

ARAÚJO, Ana Cristina, « 1755, L'Europe tremble à Lisbonne », in Antoine COMPAGNON et Jacques SEEBACHER, éd., *L'Esprit de l'Europe, dates et lieux*, Paris, Flammarion, 1993, p. 125-130.

ARAÚJO, Ana Cristina, *O Terramoto de 1755. Lisboa e a Europa*, Lisbonne, CTT, 2005.

ARAÚJO, Ana Cristina, et alii, éd., *O Terramoto de 1755 : impactos históricos*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007.

AREND, Walter, *Die typischen Szenen bei Homer*, [Problemata 7], Berlin, Weidmann, 1933.

ARISTOTE, *Météorologiques*, tome I, Livres 1 et 2, texte établi et traduit par Pierre LOUIS, Paris, Les Belles Lettres, 1982 (Collection des Universités de France).

[ARISTOTE], *Traité du monde [De mundo]*, in Aristote, *Traité du ciel* suivi du traité pseudo-aristotélicien *Du monde*, traduction française de J. TRICOT, Paris, J. Vrin, 1949. [Texte grec et traduction anglaise de D. J. FURLEY in Aristotle, *On Sophistical Refutations, On Coming-to-be and Passing-away*, ed. by E.S. FORSTER and *On the Cosmos*, ed. by D. J. FURLEY, The Loeb Classical Library, London, W. Heinemann and Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1955, p.331-409].

ARNIM, Hans von, *Stoicorum Veterum Fragmenta*, I-IV, Stuttgart, B. G. Teubner, 1964 [reproduction de la 1^e édition, Leipzig, B. G. Teubner, 1903-1924].

AUBRIOT, Danièle, « Entre Héphaïstos et Poséïdon : cataclysmes homériques », in Éric FOULON, éd., *Connaissances et représentations des volcans dans l'Antiquité*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2004, p. 13-37.

BARBE, Noël, « Le théâtre et l'historien Essais de domestication », *L'Homme*, 197, 2011/1, p. 139-162.

BARBER, William Henry, *Leibniz in France, from Arnauld to Voltaire, a study in french reactions to leibnizianism, 1670-1760*, Oxford, Clarendon Press, 1955.

BARRETO, José, « O Discurso político falsamente atribuído ao Marquês de Pombal », *Revista de História das Ideias*, I, 1982 (*O Marquês de Pombal e o seu tempo*), p. 385-422.

BARROVECCHIO, Anne-Sophie, *Voltaireomania : l'avocat Jean-Henri Marchand face à Voltaire*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2004.

BELAVAL, Yvon, « Quand Voltaire rencontre Leibniz », in *Études leibniziennes*, Paris, Gallimard, 1976, p. 235-243.

BELO, André, « A Gazeta de Lisboa e o terramoto de 1755 : a margem do não escrito », *Análise Social*, XXXIV (151-152), 2000, p. 619-637.

BELO, André, *Nouvelles d'Ancien Régime. La Gazeta de Lisboa et les nouvelles à la main au Portugal (1715-1760)*, thèse de doctorat présentée à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris, 2005.

BELO, André, « A notícia do terramoto no sistema de informação do Antigo Regime », in Maria Fernanda ROLLO, Ana Isabel BUESCU et Pedro CARDIM, éd., *História e ciência da catástrofe*, Lisbonne, Edições Colibri, 2007, p. 55-66.

BENJAMIN, Walter, « Sur le concept d'histoire », in *Œuvres*, trad. Maurice de GANDILLAC, revue par Pierre RUSCH, Paris, Gallimard, Coll. Essais, 2000, tome III, p. 427-443.

BERGSON, Henri, *La Pensée et le mouvant*, Paris, PUF, 1960.

BESTERMAN, Theodore, « Le désastre de Lisbonne et l'optimisme de Voltaire », *La Table ronde*, 122, 1958, p. 60-74.

BLAISE, Fabienne, « L'épisode de Typhée dans la *Théogonie* d'Hésiode (v. 820-885) : la stabilisation du monde », *Revue des Études Grecques*, 105, 1992/2, p. 349-370.

BLUTEAU, Rafael, *Vocabulario Portuguez, e Latino...*, Lisbonne, Ofic. Pascoal da Silva, 1716.

BOLLACK, Jean, « L'interprétation du mythe », in *La Grèce de personne*, Paris, Seuil, 1997, (version révisée du texte publié en allemand sous le titre « Mythische Deutung und Deutung des Mythos », in Manfred FUHRMANN, éd., *Terror und Spiel. Probleme der Mythenrezeption*, Munich, W. Fink, 1971, p. 67-119).

BOTTON, Flávio Felício, « E a terra continua a tremer: 1755. O Grande Terremoto », *Revista Desassossego*, 6, 2011, p. 25-37, url : <http://revistas.usp.br/desassossego/article/view/35177>.

BRAGA, Maria Luísa, « A polémica dos terramotos em Portugal », *Cultura, História e Filosofia*, V, 1986, p. 545-573.

BRAUN, Theodore E. D. et RADNER, John B., éd., *The Lisbon Earthquake of 1755 : representations and reactions*, Oxford, Voltaire Foundation (Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, 2), 2005.

BUESCU, Helena Carvalhão et CORDEIRO, Gonçalo, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005.

CAMPOS, Isabel Maria Barreira de, *O Grande Terramoto (1755)*, Lisbonne, Parceria, 1998.

CAPPELLE, Wilhelm, "Erdbebenforschung", *Pauly's Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*. Neue Bearbeitung, unter Mitwirkung zahlreicher Fachgenossen hrsg. von G. Wissowa, suppl. IV, Stuttgart, 1924, col. 344 s.

CARDOSO, Arnaldo Pinto, « O Terramoto de Lisboa (1755), documentos do arquivo do Vaticano », *Revista de História das Ideias*, XVIII, 1996, p. 441-510.

CARDOSO, Arnaldo Pinto, *O Terrível Terramoto da cidade que foi Lisboa: correspondência do Núncio Filippo Acciaiuoli: arquivos secretos do Vaticano*, Lisbonne, Alethéia, 2005.

CARREIRA, António, *As Companhias pombalinas de Grão-Pará e Maranhão e Pernambuco e Paraíba*, Lisbonne, Presença, 1983.

CICÉRON, *De la divination [De divinatione]*, présentation, traduction et notes par José KANY-TURPIN, Paris, GF Flammarion, 2004 [le texte latin reprend pour l'essentiel celui de l'édition Teubner : M. Tulli Ciceronis, *Scripta quae manserunt omnia*, fasc. 46, *De divinatione, De fato, Timaeus*, ed. Remo Giomini, Leipzig, BSB B.G. Teubner Verlagsgesellschaft, 1975].

COSTA, Fernanda Gil, « Discurso literário e discurso científico : paradoxos e reflexões a propósito dos relatos sobre o terramoto de Lisboa de 1755 », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 294-316.

COSTIGAN, Arthur William, *Cartas sobre a sociedade e os costumes de Portugal (1778-1779)*, Lisbonne, Lisóptima, 1989.

DELILLE, Manuela Gouveia, « Uma encenação epistolar sobre o terramoto de Lisboa : a “Sammlung authentischer Briefe” de 1779 », in Ana Cristina ARAÚJO et alii, éd., *O Terramoto de 1755 : impactos históricos*, Lisbonne, Livros Horizonte, 2007, p. 333-342.

DELON, Charles et alii, éd., *Portugal nos séculos XVII e XVIII, Quatro Testemunhos*, Lisbonne, Lisóptima, 1989.

DEZOTEUX, Pierre, baron de Cormatin, *Voyage du ci-devant duc du Châtelet en Portugal*, Paris, Buisson, 1798.

DIAS, João José Alves, « Principais sismos em Portugal, anteriores ao ano de 1755 », in Rui MACHETE, éd., 1755, *O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 123-142.

DIAS, José Sebastião da Silva, « Pombalismo e teoria política », *Cultura, História e Filosofia*, I, 1982, p. 45-114.

DIAS, José Sebastião da Silva, « Pombalismo e projecto político », *Cultura, História e Filosofia*, II, 1983, p. 185-318.

DIDEROT, Denis et D'ALEMBERT, Jean le Rond, *Encyclopédie ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Neufchâtel, chez Samuel Faulche et compagnie, 1751-1780.

DOMINGUES, Mário, *O Marquês de Pombal : o homem e a sua época*, Lisbonne, Romano Torres, 1955.

DUFLO, Colas, *La Finalité dans la nature. De Descartes à Kant*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

DUHAMEL, Joseph Robert Alexandre, *Lettres flamandes ou Histoire des variations et contradictions de la prétendue religion naturelle*, Lille, chez Danel, 1753.

EDEN, P. T., *A Commentary on Virgil : Eneid VIII*, Leyde, Brill, 1975.

EURIPIDE, *Les Bacchantes*, traduction et notes de Jean et Mayotte BOLLACK, Paris, Éditions de Minuit, 2005.

FESTUGIÈRE, André-Jean, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, II, *Le dieu cosmique*, Paris, Librairie Lecoffre, Gabalda et Cie, 1949.

FIGUEIREDO, António Pereira de, *Diário dos Successos de Lisboa, desde o Terremoto até o extermínio dos Jesuitas*, Lisbonne, Ofic. de Francisco Borges de Sousa, 1758.

FIX, Florence, *L'Histoire au théâtre (1870-1914)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Interférences, 2010.

FRANÇA, José-Augusto, *Lisboa pombalina e o Iluminismo*, Lisbonne, Bertrand, 1987.

FRANÇA, José-Augusto, *Une ville des Lumières, la Lisbonne de Pombal*, Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, 1988.

FRANÇA, José-Augusto, « A reconstrução de Lisboa política, economia, administração, estética e técnica », in Rui MACHETE, éd., 1755, *O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 307-327.

FRÉMONT, Christiane, *Singularités, Individus et relations dans le système de Leibniz*, Paris, Vrin, 2003.

GAISER, Konrad, *Platons ungeschriebene Lehre*, 2^e éd., Stuttgart, Ernst Klett Verlag, 1968.

GARCÍA-BAQUERO GONZÁLEZ, Antonio, *Cádiz y el Atlántico*, 2 vol, Cadix, Diputación Provincial, 1976, 2^e ed., 1988.

Gazeta de Lisboa [GL], n° 45, 6-11-1755 et n° 46, 13-11-1755, Bibliothèque Nationale de Lisbonne, J. 2510 M.

GOETHE, Johann Wolfgang von, *Souvenirs de ma vie. Poésie et vérité*, traduction de Pierre DU COLOMBIER, Paris, Aubier Montaigne, 1941.

GORANI, José, *Portugal. A Corte e o país nos anos de 1765 a 1766*, Lisbonne, Ática, 1945.

GUIDOBONI, Emanuela et POIRIER, Jean-Paul, *Quand la terre tremblait*, Paris, Odile Jacob, 2004.

HAVENS, George R., « The conclusion of Voltaire's *Poème sur le désastre de Lisbonne* », *Modern Language Notes*, LVI, 1941, p. 422-426.

HENTZE, Carl, *Anhang zu : Homers Ilias. Schulausgabe von K. F. Ameis*, VII Heft, Leipzig, B. G. Teubner, 1883.

HÉRODOTE, *Histoires*, texte établi et traduit par Philippe-Emmanuel LEGRAND, 11 volumes, 1^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1932-1954 (Collection des Universités de France).

HÉSIODE, *Théogonie*, texte établi et traduit par Paul MAZON, Paris, Les Belles Lettres, 1928 (Collection des Universités de France) [Hesiod, *Theogony*, edited with Prolegomena and Commentary by Martin L. West, Oxford, Clarendon Press, 1966].

HESPANHA, António Manuel, *Vísperas del Leviatán, Instituciones y poder político (Portugal, siglo XVII)*, Madrid, Taurus Humanidades, 1989.

HESPANHA, António Manuel, « Justiça e administração entre o Antigo Regime e a Revolução », *Hispania, entre derechos propios y derechos nacionales, Atti dell'incontro di studio Firenze-Luca*, Milan, Giuffrè, 1990, vol. I, p. 135-204.

HESPANHA, António Manuel, « A Fazenda », in José MATTOSO, dir., *História de Portugal*, Lisbonne, Círculo de Leitores / Editorial Estampa, 1993, vol. IV, p. 203-239.

HESPANHA, António Manuel, *História de Portugal moderno, político e institucional*, Lisbonne, Universidade Aberta, 1995.

HOPES, Jeffrey et LECOSSOIS, Hélène, « Introduction », in *Théâtre et Nation*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Le Spectaculaire, 2011.

HORACE, *Odes et épodes*, texte établi et traduit par François VILLENEUVE, Paris, Les Belles Lettres, 1929 (Collection des Universités de France).

JACKSON, K. David, « As narrativas do desastre : a estrutura do relato e o terramoto de 1755 », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 139-159.

KANT, Immanuel, *Gesammelte Schriften, herausgegeben von der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften*, Berlin, Druck und Verlag von Georg REIMER, 1910, Band I.

KANT, Immanuel, *Œuvres philosophiques*, édition publiée sous la direction de Ferdinand ALQUIÉ, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1980-86, 3 vol.

KANT, Immanuel, *Opus postumum*, trad. François MARTY, Paris, Puf, 1986.

KANT, Immanuel, *Histoire et description des plus remarquables événements relatifs au tremblement de terre qui a secoué une grande partie de la terre à la fin de l'année 1755*, trad. de Jean-Paul POIRIER, *Cahiers philosophiques*, 78, mars 1999, p. 85-121 (trad. d'après *Geschichte und Naturbeschreibung der merkwürdigsten Vorfälle des Erdbebens, welches an dem Ende des 1755sten Jahres einen grossen Theil der Erde erschüttert hat*, in *Kants Werke*, Berlin, Walter de Gruyter & Co, 1968).

KANT, Immanuel, *Escritos sobre o terramoto de Lisboa*, trad. Benedith BETTENCOUT, Coimbra, Almedina, 2005.

KENDRICK, Thomas Downing, *The Lisbon Earthquake*, Londres, Methuen & Co, 1956.

LAINS, Pedro et SILVA, Álvaro Ferreira da, *História económica de Portugal*, Lisbonne, Imprensa do Instituto de Ciências Sociais, 2005 (3 vol., XVIII^e-XX^e siècles).

LEHRS, Karl, *De Aristarchi studiis homericis*, 2^e éd., Leipzig, B. G. Teubner, 1865 [1^e éd. 1833, 3^e éd. 1882].

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Essais de Théodicée sur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme et l'origine du mal*, éd. Jacques BRUNSCHWIG, Paris, Garnier-Flammarion, 1969.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Discours de métaphysique et correspondance avec Arnould*, introduction, texte et commentaire par G. Le Roy, Paris, Vrin, 1988.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Naissance du calcul différentiel*, 26 articles des Acta Eruditorum, traduction et notes de M. Parmentier, Paris, Vrin, 1989.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Système nouveau de la nature*, présentation et notes de Christiane FREMONT, Paris, Gallimard, 1994.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Discours de métaphysique* suivi de *Monadologie*, éd. Laurence BOUQUIAUX, Paris, Gallimard, 1995.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *L'Estime des apparences*, traduction et notes de Marc Parmentier, Paris, Vrin, 1995.

LEIBNIZ, Gottfried Wilhelm, *Discours de métaphysique et autres textes*, présentation de Christiane FRÉMONT, Paris, Flammarion, 2001.

LE MÉNAHÈZE, Sophie, « O terramoto de 1 de Novembro de 1755 nas letras francesas : entre tentação e recusa do patético », in Helena Carvalhão BUESCU, et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 397-414.

LISBOA, Amador Patrício de, voir *Memorias das Principaes Providências, que se derão no Terremoto, que padeceo a Corte de Lisboa no anno de 1755....*

LISBOA, João Luís, « Chegou paquete e pelas cartas se sabe (manuscritos cruzados) », in João Luís LISBOA, Tiago C. P. dos Reis MIRANDA et Fernanda OLIVAL, éd., *Gazetas Manuscritas da Biblioteca Pública de Évora*, vol. 3, 1735-1737, Lisbonne, Colibri, 2011, p. 15-51.

LOCKE, John, *Essai sur l'entendement humain*, éd. Philippe HAMOU, traduction de Pierre COSTE, Paris, Livre de Poche, 2009.

LÖFFLER, Ulrich, *Lissabons Fall-Europas Schrecken. Die Deutung des Erdbebens von Lissabon im Deutschsprachigen Protestantismus des 18. Jahrhunderts*, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1999.

LOPES, Maria Antónia, *Mulheres, espaço e sociabilidade – A transformação dos papéis femininos em Portugal à luz de fontes literárias (segunda metade do século XVIII)*, Lisbonne, Livros Horizonte, 1989.

LORD, Albert B., *The Singer of Tales*, 2^e éd. préparée par S. MITCHELL et G. NAGY, Cambridge Mass., Harvard University Press, 2000 [1^e éd., Cambridge Mass., Harvard University Press, 1960].

LOURENÇO, Maria Paula Marçal, « Estado e Poderes », in Avelino de Freitas de MENESES, éd., *Nova História de Portugal, Da paz da Restauração ao ouro do Brasil*, Lisbonne, Editorial Estampa, 2001, vol. VII, p. 17-89.

MACEDO, Jorge Borges de, « Centralização », in Joel SERRÃO, dir., *Dicionário da História de Portugal*, Lisbonne, Iniciativas Editoriais, 1979.

MACEDO, Jorge Borges de, *Marquês de Pombal*, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1982.

MACEDO, Jorge Borges de, *A situação económica no tempo de Pombal : alguns aspectos*, Lisbonne, Gradiva, 1989.

MACHETE, Rui, éd., 1755, *O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004.

MACROBE, *Saturnales*, éd. Jacob WILLIS, Leipzig, B. G. Teubner, 1963.

MADUREIRA, Nuno Luís, *Lisboa 1740-1830 : espaço e quotidiano*, Lisbonne, Livros Horizonte, 1992.

MALAFAYA, Miguel de Carvalho de Macedo, *Novo Terremoto nos Remorsos da Consciência, e Avizos da Culpa para o acerto da emenda*, Lisbonne, Oficina de Manoel Soares, 1756.

MALAGRIDA, Gabriel, *Juízo da verdadeira causa do terremoto que padeceu a corte de Lisboa no primeiro de Novembro de 1755*, Lisbonne, Officina de Manoel Soares, 1756.

MANASTER, Jane, « The "Gazetas de Lisboa": an Archive of Portugal », *Portuguese Studies*, vol. IX, 1993, p. 149-159.

Marquês (O) de Pombal e a sua época, Oeiras/Pombal, Câmaras Municipais, 2001.

Marquês (O) de Pombal e o seu tempo, *Revista de História das Ideias* (Coimbra, Universidade de Coimbra, Instituto de História e Teoria das Ideias), I, 1982.

MARTIN-HAAG, Eliane, *Voltaire*, Paris, Vrin, 2002.

MARTY, François, *La Naissance de la métaphysique chez Kant : une étude sur la notion kantienne d'analogie*, Paris, Beauchesne, 1980.

MATOS, Manuel Cadafaz de, *O Juízo da verdadeira causa do terremoto... e o sacrifício simbólico do P^o. Gabriel Malagrida*, Lisbonne, Távola Redonda, s. d.

MAXWELL, Kenneth, « O terramoto de 1755 e a recuperação urbana sob a influência do Marquês de Pombal », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 209-237.

MAZON, Paul, *Introduction à l'Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 1943 (Collection des Universités de France).

MEDEIROS Paulo de, « De escombros e escumalhas », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 243-261.

MELLO, Francisco de Pina e, *Juízo sobre o Terramoto*, Coimbra, Officina de António Simões Ferreira, 1756.

Memorias das Principaes Providências, que se derão no Terremoto, que padeceo a Corte de Lisboa no anno de 1755... por Amador Patrício de Lisboa, Lisbonne, s. n., 1758.

MENDONÇA, J. J. Moreira de, *História Universal dos Terramotos*, Lisbonne, Oficina António Vicente da Silva, 1758.

MERVAUD, Christiane, « Comment penser le cataclisme, Voltaire et le désastre de Lisbonne », *Lumières*, 6, 2005, p. 25-40.

MEYRAN, Daniel, « Historia y teatro-teatralidad e historicidad », in *Théâtre et histoire – Teatro e historia – La conquête du Mexique et ses représentations dans le théâtre mexicain moderne*, Perpignan, CRILAUP (Presses Universitaires de Perpignan), 1999, p. 9-19.

MINEIRO, António Correia, « A propósito das medidas de remediação e da opção política de reedificar a cidade de Lisboa sobre os seus escombros, após o sismo de 1 de Novembro de 1755 : reflexões », in Rui MACHETE, éd., 1755, *O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 189-217.

MIRANDA, Tiago C. P. dos Reis, « Gazetas manuscritas da Biblioteca Pública de Évora: notícias de história », in Leila Mezan ALGRANTI et Ana Paula MEGIANI, éd., *O Império por escrito. Formas de transmissão da cultura letrada no mundo ibérico, séculos XVI-XIX*, São Paulo, Alameda, 2009, p. 187-199.

MONTEIRO, Nuno Gonçalo, *O Crepúsculo dos grandes (1750-1832). A Casa e o património da aristocracia em Portugal*, Lisbonne, Imprensa Nacional Casa da Moeda, 1998.

MONTEIRO, Nuno Gonçalo, *Elites e poder. Entre o Antigo Regime e o Liberalismo*, Lisbonne, Imprensa das Ciências Sociais, 2003.

MORAUX, Paul, *Der Aristotelismus bei den Griechen*, II, Berlin-New York, W. de Gruyter, 1984.

NEIMAN, Susan, *Evil in modern thought : an alternative history of philosophy*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

NOIRIEL, Gérard, *Théâtre, histoire et politique*, Marseille, Agone, 2009.

OLIVAL, Fernanda, *As Ordens militares e o Estado moderno. Honra, mercê e venalidade em Portugal (1641-1789)*, Lisbonne, Estar, 2001.

OLIVEIRA, Carlos Sousa, « Descrição do terramoto de 1755, sua extensão, causas e efeitos. O sismo. O tsunami. O incêndio », in Rui MACHETE, éd., *1755, O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 24-86.

OLIVEIRA, Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos para a História do Município de Lisboa*, Lisbonne, Tipografia Universal, 1910, vol. XVI.

OLIVEIRA, Filomena, et REAL, Miguel, *1755. O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Europress, 2006.

OLIVEIRA, Francisco Xavier de, *Discours pathétique au sujet des calamités présentes, arrivées en Portugal*, Londres, J. Haberkorn, 1762, nouvelle édition de Joaquim de CARVALHO, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1922.

OZANAM, Didier, « La colonie française de Cadix au XVIII^e siècle d'après un document inédit (1777) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n° IV, 1968, p. 259-347.

PALMER, Éric, « Pangloss identified », *French studies Bulletin*, 84, 2002, p. 18-24.

PEDREIRA, Jorge, *Os Homens de negócio da praça de Lisboa, de Pombal ao vintismo (1755-1822) : diferenciação, reprodução e identificação de um grupo social*, Lisbonne, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, 1995 (thèse de doctorat).

PEREIRA, António, *Commentario Latino e Portuguez sobre o Terremoto e Incêndio de Lisboa*, Lisbonne, Officina de Miguel Rodrigues, 1756.

PLATON, *Timée – Critias*, traduction, introduction et notes par Luc BRISSON, Paris, GF Flammarion, 1992.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, II, texte établi, traduit et commenté par Jean BEAUJEU, Paris, Les Belles Lettres, 1950 (Collection des Universités de France).

POIRIER, Jean-Paul, *Le Tremblement de terre de Lisbonne de 1755*, Paris, Odile Jacob, 2005.

POMEAU, René, *La Religion de Voltaire*, Paris, Nizet, 1969.

POPE, Alexander, *Essai sur l'homme* et *An Essay on Man*, traduit, présenté et annoté par Michèle PINSON, Œuvres et Valsery, Ressouvenances, 1995.

PRIORE, Mary del, *O Mal sobre a terra, uma história do terremoto de Lisboa*, Rio de Janeiro, Topbooks, 2003.

QUENET, Grégory, *Les Tremblements de terre aux XVII^e et XVIII^e siècles, la naissance d'un risque*, Seyssel, Champ Vallon, 2005.

REAL, Miguel, *A Voz da Terra* (roman), Lisbonne, Ed. Dom Quixote, 2012.

REAL, Miguel, *Nova Teoria do Mal*, Lisbonne, Ed. Dom Quixote, 2012.

REALE, Giovanni : Aristotele, *Il trattato Sul cosmo per Alessandro attribuito ad Aristotele*, monografia introduttiva, testo greco con traduzione a fronte commentario, bibliografia regionata e indici, Giovanni REALE, Abraham P. BOS, Milan, Vita e Pensiero, 1995.

REBELLO, Luís Francisco, *Teatro português: do romantismo aos nossos dias*, Lisbonne, ed. do Autor, Círculo do Livro, s. d.

REINHARDT, Karl, *Die Ilias und ihr Dichter*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1961.

RIBEIRO, António, « O sismo de 1-1-1755 : significado geodinâmico », in Helena Carvalho BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 77-86.

ROLLO, Maria Fernanda, BUESCU, Ana Isabel, et CARDIM, Pedro, *História e ciência da catástrofe*, Lisbonne, Edições Colibri, 2007.

ROUSSEAU, Jean-Jacques, Lettre de J. J. Rousseau à M. de Voltaire, le 18 Août 1756, in *Œuvres complètes*, éd. publiée sous la direction de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1969, tome IV, p. 1057-1075.

ROUSSEAU, Philippe, « L'intrigue de Zeus », in Bernard MEZZADRI, éd., numéro spécial sur Homère, *Europe*, n° 865, Paris, mai 2001, p. 120-158.

RUSTEN, Jeffrey S., « _____ : an « imaginary earthquake » on Delos in Herodotus and Thukydides », *Journal of Hellenic Studies*, 133, 2013, p. 135-145.

SAADA, Anne, et SGARD, Jean, « Tremblements dans la presse », in Theodore E. D. BRAUN et John B. RADNER, éd., *The Lisbon Earthquake of 1755 : representations and reactions*, Oxford, Voltaire Foundation, 2005, p. 208-224.

SANCHES, António Nunes Ribeiro, *Tratado da conservação da saúde dos povos. Com um appendix sobre os Terramotos, com noticia dos mais consideráveis, de que faz menção a História, e dos últimos que se sentirão na Europa desde o 1 de Novembro de 1755 (Paris, 1756)*, in *Obras*, vol. II, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1966.

SANTOS, Guilherme de Oliveira, *O Processo dos Távoras (Importância do Processo Revisorio)*, Lisbonne, Livraria Portugal, 1979.

SANTOS, Maria Helena Carvalho dos (éd.), *Pombal Revisitado*, Lisbonne, Estampa, 1984.

SARAIVA, José Hermano, « Pombal e a experiência da autoridade », *História de Portugal*, Lisbonne, Alfa, 1983, vol. V, p. 83-110.

SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, tome II, texte établi et traduit par Paul OLTRAMARE, 2^e éd., Paris, Les Belles Lettres, 1961 (Collection des Universités de France).

SEQUEIRA, Matos, *Depois do terramoto : subsídios para a história dos bairros ocidentais de Lisboa*, Lisbonne, Academia das Ciências, 1967.

SERRÃO, Joaquim Veríssimo, *História de Portugal*, Lisbonne, Editorial Verbo, 1982, vol. VI.

SERRÃO, Vítor, « 1755 e as imagens de Lisboa : a Alegoria ao Terramoto de João Glama Stroberle », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 193-205.

SERRES, Michel, « La Mondialisation de la solidarité », *Le Figaro*, 18788, 31 décembre 2004, p. 9, rubrique « Débats et opinions ».

SILVA, António Delgado da, *Supplemento á Collecção de Legislação Portuguesa*, Lisbonne, Tipografia Luiz Correa da Cunha, 1860.

SILVA, Francisco Ribeiro da, *Absolutismo esclarecido e intervenção popular, os motins do Porto de 1757*, Lisbonne, Imprensa Nacional Casa da Moeda, 1990.

SILVA, Inocência Francisco da, entrée « Gazeta de Lisboa », *Diccionario Bibliographico Portuguez*, vol. III, Lisbonne, Imprensa Nacional, 1859, p. 137-141.

SILVA, Vítor Aguiar e, « Lisboa destruída e Lisboa rediviva : o mito da Fénix », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 285-289.

SILVA, Vítor Córias, « Sistemas construtivos usados na reconstrução. A “gaiola” pombalina. Estudos recentes », in Rui MACHETE, éd., *1755, O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 329-374.

SLATKINE, Laura, *The Power of Thetis. Allusion and Interpretation in the Iliad*, Berkeley & Oxford, University of California Press, 1991.

SOUSA, F. L. Pereira de, *O Terremoto do 1. de Novembro de 1755 em Portugal e um estudo demográfico*, vol. I (distritos de Faro, Beja e Évora), Lisbonne, Tip. Comércio, 1919.

SUBTIL, José, « A administração central da Coroa », in José MATTOSO, dir., *História de Portugal*, Lisbonne, Círculo de Leitores, Editorial Estampa, 1993, vol. III, p. 78-90.

SUBTIL, José, « Governo e administração », in José MATTOSO, dir., *História de Portugal*, Lisbonne, Círculo de Leitores, Editorial Estampa, 1993, vol. IV, p. 157-193 et 256-259.

SUBTIL, José, *O Desembargo do Paço (1750-1833)*, Lisbonne, Universidade Autónoma de Lisboa, 1996.

SUBTIL, José, « O Governo da Segunda Regência de D. João VI », *Sá da Bandeira e o Liberalismo em Portugal (1795-1910)*, Santarém, Câmara Municipal, 1996, p. 133-155.

SUBTIL, José, « Jorge Borges de Macedo », *Anais*, III-IV, 1996-97, p. 303-313.

SUBTIL, José, « No Crepúsculo do Corporativismo. Do reinado de D. José I às Invasões Francesas (1750-1807) », in José MATTOSO, dir., António Manuel HESPANHA, coord., *História de Portugal*, Lisbonne, Lexicultural, 2002, vol. VIII, p. 282- 304.

SUBTIL, José, « As repercussões políticas do terramoto », in Inês Morais VIEGAS, Sara LOUREIRO, José SUBTIL, et alii (éd.), *Portugal Aflito e Conturbado pello Terramoto do anno de 1755, (Lisbonne, 1759-1761)*, Lisbonne, Divisão de Gestão de Arquivos da Câmara Municipal, 2010, p. 241-284.

TAPLIN, O., *Homeric Soundings*, Oxford, Clarendon Press, 1992.

TAVARES, Rui, *O Pequeno Livro do grande terramoto*, Lisbonne, Tinta-da-China, 2005.

TELO, António José, *História contemporânea de Portugal – do 25 de Abril à actualidade*, Lisbonne, Editorial Presença, Coll. Fundamentos, 2007, vol. I.

THUCYDIDE, *La Guerre du Péloponnèse*, II, texte établi et traduit par J. de Romilly, Paris, Les Belles Lettres, 1962 (Collection des Universités de France).

TORGAL, Luís Reis, « Acerca do significado do Pombalismo », *Revista de História das Ideias*, I, 1982, p. 7-17.

VASCONCELOS, Ana Isabel P. Teixeira de, *O Drama Histórico Português do Século XIX (1836-56)*, Lisbonne, Fundação Calouste Gulbenkian, 2005.

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil, Coll. L'univers historique, 1971.

VICENTE, Gil, « Carta que Gil Vicente mandou de Santarém a el-rei Dom João, o terceiro do nome, estando Sua Alteza em Palmela, sobre o tremor de terra, que foi a vinte e seis de Janeiro de 1531 », in *Copilaçam de todas as obras de Gil Vicente*, reproduction en fac-similé de l'édition de 1562, Lisbonne, Biblioteca Nacional, 1928, livre 5, des « œuvres mineures ».

VICTOR, Luís Alberto Mendes, « Os grandes terremotos », in Rui MACHETE, éd., 1755, *O Grande Terramoto de Lisboa*, Lisbonne, Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento, 2004, p. 87-122.

VIEIRA, Estela J., « Escrever depois de uma catástrofe : o terramoto de 1755 e a literatura portuguesa », in Helena Carvalhão BUESCU et Gonçalo CORDEIRO, éd., *O Grande Terramoto de Lisboa, ficar diferente*, Lisbonne, Gradiva, 2005, p. 265-282.

VIEGAS, Inês Morais, LOUREIRO, Sara, SUBTIL, José et alii, éd., *Portugal Aflito e Conturbado pello Terramoto do anno de 1755 (Lisboa, 1759-1761)*, Lisbonne, Divisão de Gestão de Arquivos da Câmara Municipal, 2010.

VIRGILE, *Enéide*, texte établi et traduit par J. PERRET, tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1975 (collection des universités de France).

VOLTAIRE, « *Poème sur le désastre de Lisbonne*, ou examen de cet axiome : « Tout est bien », *Mélanges*, édition établie par Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1961.

VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, édition établie par René POMEAU, Paris, Gallimard, 1964.

VOLTAIRE, *Correspondence, The Complete Works of Voltaire*, éd. de Théodore BESTERMAN, Oxford, Voltaire Foundation, 1971.

VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, éd. établie par Frédéric DELOFFRE avec la collaboration de Jacqueline HELLEGOUARC'H et Jacques VAN DEN HEUVEL, Paris, Gallimard, La Pléiade (Romans et contes), 1979.

VOLTAIRE, *Correspondance*, éd. de Théodore BESTERMAN, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1980.



Dessin de couverture : Omar Estela
Graphisme : Isadora Espinosa Risolo